

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

*L'importance des métaux dans une ville naissante :
les artisans du métal dans l'espace social et urbain de Montréal de 1642 à 1701*

Par
Sonia Blouin
Mémoire présenté pour obtenir
La Maîtrise ès *arts* (Histoire)

Université de Sherbrooke
Janvier 2021

Résumé

La découverte d'une grande quantité de scories reliées au travail de forge au Fort de Ville-Marie en 2007 nous rappelle le rôle essentiel des métaux dans une société préindustrielle. Bien que les spécialistes de la Nouvelle-France aient évoqué l'importance de ce secteur économique, les études plus poussées sur le sujet sont plutôt centrées sur les XVIII^e et XIX^e siècles. Pourtant, dans une ville en construction, les artisans du métal occupent une place de premier rang. Leur expertise est nécessaire tant pour la subsistance que pour l'économie et la défense.

Ce mémoire vise donc à faire ressortir la place qu'occupent les artisans du métal à Montréal au XVII^e siècle. L'analyse prosopographique de ce groupe socioprofessionnel, de leurs réseaux sociaux et de leur répartition spatiale dans la ville permettra de répondre à la question suivante : comment s'inscrivent les métiers de production du métal dans l'espace social et géographique de Montréal de 1642 à 1701?

Situé au carrefour de l'histoire sociale et de la géohistoire, ce travail de recherche s'inspire des travaux issus du tournant spatial et des humanités numériques. Il est supporté par un projet en informatique appliquée. D'une part, un logiciel de visualisation de réseaux permettra de mettre en lumière les alliances et les stratégies de mobilité sociale. D'autre part, une carte interactive représentant la répartition des ateliers de forges dans la ville à travers le temps permettra de mieux comprendre les facteurs physiques, politiques, économiques et socioculturels qui ont influencé l'organisation spatiale du travail du métal.

Nous espérons que cette étude souligne le rôle clé qu'ont joué les artisans du métal dans le développement de la ville de Montréal et, par le fait même, aide à promouvoir la préservation et la mise en valeur de ce patrimoine immatériel.

Mots-clés : forgerons, artisans, métaux, métal, espace, espace social, espace géographique, 17^e siècle, 1642, 1701, ville, Ville-Marie, organisation spatiale, analyse de réseaux, histoire sociale, tournant spatial, humanité numérique.

Remerciements

Mon parcours à la maîtrise fut long et laborieux, mais extrêmement riche en expériences et découvertes. Ce projet de recherche n'aurait pas été possible sans l'aide et le soutien de nombreuses personnes.

Je veux d'abord grandement remercier mon directeur de maîtrise, Léon Robichaud, pour toute son aide et ses précieux conseils. Je suis ravie d'avoir travaillé en sa compagnie, car, en plus de son appui scientifique, il a toujours su trouver les mots justes pour me motiver dans les moments difficiles. Je voudrais également lui faire part de ma gratitude pour tous les contrats de recherche qu'il m'a offerts. J'adresse également tous mes remerciements à Benoît Grenier pour avoir accepté d'être mon lecteur et pour ses commentaires qui m'ont permis de mieux définir ma problématique de recherche. Je remercie également Sophie Abdela d'avoir accepté d'être ma troisième évaluatrice.

Merci au CRSH, au FRQSC et à Lynda Bellalite d'avoir soutenu financièrement ce projet. Je voudrais également remercier Joanne Burgess du Laboratoire d'histoire et de Patrimoine de Montréal, Alain Gelly de Parcs Canada ainsi que Louise Pothier et Hendrik Van Gijseghem du musée de Pointe-à-Callière pour qui j'ai eu l'honneur de travailler au cours des dernières années. Je les remercie pour leur confiance et leur précieux enseignement.

Je tiens aussi à remercier les membres du personnel de Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Sherbrooke (Hélène et France) et la bibliothécaire Sophie Saint-Cyr pour l'aide à la recherche ainsi qu'à Maxime Gohier pour la formation *Transkribus*. Un grand merci aux membres du groupe d'aide-bénévole à la Paléographie sur la plateforme *Facebook*, en particulier Jean-François Viel et Baptiste Étienne, pour leur aide précieuse à la transcription de divers documents d'archives.

Je voudrais ensuite remercier mes parents et ma sœur pour leur support financier et moral. Je remercie également mes amies Jill, Daphnée et Agathe pour leur présence et leurs mots d'encouragement.

Enfin, je voudrais remercier mes ami-e-s et collègues de l'Université de Sherbrooke. Je suis plus que reconnaissante d'avoir croisé des personnes aussi exceptionnelles durant mon parcours universitaire. Nos soirées au Siboire, nos discussions animées dans les locaux de l'université et nos soupers *potluck* resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

Table des matières

Résumé.....	i
Remerciements.....	ii
Liste des tableaux.....	vi
Liste des figures	vii
Liste des abréviations.....	ix
Introduction.....	1
Problématique de recherche.....	3
Bilan historiographique.....	5
1. Espace et population à Montréal au XVII ^e siècle.....	6
2. Le travail du métal et les artisans	11
3. Le tournant spatial et les humanités numériques.....	16
Hypothèse de recherche	25
Cadre conceptuel et théorique.....	27
Sources et méthodologie	30
Plan du mémoire	38
1 Tour d’horizon : les métiers du métal à Montréal au XVII ^e siècle	40
1.1 Les métiers du métal : technologie et artisanat	40
1.1.1 La technologie et les processus.....	40
1.1.2 Les artisans et leurs relations	43
1.2 Des métaux « précieux » et des métiers essentiels.....	54
1.2.1 L’établissement et la vie quotidienne	54
1.2.2 La défense	55
1.2.3 Le commerce des fourrures.....	56
1.3 Portrait socio-économique des artisans	58
1.3.1 Présence des artisans du métal dans la ville et périodisation du mémoire..	59
1.3.2 Les spécialités des artisans.....	63
2 Analyse prosopographique : niveau de vie et rôles sociaux	67
2.1 Les rôles dans la société et la hiérarchie sociale	68
2.1.1 Les mentions d’activités professionnelles et le statut social.....	68

2.1.2	Les rôles dans la société.....	75
2.2	Le niveau de vie	82
2.2.1	La propriété foncière.....	83
2.2.2	Le bâti	92
2.2.3	Les biens meubles	97
2.2.4	Les employés et les esclaves.....	108
2.3	La mobilité sociale	112
2.3.1	Ascension économique : d'artisan à marchand.....	113
2.3.2	Ascension sociale : d'engagé à bourgeois	116
3	Analyse des réseaux sociaux: les artisans dans la communauté	120
3.1	Retour sur la méthodologie	121
3.2	Les liens familiaux et la transmission familiale	123
3.3	Les liens sociaux et le clientélisme	128
3.3.1	De 1642 à 1659	128
3.3.2	De 1660 à 1681	132
3.3.3	De 1682 à 1701	144
3.4	Les liens transactionnels et la corporation des armuriers.....	148
3.4.1	De 1642 à 1659	148
3.4.2	De 1660 à 1681	150
3.4.3	De 1682 à 1701	156
4	Analyse spatiale : les artisans dans la ville	169
4.1	La structure urbaine montréalaise	170
4.1.1	Le parcellaire	170
4.1.2	De 1682 à 1701	178
4.1.3	La grille de rues	182
4.1.4	Les pôles d'activité	184
4.2	L'organisation spatiale des artisans du métal dans la ville	189
4.2.1	La répartition des artisans dans la ville.....	189
4.2.2	Localiser les forges à Ville-Marie.....	209
	Conclusion	219
	Annexes.....	225

Annexe A : Tableaux	226
Annexe B : Grille d'évaluation du niveau de vie.....	233
Annexe C : L'histoire de la corporation des armuriers.....	234
Bibliographie.....	236
1. Sources	236
1.1. Sources manuscrites	236
1.2. Outils de recherche et sources imprimées	237
2. Ouvrages généraux.....	239
3. Études.....	239
3.1. Monographies	239
3.2. Articles ou contributions à des ouvrages collectifs	242
3.3. Mémoires et thèses	247

Liste des tableaux

Tableau 1.1 Les différentes spécialités des artisans du fer	49
Tableau 2.1 Le niveau de vie des artisans du métal à Montréal au XVII ^e siècle.....	100
Tableau 2.2 La fortune des artisans du métal à Montréal au XVII ^e siècle.....	104
Tableau 3.1 Les réseaux d'influence à Montréal au XVII ^e siècle	139

Liste des figures

Figure 1.1 Les principales étapes de la métallurgie et de l'artisanat.....	41
Figure 1.2 Nombre et présence des artisans du métal propriétaires ou locataires	59
Figure 1.3 Évolution du nombre d'artisans propriétaires ou locataires au XVII ^e siècle ..	60
Figure 1.4 Présence des artisans propriétaires ou locataires à Montréal au XVII ^e siècle.	62
Figure 1.5 Spécialités des artisans du métal à Montréal au XVII ^e siècle	65
Figure 2.1 Pourcentage de la superficie des terres possédées à Montréal, 1648-1659	84
Figure 2.2 Pourcentage de la superficie des terres possédées à Montréal, 1660-1681	86
Figure 2.3 Superficie de terres louées par les artisans du métal à Montréal, 1657-1664 .	87
Figure 2.4 Superficie de terres louées par les artisans du métal à Montréal, 1669-1681 .	87
Figure 2.5 Pourcentage de la superficie des terres concédées à Montréal, 1682-1701	89
Figure 2.6 Superficie des terres louées par les artisans du métal à Montréal, 1682-1701	91
Figure 2.7 Description du bâti montréalais connu, 1642-1659.....	94
Figure 2.8 Description du bâti montréalais connu, 1660-1681.....	95
Figure 2.9 Description du bâti montréalais connu, 1660-1681.....	96
Figure 3.1 Réseau familial des artisans du métal de Montréal, 1642 à 1701	127
Figure 3.2 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1642 à 1659.....	131
Figure 3.3 Réseau social des artisans issus des archives judiciaires, 1660-1681	135
Figure 3.4 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1660-1665	136
Figure 3.5 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1663-1671	138
Figure 3.6 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1671-1675	140
Figure 3.7 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1676-1681	141
Figure 3.8 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1660-1681	143
Figure 3.9 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1682-1701	147
Figure 3.10 Réseau économique des artisans du métal de Montréal, 1642-1659.....	149
Figure 3.11 Réseau économique des artisans du métal de Montréal, 1660-1681.....	155
Figure 3.12 Réseau économique des artisans du métal, 1682-1701	165
Figure 4.1 Parcellaire de Montréal, 1645.....	170
Figure 4.2 Parcellaire de Montréal, 1653.....	171
Figure 4.3 Parcellaire de Montréal, 1655.....	172

Figure 4.4 Parcellaire de Montréal, 1660.....	173
Figure 4.5 Parcellaire de Montréal, 1672.....	175
Figure 4.6 Lots possédés selon les activités et localisation des acteurs influents, 1672.	176
Figure 4.7 Parcellaire de Montréal, 1681.....	177
Figure 4.8 Parcellaire de Montréal, 1692.....	179
Figure 4.9 Parcellaire de Montréal, 1701.....	181
Figure 4.10 Plan des rues de Ville-Marie en 1672 par François Dollier de Casson	182
Figure 4.11 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, 1660..	190
Figure 4.12 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans 1660	190
Figure 4.13 Superficie des terres possédées selon les activités, 1660	192
Figure 4.14 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, 1672..	193
Figure 4.15 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, 1681..	194
Figure 4.16 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans, 1672	196
Figure 4.17 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans, 1681	197
Figure 4.18 Superficie des terres possédées selon les activités, 1672	199
Figure 4.19 Superficie des terres possédées selon les activités, 1681	199
Figure 4.20 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, 1685..	202
Figure 4.21 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, 1692..	203
Figure 4.22 Emplacement de la forge construite par Jean-Baptiste Demers	204
Figure 4.23 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, 1701..	205
Figure 4.24 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans, 1692	206
Figure 4.25 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans, 1701	206
Figure 4.26 Superficie des terres possédées selon les activités, 1701	208
Figure 4.27 Localisation des ateliers de forge, 1642 à 1659	210
Figure 4.28 Localisation des ateliers de forge, 1660 à 1681	212
Figure 4.29 Localisation des ateliers de forge, 1682 à 1701	215

Liste des abréviations

BAC : Bibliothèque et Archives Canada

BAnQ : Bibliothèque et Archives nationales du Québec

BDPEQA : Basse de données de la population esclave du Québec ancien

CCA : Centre Canadien d'Architecture

CRSH : Conseil de recherches en sciences humaines

ESRI : Environmental Systems Research Institute

FQSG : Fédération québécoise des sociétés de généalogie

FRQSC : Fonds de recherche du Québec – Société et culture

GRM : Groupe de recherche sur Montréal

LHPM : Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal

PRDH : Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal

SIG : Système d'information géographique

SIGH : Système d'information géographique historique

QGIS : Logiciel de Système d'information géographique libre et multi-plate-forme

Introduction

« Cling... Cling... Cling... ». Le son du marteau qui frappe la pièce de fer sur l'enclume résonne dans tout l'atelier. Le forgeron s'affaire à produire des outils et divers accessoires qui seront utilisés par les habitants ou vendus sur le marché. Dans une société préindustrielle, son travail est essentiel. Depuis la découverte de la métallurgie¹, les objets métalliques, du fait de leur solidité, de leur durabilité et parfois pour leur rareté, ne cessent de prendre en importance et deviennent vite indispensables. En France, à l'époque de l'Ancien Régime, on les retrouve dans tous les pans de la vie quotidienne. C'est aussi vrai en Nouvelle-France. Dans un nouvel environnement hostile où il faut se défendre et où tout est à bâtir, la présence d'artisans du métal devient une question de survie.

Ce n'est pas par hasard que dès l'arrivée des premiers colons, on compte déjà plusieurs artisans reliés au travail du métal. Les spécialistes de la période ont évoqué l'importance de ce secteur économique², mais les études plus poussées sur le sujet sont plutôt centrées sur les XVIII^e et XIX^e siècles³. Pourtant, dans une colonie en construction, ces métiers occupent une place de premier rang. Du taillandier qui fabrique les outils à l'armurier qui répare les armes à feu en passant par le forgeron, le cloutier et le

¹ Bien que la définition de « métallurgie » ait changé à travers le temps, nous employons ce terme dans le sens large de « l'art de tirer les métaux des mines et de les travailler ». Émile Littré (1872-1877), « Métallurgie », *Dictionnaire de la langue française* [en ligne], sur le site *University of Chicago : The ARTFL Project*, consulté le 24 novembre 2016, <http://artfl-project.uchicago.edu/content/dictionnaires-dautresfois>

² Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, Plon, 1974, p. 155-157 et 394-395; Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », dans Gilles Lauzon et Madeleine Forget, *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*, Sainte-Foy, Les publications du Québec, 2004, p. 46.

³ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal, 1730-1750 », *Mémoire de maîtrise (histoire)*, Montréal, Université de Montréal, 1992, 108 p.; Robert Tremblay, « Du forgeron au machiniste : l'impact social de la mécanisation des opérations d'usinage dans l'industrie de la métallurgie à Montréal, de 1815 à 1860 », *Thèse de doctorat (histoire)*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1992, 293 p.

chaudronnier qui fournissent la quincaillerie et les objets du quotidien, les artisans du métal⁴ jouent un rôle essentiel tant pour la subsistance que pour l'économie et la défense. En tant que ville de garnison et centre économique du commerce des fourrures, Montréal est un bon cadre géographique pour étudier l'importance et le rôle de la métallurgie dans une ville naissante. La foire des fourrures au XVII^e siècle, laquelle amène chaque année des Autochtones qui doivent faire réparer couteaux, haches, chaudrons et fusils, renforce le rôle des artisans du métal à Montréal pendant cette période⁵.

En effet, l'arrivée des premiers Européens en Amérique et l'introduction de nouveaux objets ont transformé les sociétés autochtones⁶. Les métaux sont très prisés par les Premières Nations. D'abord pour sa valeur symbolique, le cuivre est particulièrement recherché. Le chaudron est d'ailleurs l'un des premiers objets troqués⁷ et l'est encore au XVII^e siècle⁸. Plusieurs autres outils métalliques sont également échangés : haches, couteaux, épées et armes à feu. La demande est très élevée. Les artisans du métal, détenteurs d'un savoir précieux⁹, ont pu voir dans la traite des fourrures l'occasion de s'enrichir.

Les interactions ne sont toutefois pas toujours amicales. L'histoire de Montréal au XVII^e siècle est marquée par plusieurs années de guerre avec les nations iroquoises. Les

⁴ Tout au long de cette recherche, nous utiliserons l'expression « artisan du métal » plutôt qu'« artisan du fer » puisque le fer n'est pas le seul métal utilisé. Par exemple, le chaudronnier travaille le cuivre et ses alliages et l'orfèvre transforme les métaux précieux comme l'or et l'argent.

⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 155-157.

⁶ Cet échange n'est toutefois pas à sens unique. Comme l'affirme l'historien et ethnologue Laurier Turgeon : « la colonisation européenne a transformé les sociétés amérindiennes et, en même temps [...] les valeurs et les produits amérindiens ont influencé la pensée et le mode de vie des Européens ». Laurier Turgeon, *Une histoire de la Nouvelle-France : Français et Amérindiens au XVI^e siècle*, Paris, Belin, 2019, p. 9.

⁷ Laurier Turgeon, *Une histoire de la Nouvelle-France*, p. 168.

⁸ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 156.

⁹ On ne peut pas s'improviser artisan du métal. Les techniques de fabrication et de manipulation des métaux exigent au moins quelques années d'apprentissage.

tensions débutent dès la fondation en mai 1642 et les relations s'enveniment après la destruction de la Huronie, principaux alliés et partenaires commerciaux des Français. L'arrivée du Régiment de Carignan-Salières a permis de temporairement mettre un terme aux hostilités, mais la guerre reprend de plus belle au début des années 1680. Un traité de paix fut finalement signé à Montréal le 4 août 1701, permettant ainsi au commerce et aux expéditions de reprendre en toute quiétude¹⁰.

Dans ce contexte belliqueux, les armes à feu deviennent vite nécessaires pour se défendre. Les fusils sont fabriqués dans la métropole, mais on a besoin d'armuriers pour l'entretien et la réparation¹¹. Les artisans du métal sont également sollicités par les habitants pour la fabrication d'outils, notamment pour l'agriculture, d'objets utilitaires et de quincaillerie pour les besoins de la construction. Ils jouent donc un rôle essentiel pour la survie et le développement de la petite communauté.

Problématique de recherche

Ce contexte particulier a donc créé un climat favorable pour le développement et le rayonnement des métiers du métal. Nous nous intéressons donc à la place qu'occupent ces artisans dans l'espace social et géographique de Ville-Marie au XVII^e siècle, de la fondation en 1642 à la Grande Paix de 1701.

Nous nous intéresserons d'abord à l'espace social. Alors qu'il s'agit d'une profession permettant d'améliorer son niveau de vie au XVIII^e siècle¹², qu'en est-il pour

¹⁰ Louise Dechêne, *Le Peuple, L'État et la Guerre au Canada sous le Régime français*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2008, 664 p.

¹¹ Russel Bouchard, *Les armuriers de la Nouvelle-France*, Québec, Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1978, p. 7.

¹² Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer... », p. 95.

les artisans arrivés au début de l'établissement? Se distinguent-ils des autres métiers de production? Ont-ils tiré avantage de la traite des fourrures pour s'enrichir, voire gravir les échelons de la hiérarchie sociale? Ont-ils profité du contexte de peuplement pour bâtir leur réseau social et établir des liens rapprochés avec l'élite? Répondre à toutes ces interrogations nous permettra de brosser le portrait social des artisans du métal, de les comparer et de déceler des stratégies de mobilité sociale.

Ce type d'occupation laisse aussi des traces sur le territoire. De bourgade à ville fortifiée, Ville-Marie se développe au rythme des impératifs économiques et militaires. Puisque toute activité artisanale peut avoir un impact sur l'organisation spatiale (vice et versa), nous nous interrogeons sur la façon dont les artisans du métal s'inscrivent sur le territoire. Où sont situées les forges? Les artisans ont-ils tendance à se regrouper dans un secteur en particulier ou sont-ils dispersés dans la ville? Sont-ils attirés par certains pôles d'activité? Quels sont les facteurs qui déterminent le choix des emplacements? Peut-on déceler une stratégie d'acquisition de biens fonciers? Certains artisans ont-ils profité du contexte pour acquérir des lots bien positionnés? Les réponses à ces questions permettront de soulever l'impact du contexte social et géographique sur les métiers du métal et, en contrepartie, de mettre en lumière le rôle des métiers du métal dans l'organisation du territoire.

Bref, dans le présent mémoire, nous étudierons les artisans du métal par rapport à deux perspectives : la dimension sociale et la dimension spatiale. En d'autres mots, comment s'inscrivent les métiers de production du métal dans l'espace social et géographique de Montréal de 1642 à 1701?

Bilan historiographique

Situé au carrefour de l'histoire sociale et de la géohistoire, ce travail de recherche s'inspire des travaux issus du tournant spatial et s'inscrit dans la lignée des études sur les corps de métier montréalais effectuées à l'Université de Montréal dans les années 1990¹³. Puisque la production historiographique de tous ces domaines est extrêmement vaste, ce bilan vise simplement à faire ressortir les ouvrages les plus marquants tant du point de vue historique que méthodologique. Il est divisé en trois thématiques. Premièrement, comme nous voulons évaluer l'importance du travail du métal dans la communauté et dans la ville, il est important de faire le bilan des connaissances sur l'organisation sociale et spatiale de Montréal au XVII^e siècle ainsi que de comprendre les facteurs politiques et socio-économiques qui ont eu un impact sur le développement urbain. Deuxièmement, nous nous attarderons plus spécifiquement aux ouvrages qui traitent de l'histoire des artisans et de la technique de la métallurgie. Troisièmement, nous présenterons quelques études issues du tournant spatial et des humanités numériques qui sous-tendent les méthodes scientifiques utilisées dans le présent mémoire.

¹³ En plus du travail de Dominique Bouchard sur les métiers du fer, nous pouvons citer les travaux de Robert Lamonde sur les boulangers, de France-Isabelle Langlois sur les charpentiers et menuisiers, de Dominique Laperle sur les meuniers, de Jocelyne Perrier sur les tanneurs et d'Emmanuelle Roy sur les tisserands. Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer »; Robert Lamonde, « Les boulangers à Montréal, de la fondation à 1750. Étude d'histoire socio-économique », mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 1997, 212 p.; France-Isabelle Langlois, « Familles de charpentiers et de menuisiers à Montréal au XVIII^e siècle : alliances matrimoniales et reproduction sociale », mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 1997, 212 p.; Dominique Laperle, « Les meuniers dans la région de Montréal à l'époque de la Nouvelle-France (1642-1760) : alliances matrimoniales et reproduction sociale », Mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 1996, 394 p.; Jocelyne Perrier, « Tanneurs et tanneries dans le gouvernement de Montréal au XVIII^e siècle », Mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2002, 136 p.; Emmanuelle Roy, « Les familles de tisserands de la plaine de Montréal au XVIII^e siècle : étude socioprofessionnelle », Mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 1997, 159 p.

1. Espace et population à Montréal au XVII^e siècle

Montréal a fait l'objet de nombreuses études historiques¹⁴. Dans la lignée des travaux de l'école méthodique, les spécialistes s'intéressent d'abord à l'histoire politique et aux personnages importants comme Maisonneuve, Jeanne-Mance et Marguerite Bourgeoys. Avec l'influence de l'histoire sociale de l'École des Annales et de son renouveau avec l'histoire culturelle dans les années 1970, les sujets se diversifient. Les historiens se penchent davantage sur l'étude du peuple et sur l'analyse des groupes sociaux. Pour le XVII^e siècle, l'ouvrage le plus marquant issu de ce courant demeure celui de Louise Dechêne, *Habitants et Marchands de Montréal au XVII^e siècle*¹⁵.

1.1. Contexte politique, social et économique

L'étude du pouvoir en Nouvelle-France a longtemps été influencée par les positions politiques des historiens. Au début du XIX^e siècle, malgré les débats entourant les raisons du « retard » de la société canadienne-française, tous les historiens insistent sur l'idée d'une société distincte et mettent l'accent sur les structures politiques. À l'inverse, à partir des années 1970, influencés par le contexte de la Révolution tranquille et l'école des Annales, les auteurs se concentrent sur la normalité et analysent le pouvoir par le biais des pratiques et des interactions sociales¹⁶. *Habitants et Marchands de Montréal au XVII^e siècle* de Louise Dechêne est considéré comme le précurseur de ce courant historiographique. Dans

¹⁴ La *Bibliographie sur l'histoire de Montréal* réalisée par le Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal (LHPM) en 2015 recense plus de 12 000 titres. Paul-André Linteau, Léon Robichaud et Joanne Burgess (2015), *Bibliographie sur l'histoire de Montréal* [en ligne], sur le site du Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal, consulté le 22 janvier 2021, <https://bibliomontreal.uqam.ca/bibliographie/>

¹⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*.

¹⁶ Marie-Ève Ouellet, « Structures et pratiques dans l'historiographie de l'État en Nouvelle-France », *Bulletin d'histoire politique*, vol.18, n°1 (2009), p. 37; Ronald Rudin, *Faire de l'histoire au Québec*, Québec, Septentrion, 1998, p. 216.

cette monographie régionale, l'auteure démontre que les habitants vivent au sein de communautés relativement autonomes et pratiquent une culture de survie¹⁷. Se voulant une étude « vue par le bas », l'accent est mis sur la population, l'économie et l'aspect pratique de la politique. Dechêne insiste sur l'impact de la guerre et du manque de ressources sur l'administration. Elle démontre que c'est grâce aux exemptions de devoirs que les agents du pouvoir participent, avec une certaine économie de moyens, à la reproduction d'un tissu social de l'Ancien Régime¹⁸.

Cette idée d'autonomie est reprise dans la synthèse de Gilles Havard et Cécile Vidal. Ces derniers discutent de l'échec relatif du projet royal initial qui était d'organiser une société française où les institutions exercent un pouvoir absolu. Dans les faits, les colons réussissent à se faire entendre et à profiter des limites du pouvoir répressif de l'État¹⁹. Bien que général, cet ouvrage permet d'avoir une vision macroscopique sur la gouvernance et l'organisation de la Nouvelle-France. La tendance actuelle de l'historiographie est donc d'« examiner les pratiques sous l'angle de la culture politique²⁰ ». Autrement dit, les historiens étudient davantage comment est vécu le pouvoir par les administrateurs et les administrés.

Dans cette lignée d'études qui conjuguent histoire politique et histoire sociale, la thèse de Léon Robichaud traite de la structure et de l'exercice du pouvoir à Montréal au XVII^e siècle en mettant l'accent sur l'analyse des réseaux d'influence. À son double questionnement (qui et comment gouverne-t-on Montréal?), l'auteur est d'avis que, malgré

¹⁷ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 484.

¹⁸ *Ibid.*, p. 372-373.

¹⁹ Gilles Havard et Cécile Vidal, « Chapitre III : pouvoirs et institutions », *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2003, p. 100 et 115.

²⁰ Marie-Ève Ouellet, « Structures et pratiques dans l'historiographie de l'État en Nouvelle-France », p. 43.

un chevauchement constant de juridiction, les champs d'action des différentes instances se complètent. Toutefois, chacun utilise les jeux d'alliance et d'influence afin de « faire avancer – ou du moins défendre – les intérêts d'une ou de plusieurs sources de pouvoir²¹ ». Cette vision sociale de la politique me permettra de mieux comprendre la dynamique de la gouvernance et les liens sociaux qui ont pu avoir un impact sur les artisans du métal et l'organisation spatiale. Dans un récent article, Robichaud ajoute que malgré l'absence d'institution démocratique, la population, surtout l'élite et les corps de métiers, réussit à faire valoir leurs intérêts²². Dans le cadre de cette recherche, nous nous attarderons davantage à la marge de manœuvre de ces groupes.

Dans une perspective d'histoire globale, Dechêne traite d'une très grande variété de sujets sur l'histoire sociale et économique de Montréal au XVII^e siècle. Elle cherche à identifier les forces qui ont influencé la structure et les rapports sociaux. Selon l'auteure, les facteurs les plus importants sont issus des influences de la tradition européenne et de l'adaptation des gens à une nouvelle réalité en Amérique²³. Bien qu'il soit possible de nuancer les catégories sociales qui sous-tendent l'analyse, cet ouvrage d'envergure permet de faire le portrait socio-économique de Montréal et son évolution au cours du XVII^e siècle.

Dechêne démontre que la population de Montréal s'accroît presque au même rythme que le reste de la colonie, d'abord initiée par l'élan de l'immigration puis par la forte croissance naturelle. Yves Landry pousse plus loin l'analyse en s'intéressant aux

²¹ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle : structure et exercice du pouvoir en milieu colonial », Thèse de doctorat (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2008, p. 2.

²² Léon Robichaud, « La gouvernance judiciaire et militaire sous le Régime français », dans Léon Robichaud, Harold Bérubé et Donald Fyson (dir.), *La gouvernance montréalaise : de la ville-frontière à la métropole*, Montréal, Multimondes, 2014, p. 7-23.

²³ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 7.

caractéristiques de cette population. À la lumière de ses recherches, les pionniers sont en majorités des jeunes hommes célibataires et peu instruits provenant des régions situées près du port de La Rochelle²⁴. En utilisant le même type de sources, les actes notariés, nous documenterons de façon plus précise les caractéristiques qui sont propres aux artisans du métal.

D'ailleurs Dechêne évoque l'importance de ces artisans à cette époque. En effet, les armes à feu et les objets métalliques sont prisés des Autochtones et, comme le dit Louise Pothier, dès le début des années 1660, il est de plus en plus clair que l'économie de Montréal repose sur le commerce des fourrures. Pothier ajoute même le rôle joué par le forgeron Jean Milot dans cette activité économique²⁵. Malgré leur importance, il existe très peu d'études sur ces artisans du XVII^e siècle. Ce travail sert donc à préciser cet aspect de la recherche.

1.2. Organisation spatiale et urbanisation

Dans son livre sur l'évolution urbaine et architecturale à Montréal, Jean-Claude Marsan fait ressortir les forces et les influences qui sont à l'origine de mutations dans les formes de l'agglomération urbaine. Il en dégage deux catégories : celles issues du milieu physique et celles qui émanent des actions des hommes²⁶. Ainsi, vu sa situation de carrefour, Montréal devient, dès 1667, le principal centre de commerce des fourrures de la colonie. Les premiers colons s'installent d'abord sur la Pointe-à-Callière, mais la délaissent

²⁴ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 43-44; Yves Landry, « Les premiers Montréalais: aspects démographiques et sociaux », dans Jean-Rémi Brault, dir., *Les origines de Montréal*, Montréal, Leméac, 1993, p. 125-147.

²⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 395; Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 42-43.

²⁶ Jean-Claude Marsan, *Montréal et son évolution*, Montréal, Méridien, 1994 (1974), p. 9-10.

rapidement au profit du coteau Saint-Louis, un site « nettement plus avantageux pour la colonisation²⁷ ».

Ce n'est qu'en 1672 que François Dollier de Casson, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice, dote Montréal de son premier plan d'aménagement. Selon Marsan, bien que l'alignement des rues de ce premier tracé ait été dicté par les contraintes de plusieurs lots d'occupation, on dénote une volonté du sulpicien d'ordonner le développement de la ville²⁸. Puisque l'auteur s'appuie sur les plans, il développe très peu sur l'organisation de l'espace avant 1672. Cette période a été étudiée par Brian Ross et Marie-Hélène Provençal à partir des données archéologiques. Selon eux, avant le plan imposé par Dollier de Casson, il existait un réseau urbain planifié de forme radioconcentrique²⁹. Toutefois, les arguments proposés sont peu convaincants et cette théorie n'est pas reprise dans les études plus récentes.

En effet, en reproduisant le parcellaire à partir des actes notariés, Lalancette et Stewart ont mis en évidence les transformations physiques de la ville et les rapports sociaux qui se « reflètent à travers les relations à la propriété³⁰ ». Selon les auteurs, le parcellaire de 1665 « permet de découvrir les effets de la politique de concession quelque peu anarchique de Maisonneuve³¹ ». Cette théorie est retenue par l'archéologue Louise Pothier dans son article sur l'évolution du paysage urbain du Vieux-Montréal. En s'appuyant sur les vestiges qui ont été conservés, l'auteure démontre que la ville s'est développée à la

²⁷ Jean-Claude Marsan, *Montréal et son évolution*, p. 71-72.

²⁸ *Ibid.*, p. 93.

²⁹ Brian Ross et Marie-Hélène Provençal, « Les premières formes urbaines à Montréal: parcellaire et morphologie, 1642-1690 », *Trames*, vol.10, 1994, p. 6.

³⁰ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée : évolution de la forme urbaine de Montréal au XVII^e siècle », dans S. Dépatie *et al.*, *Vingt ans après Habitants et marchands. Lectures de l'histoire des XVII^e et XVIII^e siècles canadiens*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1998, p. 254.

³¹ *Ibid.*, p. 259.

manière d'une ville française, mais fut influencée par son économie basée sur le commerce avec les Premières Nations. Elle est également d'avis qu'avant le plan de Dollier de Casson la ville s'est développée de façon « un peu désordonnée³² ». Bien qu'on puisse regretter l'absence de notes bibliographiques, sa démarche interdisciplinaire nous permet d'avoir une vision plus complète des connaissances actuelles sur l'organisation spatiale de Ville-Marie. Dans ces deux articles, les auteurs mettent également de l'avant les interventions des Sulpiciens, soucieux de garder le contrôle sur le centre-ville et la place du marché. Enfin, Lambert et Stewart ont démontré que la construction des fortifications au XVIII^e siècle a eu pour effet d'augmenter les valeurs foncières et, ainsi, de repousser les artisans dans les zones périphériques de la ville³³. La répartition des artisans avant cette construction n'a toutefois pas été étudiée.

Bref, l'autonomie des administrateurs, les réseaux d'influence, la démographie et l'importance du commerce des fourrures dans l'économie de la colonie ont tous eu un impact sur l'organisation spatiale de la ville. À partir des plans du parcellaire déjà élaborés par Lalancette et Stewart, il est possible de préciser la distribution des lieux reliés au travail du métal afin de mieux comprendre l'importance de ce métier dans la ville.

2. Le travail du métal et les artisans

L'histoire des techniques comme champ historiographique est relativement récente. Dans le monde francophone, ce sont les historiens Lucien Febvre et March Bloch qui ont

³² Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 48-49.

³³ Phyllis Lambert et Alan Stewart (dir.), *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*, Montréal, Centre canadien d'architecture, 1992, p. 63.

légitimé ce champ de recherche³⁴. Dans un numéro spécial de la revue des *Annales d'histoire économique et sociale* paru en novembre 1935, Febvre reconnaît déjà l'importance de faire l'histoire des techniques à travers le temps et l'espace afin de mieux comprendre leur diffusion et que cela nécessite la collaboration de nombreux spécialistes³⁵. Pour l'histoire de la métallurgie, on peut citer les travaux de l'archéométallurgiste R.F. Tylecote et du spécialiste en chimie minérale Fathi Habashi³⁶, mais il s'agit d'ouvrages très généraux sur l'évolution de la technologie et qui n'abordent pas le contexte colonial de la Nouvelle-France. En contrepartie, la production artisanale et les corps de métiers ont fait l'objet de nombreuses études depuis les années 1970.

2.1. La technologie et les méthodes

Il existe très peu d'ouvrages sur la technologie du travail métallurgique en Nouvelle-France. Cela peut s'expliquer par le retard de la production sidérurgique au Canada par rapport aux colonies britanniques³⁷. En effet, alors qu'en Nouvelle-Angleterre les premiers indices de l'industrie sidérurgique remontent au début du XVII^e siècle en Virginie³⁸, la production métallurgique en Nouvelle-France n'a débuté qu'avec l'ouverture des forges du Saint-Maurice en 1730³⁹. Ce retard n'est pas attribuable à un manque de

³⁴ Yves Tremblay, « L'histoire des techniques comme champ historiographique », dans Jacques Mathieu, dir., *Les dynamismes de la recherche au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 237-238.

³⁵ Lucien Febvre, « Réflexion sur l'histoire des techniques », *Annales d'histoire économique et sociale*, n°36, 1935, p. 531-532.

³⁶ R.F. Tylecote, *A History of Metallurgy*, London, Maney, 2002 (1976), 205 p.; R.F. Tylecote, *The Early History of Metallurgy in Europe*, London et New York, Longman, 1987, 391 p.; Fathi Habashi, *A History of Metallurgy*, Sainte-Foy, F. Habashi, 1994, p. 94.

³⁷ Il est important de distinguer le travail sidérurgique qui est la réduction du minerai de fer et le travail de forge qui consiste à fabriquer des objets à partir de la matière première.

³⁸ James A. Mulholland, *A History of Metals in Colonial America*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 1981, p. 21.

³⁹ Roch Samson, *Les Forges du Saint-Maurice : les débuts de l'industrie sidérurgique au Canada, 1730-1883*, Québec et Ottawa, Les Presses de l'Université Laval et Ministère du Patrimoine canadien, 1998, p. 13.

minerais puisque d'importants gisements ont été découverts dès les premières années de la colonisation. En 1672, Frontenac rapporte aux autorités métropolitaines la présence d'un vaste gisement de minerai de fer près de Trois-Rivières. Malgré les résultats favorables menés sur le minerai, rien ne fut entrepris pour la construction d'un fourneau⁴⁰. Selon Roch Samson, ce retard est attribuable à « l'état dans lequel se trouvait l'industrie sidérurgique en métropole » et au coût élevé des ressources qui sont nécessaires pour l'établissement de forges⁴¹. Bien que cette étude traite d'une période postérieure à celle qui nous intéresse, elle permet de comprendre les défis des artisans du fer au Canada ainsi que de connaître les ressources nécessaires à la production sidérurgique.

Ainsi, comme le font remarquer Éric Arthur et Thomas Ritchie, au cours du XVII^e siècle, le métal a dû être importé de la métropole sous forme d'objets manufacturés ou en barres⁴². Un rapport de vente aux enchères fait à Montréal en 1651, où même les clous sont vendus, démontre bien la rareté de ce matériel à cette époque⁴³. Vu l'absence de témoignages concernant la production sidérurgique dans les sources, des historiens et ethnologues comme Hardy et Dupont partagent cette idée d'une matière première importée de France⁴⁴. Toutefois, cela n'empêche pas qu'il y ait eu des tentatives d'exploitation et de réduction du minerai bien avant les forges du Saint-Maurice. D'ailleurs, un des motifs clairs de la colonisation et de la doctrine mercantiliste était l'exploitation des ressources naturelles en Amérique.

⁴⁰ Eric Arthur et Thomas Ritchie, *Le fer : fer forgé et pièces moulées au Canada du 17^e siècle à nos jours*, La Prairie et Québec, Éditions Marcel Broquet, 1981, p. XII.

⁴¹ Roch Samson, *Les Forges du Saint-Maurice*, p. 5.

⁴² Eric Arthur et Thomas Ritchie, *Le fer : fer forgé et pièces moulées au Canada*, p. XII.

⁴³ *Ibid.* p. XII.

⁴⁴ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, Montréal, Boréal express, 1978, p. 3; Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. XXIX.

Les analyses scanographiques de l'archéologue Geneviève Treyvaud sur les scories découvertes aux sites de Cartier-Roberval à Québec et du fort de Ville-Marie à Montréal prouvent que le travail du métal consistait en des « essais métallurgiques, l'exercice de la métallurgie du fer et du cuivre, la réparation et la fabrication⁴⁵ ». Ainsi, cette étude démontre clairement qu'il y a eu des activités de réduction du minerai de fer à Montréal dès le XVII^e siècle, tentatives visant à pallier l'important besoin en matière première.

2.2. Les métiers de production et les artisans du métal

Comme nous l'avons déjà mentionné, plusieurs analyses socio-économiques de différents corps de métiers montréalais ont été réalisées au cours des années 1990. Ces études s'intéressent toutefois davantage aux années 1700⁴⁶. Dans son mémoire, Dominique Bouchard étudie la culture matérielle liée aux artisans du métal à Montréal et à Québec au XVIII^e siècle. En dépouillant les inventaires après-décès et en appliquant l'indice élaboré par Baulant, Dessureault et Dickinson, elle démontre une progression du niveau de vie des artisans du fer entre 1740 et 1780⁴⁷. Nous nous sommes inspirée de cette méthodologie pour analyser leur importance au XVII^e siècle. D'ailleurs, l'idée que les artisans font partie d'un groupe social plus enviable est partagée par Bouchard, Hardy et Dupont⁴⁸.

⁴⁵ Geneviève Treyvaud, « Reconstitution des technologies de production métallique employées par les artisans européens et amérindiens du XVI^e au XVIII^e siècle au Canada », Thèse de doctorat (archéologie), Université Laval, 2013, p. 249.

⁴⁶ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer »; Robert Lamonde, « Les boulangers à Montréal »; France-Isabelle Langlois, « Familles de charpentiers et de menuisiers à Montréal »; Dominique Laperle, « Les meuniers dans la région de Montréal »; Jocelyne Perrier, « Tanneurs et tanneries dans le gouvernement de Montréal »; Emmanuelle Roy, « Les familles de tisserands de la plaine de Montréal ».

⁴⁷ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal, 1730-1750 », 108 p.

⁴⁸ Russel Bouchard, *Les armuriers de la Nouvelle-France*, Québec, Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1978, p. 13; Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 57-58; Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. XXIX-XXX.

Ces trois derniers ouvrages ont tous été écrits dans les années 1970, période marquée par un intérêt accru des chercheurs pour la période préindustrielle et les métiers d'autrefois⁴⁹. *L'artisan forgeron* de l'ethnologue Jean-Claude Dupont demeure l'une des études les plus complètes sur les artisans du métal au Québec. Il a effectué une cinquantaine d'enquêtes orales et dépouillé de nombreuses archives pour documenter l'évolution des techniques et les coutumes reliées à ce métier du XVII^e siècle jusqu'à nos jours⁵⁰. Ce livre complète celui de Jean-Pierre Hardy qui vise également à retracer l'évolution de ce métier en mettant l'accent sur les transformations de la production métallurgique pendant le XIX^e siècle⁵¹. Malgré tout, dans les deux ouvrages, il y a peu d'informations qui traitent directement du XVII^e siècle.

Russel-Aurore Bouchard est la seule historienne qui se soit exclusivement intéressée à ce métier pour l'ensemble du régime français. Toutefois, il ne s'agit pas d'une analyse complète, mais d'un répertoire non exhaustif des armuriers de cette époque. Du point de vue conceptuel, l'étude insiste sur la différence entre le métier d'armurier en Nouvelle-France et dans la métropole. Ainsi, dans la colonie, elle affirme que le mot armurier fait également référence aux arquebusiers, serruriers et taillandiers. À défaut de machines de précision, les artisans du Canada n'ont pas pu fabriquer de fusil entier⁵². D'un point de vue plus pratique, ce répertoire est un bon point de départ pour documenter la vie de certains artisans qui se retrouvent dans notre corpus.

⁴⁹ Ronald Rudin, *Faire de l'histoire au Québec*, p. 212.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 355.

⁵¹ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, 126 p.

⁵² Russel Bouchard, *Les armuriers de la Nouvelle-France*, p. 11-13.

Bref, que ce soit du point de vue de la technique ou du statut social des artisans du métal, ce survol historiographique démontre bien le peu d'études sur la métallurgie et les forgerons du XVII^e siècle, d'où l'originalité de notre démarche.

3. Le tournant spatial et les humanités numériques

Depuis les années 1960-1970, les spécialistes de toutes les disciplines en sciences humaines ont « porté une attention plus grande à l'espace dans l'étude des phénomènes sociaux et humains⁵³ ». Appelé par certains spécialistes le « tournant spatial » (*spatial turn*), ce mouvement transdisciplinaire a peu à peu transformé les pratiques scientifiques⁵⁴. Dans ses travaux, le géographe français Henri Lefebvre a introduit l'idée que l'espace n'est pas seulement un lieu géographique où se déroule l'histoire, mais quelque chose qui est produit par l'humain à travers le temps⁵⁵. Denis Cosgrove, l'un des ambassadeurs de ce tournant, redéfinit aussi ce concept. Plutôt qu'une notion absolue et cartésienne, il considère l'espace comme « une notion relative qui tient compte d'autres processus et phénomènes, et notamment des interactions d'échelle⁵⁶ ». Parallèlement à l'étude du paysage et l'histoire urbaine, les historiens se sont également penchés sur d'autres types de configurations spatiales notamment à travers les analyses de réseaux sociaux⁵⁷.

⁵³ Julien Puget (9 janvier 2015), « Une brève histoire d'un tournant dans les études historiques », *Jeunes chercheurs TELEMME* [en ligne], consulté le 22 janvier 2021, <https://jjctelemme.hypotheses.org/738>

⁵⁴ Jo Guildi, « What is the Spatial Turn? », *Scholars' Lab, University of Virginia Library* [en ligne], consulté le 7 novembre 2016, <http://spatial.scholarslab.org/spatial-turn/the-spatial-turn-in-history/index.html>

⁵⁵ Richard White (1 février 2010), « What is Spatial History? », Spatial History Project, Stanford University [en ligne], consulté le 7 novembre 2016, <http://web.stanford.edu/group/spatialhistory/cgi-bin/site/pub.php?id=29>

⁵⁶ Angelo Torre, « Un "tournant spatial" en histoire? Paysages, regards, ressources », *Annales HSS*, n°5, 2008, p. 1128; Denis E. Cosgrove, *Social Formation and Symbolic Landscape*, Londres et Sidney, Croom Helm, 1984, 332 p.

⁵⁷ Julien Puget, « Une brève histoire d'un tournant dans les études historiques ».

Richard White ajoute que les espaces et les relations spatiales sont produits à partir du mouvement des gens, des animaux, des plantes, des biens et de l'information. Puisque les outils traditionnels de transmission des connaissances des historiens (textes, illustrations, cartes) sont statiques, ils ne sont pas en mesure de représenter adéquatement les relations spatiales. Dans ce cas, les nouvelles technologies (SIG, logiciels de visualisation de réseaux, modélisation 3D, etc.) sont très utiles afin d'étudier la dynamique des mouvements qui créent les espaces⁵⁸. Ainsi, les études d'espaces et d'environnements passés sont souvent liées au mouvement des humanités numériques. Ce nouveau champ de recherche vise à « explorer les manières de tirer profit de la technologie pour l'intégrer⁵⁹ » aux diverses disciplines des sciences humaines. Elles s'appuient sur « l'ensemble des paradigmes, savoir-faire et connaissances propres à ces disciplines, tout en mobilisant les outils et les perspectives singulières du champ du numérique⁶⁰ ». Il s'agit donc d'un champ de recherche interdisciplinaire. Selon John Bonnett, ces innovations ont le potentiel d'apporter de nouvelles méthodes d'analyse, de diffusion et d'enseignement, mais il faut réfléchir sur les caractéristiques de ces nouvelles formes d'expressions afin qu'elles puissent être appliquées adéquatement à la démarche historique⁶¹. Ce genre de réflexion a été effectuée autant pour les systèmes d'information géographique que pour les logiciels de visualisation de réseaux.

⁵⁸ Richard White, « What is Spatial History? ».

⁵⁹ Pascal Scallon-Chouinard (5 juin 2013), « Développer les sciences humaines numériques au Québec », *Histoire Engagée* [en ligne], consulté le 26 avril 2016, <http://histoireengagee.ca/?p=2899>

⁶⁰ Marin Dacos (26 mars 2011), « Manifeste des Digital Humanities », *THATCamp Paris* [en ligne], consulté le 26 avril 2016, <http://tcp.hypotheses.org/318>

⁶¹ John Bonnett, « Charting a New Aesthetics for History: 3D, Scenarios, and the Future of the Historian's Craft », *Histoire sociale / Social History*, vol.40, n°79, 2007, p. 169.

3.1. *L'espace social et l'analyse de réseaux*

L'histoire sociale a pour objet l'étude d'une société et de son évolution dans le temps. Cette société est généralement subdivisée en groupes, catégories ou classes. Pour le sociologue Pierre Bourdieu, ces classes sociales n'existent pas en soi. Il faut plutôt le voir comme un espace social, c'est-à-dire un espace théorique structuré en fonction de la distance (ou des différences) qui sépare (ou distinguent) les agents. Les individus sont donc positionnés dans cet espace selon des classes plus ou moins fermées qui sont inégalement dotées en différents capitaux, c'est-à-dire un ensemble de ressources qui peuvent être valorisées dans diverses situations sociales. Il en distingue quatre types, le capital économique (revenu, patrimoine), le capital culturel (savoirs, savoir-faire, biens culturels), le capital symbolique (prestige social, titres) et le capital social (réseau de connaissances)⁶². C'est à ce dernier capital que s'intéresse l'analyse des réseaux.

La notion de réseau social est au cœur des travaux de recherches en sciences sociales depuis les années 1970, mais c'est surtout à partir des années 1990 que les historiens s'y sont intéressés⁶³. L'analyse de réseaux consiste à « étudier de manière systématique certains types de liens que tissent ensemble les membres d'un groupe donné⁶⁴ ». Ces liens sont multiples (ils peuvent être amicaux, familiaux, transactionnels, etc.), évolutifs (ils ne sont pas fixes et ils se transforment à travers le temps)⁶⁵ et souvent

⁶² Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, 1081 p.

⁶³ Isabelle Rosé, « Reconstruction, représentation graphique et analyse des réseaux de pouvoir au haut Moyen Âge : Approche des pratiques sociales de l'aristocratie à partir de l'exemple d'Odon de Cluny (+942) », *REDES – Revista hispana para el análisis de redes sociales*, vol.21, n°5, 2011, p. 1-2.

⁶⁴ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 33.

⁶⁵ Maksim Tsvetovat, Jana Disener et Kathleen M. Carley, « Netintel: A Database for Manipulation of Rich Social Network Data » [en ligne], sur le site SSRN, consulté le 24 janvier 2021, https://papers.ssrn.com/sol3/papers.cfm?abstract_id=2728442

inégaux (ils traduisent parfois des relations asymétriques). En effet, pour Bourdieu, l'espace social est un espace de luttes et de rapports de dominations⁶⁶.

Claire Lemerancier relève deux types d'analyses de réseaux. La première, l'analyse de réseaux égocentrés, compare « le "capital relationnel" de plusieurs individus » en analysant la taille, la densité et les différents types de liens qui composent leur réseau. Ce genre d'étude ne permet pas de comprendre la structure relationnelle d'un groupe puisqu'elle observe chaque réseau personnel de façon séparée. La deuxième, l'analyse structurale, consiste à recréer le réseau de contacts d'un groupe et d'étudier la position de chaque individu. Il met donc en relief le rôle des acteurs les uns par rapport aux autres⁶⁷. Une personne peut se retrouver dans une position de centralité (celle qui a le plus de liens et donc, possède un plus grand capital social), d'intermédiation (elle est le passage obligé entre deux groupes qui s'ignorent) ou de périphérie (elle ne possède pas beaucoup de liens, elle se retrouve donc aux extrémités, voire à l'extérieur du réseau social)⁶⁸.

Le type de source qu'il est possible d'exploiter en analyse de réseaux est quasi illimité. Thomas Peace a utilisé les documents cités dans les différents articles de la troisième édition de *Acadiensis Reader* afin de créer un schéma de réseau des auteurs. Bien que ce travail ne servît qu'à titre d'exemple pour illustrer le potentiel de cette méthode en histoire, il a tout de même pu mettre en image les relations et influences entre différents chercheurs⁶⁹. Un autre bon exemple est la recherche de Karim Hammou sur l'histoire du

⁶⁶ Pierre Bourdieu, « Le paradoxe du sociologue », *Sociologie et sociétés*, vol.11, n°1, 1979, p. 93.

⁶⁷ Thomas Peace, « Six Degrees to Phillip Buckner? An Accessible Introduction to Network Analysis and its Possibilities for Atlantic Canadian History », *Acadiensis*, vol. XLIV, n°1, 2015, p. 125.

⁶⁸ Claire Lemerancier, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n°52-2, 2005, p. 92-93.

⁶⁹ Thomas Peace, « Six Degrees to Phillip Buckner? », p. 123-144.

rap français. Son analyse structurale basée sur les invitations (*featurings*) dans les albums des différents interprètes lui a permis de mieux comprendre l'univers social de ce groupe professionnel⁷⁰.

La correspondance est également très riche en informations. Il s'agit d'une source qui garde des traces partielles et unilatérales de relations, mais qui permet de mieux comprendre leur nature et de mettre en évidence le capital social et le rôle clé de certains acteurs⁷¹. Citons, par exemple, l'impressionnant projet *Tudor Networks* de Ruth et Sebastian Ahnert⁷² et l'analyse de Thierry Rentet sur les relations entre les officiers d'Anne de Montmorency⁷³. Les sources classiques en histoire sociale (état civil, actes notariés, cadastre, archives judiciaires) peuvent également être utilisées, à condition de bien comprendre leurs limites. L'absence de mention ne signifie pas automatiquement une absence de liens⁷⁴. Ce type de document a été utilisé par Zacarias Moutoukias et Annie Vignal-Ramos pour recréer les réseaux personnels des autorités coloniales de Buenos Aires au XVIII^e siècle⁷⁵.

L'analyse de réseaux permet donc d'étudier les sources d'une manière neuve et de découvrir certains faits sociaux autrefois inconnus⁷⁶. Cela exige toutefois un dépouillement

⁷⁰ Karim Hammou, « Des raps en français au "rap français" : Une analyse structurale de l'émergence d'un monde social professionnel », *Histoire & mesure*, vol. XXIV, n°1, 2009, p. 73-108.

⁷¹ Zacarias Moutoukias, « Réseaux de négociants ou réseaux ego centrés : une approche méthodologique », dans P-Y Beaurepaire et D. Taurisson (éd.), *Les égo-documents à l'heure de l'électronique : nouvelles approches des espaces et des réseaux relationnels*, Montpellier, Presses universitaires de Montpellier, 2003, p. 466.

⁷² Ruth Ahnert, Sebastian Ahnert et Kim Albrecht, *Tudor Networks* [en ligne], consulté le 26 janvier 2021, <http://tudornetworks.net/>

⁷³ Thierry Rentet, « Network mapping: ties of fidelity and dependency among the major domestic officers of Anne de Montmorency », *French History*, vol.17, n°2, 2003, p. 109-126.

⁷⁴ Claire Lemercier, « Analyse de réseaux et histoire », p. 96.

⁷⁵ Zacarias Moutoukias et Annie Vignal-Ramos, « Réseaux personnels et autorité coloniale : les négociants de Buenos Aires au XVIII^e siècle », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol.47, n°4-5, 1992, p. 889-915.

⁷⁶ Isabelle Rosé, « Reconstruction, représentation graphique et analyse des réseaux », p. 45.

d'envergure. Les logiciels de visualisation facilitent le traitement, mais ils demeurent mésadaptés pour la recherche en histoire. La représentation statique en points (individus) et lignes (liens) a ses limites⁷⁷. Cela dit, ce type de cartographie permet de visualiser des phénomènes « que l'on "sentait" sans véritablement pouvoir les démontrer⁷⁸ ». De plus, l'utilisation de bases de données relationnelles permet de manipuler une grande quantité d'informations en associant à chaque point et ligne un nombre infini d'attributs. Par exemple, pour un individu, on peut assigner des données sur le genre, l'ethnicité, la religion, etc. Pour un lien, on peut indiquer la nature de la relation (familiale, amicale, transactionnelle), son importance (illustré par l'épaisseur de la ligne) et sa direction (représenté par une flèche). Ce sont ces informations qualitatives qui permettent de pousser l'analyse⁷⁹. Les logiciels de visualisation de réseaux sont également munis de divers outils de calculs qui permettent d'interroger les données de façon nouvelle afin de mieux comprendre la position de chaque individu dans un réseau donné⁸⁰.

Bien qu'il existe peu d'analyse de ce genre en histoire de la Nouvelle-France, les historiens ont souvent relevé les liens de parenté entre les individus. En effet, les analyses de réseaux découlent des traditions d'études prosopographiques dont « l'objectif principal réside dans la constitution de bases de données de personnes participant à un même groupe et où sont souvent identifiés des liens familiaux ou amicaux⁸¹ ». À titre d'exemple, dans son analyse des seigneurs d'origine modeste sous le régime français, Benoît Grenier a relevé un réseau complexe de parenté qui unit 67% des individus de son échantillon. Il note

⁷⁷ Zacarias Moutoukias, « Réseaux de négociants ou réseaux ego centrés », p. 448.

⁷⁸ Isabelle Rosé, « Reconstruction, représentation graphique et analyse des réseaux », p. 45.

⁷⁹ Thomas Peace, « Six Degrees to Phillip Buckner? », p. 126.

⁸⁰ Maksim Tsvetovat, Jana Disener et Kathleen M. Carley, « Netintel ».

⁸¹ Isabelle Rosé, « Reconstruction, représentation graphique et analyse des réseaux », p. 3.

toutefois que « cet apparentement entre les seigneurs, bien que considérable, n'est cependant pas totalement surprenant dans le contexte colonial où la population est encore très limitée⁸² ». Louise Dechêne a aussi soulevé ce point : « les relations sociales sont contenues dans un cercle très étroit et, à partir d'une première parenté, les rameaux entretiennent des rapports d'amitié qui donnent naissance à de nouvelles unions⁸³ ».

Cela ne signifie pas que l'analyse de réseau dans de petits bassins de population soit inutile. Puisque les liens sont multiples, il est possible de retracer des stratégies d'alliances entre les individus. En effet, dans sa thèse sur les réseaux d'influence montréalais, Léon Robichaud a clairement démontré que certaines personnes ont pu profiter de leurs liens sociaux pour s'enrichir ou obtenir des privilèges⁸⁴. Son approche, plus structurale, lui a permis de relever des réseaux de clientèles qui se sont affrontés au sujet de la traite des fourrures et de la vente d'eau de vie tout au long du XVII^e siècle. Sur la base de cette étude, nous avons identifié les artisans du métal qui ont créé des liens avec les acteurs de ces réseaux d'influences. Cela nous a permis d'identifier des individus qui ont bénéficié des avantages du clientélisme pour, par exemple, acquérir des emplacements bien situés au cœur de la ville.

3.2. L'analyse spatiale et les Systèmes d'Information Géographique

Nous avons déjà soulevé l'intérêt d'étudier l'organisation spatiale de différents groupes sociaux dans un lieu donné. Ce type de travail est rendu possible par la

⁸² Benoît Grenier, « Devenir seigneur en Nouvelle-France : mobilité sociale et propriété seigneuriale dans le gouvernement de Québec sous le Régime français », Mémoire de maîtrise (histoire), Québec, Université Laval, 2000, p. 24.

⁸³ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 12.

⁸⁴ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle ».

démocratisation des outils informatiques. Le travail effectué par le *Groupe de recherche sur Montréal* (GRM) du *Centre Canadien d'Architecture* (CCA) qui a est à la base de l'étude de Lalancette et Stewart sur l'évolution du parcellaire de Ville-Marie⁸⁵, repose sur l'utilisation d'un Système d'Information Géographique (SIG)

Un SIG est un logiciel qui permet de représenter et manipuler efficacement des informations géographiques, c'est-à-dire des données qui peuvent être liées à un lieu⁸⁶. Ce travail est possible par la combinaison d'une base de données et d'un système cartographique⁸⁷. Le but premier d'un SIG est de structurer l'information et de croiser les données⁸⁸. Tous les chercheurs s'accordent pour dire qu'il s'agit plus qu'un outil pour fabriquer des cartes, mais d'une nouvelle approche qui permet d'intégrer, analyser et afficher différentes informations géoréférencées⁸⁹. Comme le disent Ian Gregory et Paul Ell : « In GIS the map is no longer an end product; it is now a research tool. [...] [S]patial patterns within the data can be repeatedly re-explored throughout the research process⁹⁰ ». De ce fait, « créer un SIG est une démarche intellectuelle reposant sur une approche systémique⁹¹ ».

⁸⁵ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar, base de données sur le territoire, la population et le bâti* [en ligne], consulté le 26 janvier 2021, http://www.remparts.info/adhemar_php/grm/homepage_fr.html

⁸⁶ Ian N. Gregory et Paul S. Ell, *Historical GIS: Technologies, Methodologies, an Scholarship*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 3.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 3; Jean-Luc Pinol, « Les systèmes d'information géographique et la pratique de l'histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°58-4bis, 2011, p. 111-126.

⁸⁸ Hélène Noizet (2006), « Méthodologie des SIG appliqués à l'histoire urbaine », *Le Médiéviste et l'ordinateur* [en ligne], vol.44, consulté le 26 janvier 2021, <http://lemo.irht.cnrs.fr/44/histoire-urbaine.htm>

⁸⁹ Jennifer Bonnel et Marcel Fortin (dir.), *Historical GIS Research in Canada*, Calgary, University of Calgary Press, 2014, p. x-xi; Hélène Noizet, « Méthodologie des SIG appliqués à l'histoire urbaine »; Jean-Luc Pinol, « Les systèmes d'information géographique et la pratique de l'histoire ».

⁹⁰ Ian N. Gregory et Paul S. Ell, *Historical GIS*, p. 10.

⁹¹ Françoise Pirot et Anne Varet-Vitu, « Introduction », *Histoire & Mesure*, vol.19, n°3-4 (2004), p. 219.

Bien que cette technologie existe depuis les années 1960, ce n'est qu'à partir des années 1990-2000 que des géographes historiens se sont penchés sur l'utilisation des SIG en histoire (SIGH)⁹². Au Canada, le plus ancien SIGH, *Montréal l'avenir du passé*, a permis à l'équipe de Sherry Olson de jeter les bases d'une approche méthodologique interdisciplinaire qui a inspiré de nombreux chercheurs canadiens⁹³. D'abord intéressés aux environnements passés, les historiens ont peu à peu élargi leurs horizons en effectuant divers types de recherches (calculer des itinéraires, comprendre les impacts du relief dans l'organisation spatiale, discuter de la densité d'un phénomène dans un espace, etc.)⁹⁴.

Dans l'introduction d'un récent ouvrage collectif sur les recherches en SIGH, Jennifer Bonnel et Marcel Fortin énumèrent les principales difficultés quant à l'utilisation de cette technologie. En plus du coût et de l'expertise nécessaire, il est parfois difficile d'avoir accès aux documents ou de trouver des cartes historiques en format vectorisé⁹⁵. Heureusement, il existe des logiciels gratuits, tels que QGIS, et de nouvelles initiatives, comme le *Partenariat canadien en systèmes d'information géographique historiques*, qui facilitent l'accès à la technologie, la communication entre les chercheurs et le partage des données⁹⁶. Bien que la création d'une couche puisse prendre beaucoup de temps, celle-ci peut être réutilisée par plusieurs chercheurs. Dans un récent article, Marcel Fortin a

⁹² Jennifer Bonnel et Marcel Fortin (dir.), *Historical GIS Research in Canada*, p. x; Donald Lafreniere, « Reconstructing the spatial and temporal patterns of daily life in the 19th century city : a historical GIS approach », Thèse de doctorat (géographie), University of Western Ontario, 2014, p. 4-5.

⁹³ Donald Lafreniere, « Reconstructing the spatial and temporal patterns », p. 4-5; Robert C.H. Sweeny (2009), « Rethinking Boundaries : Interdisciplinary Lessons from the Montréal l'avenir du passé (MAP) Project », *Le champ numérique* [en ligne], vol. 1, n°2, consulté le 26 janvier 2021, https://www.digitalstudies.org/ojs/index.php/digital_studies/article/view/178/219

⁹⁴ Donald Lafreniere, « Reconstructing the spatial and temporal patterns », p. 4-5; Jean-Luc Pinol, « Les systèmes d'information géographique et la pratique de l'histoire ».

⁹⁵ Jean-Luc Pinol, « Les systèmes d'information géographique et la pratique de l'histoire »; Jennifer Bonnel et Marcel Fortin (dir.), *Historical GIS Research in Canada*, p. xii.

⁹⁶ Marcel Fortin, Léon Robichaud, Daniel Lafrenière et John Lutz (dir.), *Partenariat canadien en systèmes d'information géographique historiques* [en ligne], consulté le 23 janvier 2021, <http://geohist.ca/fr/>

démontré les avantages à long terme de ce type de recherche⁹⁷. Dans le cadre de ce travail, nous avons utilisé des données du parcellaire de Montréal qui ont déjà été géoréférencées par le GRM-CCA⁹⁸.

À la lumière du bilan historiographique, on constate que plusieurs auteurs évoquent l'importance des artisans du métal pendant le régime français à Montréal, notamment pour la réparation des armes et le commerce des fourrures, mais qu'il n'existe pas d'étude qui traite spécifiquement de ce corps de métier au XVII^e siècle. Ce projet de recherche vise donc à combler cette lacune de l'historiographie en analysant plus spécifiquement la place de ce secteur économique dans l'espace social et urbain.

Hypothèse de recherche

À la lumière de ce bilan historiographique, nous proposons qu'au XVII^e siècle les artisans du métal occupent une place importante dans la communauté montréalaise et que cela se reflète tant dans les schémas de réseaux sociaux que dans l'organisation spatiale de la ville.

Nous supposons que le contexte d'une ville naissante a créé un climat favorable pour l'ascension économique et sociale de certains individus issus des métiers de production. Les artisans du métal, détenteurs d'un savoir-faire essentiel pour assurer la survie de la colonie et son développement économique, ont particulièrement pu en bénéficier. L'intérêt des Autochtones pour les objets métalliques facilite l'accès des

⁹⁷ Marcel Fortin, « Donner une nouvelle vie aux anciennes données SIG historiques », *Partenariat canadien en systèmes d'information géographique historiques* [en ligne], consulté le 28 avril 2017, <http://geohist.ca/fr/2017/04/donner-une-nouvelle-vie-aux-anciennes-donnees-sig-historiques/>.

⁹⁸ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

artisans du métal au commerce des fourrures, du moins pour certaines spécialités. Les armuriers (pour les armes à feu), les taillandiers (pour les outils, haches et couteaux) et les chaudronniers (pour les chaudrons de cuivre) possèdent un savoir-faire plus utile pour la traite que les serruriers et les cloutiers.

Cela dit, le capital culturel (connaissances et savoir-faire) n'est pas, à lui seul, suffisant pour assurer l'ascension sociale et économique d'un individu. Les artisans du métal doivent accumuler d'autres types de ressources. Le capital social, c'est-à-dire le réseau de connaissances, est essentiel tant pour s'assurer une clientèle que pour gravir les échelons de la hiérarchie sociale. D'une part, créer des liens privilégiés avec l'élite (les gens issus des groupes dominants) et les solidifier par des alliances familiales permet d'obtenir certains privilèges. D'autre part, plus le réseau social d'un individu est dense et étendu, plus il a de chance d'être reconnu par le reste de la communauté et, par le fait même, d'améliorer son capital symbolique (prestige social). Le contexte des premières décennies de Montréal a pu favoriser les contacts entre les membres de différents groupes sociaux. Ainsi, nous présumons qu'au XVII^e siècle, les artisans du métal, surtout ceux issus des premières vagues d'immigration, ont pu profiter d'une proximité avec l'élite pour bâtir leur capital social et, par le fait même, assurer l'ascension sociale de leur famille.

Enfin, nous proposons que les artisans du métal occupent une place stratégique dans la ville afin de répondre aux besoins domestiques, mais surtout à ceux de la traite des fourrures. Nous supposons que l'importance économique de la foire est un facteur de concentration des artisans qui sont plus associés à ce commerce sur la commune et autour de la Place du Marché. À l'inverse, la nécessité de répondre aux besoins de la population locale est un facteur de dispersion d'une autre partie des artisans dans la ville. Autrement

dit, la répartition spatiale des artisans devrait refléter les besoins de deux marchés : le marché local, c'est-à-dire les besoins de la population, et le commerce, c'est-à-dire les besoins de la traite des fourrures. Par ailleurs, nous suggérons que le capital économique, social et symbolique se reflète également dans la distribution spatiale. En d'autres mots, les artisans qui ont tiré avantage du contexte socio-économique pour améliorer leur niveau de vie et créer des alliances stratégiques devraient posséder des lots mieux situés, notamment près du centre et de la Place du Marché, ainsi qu'une plus grande valeur en biens fonciers.

Bref, nous croyons que le contexte particulier de Montréal au XVII^e siècle a permis aux artisans du métal, du moins une partie, d'acquérir plus facilement qu'à l'ordinaire diverses ressources économiques, sociales et symboliques qui leur a permis, à eux-mêmes ou leur descendance, de gravir les échelons de la hiérarchie sociale.

Cadre conceptuel et théorique

Bien que cela ait été brièvement abordé dans le bilan historiographique, revenons sur deux concepts qui sous-tendent cette analyse : la production artisanale et l'espace. L'artisanat est une « occupation de certains individus qui vouent leur temps à des techniques de fabrication⁹⁹ ». Dans ce type de production, l'artisan est généralement propriétaire de ses outils, il est en contact direct avec le marché, il produit des objets directement commandés par le client et il effectue toutes les étapes de la fabrication¹⁰⁰.

⁹⁹ Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. XXIX.

¹⁰⁰ Malgré les limites du concept proposé par l'auteur, la description de la production artisanale représente bien cette forme de production. Denis Monière, « L'utilité du concept de mode de production des petits producteurs pour l'historiographie de la Nouvelle-France », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.29, n°4, 1976, p. 488.

Aussi, comme l'a démontré Louise Dechêne, « la production artisanale échappe totalement au contrôle des marchands » et il y a une « absence de liaison entre le capital commercial et la production locale¹⁰¹ ». Quelques artisans louent outils et boutique, généralement d'un autre artisan, mais la plupart sont propriétaires de leurs moyens de production et disposent d'un capital foncier. L'école d'apprentissage est la boutique elle-même et il y a une relation de « dépendance personnelle de type paternaliste¹⁰² » entre l'apprenti, qui est souvent un membre de la famille, et le maître-artisan pour le logement, la nourriture et l'habillement¹⁰³.

Comme nous l'avons déjà vu, depuis les années 1960-1970, les spécialistes de diverses disciplines en sciences humaines se sont réapproprié le concept d'espace. Bien que très importante, il s'agit d'une notion complexe. D'après Alexios Kitsopoulos, l'ambiguïté repose essentiellement sur la grande diversité des concepts composés (espace physique, espace naturel, espace social, espace géographique, etc.). Il ne s'agit donc pas d'une entité absolue ou d'un objet en soi, mais d'un « ensemble de relations qui, selon l'individu et la situation dans laquelle il se trouve, peut être représenté comme un réseau, une région, un fluide, etc.¹⁰⁴ ». Autrement dit, le terme espace s'applique tant au réseau social qu'à la position géographique d'un individu.

D'après Kitsopoulos, il est peu utile d'utiliser des expressions comme « espace physique » et « espace social » puisqu'il n'y a pas d'objet physique qui s'appelle « espace » et que l'espace ne peut être que social¹⁰⁵. Dans ce cas, on peut dire que les relations sociales

¹⁰¹ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 186-187.

¹⁰² Denis Monière, « L'utilité du concept de mode de production des petits producteurs », p. 488.

¹⁰³ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 57-58.

¹⁰⁴ Alexios Kitsopoulos, « "Espace" : Un concept central mais ambigu », p. 13.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 42.

et l'organisation spatiale sont intimement liées. Doreen Massey ajoute : « space is the product of *interrelations* [...] the sphere of the possibility of the existence of *multiplicity* [...] therefore of coexisting *heterogeneity* [...] and is always under *construction*¹⁰⁶ ». Cette vision d'hétérogénéité se retrouve dans le concept d'« espace social » de Pierre Bourdieu. Il s'agit, rappelons-le, d'un espace théorique structuré en fonction de la distance entre les agents. Cette distance (ou différenciation) dépend de l'ensemble des ressources (capitaux économique, social, culturel et symbolique) dont dispose un individu pour se situer¹⁰⁷.

L'espace est en constante évolution. Il n'est jamais fini ou fermé¹⁰⁸. Il s'agit également d'une expérience individuelle. L'expérience spatiale dépend du point de vue de l'individu¹⁰⁹. D'ailleurs, l'une des premières « révolutions » en histoire moderne provient d'un changement d'échelle d'analyse dans les sujets recherche. En effet, en privilégiant la « ville » sur la « nation », les historiens ont pu mettre au premier plan les acteurs de la classe moyenne. Cependant, le problème avec ces échelles (nation ou ville) c'est qu'il s'agit de territoires « figés » dans une époque. D'ailleurs, déjà en 1902, Lucien Febvre évoque le caractère arbitraire des frontières nationales démontrant que les habitants des régions avaient une « double conscience » de leur territoire¹¹⁰.

Dans le même ordre d'idée, la notion d'espace est liée au contexte social. Il n'est donc pas surprenant que les débats théoriques autour de ce concept depuis les 1960-1970 coïncident avec le développement puis la démocratisation des outils informatiques. L'espace a donc souvent été comparé à un réseau. Cependant, cette vision en termes de

¹⁰⁶ Doreen Massey, *For Space*, London, Sage, 2005, p. 9.

¹⁰⁷ Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, 1081 p.

¹⁰⁸ Alexios Kitsopoulos, « "Espace" : Un concept central mais ambigu », p. 43.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 65.

¹¹⁰ Jo Guildi, « What is the Spatial Turn? ».

nœuds (points) et liens (lignes) a ses limites. Comme le dit Kitsopoulos : « La conception actuelle de l'espace ne peut ignorer ni la mobilité accrue des individus ni les relations (à proximité ou à distance) qu'ils établissent et qu'ils rompent continuellement¹¹¹ ».

Bref, la notion d'espace qui sous-tend cette analyse est très complexe. Retenons toutefois certains éléments : l'espace est le produit de relations entre des acteurs qui traduit une réalité multiple et hétérogène, qui est toujours en mouvement et qui diffère selon la perspective de chaque individu. Dans le cadre de cette recherche, nous tenterons donc de mieux comprendre les relations qui unissent ou opposent les artisans du métal à Montréal et comprendre comment cet espace évolue tout au long du XVII^e siècle. Pour étudier cette « réalité » complexe et mouvante, nous utiliserons divers outils informatiques.

Sources et méthodologie

Ce travail de recherche s'inscrit dans le champ des humanités numériques. Il est donc nécessaire de connaître les avantages ainsi que les limites des différents outils d'analyses utilisés. Mais avant, précisons les limites du cadre spatio-temporel et des sources disponibles.

Le choix d'étudier Montréal au XVII^e siècle repose sur un aspect scientifique et un aspect pratique. L'intérêt historique de ce cadre spatio-temporel est d'observer un métier dans une ville qui se forme et se développe. Nous avons déjà discuté du contexte particulier de Montréal au XVII^e siècle. Fondée le 17 mai 1642 dans le but d'« évangéliser les Amérindiens et établir une société métissée franco-amérindienne », Ville-Marie est plutôt

¹¹¹ Alexios Kitsopoulos, « "Espace" : Un concept central mais ambigu », p. 65.

devenue le principal centre des échanges pour la traite des fourrures¹¹². Poste le plus avancé à cette époque, elle devient également « la tête de pont militaire » de la Nouvelle-France¹¹³. En tant que pôle commercial et ville garnison, les besoins en objets métalliques sont grands. La signature du traité de Paix en 1701 marque un point décisif. Elle met fin à plusieurs décennies de guerres avec les nations iroquoises et ouvre l'accès à la traite des fourrures à l'intérieur du continent¹¹⁴. Le commerce se transforme et la foire annuelle à Montréal disparaît. C'est pourquoi nous l'avons choisi comme date limite de notre étude. Cette période sera ensuite découpée en différents intervalles d'après l'analyse de la présence des artisans dans la ville effectuée dans le premier chapitre.

D'un point de vue pratique, ce projet s'appuie sur le travail du *Groupe de recherche sur Montréal* (GRM) du *Centre Canadien d'Architecture* (CCA). Après le dépouillement systématique des actes notariés et des archives judiciaires du Bailliage de Montréal, le GRM a cartographié, à l'aide d'un SIG, le parcellaire de Montréal aux XVII^e et XVIII^e siècles. Cette banque de données regroupe trois types d'informations : la parcelle (mode et date de formation et de disparition, numéros de terrier et chaînes de titres), le bâtiment (dates de construction et de démolition, matériaux de construction, nombre d'étages, emprise au sol) et l'individu (noms, dates de naissance et décès, occupation, conjoint-e-s et état civil)¹¹⁵. Étant donné la nature de cet outil, notre travail de recherche se limite à documenter les artisans du métal ayant possédé ou loué un lot urbain. Bien que les frontières de la ville aient évolué tout au long du XVII^e siècle, notre analyse porte sur le

¹¹² Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 27 et 42.

¹¹³ Alan M. Stewart, « La ville fortifiée : construite et reconstruite », dans Gilles Lauzon et Madeleine Forget. *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*, Sainte-Foy, Les publications du Québec, 2004, p. 65.

¹¹⁴ Il y avait déjà des expéditions bien avant 1701, mais la paix avec les nations iroquoises rendait les voyages un peu moins périlleux.

¹¹⁵ Groupe de recherche sur Montréal, Adhémar.

territoire qui a été étudié par le GRM, c'est-à-dire l'espace correspondant aux limites de la ville délimitées par les fortifications de pierre du XVIII^e siècle. Nous avons choisi de cibler les artisans du métal qui ont un lien avec la ville de Montréal (soit l'espace défini par les fortifications), soit le lieu où l'on retrouve la plus grande concentration de ces artisans dans le gouvernement du même nom. Ce cadre spatial permet d'analyser une plus grande diversité de phénomènes dans un milieu restreint qu'une étude qui inclurait aussi les artisans qui ont œuvré à la campagne¹¹⁶.

Il est ainsi possible que quelques individus, des engagés ou des personnes de passage, aient échappé à l'observation. Malgré tout, ce corpus permet de traiter de la presque totalité des hommes qui ont travaillé le métal à Ville-Marie au XVII^e siècle. L'état des recherches actuelles ne permettant pas de faire le même genre d'analyse de la propriété et du bâti pour les artisans de la campagne, ces derniers ne sont pas pris en compte dans notre corpus. Cette recherche exclut également les personnages qui ont possédé et loué des forges, mais qui n'étaient pas artisans eux-mêmes. Par exemple, le roi loue une forge, mais nous ne savons pas qui y travaille. Une analyse plus poussée serait nécessaire pour comprendre le rôle de ces « donneurs d'ouvrage » ainsi que leurs relations avec les artisans. Enfin, les engagés ayant œuvré dans le travail du métal, mais qui ne laissent aucune trace dans les archives canadiennes ne peuvent évidemment pas être inclus dans la présente étude.

Ce travail s'appuie principalement sur les sources classiques en histoire sociale c'est-à-dire les registres de l'état civil, dont les données déjà extraites sont disponibles via

¹¹⁶ On peut retrouver ces forgerons ruraux dans les recensements de 1666-1667 et de 1681. André Lafontaine, *Recensements annotés de la Nouvelle-France, 1666 & 1667*, Sherbrooke, s.é., 1985, xxix, 414 p. et *Recensement annoté de la Nouvelle-France, 1681*, 2^e éd., Sherbrooke, s.é., 1981, 428 p.

le *Programme de Recherche en Démographie Historique* (PRDH), les actes notariés, que l'on peut retracer via la banque de données *Parchemin* et les archives judiciaires du Bailliage de Montréal¹¹⁷.

Les données du PRDH nous ont permis de brosser le portrait socio-économique des artisans du métal et de reconstruire, en partie du moins, leur réseau social et familial. Le réseau transactionnel a été réalisé à partir du recensement de plus de 1000 actes notariés concernant les artisans du corpus. La transcription de quelques-uns de ces contrats privés nous a permis de préciser le profil de chaque individu. Nous avons principalement utilisé les inventaires après décès (pour documenter le niveau de vie), les actes de vente et les baux de location (pour préciser les lieux où se trouvent les forges) et les contrats d'engagement (pour identifier les apprentis et travailleurs engagés par les artisans). Nous avons également relevé plusieurs autres types de documents notariés (concession, donations, marchés de construction, procurations, quittances, etc.), mais le libellé de l'acte dans *Parchemin* fut suffisant pour répondre à nos besoins. Enfin, nous avons relevé quelques informations complémentaires dans les archives judiciaires du Bailliage de Montréal. Le résumé de différents procès nous a permis d'identifier des indices de la présence d'employés chez les artisans alors que nous n'avions pas trouvé de contrat d'engagement. Nous y avons également décelé des indices précieux sur la nature (amicale ou hostile) des relations entretenues entre les individus.

¹¹⁷ Université de Montréal, *Programme de recherche en démographie historique*, sur le site *PRDH-IGD* [en ligne], consulté le 23 janvier 2021, <https://www-prdh-igd-com>; Hélène Lafortune et Normand Robert (dir.), *Parchemin. Banque de données notariales, 1626-1794*, sur le site *Société de recherche historique Archiv-Histo*, consulté le 23 janvier 2021, <https://www-archiv-histo-com>; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal.

Dans le cadre de cette recherche, nous avons utilisé trois types d'analyse : l'analyse prosopographique, l'analyse des réseaux sociaux et l'analyse spatiale. S'intégrant au courant de la microhistoire, l'approche prosopographique consiste à faire une « étude collective qui cherche à dégager les caractères communs d'un groupe d'acteurs historiques en se fondant sur l'observation systématique de leurs vies et de leurs parcours¹¹⁸ ». Comme l'a fait par exemple Benoît Grenier pour les seigneurs d'origine modeste ou Cécile Verdoni pour les marguilliers¹¹⁹, notre objectif est de broser le portrait individuel de chaque individu afin de pouvoir les comparer. Nous nous sommes également inspirée du travail de Dominique Bouchard sur les artisans du fer du XVIII^e siècle pour calculer le niveau de vie des artisans du métal. Nous avons donc utilisé l'indice de niveau de vie créé par Micheline Baulant et adapté au contexte du Canada préindustriel par Christian Dessureault et John Dickinson. Cet outil permet de pallier les faiblesses de la source, l'inventaire après-décès, en le synthétisant « à partir de la présence ou l'absence d'un certain nombre de caractéristiques¹²⁰ ». Cela dit, puisque notre échantillon est plus petit et que nous avons retrouvé seulement six inventaires après-décès, nous avons également comparé les artisans par rapport à leur niveau de richesse (toujours à partir des inventaires après-décès), les biens fonciers et immobiliers qu'ils possèdent dans la ville (à partir de la base de données *Adhémair*) ainsi que par rapport aux charges sociales qu'ils ont occupées et le nombre d'employés et d'apprentis qu'ils ont eu à leur service. Cette analyse nous a permis

¹¹⁸ Pierre-Marie Delpu, « La prosopographie, une ressource pour l'histoire sociale », *Hypothèses*, vol.18, 2015, p. 264.

¹¹⁹ Benoît Grenier, « Devenir seigneur en Nouvelle-France »; Cécile Verdoni, « Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal en Nouvelle-France : Étude prosopographique », Mémoire de Maîtrise (histoire), Montréal et Paris, Université de Montréal et Université Lumière Lyon II, 1999, 128 p.

¹²⁰ Micheline Baulant, Christian Dessureault et John Dickinson, « Niveau de vie comparé des paysans briards et québécois, 1700-1804 », dans Rolande Bonnain, Gérard Bouchard et Joseph Goy (dir.), *Transmettre, hériter, succéder : la reproduction familiale en milieu rural*, Lyon, PUL, 1992, p. 169.

d'identifier les artisans les plus marquants et de discerner les mouvements sociaux (mobilité sociale).

Après le capital économique (biens et patrimoines), l'analyse de réseau nous a permis de comparer les artisans du métal par rapport à leur leurs réseaux de connaissances. Nous avons donc utilisé la méthode d'analyse structurale et identifié les acteurs les plus centraux et ceux se trouvant en périphérie. Puisque les liens peuvent être multiples, nous avons créé trois réseaux : le réseau familial, réalisé à partir des données du PRDH, le réseau « amical » ou « social » qui correspond aux liens visibles par la présence aux différents sacrements, comme le baptême et le mariage, ainsi que le réseau « transactionnel » réalisé sur la base des contrats signés devant le notaire. Cette distinction nous permet également de différencier les relations durables (familiales) et ponctuelles (événementielles et transactionnelles). Deux bases de données ont été créées, une pour les individus (*nodes*) et une pour les liens (*links*). Elles ont ensuite été reliées dans le logiciel gratuit de visualisation de réseaux *Gephi*. Puisque les liens sont évolutifs, la ligne du temps fut particulièrement utile. En effet, elle nous a permis de dépasser le caractère statique des schémas de réseaux en nous donnant la possibilité d'observer l'évolution de l'espace social à travers le temps.

Pour ce qui est de l'analyse spatiale, nous avons utilisé les données du GRM. Puisque ce travail date d'une trentaine d'années, les fichiers d'origine n'étaient plus compatibles avec les nouveaux systèmes. Les données ont donc été extraites en format texte et la géographie en *Shapefile*¹²¹. Il a donc fallu procéder à un raccord manuel des données textuelles et géométriques. Quelques erreurs ont donc pu être commises à cette

¹²¹ Le *shapefile* (.shp) ou « fichier de formes » est un format de fichier pour les SIG initialement développé par *ESRI* et qui est devenu un fichier standard dans le domaine.

étape du projet, mais la localisation des lots appartenant aux artisans a été contre-vérifiée avec la base de données *Adhémar*. Une fois les données liées, il fut possible de générer une carte interactive à l'aide du logiciel gratuit QGIS. Les lots possédés ou loués par les artisans étant déjà identifiés, nous avons utilisé les actes notariés et les archives judiciaires pour préciser les lieux où se situaient les forges. La mise en relation de ces données avec celles issues de l'analyse prosopographique et de l'analyse de réseaux nous a permis de mieux comprendre les facteurs de concentration et de dispersion des artisans dans la ville.

La principale difficulté de ces types d'analyses en histoire provient de la nature des sources disponibles. Premièrement, certains individus ont laissé peu de traces dans les archives. Cette absence de mention ne signifie toutefois pas qu'il y a une absence d'activité¹²². Certains artisans ne passaient pas nécessairement devant le notaire pour effectuer leurs transactions ou n'utilisaient pas le système judiciaire pour régler leurs conflits. Deuxièmement, malgré les outils de recherches dont nous disposons aujourd'hui, la variation de l'orthographe des noms rend difficile la détection de tous les actes notariés. Par exemple, Gadois pouvait également s'écrire Gadoys, Gadoy, Godays, Godoys ou Gadoua. Troisièmement, l'inégalité des sources pose un problème de comparabilité. C'est le cas, par exemple, de l'inventaire après-décès. Puisque ce document pouvait coûter assez cher à produire, il n'était pas à la portée de tous. Il offre ainsi « une image assez sélective de la société¹²³ ». De plus, les omissions, les regroupements d'objets (ex. « marteaux petits et grands »), la valeur fluctuante et parfois les fraudes peuvent aussi poser des problèmes

¹²² Jean-Yves Sarazin, « L'historien et le notaire : acquis et perspectives de l'étude des actes privés de la France moderne », *Bibliothèque de l'école des cartes*, tome 160, n°1, 2002, p. 264; Claire Lemercier, « Analyse de réseaux et histoire », p. 96.

¹²³ Louis Lavallée, « Les archives notariales et l'histoire sociale de la Nouvelle-France », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.28, n°3, 1974, p. 396.

pour évaluer la quantité réelle et la valeur des objets¹²⁴. Aussi, comme le dit Dominique Bouchard, « l'évaluation des biens immeubles est irrégulière et leur description laisse cruellement à désirer¹²⁵ ». Bien que l'indice de niveau de vie évacue certains problèmes¹²⁶, il nécessite la mise en commun de plusieurs documents à des fins de comparaisons, ce que nous n'avons pas. C'est pour cela que nous avons également analysé le contenu de ces inventaires pour évaluer le niveau de fortune. Enfin, révéler des phénomènes hétérogènes et dynamiques (espace) à partir de sources statiques (archives) est une tâche complexe qui exige le dépouillement d'une très grande quantité et variété de documents.

Les outils informatiques permettent de manipuler une très grande quantité de données, mais comportent tout de même des limites. Puisqu'un SIG dépend d'un espace absolu, certains lieux (dont on ne connaît pas l'emplacement précis) ne peuvent pas être géoréférencés¹²⁷. Les lieux précis où les artisans exercent leur métier ne sont pas toujours indiqués dans les sources et il est parfois impossible de le déduire. John Bonnett a relevé plusieurs erreurs liées à toute recherche en histoire : la mauvaise interprétation des documents, les données incomplètes, l'absence de preuves et les sources contradictoires. Afin d'y faire face, il propose de hiérarchiser les sources. Cela permet de prioriser l'information fournie par un document par rapport à un autre lorsqu'il y a une contradiction. Il propose également certaines méthodes d'interpolation et d'extrapolation afin d'interpréter les éléments manquants. À la fin du processus, chaque composant de la

¹²⁴ Dominique Bouchard, « La culture matérielle des canadiens au XVIII^e siècle : analyse du niveau de vie des artisans du fer », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.47, n°4, 1994, p. 480-481; Christian Dessureault et John Dickinson, « Niveau de vie et reproduction sociale dans la plaine de Montréal, 1740-1804 », dans Rolande Bonnain, Gérard Bouchard et Joseph Goy (dir.), *Transmettre, hériter, succéder : la reproduction familiale en milieu rural*, Lyon, PUL, 1992, p. 158.

¹²⁵ Dominique Bouchard, « La culture matérielle des canadiens au XVIII^e siècle », p. 481.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 483.

¹²⁷ Richard White, « What is Spatial History? ».

représentation (schéma et cartes) est attribué à un niveau de certitude qui peut être traduit à l'aide de différentes couleurs dans le logiciel¹²⁸. C'est ce que nous avons fait pour distinguer les forges localisées avec certitude des forges localisées par déduction.

Malgré leurs limites, les logiciels de visualisation de réseaux et les SIG sont très utiles pour l'avancement des connaissances en histoire. Comme pour la modélisation 3D, ce type de technologie permet aux chercheurs d'aborder leurs sources sous un angle différent et de rassembler, dans une même représentation, les informations disponibles de même que les éléments inconnus ou hypothétiques¹²⁹. Autrement dit, comme l'affirme Richard White, ces techniques de visualisation ne servent pas seulement à produire des illustrations ou des cartes pour communiquer des choses qui ont été découvertes à l'aide d'une autre méthodologie. Il s'agit plutôt d'une autre manière de faire des recherches qui génère de nouveaux questionnements et qui révèle des relations historiques qui n'auraient pas pu être découvertes autrement¹³⁰.

Plan du mémoire

Ce mémoire est divisé en quatre chapitres. Le premier vise à faire un portrait général des métiers du métal à Montréal au XVII^e siècle. Cette mise en contexte permettra de mieux comprendre l'objet d'étude et de brosser le portrait socio-économique des artisans du corpus. Il sera question de la technologie et des méthodes, de l'organisation des métiers de

¹²⁸ John Bonnett (2003), « Following in Rabelais' Footsteps: Immersive History and the 3D Virtual Buildings Project », *Journal of the Association for History and Computing*, vol. 6, n°2, sur le site *Journal of the Association for History and Computing*, consulté le 7 novembre 2016, <http://quod.lib.umich.edu/j/jahc/3310410.0006.202/--following-in-rabelais-footsteps-immersive-history-and-the-3d?rgn=main;view=fulltext>

¹²⁹ Mathieu Rocheleau, « La modélisation 3D comme méthode de recherche en sciences historiques », *Actes du 10^e colloque international d'ARTEFACT*, Québec, Université Laval, 2011, p. 247.

¹³⁰ Richard White, « What is Spatial History? ».

production, de l'importance des métiers du métal dans une jeune colonie et de différentes spécialités des artisans. L'analyse de la présence des artisans dans la ville nous permettra également de découper le siècle en différents intervalles.

Le deuxième chapitre est consacré au niveau de vie et au statut social des artisans. Après avoir étudié le groupe dans son ensemble, cette analyse prosopographique permettra de mieux comprendre le profil de chaque individu et de mettre en lumière leurs différences. Le bien foncier sera abordé, mais seulement dans le but d'évaluer sa valeur. Nous comparerons les artisans par rapport à leurs ressources symboliques (charges sociales et qualificatifs) et économiques (patrimoine, niveau de vie et richesse). Cela nous permettra ensuite d'identifier les exemples d'ascension économique et sociale.

Le troisième chapitre mettra en lumière les relations sociales des artisans du métal. L'analyse des réseaux familiaux, sociaux et économiques permettra de déceler les stratégies utilisées par les artisans pour s'intégrer dans la communauté et, dans certains cas, s'assurer une promotion sociale. Nous étudierons trois types de réseaux (familial, social et économique) et leur évolution dans le temps.

Enfin, le quatrième chapitre portera sur l'organisation spatiale des artisans du métal dans la ville. Après l'analyse prosopographique et des réseaux sociaux, il sera plus facile de comprendre les facteurs physiques, politiques, économiques et socioculturels qui ont influencé l'organisation spatiale du travail du métal.

1 Tour d’horizon : les métiers du métal à Montréal au XVII^e siècle

Pourquoi la métallurgie est-elle une activité fondamentale à Montréal? Avant de se pencher sur l’étude des artisans du métal proprement dit, il est important de comprendre en quoi consiste le travail artisanal en Nouvelle-France. Ce chapitre a donc pour objectif d’établir les bases de l’objet d’étude. D’abord, nous ferons un survol des principes de base de la technologie utilisée et nous étudierons l’adaptation de la production artisanale issue du modèle français. Ensuite, nous décrirons les grandes lignes du contexte montréalais au XVII^e siècle afin de montrer l’importance des objets de métal dans une colonie naissante. Enfin, nous verrons comment les artisans du métal s’inscrivent de façon générale dans la population montréalaise en brossant un portrait socio-économique.

1.1 Les métiers du métal : technologie et artisanat

1.1.1 La technologie et les processus

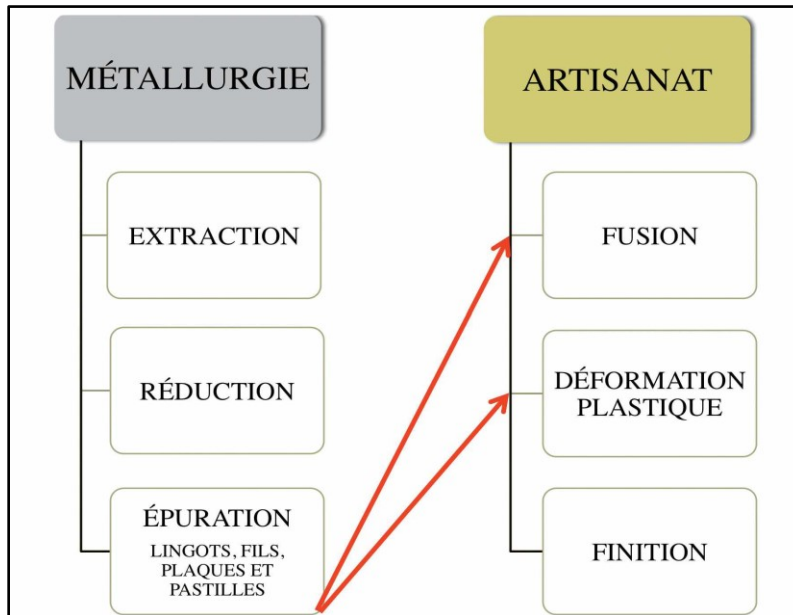
La métallurgie est l’ « ensemble des procédés et des installations servant à extraire, affiner, travailler et traiter les métaux et les alliages¹³¹ ». Alors que le cuivre existe naturellement à l’état métallique, le fer commun doit être extrait de minerais¹³². On peut donc distinguer deux grandes étapes : le travail métallurgique, qui comprend l’extraction, la réduction et l’épuration du fer; et l’artisanat, c’est-à-dire la fabrication et la finition des objets par fusion ou déformation plastique (figure 1.1). Nous nous intéresserons donc à

¹³¹ Usito. « Métallurgie », dans le dictionnaire en ligne *Usito* [en ligne], consulté le 19 juin 2016. <https://www-usito-com.ezproxy.usherbrooke.ca/dictio/#/contenu/metallurgie.ad>

¹³² Le fer météorique existe à l’état natif sur la Terre, mais il est très rare. Geneviève Treyvaud, « Reconstitution des technologies de production métallique », p. 43.

cette deuxième étape, le façonnage. La description de cette étape permettra ensuite de mieux saisir la nature du travail, l'expertise requise et l'équipement nécessaire.

Figure 1.1 Les principales étapes de la métallurgie et de l'artisanat



Source : G. Trevaud, 2013, p. 201.

Le produit issu du travail métallurgique (lingots, nodules, pastilles, barres de métal) est travaillé par un artisan pour les transformer en objets utilitaires, en outils, en parures ou en ornements. L'artisan peut également travailler à partir d'objets métalliques recyclés¹³³. Il existe plusieurs phases de transformation de la matière première. Parmi celles-ci, la chauffe, le martelage et la trempe sont nécessaires pour tous types de travaux. La chauffe est l'action de mettre sur le feu une pièce de fer et de la chauffer jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré ou la chaleur nécessaire pour la travailler sur l'enclume. Un forgeron connaît par expérience la chaleur du fer par rapport à sa couleur. Pour confectionner un

¹³³ Geneviève Treyvaud, « Reconstitution des technologies de production métallique employées par les artisans européens et amérindiens du XVI^e au XVIII^e siècle au Canada », Thèse de doctorat (archéologie), Université Laval, 2013, p. 200-201.

objet, la matière est chauffée plusieurs fois¹³⁴. Le martelage consiste à déformer la matière à l'aide d'un percuteur ou d'un marteau. L'artisan martèle à chaud (rarement à froid) la matière afin d'en exclure les impuretés, détacher les scories de forgeage, assembler deux morceaux de fer (souder), courber le fer, l'étendre, le fouler, etc. pour l'amener à la forme désirée¹³⁵. La trempe consiste à refroidir le métal lorsque le forgeage est terminé. Il s'agit d'une étape très importante afin d'assurer la résistance de l'objet. Lorsque l'artisan a amené le métal à une température désirée, il plonge la pièce dans une cuve d'eau contenant une certaine quantité de sel ou de bicarbonate de soude¹³⁶.

Il existe également plusieurs autres procédés de transformation de la matière. Le découpage consiste à séparer la matière à l'aide d'un couteau ou d'une cisaille. Le perçage est réalisé à partir d'un foret ou d'un perçoir et consiste à transpercer la matière. L'entaille permet également d'enlever de la matière, mais en creusant des rainures à l'aide d'un burin, d'un ciseau ou d'un grattoir. Le pliage (cintrage, torsion) peut être fait à partir de différents outils et consiste essentiellement à déformer la matière. Le polissage et l'affinage sont des procédés qui consistent à éliminer et écraser les pointes cristallines des métaux afin d'adoucir et affiner la matière. Cette technique est réalisée à l'aide de sable, de pierre ponce, de charbon, d'ardoise ou d'une pierre dure¹³⁷.

Contrairement au fer, le cuivre natif est très malléable et peut être façonné par martelage à froid. Ce métal est également facilement réductible à l'aide d'un foyer au charbon. Puisqu'il s'agit d'un métal mou, le cuivre est souvent allié à d'autres métaux pour

¹³⁴ Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979, p. 56.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 56; Geneviève Treyvaud, « Reconstitution des technologies de production métallique », p. 204.

¹³⁶ Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 58.

¹³⁷ Geneviève Treyvaud, « Reconstitution des technologies de production métallique », p. 205.

le durcir, créant ainsi différents alliages : laiton (cuivre et zinc), bronze (cuivre et étain), maillechort (cuivre, nickel et zinc)¹³⁸. Plus résistant et moins sujet à la corrosion que le fer, il était souvent utilisé pour la fabrication de récipients d'usage domestique comme des chaudrons, des urinoirs et des bassines¹³⁹.

1.1.2 Les artisans et leurs relations

En Nouvelle-France, les premiers objets métalliques proviennent de la métropole, mais les artisans du métal sont également nécessaires afin de réparer les objets et transformer les barres de fer en outils afin de répondre à la demande intérieure. En effet, parmi les premiers colons, il y avait quelques artisans du métal¹⁴⁰. Le système de production artisanale issu de la métropole fut instauré rapidement dans la colonie. Toutefois, tout comme le reste de la société, l'organisation des métiers s'écarte du modèle français de l'Ancien Régime¹⁴¹. Le nouveau contexte géographique, politique et économique entraîna plusieurs adaptations et modifications au système de production artisanale¹⁴².

1.1.2.1 Les corporations de métier

En France, l'artisanerie est en partie contrôlée par des « corporations » de métier. Ce mot, qui a commencé à être utilisé au milieu du XVIII^e siècle, permet de décrire les associations et regroupements de gens de métiers qui se sont formés en France dès le début

¹³⁸ *Ibid.*, p. 43.

¹³⁹ Laurier Turgeon, « Le chaudron de cuivre en Amérique : parcours historique d'un objet interculturel », *Ethnologie française*, vol.26, n°.1, 1996, p. 60.

¹⁴⁰ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 29.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 50; Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 8.

¹⁴² Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 50.

du Moyen Âge¹⁴³. Bien que ces regroupements varient d'une profession à l'autre et d'une ville à l'autre, ils sont surtout nés d'un besoin de solidarité entre les producteurs pour éviter les excès de la concurrence et, par le fait même, garantir la qualité aux consommateurs. Pour faire partie de la corporation, il faut obtenir le titre de maître après avoir complété avec succès sa formation¹⁴⁴.

Dans certains cas, la corporation exige un serment de la part des artisans, ce qu'on appelle les métiers jurés ou les jurandes. Celles-ci partagent plusieurs particularités : elles possèdent une personnalité juridique leur permettant d'intenter une action en justice; organisent des assemblées de métier afin de discuter de leurs pouvoirs; nomment un juré qui a pour tâche d'assurer la qualité de fabrication des objets notamment en évaluant le chef-d'œuvre, étape nécessaire pour accéder à la maîtrise. Les corporations élaborent des règlements et inspectent les boutiques et ateliers pour veiller à la qualité des produits et l'honnêteté des artisans. Les règlements techniques exigent des maîtres membres de travailler en suivant certaines normes, d'utiliser certains types d'outils et précisent parfois la matière première à utiliser. Il y a également des règlements qui fixent les rapports de travail entre maître, compagnons et apprentis. Enfin, plusieurs corporations exercent un monopole de leur métier : cela permet d'assurer à leurs membres qui habitent une ville ou région déterminée le droit exclusif de fabriquer les produits de leur spécialité¹⁴⁵.

La corporation crée ainsi une cellule sociale étroite entre les artisans d'une même spécialisation. En effet, les actions des corporations ne se limitent pas à la gestion du métier. Elles participent à l'administration de leur milieu et manifestent leur présence dans

¹⁴³ Émile Coornaert, *Les corporations en France avant 1789*. Paris, Gallimard, 1941, p. 23.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 24-31.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.27-29.

la communauté. Par exemple, les regroupements de métiers organisent plusieurs fêtes et cérémonies, notamment pour célébrer la « fête du saint patron ». Les membres assistent aux événements phares du cycle de vie des confrères : mariages et baptêmes par exemple¹⁴⁶. Les corporations participent également à la vie publique en s'impliquant dans l'administration : certains corps de métiers prennent part à la police générale des villes, les jurés des maréchaux contrôlent les fers importés, les serruriers peuvent jouer des rôles plus précis au sein de la police, etc.

En Nouvelle-France, il y a peu d'associations ouvrières et celles-ci n'exercent pas de contrôle sur les métiers. Bien que le titre de « maître » soit utilisé au Canada, il n'y a ni jurandes ni maîtrises¹⁴⁷. Ainsi, les métiers s'exercent plus librement. Malgré cela, il n'est pas possible de s'improviser artisan. L'État et le système de l'offre et de la demande exercent un certain contrôle¹⁴⁸. Les corporations qui se sont formées en Nouvelle-France permettent surtout de créer une cohésion sociale entre les artisans d'une même spécialité. Il s'agit davantage de sociétés d'entraide ou de bienfaisance¹⁴⁹. Par exemple, la corporation des armuriers de Montréal formée en 1676 a pour objectif de célébrer la fête de Saint-Éloi, le grand patron des armuriers : « faire dire une grand messe [...] et d'y donner un pain bénit¹⁵⁰ ».

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 226-229.

¹⁴⁷ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 393.

¹⁴⁸ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 51; Gilles Havard et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2003, p. 555.

¹⁴⁹ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 51.

¹⁵⁰ Téléphore Saint-Pierre, « La Saint-Eloi », *Bulletin des recherches historiques*, vol.4, n°2, 1998, p. 376.

1.1.2.2 L'apprentissage

Pour être reçu au sein d'une corporation, un apprentissage est indispensable. En France, il y a trois étapes : l'apprentissage, le compagnonnage et la maîtrise. En métropole comme en colonie, c'est la boutique de l'artisan qui est l'école d'apprentissage. Outre la transmission familiale (de père en fils), un apprenti peut suivre une formation avec un maître artisan après avoir passé un contrat devant notaire. L'apprentissage d'un métier peut débiter à très jeune âge (parfois vers six ou sept ans). Pour les métiers du métal, l'apprenti s'engage en moyenne vers l'âge de seize ans. Puisqu'il est souvent d'âge mineur au début de sa formation, le contrat est passé sous l'autorité de ses parents¹⁵¹. En France, la durée de l'apprentissage est fixée par les règlements. De façon générale, il s'agit d'une période de trois ans¹⁵². En Nouvelle-France, bien que ce ne soit pas réglementé, la période de trois ans semble être respectée¹⁵³. En plus de lui montrer les rudiments du métier, sans rien lui cacher, le maître a la responsabilité de loger, nourrir et vêtir l'apprenti en plus de lui verser un petit salaire. En retour, l'apprenti s'engage à demeurer chez son maître afin d'apprendre le métier. Le maître bénéficie du travail de l'apprenti, charge qui dépasse largement celui d'apprendre le métier¹⁵⁴. En effet, les journées d'un apprenti sont très occupées : il doit nettoyer et balayer la boutique, ramasser les outils, bien servir les compagnons et le maître, ouvrir et fermer la boutique et parfois effectuer d'autres tâches ménagères¹⁵⁵.

¹⁵¹ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 53.

¹⁵² Émile Coornaert, *Les corporations en France avant 1789*, p. 201-132.

¹⁵³ Sur les 20 contrats d'apprentissage recensés, presque tous prévoyaient une durée de trois ans. À l'exception de Pierre Prudhomme (durée de 4 ans), Claude Fezeret (durée de 2 ans) et Jean-Baptiste Dubois (durée de 6 ans). Ce dernier s'est engagé à titre d'apprenti à l'âge de 11 ans, cela explique peut-être pourquoi la durée de l'apprentissage est doublée par rapport à la moyenne. BAnQ, Greffe de Gilles Rageot, « Apprentissage en qualité de serrurier et arquebusier de Claude Fezeret », 1689-10-24; Greffe d'Antoine Adhémar, « Brevet d'apprentissage en qualité de taillandier de Jean-Baptiste Dubois », 1701-10-10; Greffe de Bénigne Basset, « Brevet d'apprentissage de Pierre Prud'homme à Sr. Pierre Godays », 1675-04-21.

¹⁵⁴ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 53.

¹⁵⁵ Émile Coornaert, *Les corporations en France avant 1789*, p. 101-102.

L'apprentissage se fait principalement par contact avec le maître et les ouvriers, par transmission directe et mimétisme¹⁵⁶.

Une fois la formation professionnelle achevée, souvent vers l'âge de 20 ou 21 ans, plusieurs apprentis entrent dans les rangs des compagnons. En France, plusieurs corporations exigent un stage de compagnon pour continuer le perfectionnement. Le compagnon peut vendre ses ouvrages et reçoit un meilleur salaire¹⁵⁷. Il partage quelquefois des droits et devoirs corporatifs avec son maître, certains doivent même prêter serment. Il s'agit toutefois de membres de second rang. Enfin, c'est parfois au compagnon expérimenté que revient la tâche de former les apprentis¹⁵⁸. Il est difficile de dire si l'étape du compagnonnage est un passage obligé en Nouvelle-France. Bien qu'il y ait des compagnons, nous avons retrouvé, pour notre échantillon, un seul acte d'engagement¹⁵⁹. La présence d'un compagnon chez Simon Guillory – signalée dans le cadre d'un procès – suggère que certains d'entre eux sont engagés par des artisans sans nécessairement signer un contrat devant un notaire¹⁶⁰.

En France, pour faire partie de la corporation, et ainsi avoir la liberté d'exercer son métier sur un territoire donné, un artisan doit acquérir le titre de maître. En général, celui-ci doit respecter deux conditions : disposer des capitaux nécessaires pour ouvrir une boutique et payer les frais d'admission à la corporation de métier et prouver son savoir-faire par la réalisation d'un chef-d'œuvre. De plus, plusieurs corporations exigent d'eux de

¹⁵⁶ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 56.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 57.

¹⁵⁸ Émile Coornaert, *Les corporations en France avant 1789*, p. 203-205.

¹⁵⁹ BANQ, Greffe de Bénigne Basset, « Engagement en qualité de compagnon taillandier de Louis Denis, compagnon taillandier, à René Bouchard dit Lavallée, maître taillandier », 1697-12-18.

¹⁶⁰ BANQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Dépôts de Michel Morel, compagnon, 35 ans travaille et demeure chez Simon Guillory armurier », 1679-06-05.

prêter un serment de fidélité aux règlements. Une fois bien établis, les maîtres jouissent des droits corporatifs complets : ils peuvent assister aux assemblées, prendre part aux élections (notamment celle des jurés) et discuter de la réglementation¹⁶¹. En Nouvelle-France, c'est la reconnaissance de la clientèle qui permet à un artisan d'acquérir le titre de maître. Comme il n'y a pas de corporation – donc aucun juré – la fabrication d'un chef-d'œuvre n'est pas un prérequis¹⁶².

1.1.2.3 *Les spécialisations*

Alors qu'en France la spécialisation des artisans du métal (armurier, taillandier, etc.) est très claire et infranchissable, les artisans en Nouvelle-France peuvent changer de titre et même cumuler plusieurs spécialités¹⁶³. Dans les actes notariés, un même individu peut être désigné par des titres différents ou par plusieurs titres à la fois¹⁶⁴. Si la demande n'est pas suffisante pour occuper pleinement l'artisan, celui-ci peut aussi cumuler les occupations. Certains sont également cabaretiers, cultivateurs ou marchands¹⁶⁵.

Il existe une dizaine de spécialisations des métiers du métal : armurier-arquebusier, charron, chaudronnier, cloutier, coutelier, ferblantier, serrurier, taillandier, maréchal-ferrant et orfèvre (tableau 1.1). À ces métiers, nous pouvons également ajouter le titre plus générique de forgeron. On retrouve toutes ces spécialités en Nouvelle-France.

¹⁶¹ Émile Coornaert, *Les corporations en France avant 1789*, p. 194-198.

¹⁶² Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 58.

¹⁶³ Geneviève Treyvaud, « Reconstitution des technologies de production métallique », p. 49; Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. XXI-XXII.

¹⁶⁴ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer », p. 30.

¹⁶⁵ Gilles Havard et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, p. 555; Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 48.

Tableau 1.1 Les différentes spécialités des artisans du fer

Titre	Spécialité
Armurier-arquebusier	Réparation d'armes et fabrication de pièces de rechange
Charron	Fabrique et répare les roues, essieux et pièces d'attelage
Chaudronnier	Fabrication et réparation de récipients en cuivre, fer ou tôle.
Cloutier	Fabrique des clous
Coutelier	Fabrication et réparation de couteaux
Ferblantier	Fabrication de menus objets en fer-blanc
Serrurier	Fabrication de la ferronnerie pour les besoins en architecture
Taillandier	Fabrication d'outils et d'instruments d'éclairage
Maréchal-ferrant	Ferre les sabots des chevaux
Orfèvre	Transformation des métaux précieux
Forgeron	Terme générique pour le travail du métal

Sources : Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 52-53; Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer », p. 31.

À l'origine, l'armurier fabriquait les pièces d'armures, comme les heaumes, les casques et les cuirasses, ainsi que les armes blanches (couteaux, épées, arbalètes, etc.). Avec l'abandon de l'armure au XVI^e siècle, et l'intégration plus généralisée des armes à feu, il modifia peu à peu la nature de son travail se rapprochant ainsi à celui de l'arquebusier. Ce dernier fabrique, monte et nettoie de petites armes à feu (fusils, mousquets et pistolets). Puisque ces deux métiers sont de plus en plus confondus en Europe, il n'est pas surprenant que ces deux titres soient utilisés indifféremment en Nouvelle-France. Bien que les armuriers-arquebusiers occupent une place très importante dans la colonie, ces derniers ne fabriquent pas d'armes. Ils réparent, montent et fabriquent de nouvelles pièces de rechange (chiens, platines, etc.)¹⁶⁶.

Les charrons fabriquent et réparent les roues, les essieux et les pièces d'attelage et de bandages de roue des véhicules. Ils travaillent autant avec le bois que le fer. Cette

¹⁶⁶ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « charron », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*; Russel Bouchard, *Les armuriers de la Nouvelle-France*, Québec, Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1978, p. 9-10.

activité nécessite beaucoup d'espace et de main-d'œuvre. De ce fait, leurs ateliers ressemblent davantage à une petite entreprise de fabrication qu'à une boutique artisanale¹⁶⁷. Comme leur travail de transformation du métal est limité et qu'il n'y a pas d'exemple de transition vers les autres spécialités, nous avons exclu ces artisans de notre étude. Nous savons toutefois qu'il y a eu trois charrons propriétaires ou locataires à Montréal au XVII^e siècle, soit Nicolas Brazeau et ses deux fils Nicolas et Charles¹⁶⁸.

Les chaudronniers fabriquent toutes sortes d'ustensiles et d'ouvrages en cuivre, comme des chaudières, des chaudrons, des poissonnières, des fontaines et toutes autres sortes d'ustensiles¹⁶⁹. Ils peuvent également travailler d'autres types de métaux et d'alliages, comme l'étain, le laiton, la tôle, le fer et même l'argenterie¹⁷⁰. En Nouvelle-France, ils semblent être peu nombreux. Comme la plupart des ustensiles sont importés de France, les chaudronniers semblent surtout pratiquer une profession « ambulante » de réparation et de restauration des récipients de métal¹⁷¹. Il peut également leur arriver de fabriquer et restaurer des objets liturgiques, comme les encensoirs, les bénitiers et les burettes¹⁷².

Comme leur nom l'indique, les cloutiers ont comme principale tâche de fabriquer les clous. En France il y a deux spécialités, les cloutiers grossiers et les cloutiers d'épingles, mais en Nouvelle-France, ces artisans n'ont jamais vraiment eu le monopole de leur

¹⁶⁷ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « charron », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*; Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal, 1730-1750 », p. 31-32.

¹⁶⁸ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar, base de données sur le territoire, la population et le bâti* [en ligne], consulté le 26 janvier 2021, http://www.remparts.info/adhemar_php/grm/homepage_fr.html

¹⁶⁹ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « chaudronnier », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

¹⁷⁰ Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 157.

¹⁷¹ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer », p. 31.

¹⁷² Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 157.

spécialité. En effet, tous les artisans du métal, notamment les forgerons et les armuriers, fabriquent également des clous¹⁷³.

Les couteliers fabriquent quant à eux des couteaux, des ciseaux, des rasoirs et tous autres instruments de chirurgie. En Nouvelle-France, ils sont très peu nombreux puisqu'ils subissent la concurrence des produits importés. Il n'y avait d'ailleurs pas de coutelier à Montréal au XVII^e siècle. Ces artisans cumulent rarement d'autres spécialités reliées au travail du fer. Plus souvent, ils pratiquent d'autres métiers. On voit par exemple des couteliers-habitants ou des couteliers-négociants¹⁷⁴.

Le ferblantier tient son nom du fer-blanc, une feuille de fer blanchi avec de l'étain qu'on appelle aussi tôle. Cet artisan se spécialise dans la fabrication de menus objets domestiques : entonnoirs, arrosoirs, assiettes, lampes, lanternes, etc. Il s'agit d'une spécialisation secondaire, c'est-à-dire qu'un artisan ne peut pas seulement être ferblantier. C'est un titre surtout porté par les serruriers qui est surtout utilisé dans la ville de Québec¹⁷⁵.

Le serrurier se spécialise dans la fabrication de serrures et de ferronnerie reliée à l'architecture : garde-serrures, targettes, espagnolettes, grilles de clôtures, loquets, pentures, etc. C'est également lui qui installe les garde-feu de poêles dans les églises et les édifices publics. Dans la colonie, comme c'est le cas pour plusieurs autres artisans, le serrurier répare et remplace des pièces plus qu'il ne fabrique, mais il peut tout de même fabriquer des mécanismes de serrure très simples. On lui doit également plusieurs ouvrages

¹⁷³ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « cloutier », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*; Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 158.

¹⁷⁴ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « coutelier », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*; Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 158.

¹⁷⁵ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « ferblantier », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*; Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer », p. 32.

d'art de la période française : croix, girouettes, ustensiles de cultes, grilles de fer forgé, etc. Selon Jean-Claude Dupont, il s'agit de l'artisan du métal qui reste le plus exclusivement attaché à sa spécialisation¹⁷⁶.

En France, le taillandier fabrique principalement des outils tranchants et des instruments d'éclairages. On en distingue quatre types : les œuvres blanches (outils tranchants et coupants), la vrillerie (petits outils de fer et d'acier qui servent aux autres artisans), la grosserie (ouvrages de fer qui servent particulièrement dans la cuisine, comme les crémaillères et poêlons) et le fer-blanc (voir ferblantier). Dans la colonie, le taillandier semble avoir très rapidement diversifié ses activités. La fabrication des brochoirs (marteaux de maréchal) l'a amené à effectuer les travaux d'un maréchal-ferrant et la fabrication des fers de prisonniers l'a parfois amené à assumer les fonctions du bourreau. Il peut également fabriquer des clous et même toucher à la serrurerie. Cette polyvalence s'explique par le fait que la demande d'ouvrages de taillanderie n'est pas aussi soutenue que d'autres spécialités (comme la serrurerie)¹⁷⁷.

En métropole, le travail de ferrer les chevaux et de les panser lorsqu'ils sont malades ou blessés revient au maréchal ferrant¹⁷⁸. En Nouvelle-France, ce titre n'est à peu près pas utilisé. Dans nos recherches, nous avons retrouvé une seule occurrence de ce titre dans les archives judiciaires¹⁷⁹. Toutefois, les outils de cette spécialité se retrouvent dans les

¹⁷⁶ Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 158; Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer », p. 32.

¹⁷⁷ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « taillandier », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*; Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer », p. 32-33; Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 160-162.

¹⁷⁸ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « maréchal », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

¹⁷⁹ BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Déposition de Jean Berthon dit Tintamarre, 46 ans compagnon maréchal », 1683-01-24.

inventaires de plusieurs artisans (forgerons, taillandiers, etc.). Ainsi ce travail était partagé par plusieurs autres artisans du métal ¹⁸⁰.

Dans une catégorie à part, nous pouvons également nommer l'orfèvre. Artiste, fabricant et marchand tout à la fois, l'orfèvre travaille les métaux précieux comme l'or et l'argent. En France, il vend, achète et fabrique toutes sortes de vaisselles et de bijoux. Il s'agit d'un art très considéré et protégé ¹⁸¹. C'est pourquoi « les classes dirigeantes françaises voient d'un mauvais œil la fabrication d'argenterie dans la nouvelle colonie et estiment que tout article d'artisanat doit être importé de la mère patrie ¹⁸² ». Dans un premier temps, le travail de l'orfèvre dans la colonie est surtout de réparer les pièces rapportées de France ou de fabriquer des objets simples. Bien qu'il y ait de l'argenterie domestique, le travail des orfèvres de la colonie s'oriente d'abord sur la fabrication d'objets liturgiques pour les églises et les monastères : calices, ciboires, ostensoirs, burettes, lampes de sanctuaires, croix de procession, chandeliers, etc ¹⁸³.

Enfin, comme il a été dit précédemment, le titre de forgeron est plus générique. En France comme dans la colonie, c'est un nom que l'on donne à plusieurs ouvriers qui travaillent le fer (serruriers, taillandiers, couteliers, etc.) ¹⁸⁴. Dans un sens plus étroit du terme, les tâches du forgeron répondent d'avantages à un besoin domestique et rural. Il fabrique des grattes, des pelles, des ustensiles à feu, des pièces d'attelage, des attaches de charpente, des clous, etc. Il affute les haches, répare les socs de charrue et autres outils de

¹⁸⁰ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer », p. 31.

¹⁸¹ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « orfèvre », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

¹⁸² Herbert T. Schwarz, « Les orfèvres de la Nouvelle-France », *Vie des arts*, n°24, 1961, p. 42.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 41; Jean Trudel, *L'orfèvrerie en Nouvelle-France – une exposition organisée par la Galerie Nationale du Canada*, Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1974, 239 p.

¹⁸⁴ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « forgeron », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

fer. Le forgeron peut cumuler différentes tâches issues des autres spécialités : armurerie, serrurerie, clouterie, taillanderie et maréchalerie¹⁸⁵.

1.2 Des métaux « précieux » et des métiers essentiels

Bien que la production sidérurgique ait démarré plus lentement, la fondation d'une colonie suppose la présence de plusieurs artisans afin de combler les besoins en fabrication et réparation d'objets métalliques. Même si la plupart des objets sont fabriqués en France, on importe également de la matière qui permet la production de quincaillerie et d'objets en colonie. Au fur et à mesure que la population augmente, les besoins et la demande en objets usuels et en outils sont plus importants. Ainsi, dans un établissement permanent, une forge est nécessaire¹⁸⁶. La rareté du fer et du cuivre en fait des métaux « précieux » et les artisans qui les travaillent sont essentiels pour la vie quotidienne, la défense et l'économie en général.

1.2.1 L'établissement et la vie quotidienne

Les outils et objets de métal font partie intégrante de la société française au XVII^e siècle. Ils sont nécessaires pour entreprendre toutes sortes de travaux élémentaires, comme la cuisine, la menuiserie ou l'agriculture. De ce fait, tous les autres artisans dépendent des forgerons et des taillandiers pour la fabrication de leur outillage. Cela confère d'ailleurs un avantage aux artisans du métal puisque ce sont les seuls qui sont en mesure de fabriquer leurs propres outils¹⁸⁷.

¹⁸⁵ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer », p. 34; Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 163.

¹⁸⁶ Geneviève Treyvaud, « Reconstitution des technologies de production métallique », p. 230.

¹⁸⁷ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, Montréal, Boréal express, 1978, p. 69.

Les artisans du métal, notamment les chaudronniers, sont sollicités pour la fabrication et la réparation des ustensiles et des récipients en cuivre, étain ou laiton. Ces instruments étaient essentiels pour la préparation, la conservation et le service des aliments¹⁸⁸. Le chaudron de cuivre, ce grand récipient généralement suspendu à l'âtre au-dessus du feu de foyer, en est le meilleur exemple¹⁸⁹. Les chaudronniers fabriquent aussi certains objets liturgiques comme les encensoirs et les bénitiers¹⁹⁰.

Les objets en métal sont également essentiels en construction. Les cloutiers se spécialisaient dans la confection de clous et les serruriers fabriquent la ferronnerie d'architecture¹⁹¹. Enfin, même pour les déplacements dans la colonie les artisans du métal sont importants. Les charrons fabriquent les roues pour les carrosses et les maréchaux ferrent les chevaux¹⁹². Bien sûr, dans le contexte colonial, ces travaux peuvent être réalisés par des forgerons ou d'autres artisans¹⁹³.

1.2.2 La défense

L'histoire de Montréal au XVII^e siècle est marquée par plusieurs années de guerre interrompue par quelques périodes de paix. À Montréal, le premier corps de milice est créé en 1663 regroupant en 20 escouades tous les hommes valides. Ceux-ci doivent posséder

¹⁸⁸ Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 157.

¹⁸⁹ Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « chaudron », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* [en ligne], sur le site *Académie des sciences. Édition Numérique Collaborative et Critique de l'Encyclopédie*, consulté le 26 janvier 2021 <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedia/>.

¹⁹⁰ Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 157.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 158.

¹⁹² Denis Diderot, dir. et Jean le Rond d'Alembert, « charron », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

¹⁹³ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal, 1730-1750 », *Mémoire de maîtrise (histoire)*, Montréal, Université de Montréal, 1992, p. 31.

leur fusil¹⁹⁴. Aussi, jusqu'à la fin de la Guerre de la Ligue d'Augsbourg, les administrateurs exigent que les habitants soient armés : ils forcent même les marchands à accepter du blé en guise de paiement pour les armes, importer et vendre des fusils communs sans profit et en prêter à ceux qui ne peuvent en faire la dépense.

Bien que les armes soient fabriquées en métropole, les armuriers de la colonie doivent les monter, les réparer et fabriquer des pièces de rechange. Au départ, la distribution des armes et des munitions aux habitants se fait par l'entremise de marchands et de quelques forgerons et armuriers. Graduellement, ces derniers « accaparent cette partie du commerce, importent et montent les fusils communs, fondent le plomb pour fabriquer les balles, rachètent des ferrailles pour la mitraille¹⁹⁵ ».

1.2.3 Le commerce des fourrures

Comme l'a démontré Louise Dechêne, le Canada fut d'abord marchand et, au cours du XVII^e siècle, exporte essentiellement des fourrures¹⁹⁶. D'ailleurs, la première ressource qui a permis au poste de Montréal de survivre à l'échec de son œuvre missionnaire est le commerce des fourrures. Dès sa fondation, la ville accueille un grand nombre d'Autochtones. Ils s'installent près des habitations pour de longs séjours garantissant ainsi les rentrées de fourrures dans la ville. Au mois d'août, plusieurs centaines d'Autochtones de toutes les Nations ainsi que plusieurs colons à la recherche de prix avantageux se regroupent à Montréal sur la Commune, grande bande de terre qui s'étend entre la ville et

¹⁹⁴ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, Plon, 1974, p. 353-357.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 156.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 140.

le fleuve. Cette foire annuelle, bien qu'elle perde de l'importance après 1680, se maintient jusqu'au début du XVIII^e siècle¹⁹⁷.

Les objets venant de l'Europe sont d'abord utilisés pour alimenter le commerce des fourrures. La composition de cette marchandise traduit d'ailleurs les transformations des habitudes de vie des Autochtones, ceux-ci privilégiant de plus en plus les articles utilitaires aux objets servant à la parure. Bien que ce soient les textiles, principalement des draps, qui sont les objets les plus échangés, les armes et les produits en métal sont également très demandés. En effet, selon l'analyse d'inventaires effectuée par Louise Dechêne, armes, outils, quincaillerie et toutes sortes d'ustensiles en métal composent 48% du stock des marchands avant 1664 et 36% entre 1680 et 1720¹⁹⁸.

Les fusils, les plombs, les balles et la poudre constituent environ 15% de la valeur totale de l'équipement lors d'un voyage de traite. Les autorités de la colonie veillent à ce que les nations autochtones alliées soient bien armées. Le gouverneur fait souvent distribuer des armes et des munitions gratuitement aux alliés. Ces « fusils de traite » sont fabriqués en France, mais montés par les armuriers de la colonie. On fait également affaire avec eux pour réparer les armes et fabriquer les balles. D'ailleurs, dès les années 1680, des forgerons et armuriers sont entretenus directement dans les postes de l'Ouest¹⁹⁹.

Le chaudron de cuivre est également très populaire, et ce, dès les premières expéditions en Amérique. En effet, le cuivre, vu sa grande malléabilité et sa couleur symbolique, était déjà prisé par les Premières Nations. Les Européens ont eu tôt fait de

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 22 et 31-32.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 150-151.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 155.

remarquer cette fascination et s'en sont servi comme objet de troc²⁰⁰. À lui seul, cet ustensile compte pour environ 4 à 5% de la valeur totale des stocks. Facilement transportable, cet objet utilitaire a transformé les techniques traditionnelles de cuisson. Plusieurs autres ustensiles de métal sont également écoulés sur le marché autochtone : couteaux en tous genres, ciseaux et alènes, fers de flèches, lames d'épée, casse-têtes, tranches, grattes et, bien sûr, beaucoup de haches. Plusieurs de ces outils sont directement importés de France, mais dès 1660, les forgerons et autres artisans du métal commencent à en fabriquer et, vers 1720, « les écupeurs de Montréal achètent des forgerons les haches et les autres outils de fer qu'ils envoient aux Outaouais²⁰¹ ».

1.3 Portrait socio-économique des artisans

Maintenant que nous connaissons l'importance des métiers du métal dans une colonie naissante, intéressons-nous aux artisans. Nous avons utilisé la base de données Adhémar pour identifier les artisans du métal qui ont laissé des traces documentaires dans la ville en tant que propriétaires ou locataires. Nous avons profité de la structure longitudinale de la base de données pour suivre les artisans pendant toute la période plutôt que de les étudier ponctuellement. Cela nous permet de déceler le degré d'enracinement de chaque individu dans la communauté et de comparer les différentes catégories de métiers composant l'artisanerie à cette époque.

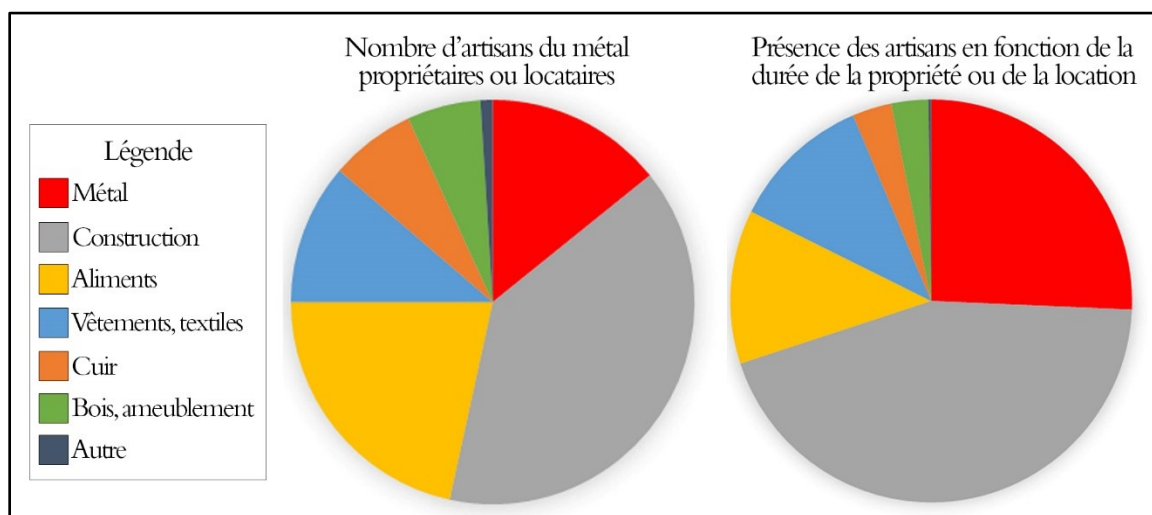
²⁰⁰ Laurier Turgeon, « Le chaudron de cuivre en Amérique », p. 62.

²⁰¹ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 156-157.

1.3.1 La présence des artisans du métal dans la ville et la périodisation du mémoire

Dans la base de données Adhemar²⁰², nous retrouvons, au total, 29 artisans du métal (sur un total de 204 artisans) qui ont été propriétaires ou locataires d'au moins un lot à Ville-Marie entre 1642 et 1701. Cela représente environ 15% des artisans (figure 1.2, nombre d'artisans). Toutefois, en prenant en compte la durée de la présence dans la ville, on s'aperçoit que les artisans du métal représentent en fait environ le quart de l'artisanerie (figure 1.2, présence des artisans). Cela signifie que, bien qu'ils aient été moins nombreux, leur présence est en moyenne plus stable que celle des autres métiers, sauf le groupe dominant de la construction²⁰³.

Figure 1.2 Nombre et présence des artisans du métal propriétaires ou locataires au XVII^e siècle



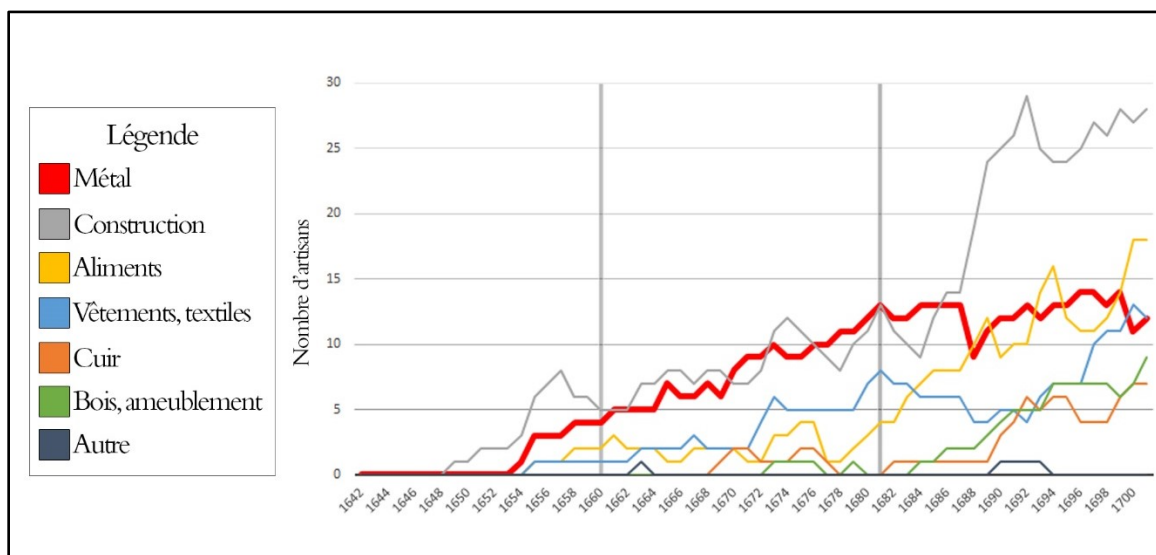
Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhemar*.

²⁰² Groupe de recherche sur Montréal, « Groupe de recherche sur Montréal », *Adhemar, base de données sur le territoire, la population et le bâti* [en ligne], consulté le 11 novembre 2020, http://www.remparts.info/adhemar_php/grm/homepage_fr.html

²⁰³ Dans le premier diagramme de la figure 1.2, nous avons calculé le nombre d'artisans, au total, qui ont été propriétaires ou locataires entre 1642 et 1701, soit 29 artisans sur un total de 204. Dans deuxième diagramme, nous avons refait ce même calcul, mais pour chaque année individuellement. Nous remarquons que la proportion des artisans du métal par rapport aux autres artisans est plus élevée dans le second graphique. Cela signifie que les artisans du métal sont demeurés propriétaires ou locataires sur de plus longues périodes de temps. Parmi ceux-ci nous pouvons citer Jean Milot, Pierre Gadois, Louis Loisel qui ont possédé des lots dans l'enceinte de la ville presque tout au long de la période étudiée, pendant respectivement 45 ans (1655-01-26 à 1699-11-02), 41 ans (1661-03-20 à 1704-12-31) et 32 ans (1658-07-01 à 1690-03-02).

Cette présence évolue également dans le temps (figure 1.3). Dès les premières années, le nombre d'artisans du métal propriétaires ou locataires augmente rapidement : en 1654, sur les 23 propriétaires et locataires il y a 4 artisans (17%), dont un artisan du métal (4%) alors qu'en 1680, sur 122 propriétaires et locataires, il y a 33 artisans (27%) dont 12 artisans du métal (10%). Comme on peut le voir dans la figure 1.3, à partir de 1680, ce chiffre tend à se stabiliser pour le reste de la période, contrairement au nombre de propriétaires et locataires qui augmente rapidement. En 1681 il y a 133 propriétaires ou locataires, dont 38 artisans (29%) et 13 artisans du métal (9%). En 1701 il y a 343 propriétaires ou locataires, dont 86 artisans (25%) et 12 artisans du métal (3,5%). On remarque donc que la proportion des artisans du métal propriétaires ou locataires à l'intérieur de la ville a fortement diminué au cours de cette période²⁰⁴.

Figure 1.3 Évolution du nombre d'artisans propriétaires ou locataires au XVII^e siècle



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

²⁰⁴. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

L'un des facteurs qui peuvent expliquer ce phénomène est le déclin de la foire des fourrures et une stabilisation de la demande pour l'achat et la réparation des articles de métal alors que les besoins en construction continuent d'augmenter. En effet, même si la foire se maintient jusqu'au début du XVIII^e siècle, les visites des Autochtones à Montréal sont de moins en moins fréquentes après 1680. Le système de permis de traite instauré en 1681 légalisant les départs dans les Pays d'en Haut accentue le phénomène déjà enclenché de la course des bois²⁰⁵. Autrefois pratiquée par tous, la traite devient une activité de plus en plus concentrée entre les mains de certains marchands prospères, comme les familles Le Ber et Le Moyne. Après 1685, bien que des boutiques volantes soient encore érigées à la place du Marché, les artisans du métal n'y tiennent à peu près plus commerce. Ceux-ci se déplacent dans les postes de traite à l'extérieur de la ville²⁰⁶.

À la lumière de ces résultats, nous avons choisi de diviser le siècle en trois périodes d'environ 20 ans :

- Le début de l'établissement : 1642 à 1659
- L'apogée de la foire des fourrures : 1660 à 1681
- Le déclin de la foire des fourrures : 1682 à 1701

Ce découpage temporel a été choisi en fonction des données issues de la figure 1.3. Nous remarquons qu'entre 1660 et 1661 le nombre d'artisans du métal et d'artisans de la construction s'égalise alors que ces derniers étaient plus nombreux jusqu'en 1659. L'année 1660 est d'ailleurs une date charnière puisque qu'elle marque, grosso modo, le début de la

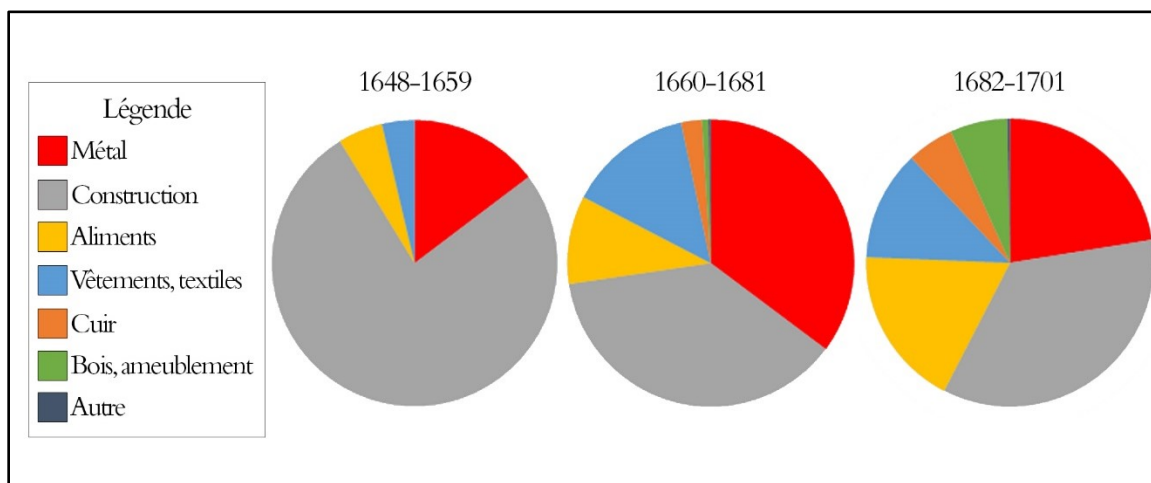
²⁰⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 31.

²⁰⁶ Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne », 1642-1685 », p. 55.

grande foire annuelle des fourrures²⁰⁷. C'est également durant la première période qu'il y aura la plus forte vague d'immigration avec les deux grandes recrues de 1653 et 1659²⁰⁸. La figure 1.3 démontre également qu'entre 1660 et 1681, il y a une augmentation constante du nombre d'artisans du métal propriétaires ou locataires. Il s'agit de la période d'apogée de la foire des fourrures²⁰⁹. Enfin, nous remarquons qu'en 1681 le nombre d'artisans du métal se stabilise alors qu'il y a une forte augmentation du nombre d'artisans dans les autres sphères d'activités. Cette date coïncide avec la légalisation de la traite des fourrures dans l'Outaouais ce qui occasionne, par le fait même, le déclin de la foire annuelle²¹⁰.

La figure 1.4 illustre la proportion des artisans du métal par rapport aux autres artisans en fonction de ces trois périodes. On s'aperçoit que c'est pendant la période forte de la foire des fourrures qu'il y a une plus grande proportion d'artisans du métal (près du tiers de l'artisanerie).

Figure 1.4 Présence des artisans propriétaires ou locataires à Montréal au XVII^e siècle



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 43.

²⁰⁸ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 43.

²⁰⁹ Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne », p. 43.

²¹⁰ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 176.

1.3.2 Les spécialités des artisans

Les métiers du métal englobent un grand nombre de spécialités. Dans notre corpus, nous distinguons sept titres différents. Près de la moitié (12 artisans) se déclarent armurier (Annexe A.1). Ce nombre n'est pas surprenant vu l'importance du fusil commun pour la défense et le commerce des fourrures. On retrouve également un grand nombre de taillandiers (11 artisans). En plus petits nombres, nous retrouvons dans notre corpus quatre serruriers, trois chaudronniers, un cloutier et un orfèvre. Quelques artisans cumulent plusieurs de ces spécialités. Il y a un armurier taillandier (Guillaume Lecavelier), un taillandier serrurier (Martin Massé) et un armurier serrurier (René Fezeret). Bien qu'il ne semble pas avoir porté ce titre dans les actes notariés, René Fezeret est aussi considéré comme le premier orfèvre de Montréal, même si son activité dans le domaine consiste seulement à de menues réparations²¹¹. Enfin, le titre plus générique de forgeron est également porté par au moins sept artisans²¹².

Les artisans du métal peuvent également cumuler les activités économiques. Quelques-uns se sont déclarés voyageurs (Jean-Baptiste Gadois, Simon Guillory et Jean-Baptiste Pothier), cultivateurs (Jean Drapeau, Jean-Baptiste Gadois et Robert Lecavelier) ou marchands (Jean Guy, Jean Milot et Jean-Baptiste Pothier). D'autres possèdent également un cabaret à Montréal (René Fezeret, Simon Guillory, Jean Guy et Jean Milot). Cette tendance se poursuit au XVIII^e siècle puisque, selon les recherches de Dominique Bouchard, les artisans de Québec « faisaient un travail plus spécialisé que ceux de

²¹¹ Russel Bouchard, *Les armuriers de la Nouvelle-France*, p. 67.

²¹² Ces données ont été compilées à l'aide de la base de données *Adhémor* et de la description des actes notariés que nous avons retracées grâce à la banque de données *Parchemin*. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*; Hélène Lafortune et Normand Robert (dir.). *Parchemin. Banque de données notariales, 1626-1794*, sur le site *Société de recherche historique Archiv-Histo*, consulté le 23 janvier 2021, <https://www-archiv-histo-com>

Montréal²¹³ ». Pour certains, ces différentes activités permettent de combler les revenus tirés du travail de forge. Pour d'autres, c'est le travail du métal qui sert de complément à une autre activité principale.

Il peut aussi s'agir d'une transition vers une nouvelle activité économique. C'est le cas, par exemple, de Jean Milot qui, après avoir partagé son temps entre ses activités de marchands et la taillanderie, abandonne l'artisanat pour se consacrer à la marchandise²¹⁴. Jean-Baptiste Pothier profite également de la foire des fourrures et devient un marchand prospère au début du XVIII^e siècle²¹⁵. Jean Drapeau, quant à lui, semble délaisser sa spécialisation de taillandier pour devenir forgeron de campagne et se consacrer à l'exploitation de sa terre²¹⁶. La rareté des sources, notamment des inventaires après-décès, ne nous permet pas de recréer le parcours professionnel de tous les artisans de notre corpus. Cela dit, retenons que, pour certains, le cumul d'activités économiques est une manière de combler les revenus alors que pour d'autres il s'agit d'un état transitoire vers une nouvelle profession.

À toutes les époques, les spécialités les plus représentées sont l'armurerie, la taillanderie et la serrurerie. Cela peut s'expliquer par les grands besoins en outillages et en réparation d'armes. Mais c'est pendant la période entre 1660 et 1681 qu'on retrouve le plus grand nombre d'armuriers (presque la moitié des artisans). C'est également pendant cette

²¹³ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal ».

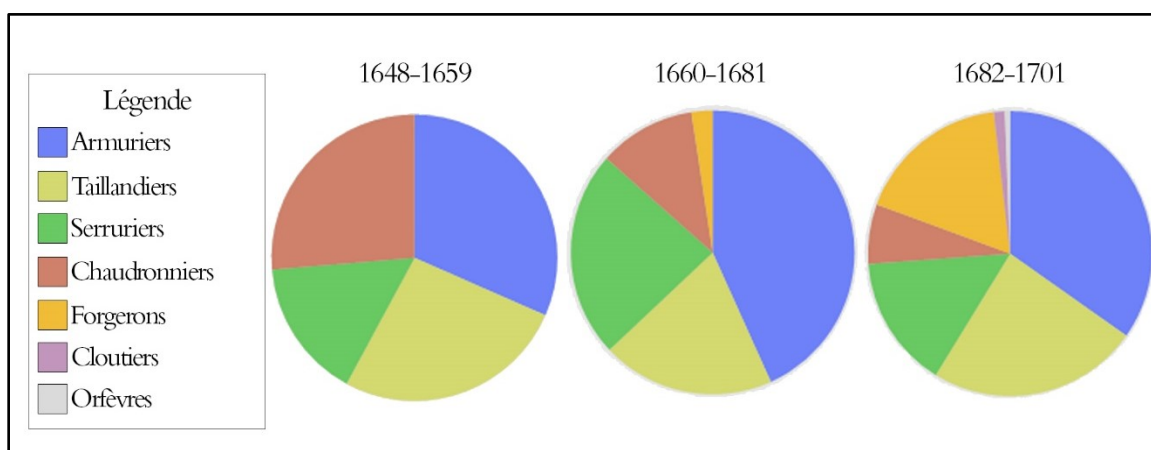
²¹⁴ Il vend ses outils de forge à Jean-Baptiste Demers en 1686. BAnQ, Greffe d'Hilaire Bourguine, « Vente de différents objets, par Jean Millot à Jean Bte Demers taillandier », 1663-07-06.

²¹⁵ Dans son inventaire après-décès, il n'y a aucune trace de son métier de taillandier. Greffe de François Lepailleur, « Inventaire des biens de la communauté des défunts Jean Pothier dit Laverdure et Marianne Massé », 1737-03-17.

²¹⁶ Dans son inventaire après-décès, il y a plus d'outils reliés au travail de la terre qu'à celui de la forge. Greffe de Charles-François Coron, « Inventaire des biens de la communauté des défunts Jean Drapeau et Madeleine Pillet », 1734-03-27.

période, en 1676 pour être exact, qu'est créée la corporation des armuriers de Montréal. Bien qu'elle ne dure que cinq ans et implique seulement cinq personnes, cela démontre bien l'importance de cette profession à Montréal au XVII^e siècle²¹⁷. Enfin, à mesure que la période avance, on remarque une diversification des spécialités présentes sur le territoire (figure 1.5).

Figure 1.5 Spécialités des artisans du métal à Montréal au XVII^e siècle



Ces diagrammes circulaires illustrent le nombre de mentions de métiers et non le nombre d'artisans. En d'autres mots, un serrurier-taillandier est compté deux fois (une fois par spécialité).

Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

En résumé, les artisans du métal jouent un rôle important dans une colonie naissante pour répondre aux besoins de la vie quotidienne en fabriquant divers outils, la défense du territoire en montant et réparant les armes ou le commerce des fourrures en fournissant les objets troqués. Les tentatives de réduction du fer réalisées au fort de Ville-Marie témoignent bien de l'importance du minerai de fer dès les premières années de l'établissement. Les premiers artisans venus s'établir à Montréal ont apporté leur savoir-faire et leurs spécialisations ainsi que les méthodes de transmission du savoir. Sans la

²¹⁷ E-Z. Massicotte, « La Saint-Eloi et la corporation des armuriers à Montréal au XVII^e siècle », *Bulletin des recherches historiques*, n°XXIII, 1917, p. 343-346.

gestion des corporations de métier, la production artisanale s'est adaptée au contexte de la Nouvelle-France, offrant ainsi une plus grande liberté de pratique. En étudiant la présence des artisans du métal par rapport à la durée de la propriété ou de la location à Ville-Marie, on s'aperçoit qu'ils représentent environ le quart de l'artisanerie au XVII^e siècle. C'est au cours des années 1660 et 1670, période forte de la foire des fourrures, qu'on les retrouve en plus grande proportion. Il s'agit en grande majorité d'armuriers et de taillandiers. Dans le prochain chapitre, nous étudierons plus en détail les conditions de vie et les rôles sociaux de ces 29 artisans.

2 Analyse prosopographique : niveau de vie et rôles sociaux

Dans le chapitre précédent, nous avons étudié les artisans du métal par rapport au reste de l'artisanerie. Nous nous intéresserons maintenant à la place des 29 individus composant notre corpus dans la structure sociale montréalaise du XVII^e siècle. Comme l'a démontré Louise Dechêne, bien que les écarts de richesses soient moins grands que dans la métropole, la société coloniale est très hiérarchisée²¹⁸. Les gens de métiers se retrouvent davantage au bas de l'échelle, mais cette catégorie regroupe des personnes au niveau de vie très varié. Les métiers du fer sont en général plus lucratifs que ceux de la construction²¹⁹. Il s'agit d'ailleurs, du moins au XVIII^e siècle, d'une voie prometteuse pour améliorer sa condition matérielle²²⁰. Qu'en est-il des artisans du XVII^e siècle? Puisque notre échantillon est petit, nous étudierons chaque artisan individuellement. Cette analyse prosopographique permet de comparer les individus entre eux et d'identifier les spécialités les plus prometteuses. Est-ce que l'armurerie et la taillanderie sont des métiers plus rentables que la chaudronnerie et la serrurerie? Bien que les sources ne nous permettent pas de répondre à cette question directement, il est possible de déceler quelques tendances en analysant le statut social des artisans, par les biais des titres qu'ils ont acquis durant leur carrière, les charges sociales qu'ils ont occupées et leur niveau de vie et de richesse. Nous serons alors en mesure d'identifier les individus qui ont réussi à améliorer leurs conditions de vie voire à grimper les échelons de la hiérarchie sociale.

²¹⁸ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, Plon, 1974, p. 402.

²¹⁹ *Ibid.* p. 395.

²²⁰ Dominique Bouchard, « La culture matérielle des canadiens au XVIII^e siècle : analyse du niveau de vie des artisans du fer », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.47, n°4, 1994, p. 494.

2.1 Les rôles dans la société et la hiérarchie sociale

Malgré la fluidité du vocabulaire, la façon dont les artisans s'identifient dans les actes notariés est révélatrice de leur statut social. Une appellation peut contenir plusieurs informations : une occupation ou un métier, un niveau de compétence professionnelle (apprenti, compagnon, maître), un titre (Sieur de), un qualificatif (noble homme, habitant, bourgeois), etc. L'utilisation de certaines particules et expressions permet de catégoriser les individus. Par exemple, l'emploi du mot « écuyer » est réservé aux nobles et le terme « habitant » sert d'abord à distinguer les propriétaires ayant le droit de faire la traite du reste de la population. Ces titres viennent avec leur lot de privilèges²²¹. Aussi, les différents rôles joués par les individus dans la société (marguillier, syndic, etc.) témoignent de leur degré d'intégration dans la communauté et de leur impact dans les secteurs politiques et économiques. Ces différentes mentions nous permettent donc de situer les artisans dans la hiérarchie sociale et professionnelle.

2.1.1 Les mentions d'activités professionnelles et le statut social

2.1.1.1 *Au bas de l'échelle : les engagés et les domestiques*

Au bas de l'échelle sociale, nous retrouvons les individus qui travaillent au service d'un employeur : les engagés et les domestiques. Le système de l'engagement est une forme de contrat de service pour un temps déterminé, généralement assez long, ou indéterminé, parfois même à perpétuité. De façon générale, l'engagé se met en état de servitude et doit faire ce que son maître lui demande durant tout le temps de son engagement. Bien qu'il ait des recours légaux en cas d'abus, il est soumis à l'autorité de

²²¹ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 403-405.

son maître²²². Il est toutefois possible qu'un engagé spécifie dans le contrat qu'il ne travaillera qu'à son métier²²³. Au départ, ce sont les compagnies de commerce et quelques particuliers qui recrutent directement de la main-d'œuvre. Il faut, en effet, avoir les fonds nécessaires pour supporter les frais du voyage, l'entretien de l'engagé dans la colonie ainsi que le versement des gages établis par le contrat²²⁴.

Presque la totalité des personnes passant à Montréal entre 1642 et 1653 a été engagée par la Société de Notre-Dame. Cependant, une fois le coût de recrutement et des traversées effectué, les fonds ne sont pas suffisants pour entretenir les colons dans la colonie. Il n'est donc pas rare de voir plusieurs engagés affranchis dès leur arrivée en colonie, s'obligeant toutefois envers le gouverneur pour une somme variant entre 300 #²²⁵ et 500 #²²⁶.

Parmi les artisans de notre corpus, au moins six sont arrivés en Nouvelle-France en tant qu'engagés (Annexe A.2). Le premier est Jean Bousquet. Il s'engage à la Compagnie de la Nouvelle-France en 1642 pour « travailler tant de sa vocation qu'à toutes les choses » pour une durée de trois ans en échange de 120 # par an, dont 50 # payés à l'avance²²⁷. Il a probablement complété son engagement à Montréal, mais s'installe plutôt à Trois-Rivières pendant quelque temps avant de revenir à Montréal en 1671²²⁸. Jean Milot s'établit à

²²² Arnaud Bessière, « La domesticité dans la colonie laurentienne au XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle (1640-1710) », Thèse de doctorat (histoire), Université de Québec à Montréal, Université de Paris IV - Sorbonne, 2007, p. 10-12.

²²³ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 51 et 65.

²²⁴ *Ibid.*, p. 51.

²²⁵ L'unité monétaire qui circule dans la colonie est la livre (#) celle-ci se divise en sols (1# équivaut à 20 sols) et en deniers (1 sol équivaut à 12 deniers).

²²⁶ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 52.

²²⁷ G. Debien, « Engagés pour le Canada au XVII^e siècle vus de La Rochelle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.6, n°2, 1952, p. 224.

²²⁸ D'après le recensement de 1666, Jean Bousquet vit à Trois-Rivières. Sa première mention à Montréal est lors de l'achat un carré de maçonnerie en 1671. BAC, « Recensement du Canada », 1666, MG1-G1 vol.

Montréal vers 1652. Bien que nous n'ayons pas trouvé l'information, il est probablement arrivé en tant qu'engagé²²⁹. Arrivé au Canada avec la Grande Recrue²³⁰ en 1653, Gilles Lauzon, qui signe un contrat de cinq ans, accepte la proposition de M. de Maisonneuve de s'établir sur l'île de Montréal – et d'y rester – en échange d'une concession et de l'abandon des sommes qui lui avaient été avancées. En 1654, il reçoit 500 # et devient propriétaire d'une terre de trente arpents et d'une maison de bois de 400 pi²²³¹. Après un premier séjour à Québec entre 1647 et 1652, Claude Fezeret s'engage pour Montréal le 8 juin 1659²³². Il reçoit 225 # pour son passage et celui de sa femme et de son fils ainsi que 100 # pour « autres nécessités²³³ ». Il acquiert une concession à Ville-Marie le 4 mars 1665, mais décède quelques semaines plus tard²³⁴. Né vers 1643 en France, Michel Poirier dit Langevin est engagé domestique de Sébastienne Veillon du Poitou en 1666. Il s'engage toutefois comme soldat dans la compagnie Latour au printemps de cette même année²³⁵.

460/1, sur le site *Bibliothèque et Archives Canada*, consulté le 20 novembre 2020, <https://www.bac-lac.gc.ca/fra/recherche/collection/Pages/notice.aspx?app=fonandcol&IdNumber=2318856>; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar, base de données sur le territoire, la population et le bâti* [en ligne], consulté le 26 janvier 2021, http://www.remparts.info/adhemar_php/grm/homepage_fr.html; BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Vente d'un carré de maçonnerie situé dans la ville de Montréal; par Jean Baudoin », 1671-03-08.

²²⁹ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 395.

²³⁰ Au début des années 1650, face aux attaques incessantes des Iroquois, Maisonneuve entreprend de recruter des hommes en France afin de défendre la jeune colonie. En 1653, 116 colons arrivent à Ville-Marie. Plusieurs historiens sont d'avis que, sans cette recrue, l'avant-poste n'aurait sans doute pas pu survivre. Michel Langlois, *Montréal 1653 : La Grande recrue*, Septentrion, Québec, 2003, p. 11.

²³¹ Toutes les mesures indiquées dans ce présent mémoire sont en pieds français. Un pied français équivaut à 1.066 pieds anglais ou 0.325 mètre. Ludger Lauzon, *Un pionnier de Ville-Marie : Gilles Lauzon et sa postérité*, L'Action Sociale, Québec, 1926, p. 54-55.

²³² G. Debien, « Liste des engagés pour le Canada au XVII^e siècle (1634-1715) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.6, n°3, 1952, p. 388.

²³³ Archange Godbout, *Les passagers du Saint-André : la recrue de 1659*, Nouvelle édition, Montréal, Société généalogique canadienne-française, 2009, p. 28.

²³⁴ Université de Montréal, *Programme de recherche en démographie historique*, sur le site PRDH-IGD [en ligne], consulté le 23 janvier 2021, <https://www-prdh-igd-com>; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

²³⁵ Marcel Trudel, *La population du Canada en 1666*, Sillery, Septentrion, 1995, p. 212 et 363.

Finalement, Jean-Baptiste Bizet est arrivé en 1685 en tant que domestique des sulpiciens²³⁶ et Yves Pinet, garçon arquebusier, s'engage en 1698 à Larochelle pour 200 # par an²³⁷.

D'autres artisans, bien qu'ils ne figurent pas dans la liste des engagés se sont aussi mis au service de particuliers ou de communautés religieuses. C'est le cas de Simon Guillory qui, arrivé en 1664 à bord du navire « La Noire », travaille comme domestique pour le sieur Charles Le Moyne de 1666 à 1667²³⁸. Jean Baptiste Pothier dit Laverdure travaille également au service de Hugues Picard et Charles Gervaise²³⁹. Martin Massé est un serviteur au début des années 1680²⁴⁰. Enfin, dans un document de la prévôté de Québec, nous apprenons qu'en 1667 Michel Poirier dit Langevin est condamné à « servir par force et en forme desclavage hors la ville et banlieue de Québec²⁴¹ ».

Que ce soit en tant qu'engagé ou domestique, cet état de servitude n'est pas permanent. Il s'agit, en effet, d'un statut temporaire qui ne limite pas le statut à long terme des artisans, surtout ceux arrivés tôt dans la colonie.

²³⁶ Fédération québécoise des sociétés de généalogie, *Fichier Origine : Répertoire des actes des émigrants français et étrangers établis au Québec des origines à 1865* [en ligne], consulté le 20 novembre 2020, <https://www.fichierorigine.com/>

²³⁷ G. Debien, « Liste des engagés pour le Canada au XVII^e siècle », p. 404.

²³⁸ BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Marché d'apprentissage de Jean Bizet à Pierre Roussel taillandier, pour trois années entières et consécutives », 1685-08-05.

²³⁹ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Engagement de service par Michelle de La Haye, veuve de Étienne Potier, de Jean Potier, son fils, à Hugues Picard », 1688-03-24 et « Engagement de Jean Pothier, par Michelle de Lahaye, veuve de Etienne Pothier, de la ville de Villemarie, sa mère, à Charles Gervaise », 1695-04-02.

²⁴⁰ BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Information donnée par devant le greffier par le Sieur Abraham Bouat, marchand; à l'encontre du nommé Ignace Hebert dit Deslauriers, Déposition de Martin Massé », 1681-07-11.

²⁴¹ Michel Poirier dit Langevin et Joseph Perrier dit Després sont condamnés pour avoir tenté d'aider Jacqueline Roulois à s'échapper de son mari. BAnQ, TL1, Prévôté de Québec, « La tentative d'évasion de Jacqueline Roulois », 1666-11-02 au 1668-10-26.

2.1.1.2 Quelques distinctions et privilèges: les qualificatifs et la maîtrise

Une fois affranchis, les anciens engagés peuvent acquérir une propriété et devenir « habitant ». Ce qualificatif désigne principalement « tous ceux qui se sont installés au pays et qui y ont des terres à défricher et à cultiver²⁴² ». Bien que le sens de ce mot ait rétréci au fil du temps²⁴³, il s'agit d'un statut qui offre certains privilèges, dont celui de pouvoir participer à la traite des fourrures²⁴⁴. Un engagé « n'est pas "habitant" et son statut lui interdit de faire la traite des fourrures. [...] il ne lui est pas permis non plus de se marier²⁴⁵ ». Dans une ordonnance du Conseil Souverain du 22 avril 1675 on peut lire :

« qu'à l'avenir aucunes personnes en Canada de quelque qualité et condition qu'elles soient, ne pourront jouir du benefice de la traite avec les Sauvages, mesme dans les lieux de leurs residences, qu'elles n'ayent une habitation dans laquelle elles tiennent feu et lieu, Et où elles travaillent, ou facent travailler annuellement a l'augmentation d'icelle²⁴⁶. »

Ce statut est donc très important, surtout pendant la période forte de la foire des fourrures. Nous le retrouvons dans les actes notariés des premiers propriétaires à Ville-Marie, soit Claude Fezeret, Jean-Baptiste Gadois, Gilles Lauzon, Robert Lecavelier, Louis Loisel, Jean Milot, Pierre Prudhomme et Laurent Tessier²⁴⁷. Ces premiers habitants ont su profiter de ces privilèges et tirer avantage de leur « ancienneté ». Comme nous le verrons

²⁴² Konrad Fillion, « Essai sur l'évolution du mot habitant (XVII^e-XVIII^e siècles) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.24, n°3, 1970, p. 385. Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 398-399.

²⁴³ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 404.

²⁴⁴ Konrad Fillion, « Essai sur l'évolution du mot habitant », p. 383; Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 398-399.

²⁴⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 68.

²⁴⁶ *Jugements et délibérations du Conseil Souverain de la Nouvelle-France*, 1: 923, dans Konrad Fillion, « Essai sur l'évolution du mot habitant », p. 388.

²⁴⁷ BAC, « Recensement du Canada », 1666; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*; BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Vente par Jean Auger fils à Laurent Tessier », 1686-11-21.

plus loin, plusieurs d'entre eux ont atteint une notoriété²⁴⁸ qui leur permettra d'occuper certaines fonctions au cours des années 1660 et 1670.

Un autre qualificatif que l'on retrouve est celui de « Bourgeois ». Sans nécessairement faire référence à une classe sociale, ce terme semble avoir au moins eu deux significations pendant la période coloniale : celui qui habite une ville et celui qui est engagé dans le commerce. Il n'est donc pas rare de voir ce mot associé au mot « marchand²⁴⁹ ». Pour avoir cette appellation d'estime, il ne suffit pas de résider dans la ville, mais d'y tenir une certaine place, en ayant des hommes à son service par exemple. Il s'agit plus ou moins des personnes « dégagées des besognes serviles²⁵⁰ ». Nous retrouvons donc ce qualificatif après le nom de Jean Milot, Jean-Baptiste Pothier, Pierre Gadois et René Fezeret²⁵¹.

Ce dernier devient même seigneur puisque, en août 1701, Louis-Hector de Callières, gouverneur de la Nouvelle-France, lui concède la seigneurie de Saint-Charles. Jean Milot achète également de René-Robert Cavelier de La Salle le domaine de l'arrière-fief de Lachine en 1669, mais les titres sont rétrocédés au Séminaire²⁵². En Nouvelle-France, l'obtention d'une seigneurie n'accorde pas la noblesse et n'assure pas la

²⁴⁸ Alain Laberge s'est intéressé à la notion de notoriété : Alain Laberge, « La notoriété : une fibre méconnue du tissu social du monde rural laurentien préindustriel (Côte-du-Sud, 1670-1730) », *L'histoire dans la cité*, 71^e congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 18 au 20 octobre 2018.

²⁴⁹ Cameron Nish, « Une bourgeoisie coloniale en Nouvelle-France : une hypothèse de travail », *L'actualité économique*, vol.39, n°2, 1963, p. 248.

²⁵⁰ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 404.

²⁵¹ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Brevet d'apprentissage de Charles-François Fezeret par René Fezeret, maître arquebusier et bourgeois », 1687-05-09; Greffe de Claude Maugue, « Marché de couverture d'une maison située en la ville de Villemarie entre Jean Millot, marchand bourgeois de la ville de Villemarie et Jean Tourneau, maître couvreur », 1684-11-03, « Marché entre Pierre Gadois bourgeois de Ville-Marie et Pierre Verrier », 1694-09-22 et Greffe de Jacques David, « Obligation de Louis Campaut et Alexis Bienvenu, voyageur, à Jean Pothier, marchand bourgeois », 1721-08-13.

²⁵² Jean Cournoyer, *La mémoire du Québec* [en ligne], www.memoireduquebec.com, consulté le 20 novembre 2020.

richesse²⁵³. Cependant, il s'agit d'un gage de réussite sociale. En effet, dans son analyse sur les seigneurs d'origine modeste dans le gouvernement de Québec, Benoît Grenier attribue l'acquisition d'une seigneurie à trois facteurs : le mérite après une carrière fructueuse, les alliances familiales et l'accomplissement personnel, c'est-à-dire ceux qui « par la voie d'achats ou d'échanges, ont acquis d'eux-mêmes une seigneurie ou un arrière-fief²⁵⁴ ». Alors que Fezeret est devenu « Sieur de Saint-Charles²⁵⁵ » à l'issue d'une brillante carrière, Milot a acheté son arrière-fief grâce à sa réussite sur le plan économique.

Enfin, une façon de se distinguer dans le monde de l'artisanat est le statut de maître. Comme nous l'avons abordé dans le premier chapitre, en Nouvelle-France, les métiers ne sont pas contrôlés par des corporations. Cela dit, pour réclamer ce titre, l'artisan doit au moins avoir la reconnaissance d'une clientèle. Dans notre corpus, c'est environ 17 des 29 artisans qui se considèrent comme maîtres (Annexe A.1)²⁵⁶. Parmi ceux-ci, au moins deux ont acquis ce titre avant de venir s'établir en colonie, soit Claude Fezeret, serrurier, et Gilles Lauzon, chaudronnier. Ils ont donc complété leur formation en France et réalisé un chef-d'œuvre²⁵⁷.

²⁵³ Benoît Grenier, « Devenir seigneur en Nouvelle-France », p. 38.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 32.

²⁵⁵ BAnQ, E1, S4, SS1, D71, « Titres présentés par le sieur Fezeret quant au fief Saint-Charles dans la rivière Yamaska », 1701-08-14 à 1706-06-27.

²⁵⁶ Ces données ont été compilées à l'aide de la base de données *Adhémor* et de la description des actes notariés que nous avons retrouvés grâce à la banque de données *Parchemin*. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*; Hélène Lafortune et Normand Robert (dir.), *Parchemin : Banque de données notariales*.

²⁵⁷ Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, p. 58.

2.1.2 Les rôles dans la société

2.1.2.1 Défense et politique

Certains des artisans du corpus ont participé à la défense du territoire et à la vie politique. Le 27 janvier 1663, Maisonneuve émet une ordonnance pour fonder une milice composée de 20 escouades d'environ 6 à 7 habitants chacune. Parmi celles-ci, nous retrouvons René Fezeret (20^e escouade), Pierre et Jean-Baptiste Gadois (3^e escouade), Simon Guillory (5^e escouade), Gilles Lauzon (14^e escouade), Robert Lecavelier (8^e escouade) et Louis Loisel (17^e escouade). D'après les recherches de Léon Robichaud, les réseaux d'influences ne semblent pas avoir eu un impact sur la constitution de cette milice : « Leur répartition semble plutôt répondre à une logique de défense géographique²⁵⁸ ».

Bien que la démocratie n'existe pas sous l'Ancien Régime, les « principaux habitants²⁵⁹ » de la Nouvelle-France ont réussi à se faire entendre et influencer certaines prises de décisions par le moyen de diverses tribunes comme les assemblées, les requêtes et remontrances ainsi que par l'élection de syndics²⁶⁰ : « Ces principales familles de la colonie, grâce aux contacts privilégiés qu'elles ont avec les autorités coloniales peuvent parfois influencer, inspirer, voire orienter une direction concertant les affaires politiques et commerciales²⁶¹ ». Il s'agit d'une infime partie de la population, mais la présence des artisans dans ces assemblées confirme leur importance dans la société (Annexe A.3).

²⁵⁸ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle : structure et exercice du pouvoir en milieu colonial », Thèse de doctorat (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2008, p. 75.

²⁵⁹ La catégorie des principaux habitants regroupe à la fois les aristocrates (nobles, seigneurs, officiers, magistrats et fonctionnaires) et certains colons plus industriels et les maîtres de métiers. Christian Blais, « La représentation en Nouvelle-France », *Bulletin d'histoire politique*, vol.18, n°1, 2009, p. 58.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 51.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 59.

L'un de ces moyens de représentation est le syndic. Les assemblées villageoises existaient déjà dans la colonie, mais c'est en 1647 que le gouverneur Charles Huault de Montmagny uniformise ce fonctionnement. Les habitants doivent désormais élire des représentants : « Les syndics de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal seront élus chacun par les habitants desdits lieux [chaque année] au scrutin et ne pourront être continus plus de trois ans de suite²⁶² ». Ils auront pour rôle d'« agir, postuler, administrer toutes les affaires tant présentes et à venir qui concernent le bien commun des habitants²⁶³ ». À Montréal, les principaux habitants qui participent aux élections et obtiennent cette charge sont issus de deux groupes principaux : les gens influents (nobles, marchands, notaires) qui se sont installés en ville après 1650 et les premières familles montréalaises comme les Gadois, Prudhomme, Tessier et Archambault²⁶⁴. Bien qu'aucun artisan du corpus n'ait été syndic, Gilles Lauzon fut en 5^e nomination en 1667 et plusieurs ont participé aux élections de 1667, 1668 et 1672. Ils dominent d'ailleurs les élections du 14 mai 1672, puisqu'ils sont six artisans du métal sur un total de 29 électeurs, il s'agit donc du corps de métier le plus représenté²⁶⁵. Le système de syndic est toutefois aboli deux ans plus tard, soit le 12 mai 1674²⁶⁶.

²⁶² « Règlement de 1647 pour établir un bon ordre et police au Canada », 27 mars 1647, BAC, MG18-1165 dans Christian Blais, « La représentation en Nouvelle-France », p. 61.

²⁶³ *Ibid.*, p. 62.

²⁶⁴ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 71-72.

²⁶⁵ Aux élections du 31 mai 1667, sur 19 habitants on retrouve Gilles Lauzon qui fut en 5^e nomination. Aux élections du 19 août 1668, sur 16 habitants on retrouve Jean-Baptiste Gadois et Gilles Lauzon. Aux élections de 14 mai 1672, sur 29 habitants on retrouve six artisans du corpus, soit Jean Bousquet, Pierre Gadois, Simon Guillory, Gilles Lauzon, Séraphin Lauzon, Robert Lecavelier et Louis Loisel. BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Election de Mathieu Langevin dit Lacroix comme procureur syndic », 31 mai 1667; « Election de Gabriel Le Selle Duclos comme procureur syndic », 19 août 1668; « Ordonnance de M d'Ailleboust enjoignant les habitants de Montréal d'aller élire un syndic », 14 mai 1672.

²⁶⁶ Christian Blais, « La représentation en Nouvelle-France », p. 63.

On retrouve les mêmes familles parmi les nominations des prudhommes en 1664. L'augmentation du prix des marchandises en 1663 a créé tout un émoi à Montréal poussant le gouverneur à faire élire des hommes pour régler le commerce. Aucune documentation à propos de ces juges de police ou « Prudhommes » ne semble avoir survécu. Il est donc difficile de dire s'ils ont réellement régi le commerce et la police²⁶⁷. Cela dit, la présence de quelques artisans parmi les nominations démontre encore leur importance dans la société montréalaise. Ainsi, sur une population d'environ 596 habitants, 234 personnes se sont rassemblées et il y eut 30 nominations. Parmi celles-ci on retrouve Robert Lecavelier, Gilles Lauzon et Jean Milot²⁶⁸.

Un autre rôle que peuvent occuper les principaux habitants est celui de marguillier. Avec le décret du pape Alexandre VII de 1660, Notre-Dame de Montréal devient une paroisse dépendant directement de Rome. Cela implique la constitution de la fabrique, c'est-à-dire : « L'ensemble des biens de la paroisse et l'assemblée chargée de la gestion de ceux-ci composée par des laïcs appelés marguilliers²⁶⁹ ». Selon l'analyse de Cécile Verdoni, dans tous les domaines de leur vie, les marguilliers présentent des caractères de l'élite coloniale²⁷⁰. Elle soutient que « l'élection à la fonction de marguillier n'est pas un aboutissement de la reconnaissance publique, mais plutôt une étape²⁷¹ ». Cinq artisans du corpus ont été élus, soit Pierre Gadois (1671), Simon Guillory (année inconnue), Gilles Lauzon (1671), Pierre Prudhomme (1697) et, plus tard, Jean-Baptiste Pothier, alors devenu

²⁶⁷ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 71.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 71 et 77.

²⁶⁹ Cécile Verdoni, « Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal en Nouvelle-France : Étude prosopographique », Mémoire de Maîtrise (histoire), Université de Montréal et Université Lumière Lyon II, 1999, p. 1.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 107.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 55.

marchand (1723)²⁷². Cette charge confirme l'importance et l'influence de certaines familles de Montréal. En effet, Léon Robichaud démontre qu'entre 1657 et 1664 « presque tous les marguilliers élus ont des terres ou des emplacements en ville ou ont reçu des promesses de concession²⁷³ ». Toutefois, à partir des années 1680, ce sont les marchands qui accaparent cette fonction : entre 1684 et 1703, 19 des 21 marguilliers nommés sont marchands²⁷⁴. Les artisans furent peu à peu exclus de cette charge.

Bref, au début de l'établissement, les artisans arrivés tôt dans la colonie (comme les familles Gadois, Lauzon, Lecavelier et Loisel) profitent de leur statut d'ancienneté pour se hisser dans le groupe des « principaux habitants » et occuper certaines charges (marguilliers) et s'impliquer dans les assemblées (syndics, prudhommes). Toutefois, dans les années 1670, « les montréalais tant paysans qu'artisans disparaissent de la scène politique [...] ils ne participeront plus activement aux luttes entre clientèles rivales [...] ils seront écartés des charges de marguilliers devenues la chasse gardée des marchands²⁷⁵ ».

2.1.2.2 Secteur économique

Au XVII^e siècle, le secteur économique est dominé par deux activités : le commerce des fourrures et la vente de l'eau-de-vie. Il s'agit donc des deux voies privilégiées pour s'enrichir et c'est à ce sujet que se sont affrontés les réseaux d'influences de l'époque²⁷⁶. Il n'est donc pas surprenant que plusieurs des artisans de notre corpus y participent.

²⁷² *Ibid.*, Annexe 2.

²⁷³ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 74.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 276.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 309.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 39.

Comme l'a soulevé Louise Dechêne la vente d'alcool « est une occupation attirante qui procure des profits faciles, surtout lorsqu'on ne se fait pas faute de dépouiller les Autochtones, d'enivrer les soldats et les domestiques, de tenir sa porte ouverte le dimanche pour attirer les ruraux qui viennent à la messe²⁷⁷ ». Quatre artisans du corpus ont tenu un cabaret à Montréal soit René Fezeret, Simon Guillory, Jean Guy et Jean Milot. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux ont eu des problèmes avec la justice à ce sujet, notamment pour l'utilisation de « vaisseaux » non conformes aux lois et surtout pour la vente d'alcool aux « Indiens » ou pendant le service divin. C'est parfois l'épouse des artisans qui gère ce petit commerce, comme la « Dame Fezeret », épouse de René, et la femme de Simon Guillory²⁷⁸.

Cela dit, c'est le commerce des fourrures qui est le plus lucratif. Au XVII^e siècle, « le Canada n'exporte à peu près que des fourrures ». C'est d'ailleurs cette activité économique qui « est le premier facteur de création » de Montréal²⁷⁹. Dans un premier temps, le commerce est monopolisé par la Communauté des Habitants, compagnie de commerce créée en 1645 qui regroupe, officiellement, « tous les habitants domiciliés et chefs de famille ». Toutefois, le bénéfice de la traite est établi selon la classe sociale. Ainsi, seuls les « principaux habitants », les plus riches, en ont réellement bénéficié²⁸⁰. Il est difficile de dire, pour cette période, si les artisans du corpus y prennent part, mais il est plus

²⁷⁷ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 392.

²⁷⁸ BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Relevé sur les mesures (vaisseaux) utilisés par les cabaretiers », 7 novembre 1684; « Sentence de la femme Fezeret », 7 août 1688; « Visite chez deux cabaretiers », 29 avril 1685; « Denonciation contre certains individus, pour avoir enivré deux sauvages », 17 août 1686; « Accusation portée contre Jean Guy, cy devant cabaretier », 19 avril 1688; « Interrogatoire d'un sauvage argontien (Algonquien) accusé d'avoir été trouvé en état d'ivresse », 29 décembre 1688; « Condamnation par le bailli Migeon de Branssat de (Louise Bouchard), épouse de Simon Guillory », 8 janvier 1686.

²⁷⁹ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 8 et 140.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 140; Christian Blais, « La représentation en Nouvelle-France », p. 58.

que probable que Jean Milot soit du nombre des privilégiés. En effet, dans l'inventaire de la communauté de biens avec Marthe Pinson, sa première épouse, décédée le 23 janvier 1663, on retrouve un grand nombre d'objets reliés à la traite des fourrures²⁸¹.

En 1663, lorsque le Roi Louis XIV dissout la Compagnie des Cent-Associés et concède la Nouvelle-France à la Compagnie des Indes occidentales, la Communauté des Habitants disparaît. On permet alors à tous les habitants de faire de la traite des fourrures avec les Autochtones²⁸². À cette époque, ce sont ces derniers qui descendent à Montréal, notamment lors de la grande Foire des fourrures, et, jusqu'en 1681, la « course des bois » est interdite bien qu'elle soit allègrement pratiquée²⁸³. Il est plus que probable que les artisans, surtout ceux possédant des lots sur la commune et près de la place du marché, profitent de cet événement pour participer au commerce. De plus, certains d'entre eux prennent peut-être part à la traite « illégale ». En effet, aux dires de René Fezeret, Pierre et Jean-Baptiste Gadois, armuriers, ainsi que Laurent Tessier, chaudronnier, sont impliqués à la course des bois²⁸⁴. Ces derniers ne semblent toutefois pas être accusés ou sanctionnés.

En 1681, voyant que ce phénomène prend de l'ampleur, le roi accorde une amnistie générale et permet l'attribution de 25 congés par année pour faciliter le développement d'une traite légale. Il émet aussi une ordonnance sévère contre les futurs contrevenants²⁸⁵. À partir de ce moment, plusieurs artisans du corpus participent activement à cette traite.

²⁸¹ On y retrouve, entre autres, « deux dousaines et demye de grandes haches de traite », « dix dousaines de cousteaux façon du pays pour la traite » et « un grand fusil de traite ». BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinson et Jean Milot » 1663-07-06.

²⁸² Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 141.

²⁸³ La métropole insistait pour centraliser la traite dans les villes et qu'elle se déroule en lieux fixes, surtout à Montréal. Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 127.

²⁸⁴ BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Dénonciations contre les coureurs des bois qui vont traiter des marchandises et boissons avec les sauvages », 10 au 22 mars 1678.

²⁸⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 177.

Certains se déclarent voyageurs, comme Jean Bizet et Jean-Baptiste Pothier²⁸⁶. Jean Milot qui, à cette époque, a abandonné son métier de taillandier continue de vendre de la marchandise aux voyageurs²⁸⁷. Mais ce sont René Fezeret et Simon Guillory qui ont laissé le plus de traces de leur implication dans le commerce des fourrures. Fezeret signe plusieurs conventions avec des marchands et des voyageurs pour des voyages en Outaouais. Il a d'ailleurs eu un différend avec Pothier en lien avec des fourrures²⁸⁸. Guillory, pour sa part, effectue de nombreux voyages en Outaouais au cours des années 1680. Il travaille également à la Baie d'Hudson pour le compte de la Compagnie du Nord. Il se trouve au Fort Albany pendant la bataille en 1693 où il assassine Antoine Dalmas²⁸⁹.

Il ne faut pas passer sous silence le rôle joué par leurs épouses pendant leur absence.

En effet, Marie Carlier (René Fezeret), Louise Bouchard (Simon Guillory) et Mathurine

²⁸⁶ FQSG *Fichier Origine*. BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Engagement en qualité de voyageur de Jean Pothier, taillandier et voyageur, à Charles Legardeur-Delisle », 1694-06-07.

²⁸⁷ BAnQ, Greffe d'Hilaire Bourguine, « Marché entre Jean Millot et Jean Baptiste Dumets taillandier; pour une enclume et autres instrument nécessaires pour le métier de taillandier », 1685-08-05 et « Marché entre Jean Millot et Jean Baptiste Dumets taillandier; pour une enclume et autres instruments nécessaires pour le métier de taillandier », 1686-06-23; Greffe d'Antoine Adhémar, « Engagement en qualité de voyageur de Jean Pothier, taillandier et voyageur, à Charles Legardeur-Delisle », 1694-06-07.

²⁸⁸ BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Conventions entre Jean Maillot. Étienne Pothier, Louis Marchand et Rene Fezeret pour faire valoir un congé pour les 8ta8as », 1683-05-16, « Conventions entre René Fezeret et Louis de Montour par lesquelles ils s'associent pour faire le voyage des 8ta8as », 1692-08-21, « Conventions entre René Fezeret et Paul Bouchard et Gilles Brossard pour un congé aux Outaouais », 1694-09-12, « Obligation par René Fezeret, Paul Bouchard et Gilles Boisset à Madeleine Just épouse de Jérôme LeGav Beaulieu », 1694-09-20 et « Accord entre René Fezeret bourgeois et Paul Bourgeois et Gilles Boisset pour le voyage des Outaouais », 1695-06-01; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Dénonciations contre les coureurs des bois », 10 au 22 mars 1678, « René Fezeret contre Marchand. Règlement d'un différend sur des fourrures venant des Illinois par l'intermédiaire de JB Pothier et L. Hébert », 1688-03-12; « Sentence rendue entre Monsieur de La Durantaye d'une part et René Fezeret d'autre part », 1691-09-22; « René Fezeret, serrurier, et Marie Carlier étaient en société avec Ignace Hubert », 1689-01-30.

²⁸⁹ James Gooding, *The Canadian Gunsmiths 1608 to 1900*, West Hill, Museum Restoration Service, 1962, p. 103; BAnQ, Greffe d'Hilaire Bourguine, « vente d'un congé par François Pougnat marchand de cette ville, à Simon Guillory armurier », 1685-03-28, « Société entre Simon Guillory et Etienne Campot pour faire valoir un congé acheté de François Pougnat pour 900 livres en castor », 1685-04-01 et « Vente de 4 x 20 arpents de terre à la Prairie de la Madeleine, par Louise Bouchard épouse de Simon Guillory présentement aux Outaouais », 1686-03-03; Greffe de Claude Maugue, « Conventions entre Charles de Couagne et Claude Tardit, et Antoine Villedieu, Joseph Loisel et Simon Guillory, pour faire valoir un congé pour les 8ta8as », 1682-04-01, « Conventions entre Simon Guillory, Pierre Mouflet, Michel Philippe Étienne et Laurent Renaud pour le voyage qu'ils vont faire aux Outaouais », 1693-09-12 et « Engagement de Gilles Deniaux, de Boucherville à Simon Guillory et Etienne Campot, pour faire le voyage aux Outaouais », 1685-04-19.

Thibault (Jean Milot) sont toutes les trois procuratrices de leurs époux. Cet acte leur confère « tout pouvoir d’agir pour luy et en son nom²⁹⁰ ». En d’autres mots, puisque les femmes mariées sont considérées mineures d’un point de vue juridique, la procuration leur permet « d’obtenir, de manière circonstancielle, le pouvoir de prendre des décisions d’une certaine importance²⁹¹ ». Cela reflète donc le rôle de ces femmes dans la gestion du patrimoine et du commerce ainsi que la confiance que leur confère leur époux. Il s’agit également d’un indice de l’ampleur des activités économiques de ces artisans, les hommes ayant besoin d’aide pour gérer les affaires du ménage. Le cas le plus évident est celui de Mathurine Thibault, l’une des premières Montréalaises à détenir le titre de marchande publique²⁹². Plutôt rare en Nouvelle-France, ce statut lui permet non seulement de prendre des décisions en l’absence de son mari, mais « de faire commerce séparément et de façon autonome²⁹³ ».

2.2 Le niveau de vie

Outre les titres et les rôles dans la société, le niveau de richesse d’un artisan lui permettait de se distinguer dans la société. Dans son analyse des inventaires après-décès des artisans du fer du XVIII^e siècle, Dominique Bouchard a démontré « une augmentation significative du niveau de vie des artisans montréalais²⁹⁴ ». Il est intéressant de refaire

²⁹⁰ BAnQ, Greffe d’Antoine Adhémar, « Procuration par Jean Milot à Mathurine Thibault », 1691-01-08 et « Procuration René Fezeret à sa femme » 1696-12-20; Greffe de Claude Mague, « Procuration de Simon Guillory à Louise Bouchard sa femme », 1682-05-23 et « Procuration du Sieur Simon Guillory à Louise Bouchard sa femme », 1689-10-15.

²⁹¹ Benoît Grenier et Catherine Ferland (2013), « Quelques longues que soit l’absence : procurations et pouvoir féminin à Québec au XVIII^e siècle », *Clio. Femmes, Genres, Histoire* [en ligne], n°37, sur le site *OpenEdition Journals*, consulté le 15 janvier 2021, <https://journals.openedition.org/clio/11053#quotation>.

²⁹² BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Affrètement d’une barque par Mathurine Thibaut, marchande publique et Jean Milot, marchand bourgeois, son époux, de Montréal, à Denis Boucher, maître de barque, de Québec », 1685-10-20.

²⁹³ Josette Brun, *Vie et mort du couple en Nouvelle-France : Québec et Louisbourg au XVIII^e siècle*, Montréal, McGill-Queen’s University Press, 2006, p. 17.

²⁹⁴ Dominique Bouchard, « La culture matérielle des canadiens au XVIII^e siècle », p. 479.

l'exercice pour les artisans du siècle précédent. Cependant, puisque notre échantillon est beaucoup plus petit et que nous disposons de seulement six inventaires après-décès, nous avons utilisé les données recueillies par le Groupe de recherche sur Montréal²⁹⁵ pour compléter l'analyse de la richesse en y ajoutant les biens immobiliers.

2.2.1 La propriété foncière

Le premier indice pour étudier le niveau de vie des artisans du métal est la propriété foncière. La possession du sol est, surtout à la fin du siècle, un bon indicateur de l'aisance financière. Toutefois, il faut prendre en considération l'évolution de la valeur marchande du territoire. En effet, le prix des emplacements augmente rapidement au fur et à mesure que croît la population. Il varie également par rapport à sa localisation dans la ville. Nous verrons plus en détail la distribution spatiale dans le chapitre 4. Il s'agit ici de simplement comparer la valeur et la superficie des propriétés foncières appartenant aux artisans.

En 1648, comme il faut assurer la survie de la colonie et défricher les terres, Maisonneuve commence à concéder des emplacements dans l'espace réservé pour la ville ainsi que des lots ruraux dans la campagne adjacente. Rapidement, quelques-unes de ces premières grandes concessions rurales sont intégrées à l'espace urbain créant quelques distorsions lorsqu'on calcule la superficie occupée. Parmi celles-ci on retrouve les terres de Pierre Gadois (père) et Robert Lecavelier²⁹⁶. En 1654, ce dernier possède environ 10% des terres concédées dans la ville (figure 2.1), ce qui équivaut à environ 367 224 pi²²⁹⁷.

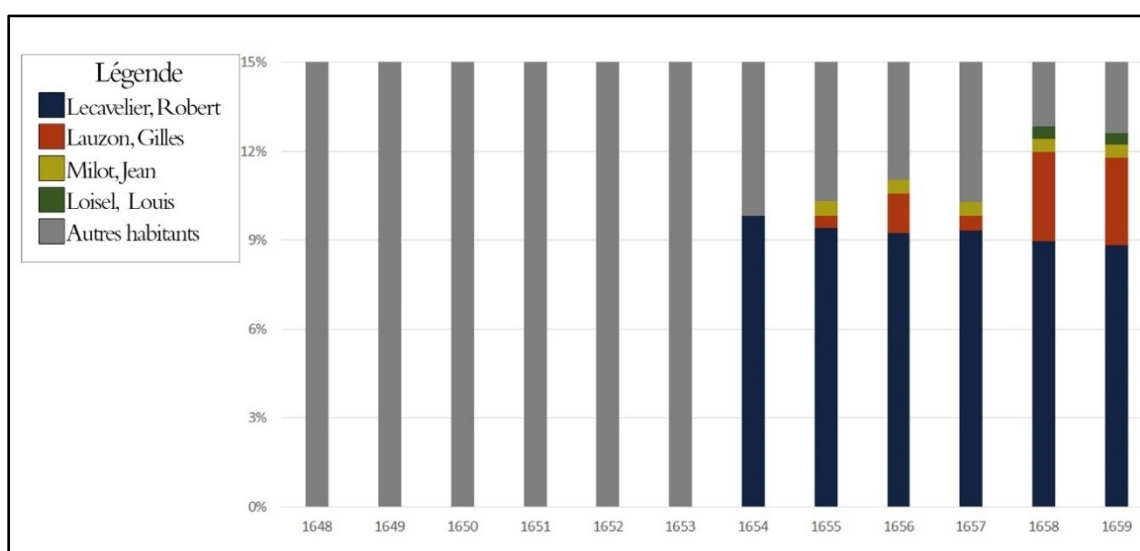
²⁹⁵ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

²⁹⁶ Robert Lecavelier a acquis son lot après son mariage avec Adrienne Vivier, veuve d'Augustin Hébert. *Ibid.*, p. 259.

²⁹⁷ Toutes les mesures de biens fonciers sont en pieds français. Afin de maintenir un dénominateur commun pour toute la période, les calculs sont faits en fonction de l'espace urbain défini par les fortifications. Une définition évolutive de l'espace urbain nécessiterait une analyse qui nous écarterait de l'étude des métiers du métal.

Premier artisan du métal à posséder un lot à Ville-Marie, il a rapidement mis à profit ses acquis en devenant l'un des premiers habitants à louer une parcelle de terre²⁹⁸. En 1655 et 1658, Gilles Lauzon, Jean Milot et Louis Loisel reçoivent également des concessions de dimensions plus petites, proportionnelles à leur localisation dans l'espace urbain. Ainsi, à la fin de l'année 1659, sur un total de 38 habitants propriétaires, ces quatre artisans du métal possèdent, près de 13% des terres concédées²⁹⁹.

Figure 2.1 Pourcentage de la superficie des terres possédées à Montréal, 1648-1659



Les couleurs dans les prochains graphiques sont significatives : bleu pour les armuriers, orange pour les chaudronniers, jaune pour les taillandiers, vert pour les serruriers, mauve pour les cloutiers.

Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

De 1648 à 1659, comme la presque totalité des habitants est propriétaire d'emplacements (55 propriétaires pour 2 locataires)³⁰⁰, la propriété foncière n'est pas un très grand indice du niveau de vie des artisans. Cela dit, ces possessions deviendront, dans les décennies suivantes, un levier économique important.

²⁹⁸ Il loua une partie de son lot à Nicolas Gosselin du 30 novembre 1657 au 2 août 1662.

²⁹⁹ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

³⁰⁰ *Ibid.*

Dès 1665, « il ne reste que trois blocs de terre non concédée sur le territoire réservé pour la ville³⁰¹ ». Seigneurs depuis 1663 et seuls maîtres de la concession du sol après le départ de Maisonneuve en 1665, les Sulpiciens réorientent le développement de la ville. Les nouvelles concessions ne font dorénavant pas plus de 8100 pi² et les grandes concessions commencent à être morcelées par les partages successoraux ou découpées par le tracé des rues en juillet 1672. De ce fait, de 1665 à 1675, le nombre d’emplacements a plus que doublé, passant de 62 à 148³⁰². Certains artisans, notamment les frères Gadois, héritent d’une partie des terres concédées à leur père, Pierre Gadois, le premier habitant de Ville-Marie.

De 1660 à 1681, les artisans du métal possèdent entre 10% et 20% des emplacements concédés (figure 2.2). Les anciens habitants (Robert Lecavelier, Gilles Lauzon, Jean Milot et Louis Loisel) et les héritiers (Pierre et Jean-Baptiste Gadois) détiennent, à eux seuls, la grande majorité de ces terres. Au moins deux d’entre eux (Lecavelier et Milot) rentabiliseront leurs acquis en louant certaines parcelles³⁰³. Les artisans devenus propriétaires après 1665, soit René Fezeret (1665), Simon Guillory (1670), Jean Bousquet (1671), Pierre Roussel (1676) et Laurent Tessier (1681) possèdent donc des lots beaucoup plus petits. Simon Guillory ne tarde toutefois pas à rentabiliser sa concession en partageant ses terres avec des locataires³⁰⁴.

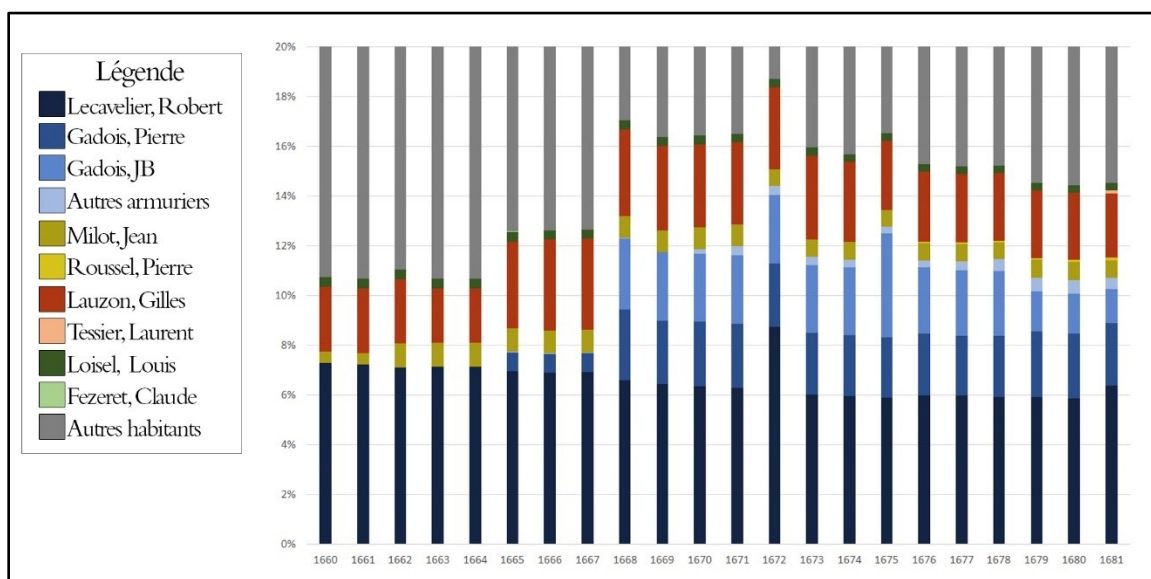
³⁰¹ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée : évolution de la forme urbaine de Montréal au XVII^e siècle », dans S. Dépatie *et al.*, *Vingt ans après Habitants et marchands. Lectures de l’histoire des XVII^e et XVIII^e siècles canadiens*, Montréal, McGill-Queen’s University Press, 1998, p. 262.

³⁰² *Ibid.*, p. 262-263.

³⁰³ Selon les données recueillies par le Groupe de recherche sur Montréal, Robert Lecavelier a eu au moins un locataire entre 1660 et 1662 et trois autres en 1665 alors que Jean Milot en a eu au moins un en 1673, 1678, 1680 et 1681 et deux en 1679. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

³⁰⁴ Il a eu au moins un locataire en 1675, soit moins de 5 ans après son acquisition, deux locataires en 1676 et trois en 1677. Notons que cela comprend uniquement les baux documentés via les actes notariés ou mentionnés lors de procès. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Figure 2.2 Pourcentage de la superficie des terres possédées à Montréal, 1660-1681

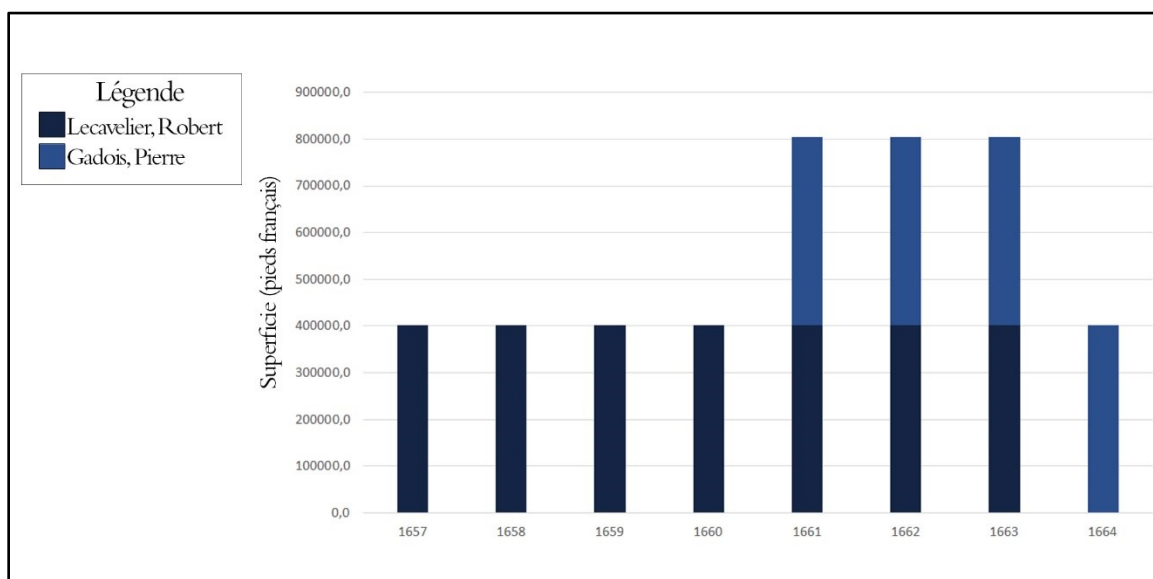


Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

Outre Robert Lecavelier qui loue une grande parcelle de terre de Pierre Gadois entre 1657 et 1663, Pierre Gadois (fils) qui a le statut d'occupant sur la terre de son père avant d'en hériter et Jean Milot qui est sous-bailleur d'une terre appartenant à Claude Robutel de Saint-André en 1669 et 1670, deux taillandiers venus s'installer à Ville-Marie, soit Michel Poirier (1673) et Martin Massé (1678), ont opté pour la location plutôt que l'achat de terre (figures 2.3 et 2.4). À la fin de l'année 1681, il y a toujours une majorité de propriétaires (181 propriétaires pour 21 locataires). Toutefois, au cours de cette période, la propriété foncière devient plus difficilement accessible pour les nouveaux arrivants. Les terrains situés près de la place où a lieu la foire des fourrures sont très convoités et sont vendus à prix forts³⁰⁵.

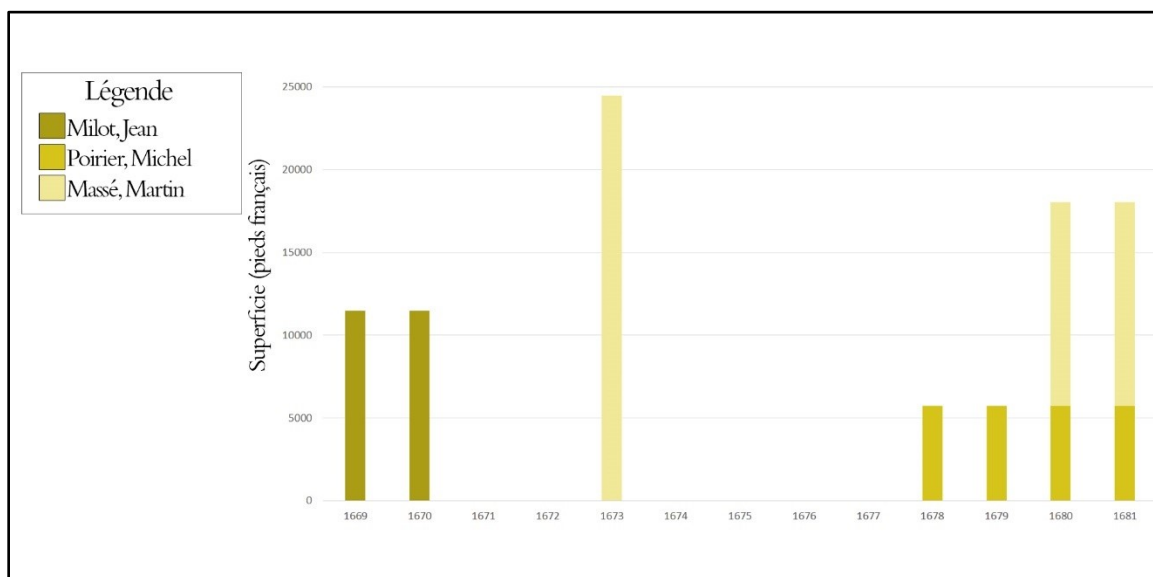
³⁰⁵Nous aborderons davantage ce sujet dans le chapitre 4. M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 271.

Figure 2.3 Superficie de terres louées par les artisans du métal à Montréal, 1657-1664



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

Figure 2.4 Superficie de terres louées par les artisans du métal à Montréal, 1669-1681



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

Il est toutefois difficile d'évaluer le niveau de vie des artisans par la seule possession de terres. En effet, bien que la valeur des emplacements augmente, les terres en soi ne rapportent pas nécessairement un revenu au propriétaire qui lui permettrait

d'augmenter son niveau de vie sauf si celui-ci décide de la louer ou de la vendre. Loin d'être tentés de s'en départir, les anciens habitants semblent vouloir morceler leurs emplacements « qu'au profit de membres de leur parenté³⁰⁶ ». Cela dit, l'accès facile à la propriété foncière au début de l'établissement a certainement aidé les premiers habitants de Ville-Marie à se créer un levier économique considérable.

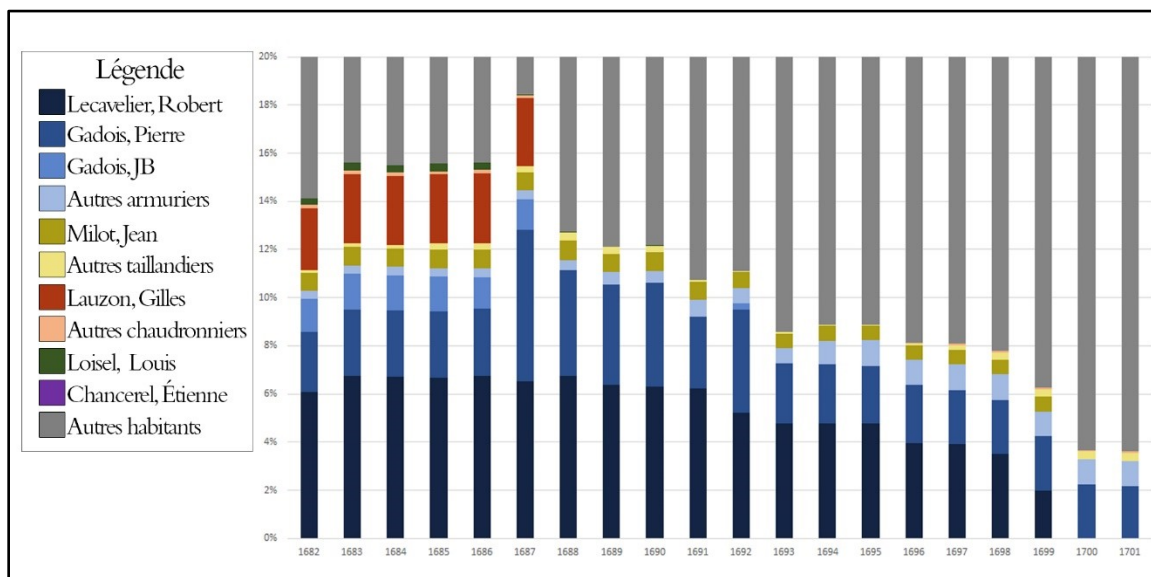
Au cours des années 1680 et 1690, on assiste à une flambée des prix des emplacements, surtout ceux autour de la Place du Marché. Par exemple, en 1685, Martin Massé obtient un lot d'environ 600 pi² pour la somme de 1000 #³⁰⁷. La construction de la palissade, amorcée en 1685, a contribué à la hausse des prix des terres à l'intérieur de l'enceinte. À cette époque, les seigneurs et les administrateurs font pression sur les grands propriétaires terriens pour qu'ils morcellent leurs emplacements. La figure 2.5 démontre clairement qu'à partir de 1688 la superficie totale des lots appartenant aux artisans du fer diminue considérablement. Outre les terres de Gilles Lauzon qui ont été partagées après son décès en 1687, nous remarquons que plusieurs artisans commencent à diviser et vendre leurs possessions. Jean-Baptiste Gadois se départit de la totalité de ses propriétés foncières à Ville-Marie entre 1675 et 1688³⁰⁸.

³⁰⁶ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 273.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 272; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

³⁰⁸ Il en récupérera une partie pendant quelques mois en 1692 après une annulation de vente. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Figure 2.5 Pourcentage de la superficie des terres concédées à Montréal, 1682-1701



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

Robert Lecavelier et Pierre Gadois commencent également à vendre quelques parcelles, mais en gardent une bonne quantité afin d'y bâtir et de les mettre à profit en les louant³⁰⁹. Jean Milot, installé à Lachine depuis les années 1670, loue également plusieurs de ses propriétés urbaines. Il a au moins un locataire de 1682 à 1699 (année de son décès) et en a jusqu'à 5 entre 1693 et 1698. Au moins deux autres armuriers (René Fezeret et Simon Guillory) et un taillandier (Martin Massé) mettent également à profit leurs possessions en les louant³¹⁰.

Enfin, durant cette période, dix nouveaux artisans, principalement des armuriers et des taillandiers, deviennent propriétaires d'un petit lot dans l'enceinte de la ville : les

³⁰⁹ Robert Lecavelier a eu au moins un locataire en 1693 et 1694 et deux en 1695. Pierre Gadois, qui a fait construire trois maisons en 1687, a loué plusieurs de ses propriétés. Il a eu au moins un locataire entre 1689 et 1700 et il en a eu jusqu'à 4 en 1697 et 1698. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

³¹⁰ René Fezeret aura, de façon sporadique, au moins 1 à 2 locataires entre 1683 et 1698. Simon Guillory aura au moins un locataire en 1682, 1686 et 1687 et Martin Massé partagera sa petite parcelle avec au moins un locataire en 1699. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

armuriers Jean Guy, Olivier Quesnel, Guillaume Lecavelier et Pierre Prudhomme; les taillandiers Jean-Baptiste Demers, Martin Massé et Jean Drapeau et le cloutier Étienne Chancerel. La moyenne des lots achetés est d'environ 5000 pi², mais la médiane est d'environ 2100 pi². Comme nous le verrons dans les chapitres 3 et 4, Jean Guy, Martin Massé et Étienne Chancerel ont préféré acheter de petits lots bien situés, alors que Guillaume Lecavelier et Pierre Prudhomme, qui ont déjà un réseau bien établi à Ville-Marie, réussissent à accumuler respectivement environ 7400 pi² et 24 000 pi² en lotissement urbain³¹¹.

C'est également à partir de 1688 qu'on voit de plus en plus d'artisans du métal louer des emplacements dans la ville. Le nombre de locataires triple presque durant cette période : on passe de 15 locataires (pour 121 propriétaires) en 1682 à 43 locataires (pour 267 propriétaires) en 1701³¹². Parmi les artisans du métal, on passe de 0% de locataire en 1688 à près de 20% en 1701 et la proportion a même monté à 26,7% de locataires en 1697. La figure 2.6 montre également que ces arrivants ont des spécialités variées. Outre les armuriers et les taillandiers³¹³, on retrouve parmi les nouveaux locataires un chaudronnier (Séraphin Lauzon), un cloutier (Étienne Chancerel) et un orfèvre (Marc-Antoine Oliver)³¹⁴.

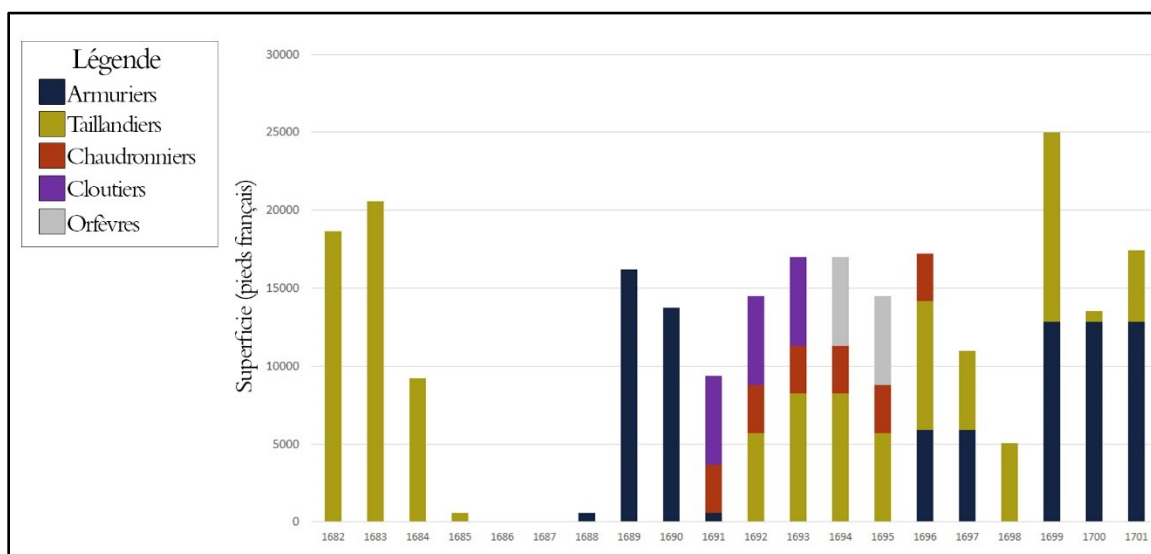
³¹¹ Jean Guy, Martin Massé et Étienne Chancerel acquièrent de petits lots tout près de la Place du Marché, Guillaume Lecavelier achète plutôt une partie du lot de Robert Lecavelier sur la rue Notre-Dame et Pierre Prudhomme réussit à mettre la main par mariage sur une assez grande concession tout près de la porte à l'ouest de la rue Saint-Paul. La famille Prudhomme possède aussi une terre située juste à l'ouest de la ville. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

³¹² Il faut mentionner que plusieurs parcelles comptent plus d'un propriétaire, surtout celles indivisées et possédées par le veuf ou la veuve et les enfants, gonflant ainsi artificiellement l'écart entre le nombre de propriétaires et de locataires. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

³¹³ Les armuriers sont représentés dans le graphique par la couleur bleue, soit Pierre Prudhomme, Yves Pinet, Yves Lecompte, Simon Guillory et Jean Guy et les taillandiers par la couleur jaune, soit Jean Pothier, Joseph Parent Jean-Baptiste Bizet, Jean Drapeau, René Bouchard, Michel Poirier, Martin Massé et Jean Milot.

³¹⁴ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

Figure 2.6 Superficie des terres louées par les artisans du métal à Montréal, 1682-1701



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Bien sûr, les artisans du corpus n'ont pas seulement possédé des terres à l'intérieur de la ville. Plusieurs d'entre eux ont aussi possédé des censives à la campagne, tels que Prudhomme et Lauzon. Rappelons-nous que Jean Milot a acquis l'arrière-fief de Lachine en 1669 et que René Fezeret a reçu la seigneurie de Saint-Charles en août 1701³¹⁵. Cela dit, comme l'a démontré Louise Dechêne : « les fiefs ne rapportent rien tant qu'ils ne sont pas raisonnablement peuplés et, surtout, tant que les propriétaires n'ont pas mis en valeur leur réserve, construit des moulins et autres investissements³¹⁶ ». Il ne s'agit donc pas nécessairement d'une source de revenus ou d'un moyen d'augmenter son niveau de vie.

Comme l'ont soulevé P.A. Linteau et J.C. Robert, l'investissement foncier est une activité commerciale qui a longtemps été négligée dans l'historiographie³¹⁷. Cette analyse de la propriété foncière nous montre bien que les premiers habitants de Ville-Marie, peu

³¹⁵ Jean Cournoyer, *La mémoire du Québec*.

³¹⁶ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 381.

³¹⁷ Paul-André Linteau et Jean-Claude Robert, « Propriété foncière et société à Montréal : une hypothèse », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.28, n°1, 1974, p. 45.

importe leur classe sociale, ont été privilégiés en recevant de grands lopins de terre tout près de l'espace réservé pour la ville. Certains d'entre eux (surtout Robert Lecavelier, Jean Milot et les héritiers de Pierre Gadois) ont su faire fructifier leurs acquisitions en louant plusieurs de leurs parcelles³¹⁸. Retenons également que la très grande majorité des propriétaires sont soit armuriers ou taillandiers (parfois les deux). La hausse des prix des emplacements à partir des années 1680 a certainement permis à certains artisans-propriétaires de s'enrichir, mais a rendu l'accès à la propriété beaucoup plus difficile pour les nouveaux arrivants.

2.2.2 Le bâti

L'analyse de l'habitat nous donne également certains indices sur le niveau de vie des artisans. Grâce à la base de données Adhémar, il est possible de comparer les bâtiments par rapport à la superficie au sol, les matériaux utilisés et le nombre d'étages. Les principales limites de cet outil sont les données incomplètes et lacunaires. En effet, vu la nature des sources utilisées (principalement les actes notariés), il est impossible de faire une liste exhaustive des biens immobiliers de cette époque. Cela dit, les données actuelles nous permettent de comparer plusieurs des artisans propriétaires. Rappelons toutefois que cet échantillon ne prend qu'en considération le bâti situé à l'intérieur de la ville.

Trois types de données reliées aux biens immobiliers nous permettent d'estimer le niveau de vie des artisans. Tout d'abord, la présence de plusieurs bâtiments sur un lot laisse

³¹⁸ La location permettait aux jeunes hommes et aux nouveaux arrivants de cultiver une terre déjà défrichée en poursuivant le défrichement de leur propre parcelle. D'après les recherches de Dechêne, en 1697, environ 20% des exploitations sont en faire-valoir indirect. Les bailleurs sont principalement les seigneurs, les communautés religieuses, les officiers civils et militaires ainsi que les marchands, les artisans et les voyageurs fortunés. Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 280-282; Sylvie Dépatie, « Le faire-valoir indirect au Canada au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.72, n°2, 2018, p. 7.

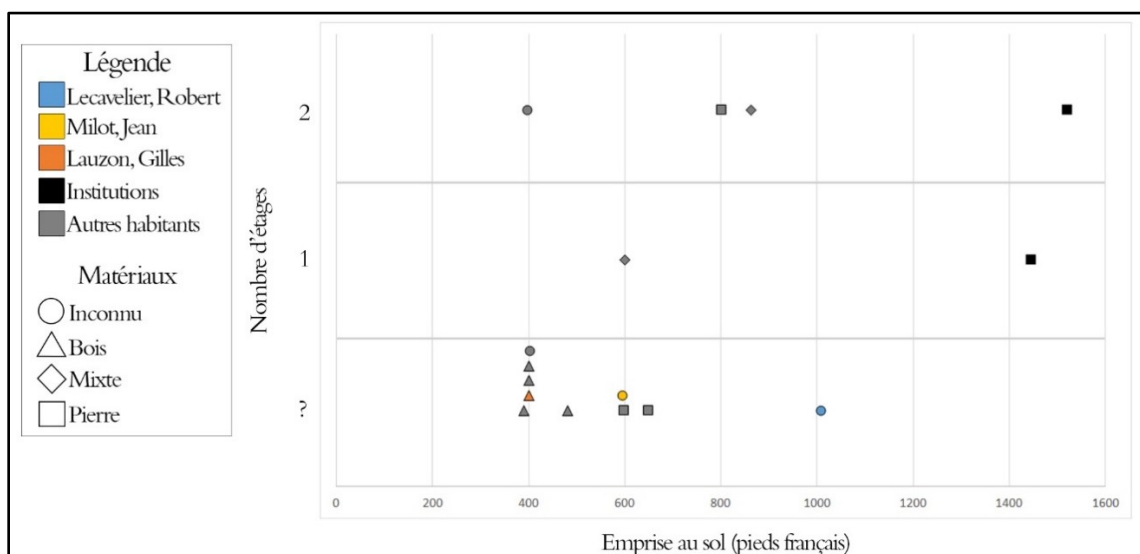
présager une plus grande aisance financière. Ensuite, il va de soi que la taille des maisons est un reflet direct du confort des artisans. Il est possible d'estimer la superficie habitable grâce aux données de l'emprise au sol et du nombre d'étages. Enfin, les matériaux utilisés nous permettent d'estimer le niveau de richesse des habitants. En effet, bien que la pierre soit préférable au bois à plusieurs égards (plus solide, moins inflammable et moins tributaire des gels et dégels), ce type de construction est beaucoup plus dispendieux.

De 1648 à 1659, il y a encore peu de bâtiments appartenant à des particuliers à Ville-Marie. Sur les quatre artisans du métal propriétaires répertoriés, nous avons retracé les informations pour seulement trois maisons, soit celles de Robert Lecavelier, de Gilles Lauzon et de Jean Milot³¹⁹ (figure 2.7). Outre l'habitation en bois de Lauzon, nous ne disposons pas des informations reliées aux matériaux utilisés. En revanche, la superficie au sol devient un bon élément de comparaison. À la fin de 1659, la moyenne de l'emprise au sol est de 570 pi² si on ne prend pas compte des bâtiments appartenant aux communautés religieuses. La maison de Milot représente bien la moyenne de cette époque avec une superficie de 595 pi². Lauzon, pour sa part, possède une des plus petites maisons (400 pi²). À l'inverse, c'est Lecavelier qui a la plus grande maison à cette époque avec une emprise au sol de 1008 pi²³²⁰.

³¹⁹ En 1659, il y avait entre 15 et 20 maisons à Ville-Marie. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

³²⁰ Comme nous ne disposons pas des données sur le nombre d'étages pour toutes les maisons, ces résultats sont relatifs. Par exemple, si la maison de Gilles Lauzon possède deux étages, la superficie habitable double alors à environ 800 pi². Cependant, lorsqu'une maison a plus d'un étage, les documents le mentionnent, ce qui suggère qu'à défaut de mention spécifique, on peut supposer qu'une maison a un seul étage.

Figure 2.7 Description du bâti montréalais connu, 1642-1659



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

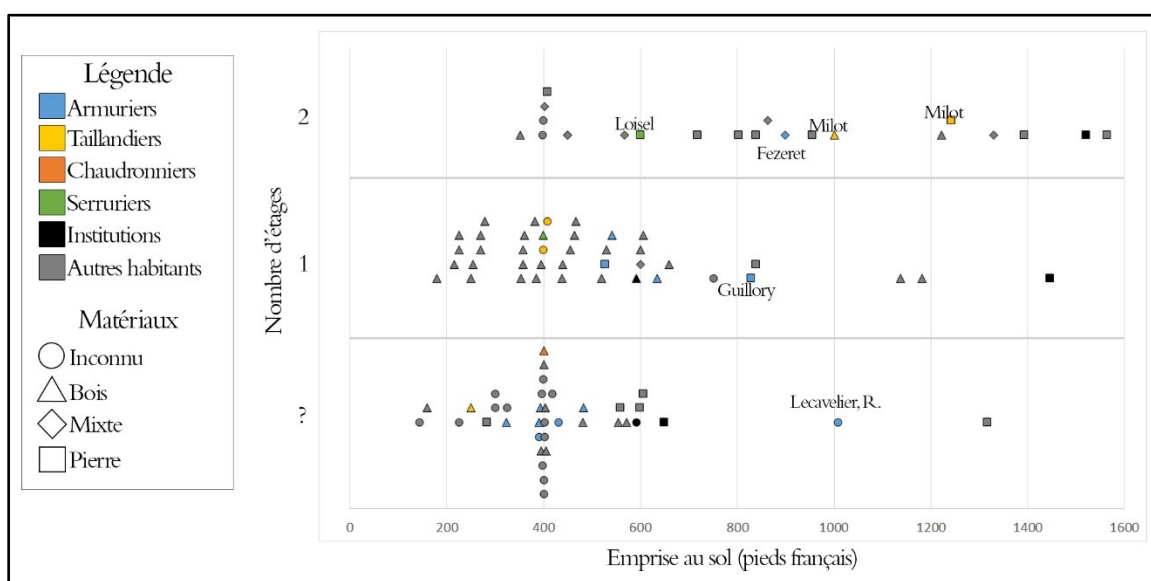
De 1660 à 1681, on a retracé une centaine de maisons à Ville-Marie. De celles-ci, environ 20 ont appartenu, au moins pendant quelques années, aux artisans du corpus³²¹. La figure 2.8 démontre que la majorité d'entre elles consistent en de petites habitations de bois mesurant moins de 500 pi² sur un étage. La plupart des artisans propriétaires ont possédé une ou deux maisons de cette catégorie. Les armuriers Guillory, Fezeret et Bousquet ainsi que le serrurier Loisel habitent des maisons qui mesurent entre 500 et 1000 pi² dont quelques-unes sont construites en pierre. Lecavelier possède toujours sa grande maison de bois, mais c'est Jean Milot qui ressort du lot puisqu'en 1663 il dispose d'une grande maison de deux étages en bois et qu'il en fait construire une en maçonnerie en 1676³²². Cela illustre bien son aisance financière. En effet, pendant la même période, il y a seulement trois autres

³²¹ Ces chiffres ne tiennent pas compte des destructions. De ce fait, en 1681, il y avait 57 maisons sur le territoire de la ville dont 17 appartenaient aux artisans du métal.

³²² C'est sans compter la grande maison et boutique de forge qu'il a fait construire à Lachine en 1672. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*; BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Marché entre Jean Milot et Pierre Lybaut, Mathurin Collin et LaRoche », 1676-06-28. BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Marché de maçonnerie entre Gilles Devennes, Urbain Brossard et Michel Bouvier, massons et Jean Milot » 1672-02-22.

maisons de cette envergure³²³, soit celles de l'aubergiste Isaac Nafrechou, du chirurgien Jean Martinet de Fondblanche et de l'officier et marchand Daniel Greysolon Dulhut qui a aussi appartenu au négociant Jean-Jacques Patron³²⁴.

Figure 2.8 Description du bâti montréalais connu, 1660-1681



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

Pour la période suivante, de 1682 à 1701, nous avons dénombré 295 habitations dont 45 ont appartenu à un ou plusieurs des artisans du corpus³²⁵. Selon les données illustrées dans la figure 2.9, la majorité des maisons de cette époque sont toujours en bois mesurant moins de 500 pi² avec un ou deux étages. Presque tous les artisans propriétaires de cette période possèdent une maison ou deux correspondants à ces caractéristiques (Pierre Gadois en a cinq). On remarque également une hausse de la surface habitable : il y a une plus grande proportion de maisons avec une emprise au sol de plus de 500 pi² dont

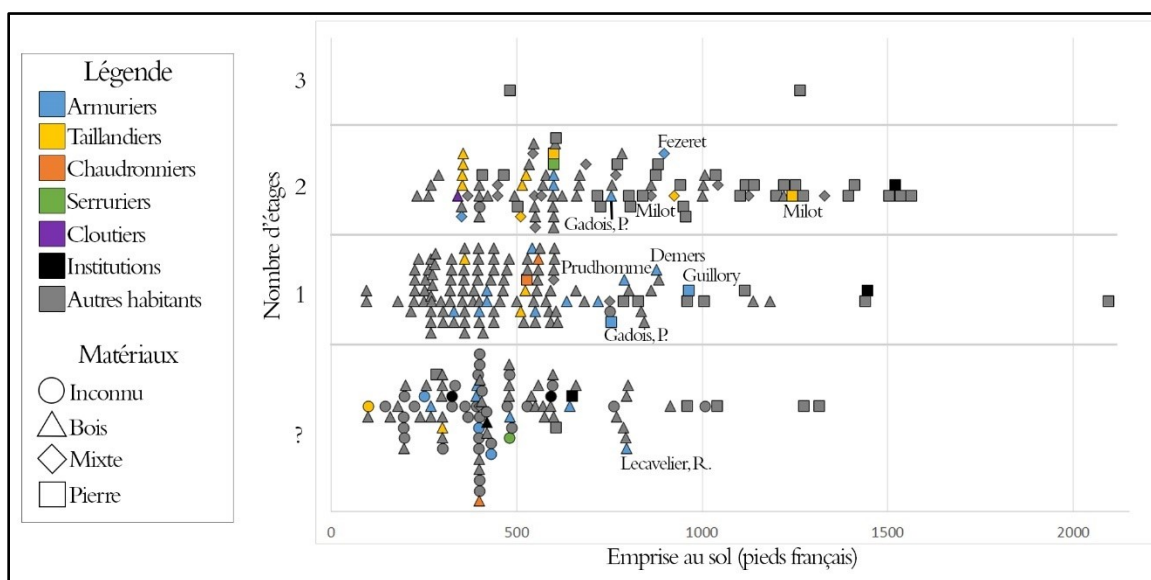
³²³ À l'exception du Séminaire et de l'Hôtel-Dieu.

³²⁴ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

³²⁵ Ces chiffres ne tiennent pas compte des destructions. De ce fait, en 1701, il y avait 236 maisons sur le territoire de la ville dont 18 appartenaient aux artisans du métal.

plusieurs possèdent deux étages. La pierre est également beaucoup plus utilisée. L'ordonnance de l'intendant Bochart en juin 1688 semble donc avoir eu un impact sur l'habitation à Ville-Marie³²⁶. Laurent Tessier, Louis Loisel, Jean Drapeau, Pierre Gadois et Simon Guillory ont tous possédé au moins une maison en maçonnerie avec une superficie située entre 500 et 1000 pi². Les maisons de plus de 1000 pi² sont passées de 9 à 30 durant cette période. Toutefois, à l'exception des maisons déjà existantes de Milot, aucun autre artisan du corpus n'a acquis de demeure de cette taille.

Figure 2.9 Description du bâti montréalais connu, 1682-1701



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

L'analyse des biens immobiliers des artisans nous permet de constater que la plupart d'entre eux possèdent des maisons assez typiques pour l'époque (en bois avec une superficie d'environ 500 pi²). Cependant, quelques artisans ressortent du lot. Robert

³²⁶ Dans cette ordonnance, en plus de limiter la taille des emplacements à l'intérieur de l'enclos urbain à un arpent, les propriétaires étaient tenus d'y faire bâtir une maison de pierre et maçonnerie ou de gros bois. « Ordonnance de M. l'intendant pour les emplacements », 15 juin 1688, dans M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 274.

Lecavelier est le premier habitant, en 1654, à habiter une maison d'une superficie dépassant 1000 pi². Pierre Gadois et Simon Guillory possèdent plusieurs propriétés simultanément, dont quelques-unes en pierre, leur permettant d'en mettre en location. Jean Milot construit et loue également de nombreuses maisons sur ses lots, mais ce qui le distingue est la taille et les matériaux utilisés (plus de 1000 pi², 2 étages, pierre). Ses activités en tant que marchand semble être bénéfique puisque, de tous les artisans propriétaires à Ville-Marie entre 1648 et 1701, il semble être l'artisan avec le niveau de vie le plus élevé.

2.2.3 Les biens meubles

L'inventaire après décès, document notarié réalisé après la mort d'un conjoint d'une communauté de biens, est une source privilégiée pour étudier le niveau de vie d'un individu. Il nous donne en effet un aperçu des possessions matérielles d'une famille à un moment précis. Outre l'énumération et l'estimation des biens mobiliers, on y retrouve aussi, la plupart du temps, la liste des biens immobiliers ainsi que les dettes de la communauté. Bien qu'il s'agisse d'une source riche en informations, ce document pose des problèmes d'ordre méthodologique : il n'est pas représentatif de l'ensemble de la population (il représente davantage les groupes les plus fortunés), on peut douter de l'exactitude de certaines déclarations (certains habitants pouvaient dissimuler du matériel) et il peut y avoir beaucoup de variations dans les estimations³²⁷.

L'analyse et la comparaison d'un grand nombre d'inventaires peuvent, en partie, éliminer certaines de ces distorsions³²⁸. Malheureusement, nous avons retrouvé seulement

³²⁷ Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot, « Les inventaires après-décès à Montréal au tournant du XIX^e siècle : préliminaires à une analyse », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.30, n°2, 1976, p. 176-183. Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 378-379.

³²⁸ Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot, « Les inventaires après-décès à Montréal », p. 182.

neuf inventaires après-décès dont deux concernant les mêmes ménages et un autre complètement illisible³²⁹. Ainsi, nous ne disposons que de six inventaires pour 29 artisans, soit ceux de Jean Milot après le décès de sa première épouse (1663), de Laurent Tessier (1689), de Jean-Baptiste Demers (1691), de Séraphin Lauzon (1697), de Jean-Baptiste Pothier (1733) et de Jean Drapeau (1734)³³⁰. Il s'agit donc d'un taux de représentativité de 20%.

Nous avons utilisé deux méthodes d'analyses pour comparer les inventaires : l'indice de niveaux de vie et les niveaux de fortune. Les niveaux de fortune nous donnent un aperçu global de la richesse des individus à un moment précis. Toutefois, puisque la valeur de la monnaie a subi plusieurs variations durant cette période (1663 à 1734), il est plus hasardeux de se baser uniquement sur cet élément de comparaison. Nous avons donc fait appel à l'indice de niveau de vie mis au point par Micheline Baulant et adapté à la réalité de la Nouvelle-France par John Dickinson et Christian Dessureault. Cet outil de calcul nous permet d'évaluer les conditions matérielles et le mode de vie de ces six ménages en éliminant le problème de l'inflation et de la variation des prix³³¹.

³²⁹ Nous avons retrouvé deux inventaires après-décès pour Jean Milot. Le premier après le décès de sa première épouse en 1663 et le second après son décès à lui, en 1699. Puisque le deuxième inventaire est beaucoup plus court et incomplet, nous avons choisi l'inventaire de 1663. Nous disposons également de deux inventaires pour Jean-Baptiste Pothier, l'un après son décès en 1733 et l'autre après le décès de son épouse. Nous avons privilégié le premier, puisque plus complet. Enfin, nous avons également retracé l'inventaire après-décès de Martin Massé. Malheureusement, il était illisible. On peut toutefois supposer qu'il ne possédait pas beaucoup de biens puisque celui-ci ne faisait que trois pages.

³³⁰ BAnQ, Greffe de Benigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinsson et Jean Milot », 1663-07-06; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens et meubles de feu Anne Lemire, épouse de Laurent Tessier », 1689-08-02; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Marie-Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demers », 1691-02-09; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Séraphin Lauzon », 1697-06-08; Greffe de Jean-Baptiste Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Marie Massé, veuve de Jean Pothier, marchand bourgeois », 1733-02-23; Greffe de Charles-François Coron, « Inventaire des biens de la communauté des défunts Jean Drapeau et Madeleine Pillet », 1734-03-27.

³³¹ Dominique Bouchard, « La culture matérielle des canadiens au XVIII^e siècle », p. 482.

L'indice de niveau de vie regroupe 80 éléments répartis en cinq catégories : première nécessité, vie domestique, confort, civilisation et luxe. Les deux premières catégories regroupent les objets d'usage quotidiens alors que les trois autres relèvent davantage du « superflu³³² ». Chaque série obtient une note sur 20 (selon la présence ou l'absence des objets) permettant ainsi une meilleure comparaison des inventaires.

À la lecture du tableau 2.1, nous constatons que Jean-Baptiste Pothier a un niveau de vie beaucoup plus élevé que celui des autres artisans (71% pour une moyenne d'environ 43%). En effet, il détient presque tous les items des deux premières catégories, sa maison est décorée (tapisserie, tapis, rideaux, tableaux, miroirs, etc.) et il possède une grande quantité d'objets de luxe, comme une calèche, une horloge et 58 livres pesants d'argenterie³³³. Rappelons-nous qu'il a activement participé à la traite des fourrures. Il y a peut-être fait fortune puisque, au cours du XVIII^e siècle, il semble avoir délaissé son travail d'artisan pour se consacrer à ses activités marchandes. Cet inventaire illustre donc le niveau de vie d'un marchand et non celui d'un artisan du métal.

³³² Cécile Verdoni, *Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal*, p. 79.

³³³ BAnQ, Greffe de Jean-Baptiste Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Marie Massé, veuve de Jean Pothier, marchand bourgeois », 1733-02-23.

Tableau 2.1 Le niveau de vie des artisans du métal à Montréal au XVII^e siècle

	Première nécessité		Vie domestique		Confort		Civilisation		Luxe		Total
	11	20	15	20	16	20	16	20	11	20	100
Jean Milot (1663)	10	18,18	10	13,33	3	3,75	2	2,5	0	0	37,76
Laurent Tessier (1689)	11	20	10	13,33	3	3,75	5	6,25	1	1,81	45,14
Jean-Baptiste Demers (1691)	10	18,18	6	8	2	2,5	2	2,5	1	1,81	32,99
Séraphin Lauzon (1697)	10	18,18	7	9,33	4	5	1	1,25	0	0	33,76
Jean-Baptiste Pothier (1733)	11	20	14	18,66	9	11,25	8	10	6	10,9	70,81
Jean Drapeau (1734)	11	20	9	12	2	2,5	1	1,25	0	0	35,75
Moyennes		19,09		12,44		4,79		3,96		2,42	42,70

Sources : BAnQ, Greffe de Benigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinsson et Jean Milot », 1663-07-06; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens et meubles de feu Anne Lemire, épouse de Laurent Tessier », 1689-08-02; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Marie-Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demers », 1691-02-09; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Séraphin Lauzon », 1697-06-08; Greffe de Jean-Baptiste Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Marie Massé, veuve de Jean Pothier, marchand bourgeois », 1733-02-23; Greffe de Charles-François Coron, « Inventaire des biens de la communauté des défunts Jean Drapeau et Madeleine Pillet », 1734-03-27. Pour la grille d'évaluation du niveau de vie, voir l'annexe B.

Les autres artisans se situent à un niveau de vie similaire (l'indice variant entre 33% et 45%). Ils possèdent la quasi-totalité des objets de première nécessité (il manque parfois un item) et un nombre très variable d'objets de la vie domestique. Si l'on exclut Jean-Baptiste Pothier, la moyenne de cette catégorie est de 11/20. Jean Milot et Laurent Tessier possèdent tous les deux 10 des 15 objets alors que Jean Drapeau, Séraphin Lauzon et Jean-Baptiste Demers en possèdent respectivement 9, 7 et 6. C'est donc Demers qui semble avoir le niveau de vie le plus bas suivi de près par Séraphin Lauzon. Outre les limites induites par la source elle-même, l'âge au décès peut, en partie, expliquer les résultats pour Demers. En effet, celui-ci est décédé à l'âge de 29 ans. Il n'a donc peut-être pas eu le temps d'accumuler autant de biens matériels³³⁴. Cela dit, l'âge n'explique pas à lui seul ces résultats. Laurent Tessier est également décédé à un très jeune âge (32 ans).

Sur une période d'observation relativement brève et dans une catégorie socioprofessionnelle homogène, le sous-indice de la vie domestique devrait être relativement stable³³⁵. Or, nos résultats traduisent des conditions de vie très variées. D'après Bouchard, la compétence professionnelle a un impact important sur les résultats de ce sous-indice. Les artisans spécialisés sont « mieux équipés » que les forgerons de campagne³³⁶. Malheureusement, puisqu'elle n'a pas pris en compte les spécialités des artisans dans son analyse³³⁷, il nous est impossible de comparer nos résultats. Quoiqu'il

³³⁴ Dominique Bouchard a d'ailleurs démontré que l'âge joue un rôle non négligeable sur les résultats. Les personnes plus âgées n'ont pas les mêmes goûts ou habitudes, les couples âgés risquent de s'être dépouillés pour aider leurs enfants et les jeunes couples mettent plusieurs années à s'installer. Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal, 1730-1750 », p. 19-20.

³³⁵ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal, 1730-1750 », p. 65.

³³⁶ *Ibid.*, p. 66.

³³⁷ Dominique Bouchard n'a pas pris en compte les spécialités des artisans. À l'aide des listes d'outils, elle a divisé son échantillon en deux catégories : les forgerons de campagne (non spécialisés) et les spécialistes urbains. *Ibid.*, p. 33-34 et 66.

en soit, notre échantillon est trop petit et les facteurs socio-démographiques (âge, profession, année de l'acte) ont trop d'impact pour nous permettre de catégoriser les artisans.

D'ailleurs, lorsqu'on étudie la présence des objets dits « superflus », les résultats diffèrent. Séraphin Lauzon possède plus d'objets de confort que la moyenne (comme des oreillers et une armoire) et Demers détient deux objets de la catégorie « civilisation » et un objet de luxe, soit le tournebroche. La présence de cet item peut toutefois biaiser les résultats. En effet, bien qu'il soit considéré luxueux de détenir un tournebroche, Demers est un taillandier. Cet objet peut donc être plus facilement accessible pour lui.

De manière générale, en excluant l'inventaire de Pothier, la moyenne de l'indice de niveau de vie des artisans du métal du XVII^e siècle est de 37%, soit légèrement sous la moyenne des artisans du fer au début du XVIII^e siècle (43%)³³⁸. Cela dit, il s'agit d'un indice élevé pour le XVII^e siècle, dépassant le niveau de vie des boulangers du XVIII^e siècle (35,46%) et celui de la paysannerie (29,65% entre 1740 et 1749)³³⁹. Cela témoigne « de la prospérité des métiers du fer par rapport aux autres [artisans]³⁴⁰. »

Bien que l'analyse des niveaux de vie nous permette de comparer les artisans sans tenir compte de la variation des prix, cet outil a ses limites. Il est possible de dégager une certaine tendance, mais il est impossible de tirer des conclusions convaincantes avec un échantillon aussi petit. Il serait beaucoup plus pertinent de comparer les artisans du métal

³³⁸ D'après les analyses statistiques de Dominique Bouchard, la moyenne de l'indice de niveau de vie des artisans du métal au XVIII^e siècle est de 43,41% pour la période 1730-1750 et 48,68% pour la période 1770-1780. *Ibid.*, p. 60.

³³⁹ Cécile Verdoni, *Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal*, p. 88-89; Robert Lamonde, « Les boulangers à Montréal, de la fondation à 1750. Étude d'histoire socio-économique », p. 61.

³⁴⁰ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal, 1730-1750 », p. 91.

en général avec le reste de la population ou analyser l'évolution du niveau de vie dans le temps comme l'a fait Dominique Bouchard. Nous remarquons qu'à petite échelle, les choix de vie, l'âge et l'occupation ont un impact immense sur les résultats. La présence d'un seul objet peut grandement faire varier la moyenne et complique l'interprétation des résultats. De plus, la grille ne permet de relever que la variété des biens meubles et non pas leur quantité. Comme le dit Dominique Bouchard, « la quantité n'est pas forcément le signe d'une meilleure qualité de vie³⁴¹ ». Cependant, la présence d'un même objet en plusieurs exemplaires peut tout de même être un indice d'une plus grande aisance financière³⁴². C'est pour ces raisons que nous avons également utilisé les niveaux de fortune.

Le tableau 2.2 nous permet de constater que Pothier possède une fortune considérable. La valeur totale de ses biens meubles monte à près de 3500 #, soit plus du double de la valeur des biens de Milot en 1663 (1471 #) et jusqu'à sept fois plus que la valeur totale des biens de Séraphin Lauzon en 1697 (488 #). Si l'on ajoute l'estimation des propriétés foncières, des bâtiments et des dettes, la fortune de Pothier, s'élève à 10 000 #, 3753 # pour Tessier et 892 # pour Drapeau. La fortune totale de Jean Milot s'élève également à 10 000 #, mais 90% repose sur ses possessions foncières et immobilières, un élément qui n'est pas pris en considération dans l'indice de niveau de vie. Malheureusement, nous ne disposons pas de la valeur immobilière de Demers et Lauzon.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 18.

³⁴² Rappelons que l'indice de niveau de vie ne résout pas le problème de l'évaluation de la richesse individuelle, mais permet seulement de comparer les différents groupes sociaux sur l'appréciation des conditions de vie et du bien-être matériel. *Ibid.*, p. 18-19.

Tableau 2.2 La fortune des artisans du métal à Montréal au XVII^e siècle

		J. Milot (1663)		L. Tessier (1689)		J-B Demers (1691)		S. Lauzon (1697)		J-B Pothier (1733)		J.Drapeau (1734)	
		Livres	Sols	Livres	Sols	Livres	Sols	Livres	Sols	Livres	Sols	Livres	Sols
Mobilier	Biens de consommation												
	Meubles	57	0	48	10	34	10	73	0	881	11	43	13
	Ustensiles de ménage	121	10	123	4	91	2	103	15	779	3	68	17
	Vêtements et textiles	103	10	38	5	56	0	76	10	0	0	0	0
	Superflus (décorations, lecture)	0	0	16	5	2	0	0	0	148	0	0	0
	Objets de luxe (argenterie, calèche)	0	0	20	0	0	0	0	0	855	13	0	0
	Défense (fusil)	5	0	16	0	6	0	30	0	0	0	0	0
	Biens de production												
	Outils de forge	288	0	255	0	410	0	100	0	18	10	180	10
	Autres outils	4	0	165	5	18	0	5	0	205	100	66	10
	Stocks												
	Matière première	407	10	16	0	90	30	0	0	72	0	0	0
	Marchandises et inventaires	214	22	52	0	11	10	0	0	2	15	0	0
Immobilier	Cheptel	270	0	0	0	0	0	100	0	475	4	256	0
	Numéraire	0	0	0	0	72	6	0	0	0	0	0	0
	Terres et bâtiments	9144	0	3188	10	?	?	?	?	5500	0	200	0
Créances	Dettes Actives	794	17	336	88	435	7	0	0	3929	10	0	0
	Dettes Passives	984	12	526	2	240	2	0	0	2877	2	76	12
Totaux	Total Biens meubles	1471	12	750	9	792	18	488	5	3447	16	615	10
	Total Immobilier	9144	0	3188	10	?	?	?	?	5500	0	200	0
	Total Créances	-189	-15	-185	-14	195	5	0	0	1052	8	76	12

Sources : BAnQ, Greffe de Benigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinsson et Jean Milot », 1663-07-06; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens et meubles de feu Anne Lemire, épouse de Laurent Tessier », 1689-08-02; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Marie-Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demers », 1691-02-09; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Séraphin Lauzon », 1697-06-08; Greffe de Jean-Baptiste Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Marie Massé, veuve de Jean Pothier, marchand bourgeois », 1733-02-23; Greffe de Charles-François Coron, « Inventaire des biens de la communauté des défunts Jean Drapeau et Madeleine Pillet », 1734-03-27.

Il est également intéressant d'étudier la répartition de la fortune dans différentes catégories de biens. Tout d'abord, il semble, en effet, que Jean-Baptiste Pothier ait délaissé ses activités artisanales au cours du XVIII^e siècle. La quasi-absence d'outils de forge dans son inventaire en témoigne³⁴³. À l'inverse, plus de la moitié de la valeur des biens meubles de Jean-Baptiste Demers provient des besoins de son occupation (410 # d'outils sur une valeur totale de 792 #). Bien qu'il n'ait pas laissé une grande quantité d'objets domestiques en héritage, sa veuve a su rentabiliser cet investissement en louant la forge et les outils pendant plusieurs années³⁴⁴.

En plus de ses biens immobiliers, Milot possède une très grande quantité d'objets de production (outils de forge) ainsi qu'une quantité impressionnante de matière première (fer en barre) et de marchandises dédiées à la traite des fourrures (comme des couteaux et des haches de traite). Ce mode de vie simple est partagé par plusieurs nouveaux marchands. Comme l'a démontré Louise Dechêne : « le marchand au début de sa carrière vit dans un intérieur presque aussi nu que celui des classes inférieures. Quand ses affaires vont mal, il commence par se départir de son mobilier³⁴⁵. »

³⁴³ La grande quantité des outils qu'il possédait était reliée au travail de la terre (charrues, pioches, faux, faucilles, scies, etc.). BAnQ, Greffe de Jean-Baptiste Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Marie Massé, veuve de Jean Pothier, marchand bourgeois », 1733-02-23.

³⁴⁴ Demers avait d'ailleurs acquis ses outils de Jean Milot en 1685. BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Bail à loyer d'une maison située en la ville de Villemarie, rue St François; par Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demer », 1693-12-06 et « Bail à loyer d'une chambre dans une maison située en la ville de Villemarie au coin des rues Notre Dame et St François », 1696-09-29; Greffe d'Antoine Adhémar, « Bail à loyer d'une chambre dans une maison située en la ville de Villemarie au coin des rues Notre Dame et St François », 1697-09-02, « Bail à loyer d'une chambre dans une maison située en la ville de Villemarie au coin des rues Notre Dame et St François », 1697-11-11 et « Bail à loyer d'une chambre située sur les rues Nostre Dame et St Francois; » 1702-04-20; Greffe d'Hilaire Bourguine, « Marché entre Jean Millot et Jean Baptiste Dumets taillandier; pour une enclume et autres instruments nécessaires pour le métier de taillandier », 1685-08-05 et « Vente d'outils; par Jean Millot, marchand, de la ville de Villemarie, à Jean-Baptiste Demers », 1686-06-23.

³⁴⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 390.

Une autre catégorie de biens ignorés dans l'indice de niveau de vie, les vêtements, indiquent également que Jean Milot est plus fortuné que la moyenne. Bien que nous possédions seulement l'estimation des vêtements de son épouse décédée, la présence d'un « manteau de drap de Carcassonne gris [...] très peu porté avec des petits boutons » d'une valeur de 43 # ainsi que d'une « juspe de drap gris très peu usée à la some de quinze livres³⁴⁶ » laisse présager une certaine aisance financière. Surtout si l'on compare avec les vêtements de Tessier qui sont, pour la majorité des items, usés et « de nulle valeur³⁴⁷ ».

Séraphin Lauzon est l'artisan qui semble être le moins fortuné avec une valeur de biens meubles de 488 #. Cela correspond bien avec l'indice de niveau de vie. Son équipement de chaudronnerie, estimé à 100 #, est beaucoup plus modeste que l'équipement de taillanderie de Milot (288 #) et Demers (410 #). Cela témoigne de l'impact de la spécialisation sur le niveau de vie à l'intérieur d'une même catégorie d'artisans. La comparaison du matériel en témoigne. Alors que le chaudronnier Lauzon qui, on le rappelle, exerce une profession plus « ambulante³⁴⁸ » possède deux « enclumeaux », le taillandier Milot détient, quant à lui, « une grosse enclume pesant environ deux cent cinquante livres à la some de six vingt livres³⁴⁹ ».

D'un autre côté, la spécialisation n'explique pas à elle seule le niveau de vie d'un artisan. Laurent Tessier laisse une fortune un peu plus importante à sa veuve que son cousin Séraphin. Il possède une plus grande variété d'outils, d'une valeur de 255 #, ainsi que

³⁴⁶ BAnQ, Greffe de Benigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinsson et Jean Milot », 1663-07-06.

³⁴⁷ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens et meubles de feu Anne Lemire, épouse de Laurent Tessier », 1689-08-02.

³⁴⁸ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal, 1730-1750 », p. 31.

³⁴⁹ BAnQ, Greffe de Benigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinsson et Jean Milot », 1663-07-06; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Séraphin Lauzon », 1697-06-08.

quelques objets plus luxueux comme une tasse en argent estimée à 20 # et une Bible d'une valeur de 15 #³⁵⁰. Contrairement aux autres chaudronniers de l'époque, Tessier semble avoir eu plus de liens avec le commerce des fourrures. En plus d'avoir été accusé de faire de la course des bois³⁵¹, nous savons qu'il a travaillé à Trois-Rivières pour le compte du marchand Daniel Greysolon Dulhut pour lequel « il a ancé grand nombre de chaudières³⁵² ».

Finalement, l'analyse de l'inventaire après décès de Jean Drapeau révèle qu'il partage son occupation de forgeron taillandier avec celui d'agriculteur. Plus de la moitié de la valeur totale de ses biens meubles provient de ses outils agricoles (faucille, charrette, harnois) et du cheptel. Ces résultats reflètent davantage le portrait d'un forgeron de campagne³⁵³. Il a d'ailleurs quitté la ville au début du XVIII^e siècle et habite l'île Jésus depuis au moins vingt ans au moment de son décès³⁵⁴. Au début du XVIII^e siècle, « les bourgs ne sont pas encore assez développés pour abriter un groupe distinct d'artisans ruraux ». Ainsi, les habitants tirent leur revenu principalement de la terre et certains exercent un autre métier en même temps³⁵⁵.

Bref, malgré les défis et les limites de ce type de source, les inventaires après décès de ces six artisans du métal nous offrent un aperçu assez détaillé de leur mode de vie. L'analyse de ce petit échantillon nous permet de relativiser l'étude des populations selon une catégorie socioprofessionnelle comme celui des artisans du métal. Alors que l'indice

³⁵⁰ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens et meubles de feu Anne Lemire, épouse de Laurent Tessier », 1689-08-02.

³⁵¹ BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Dénonciations contre les coureurs des bois », 10 au 22 mars 1678.

³⁵² BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Nouvelle dénonciation contre les coureurs des bois », 23 mars 1678.

³⁵³ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer », p. 34; Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979, p. 163.

³⁵⁴ Université de Montréal, *PRDH*.

³⁵⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 374.

de niveau de vie « traduit bien une uniformité des conditions de vie³⁵⁶ » des artisans du fer au XVIII^e siècle, notre analyse dépeint une tout autre réalité. Loin d'être un groupe homogène, nous voyons clairement que ces individus ont fait des choix très différents quant à leurs investissements et l'acquisition de biens matériels. Les taillandiers Pothier et Milot, qui ont participé activement à la traite des fourrures, ont amassé une fortune considérable comparativement aux autres artisans. Cela dit, lorsque nous regardons l'indice de niveau de vie, Jean Milot n'a pas acquis beaucoup d'objets luxueux et a plutôt investi en immobilier et marchandises. Le taillandier Jean-Baptiste Demers semble s'être dirigé dans la même direction en investissant massivement dans son occupation. Les cousins chaudronniers ont un indice de niveau de vie très semblable, mais des niveaux de fortune assez différents. Tessier semble avoir participé plus activement au commerce des fourrures que Lauzon ce qui lui a peut-être permis d'acquérir plus de richesse. Finalement, Jean Drapeau semble avoir été un artisan-forgeron partageant son temps entre son métier et le travail de la terre.

2.2.4 Les employés et les esclaves

Dans une forge de village, le forgeron travaille principalement seul ou avec un apprenti. Dans le centre urbain, selon les activités et la période de l'année, les artisans peuvent avoir besoin d'une main-d'œuvre additionnelle : apprenti, compagnon, domestique ou esclaves. Puisque l'artisan doit les loger et les nourrir, il doit posséder un minimum d'aisance financière.

³⁵⁶ À l'exception du fait que les artisans spécialisés ont un niveau de vie légèrement supérieur aux artisans non spécialisés. Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer », p. 88.

La première forme d'aide est celle à l'atelier de forge. Près de la moitié des artisans du corpus ont eu au moins un apprenti ayant laissé des traces documentaires³⁵⁷. Certains en ont eu deux (Poirier, Pothier et Prudhomme) et d'autres en ont eu trois (Roussel et Massé)³⁵⁸. On remarque d'emblée que ceux qui signent le plus de contrats d'apprentissage sont les taillandiers qui s'installent dans la ville à partir des années 1670. Cela ne veut pas dire que les artisans de la génération précédente n'ont pas eu d'apprenti (Pierre Gadois, Simon Guillory et Gilles Lauzon en ont eu au moins un chacun), mais la signature d'un acte devant notaire est peut-être moins répandue au début de l'établissement. D'ailleurs, bien que les contrats d'engagement d'un compagnon soient plutôt rares³⁵⁹, nous retrouvons leur trace dans les archives judiciaires. Ainsi, au moins trois artisans ont engagé ou travaillé avec un compagnon, soit René Bouchard, Michel Poirier et Simon Guillory³⁶⁰. Ce dernier engage également l'armurier Nicolas Pré à deux reprises au début des années 1680³⁶¹. Il

³⁵⁷ Les autres artisans ont également pu avoir des apprentis, mais sans passer un contrat devant le notaire.

³⁵⁸ BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Apprentissage de Etienne Campore (sic) dit Limozin, âgé de seize ans, à Michel Poirier », 1680-11-17, « Engagement de Jean Martin a Martin Macé forgeron », 1683-11-24, « Brevet d'apprentissage de Joseph Eloy à Pierre Roussel », 1683-12-29, « Marché d'apprentissage de Jean Bizet à Pierre Roussel », 1685-08-05, « Société entre Jean-Baptiste Demer et André Demer », 1686-02-11, « Brevet d'apprentissage de Claude Renaud fils d'Antoine Renaud à Martin Massé », 1692-12-04; Greffe d'Antoine Adhémar, « Brevet d'apprentissage de Jean Lamoureux à Pierre Prud'homme », 1695-07-11, 1698-01-28, « Brevet d'apprentissage en qualité de taillandier de Louis Badaillac dit Laplante (18 ans) à Martin Masse et Jean Pothier », 1698-05-20, « Brevet d'apprentissage de Antoine Cuvillier à Pierre Prud'homme », 1701-08-22, « Brevet d'apprentissage en qualité de taillandier de Jean-Baptiste Dubois », 1701-10-10, « Apprentissage de Jacques Chefdeville à Guillaume LeCavelier », 1701-12-09; Greffe de Bénigne Basset, « Obligé de Laurent Tessier à Gilles Lauson », 1673-11-01, « Brevet d'apprentissage de Pierre Prud'homme à Sr.Pierre Godays », 1675-04-21, « Brevet d'apprentissage de Louis Chapacoup à Simon Guillory », 1677-06-17, « Brevet d'apprentissage en qualité de taillandier de Joseph Senécal (16 ans); à René Bouchard », 1697-07-14.

³⁵⁹ Nous en avons retrouvé seulement un. L'engagement d'un compagnon taillandier par René Bouchard. BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Engagement en qualité de compagnon taillandier de Louis Denis, compagnon taillandier, à René Bouchard », 1697-12-18.

³⁶⁰ BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Dépositions de Michel Morel, compagnon, 35 ans travaille et demeure chez Simon Guillory armurier », 1679-06-05; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Accusation de blasphème portée contre Michel Poirier », 1672-12-29.

³⁶¹ BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Engagement de Nicolas Pré, armurier de Québec de présent à Ville-Marie, à Simon Guillory », 1680-12-10, « Engagement de Nicolas Pré à Simon Guillory, pour une année entière », 1681-08-25.

est également possible que certains apprentis aient continué de travailler avec leur maître après leur formation. C'est le cas, par exemple, de Pierre Roussel qui engage Nicolas Destroismaisons, son ancien apprenti³⁶².

L'absence d'un contrat d'apprentissage ou d'engagement ne signifie pas qu'un artisan n'a pas eu recours à une certaine forme de main-d'œuvre. Par exemple, nous n'avons retrouvé aucune trace que Jean Milot ait eu un apprenti ou un compagnon. Cependant, la taille impressionnante des outils présents dans son inventaire de 1663, dont « Une grosse enclume pesant environ deux cent cinquante livre » et « deux marteaux a fraper devant, pesant vingt quatre livres³⁶³ », nous laisse croire qu'il ne travaille pas seul. Nous savons également qu'il a eu d'autres employés et serviteurs.

En effet, ce n'est pas seulement à la forge que certains artisans ont besoin d'aide³⁶⁴. Au moins dix d'entre eux engagent des individus pour effectuer diverses tâches domestiques. Jean Baptiste Demers, René Fezeret, Pierre Gadois, Jean-Baptiste Gadois, Jean Milot et Olivier Quesnel ont tous eu au moins un serviteur ou une servante et Simon Guillory en a engagé au moins trois³⁶⁵. Leur principale tâche est de « faire ce qui lui sera

³⁶² BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Engagement de Nicolas Destroismaisons au service de Pierre Roussel », 1681-07-06; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Témoignages d'Antoine Renaud dit le Tambour, 36 ans, voisin de Valiquet et de Nicolas Defay, 24 ans apprenti-forgeron, demeurant chez Pierre Roussel, taillandier, son maître », 1679-09-06.

³⁶³ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinsson et Jean Milot », 1663-07-06.

³⁶⁴ Rappelons que l'apprenti ne travaille pas seulement dans la forge, mais effectue également diverses tâches domestiques.

³⁶⁵ BAnQ, Greffe d'Hilaire Bourguine, « Engagement de Philippe Boucher, à Jean Demers », 1686-07-28; Greffe de Claude Maugue, « Conventions entre Simon Guillory me armurier de Ville- Marie et Noel Rouillard », 1681-06-06, « Engagement de Madeleine LeMercher fille de Jean LeMercher de Ville-Marie à Olivier Quesnel, pour neuf années », 1684-01-19, « Engagement de Elle Loriau à Pierre Gadois », 1686-11-11, « Engagement d'Elisabeth Mousseau à René Fezeret » 1692-05-28; Greffe de Bénigne Basset, « Engagement de Jean Grue à Jean Bte. Gadoys », 1671-08-24, « Engagement de Jean Sauvage dit Le Giroflée à Simon Guillory », 1672-11-23, « Engagement de Louis Couret dit Desloriers à Simon Guillory », 1673-10-22; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Procès pour traite d'eau de vie aux sauvages par Mathurin Lelievre », 1670-07-22.

commandé de licite et honnête » ou « tout ce qui lui sera jugé capable de faire ». Il n'est donc pas exclu que quelques-uns d'entre eux travaillent également à la forge. Michel Poirier engage un domestique « natif de l'ancienne France » en 1683³⁶⁶ et Pierre Gadois ainsi que Jean Milot ont également à leur service au moins un fermier chacun³⁶⁷. Enfin, les artisans actifs dans la traite de fourrures ont engagé plusieurs voyageurs. C'est le cas de René Fezeret, Simon Guillory, Jean Milot, Joseph Parent et Jean-Baptiste Pothier³⁶⁸.

Au moins deux artisans du corpus, Jean Pothier et Laurent Tessier, possèdent également un esclave³⁶⁹. Nous avons vu que Pothier est devenu un marchand prospère au cours du XVIII^e siècle. La présence d'un esclave n'est pas surprenante. En revanche, pour Tessier, il s'agit d'une situation plutôt exceptionnelle. En effet, dans *Deux siècles d'esclavage au Québec*, Marcel Trudel ne rapporte qu'une dizaine d'artisans du métal propriétaires d'esclaves du début du XVII^e siècle jusqu'à l'abolition en 1834. Il affirme toutefois qu'il est plus facile pour les commerçants qui participent à la traite de se procurer

³⁶⁶ BAnQ, Greffe de Claude Mauge, « Engagement de Jean Trichot à Michel Poirier », 1683-11-25

³⁶⁷ BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Déclaration faite par le sieur Lirette, ecclésiastique du Séminaire de Montréal, au sujet de coups de hache donné sur un crucifix par les nommés Lajeunesse et Pellegris », 1689-03-07; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Comparution et déposition de Jean Fournier de Lachine, fermier de Jean Milot, marchand de l'Ile de Montréal », 1690-06-15.

³⁶⁸ BAnQ, Greffe de Claude Mauge, « Conventions entre Jean Maillot, Étienne Pothier, Louis Marchand et René Fezeret pour faire valoir un congé pour les 8ta8as », 1683-05-16, « Engagement de Gilles Deniaux, de Boucherville à Simon Guillory et Étienne Campot, pour faire le voyage au pays des Outaouais », 1685-04-19, « Obligation par Nicolas LePileur voyageur sur son départ pour aller aux Illinois à Jean Millot pour cent une livres dix huit sols pour marchandises vendues et livrées pour les besoins du dit voyage », 1686-08-20, 1686-08-20, « Obligation par Ignace Durant étant sur son départ pour aller aux 8ta8as à René Fezeret », 1691-08-29; Greffe de Jean-Baptiste Adhémar, « Engagement de Nicolas Gagne et François Larche à Joseph Parent », 1712-09-17; Greffe de Jacques David, « Obligation de Louis Campaut et Alexis Bienvenu, voyageur, à Jean Pothier, marchand bourgeois », 1721-08-13; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « René Fezeret contre Marchand. Règlement d'un différend sur des fourrures venant des Illinois par l'intermédiaire de JB Pothier et L. Hébert », 1688-03-12.

³⁶⁹ Joseph Parent a aussi peut-être possédé un esclave, mais il s'agit d'un cas incertain. BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens et meubles de feu Anne Lemire », 1689-08-02; Cathie-Anne Dupuis, *Basse de données de la population esclave du Québec ancien (BDPEQA)* [Base de données], Université de Montréal, 2020.

un esclave autochtone³⁷⁰. Il est possible « d'acheter un Amérindien » pour 400 # ou moins en allant traiter directement dans les Pays d'en Haut³⁷¹.

Selon Trudel, c'est surtout une volonté de prestige qui motive les habitants à se procurer un esclave : « L'esclavage n'est pas un impératif économique mais plutôt une manie somptuaire; ceux de la haute société s'y livrent pour conserver leur prestige, mais cette manie est de tous les niveaux de la société. Au second rang des propriétaires importants et surpassant les nobles, viennent des "petites gens" : les Campeau, engagés dans la traite des fourrures³⁷² ». Cependant, nous croyons que, pour les artisans impliqués dans la traite des fourrures, il s'agit moins d'une manie somptuaire comme le propose Trudel, mais d'un corollaire de ce commerce. En d'autres mots, puisque la traite des fourrures facilite l'acquisition d'un esclave, il n'est pas étonnant que Tessier et Pothier en possèdent. En revanche, la présence d'esclave chez les héritiers des artisans n'ayant pas laissé de trace d'implication dans le commerce des fourrures peut être un indice d'une ascension économique et sociale de la famille³⁷³.

2.3 La mobilité sociale

Comme l'a démontré Louise Dechêne, le système social de l'Ancien Régime s'est transposé en Nouvelle-France et « il y a bien une hiérarchie professionnelle assez nette³⁷⁴ ».

³⁷⁰ Nous avons vu que Laurent Tessier a participé à la traite au service de Dulhut.

³⁷¹ Marcel Trudel, *Deux siècles d'esclavage du Québec*, Bibliothèque Québécoise, Montréal, 2009, p. 131-136.

³⁷² *Ibid.*, p. 145.

³⁷³ Des héritiers d'au moins sept artisans, soit Jean Baptiste Demers (héritier), Marie Rose Fezeret (fille de René), Jacques, Pierre et Marguerite Gadois (enfants de Pierre), Simon Guillory (héritier), Marie-Anne, Élizabeth et Louis Prudhomme (enfants de Pierre), Raymond Quesnel (fils d'Olivier) et Marie-Anne Tessier (fille de Laurent). Joseph Parent (héritier) en aurait aussi possédé un, mais il s'agit d'un cas incertain; Cathie-Anne Dupuis, *BDPEQA*.

³⁷⁴ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 403.

Il ne s'agit toutefois pas d'une société figée et l'on peut distinguer une certaine mobilité sociale. Le cas le plus fréquent est celui de l'individu sans travail qui accède à la propriété³⁷⁵. Dechêne, qui a voulu contrer l'image d'une société à très forte mobilité sociale, affirme toutefois qu'il y a très peu d'exemples d'ascension sociale³⁷⁶. Cela dit, il existe tout de même des inégalités et une hiérarchie au sein d'une même classe sociale³⁷⁷ et certains artisans ont su se démarquer. En une génération, quelques-uns d'entre eux se sont hissés au niveau de la bourgeoisie. D'autres ont su établir des bases solides qui ont permis à leurs progénitures de gravir les échelons de la société. Pour mieux comprendre la réussite sociale des artisans du métal, nous l'aborderons par rapport à deux axes différents : l'ascension économique, c'est-à-dire l'amélioration du niveau de vie et de la richesse, et l'ascension sociale, c'est-à-dire la hausse du prestige par l'acquisition de titres et de qualificatifs.

2.3.1 Ascension économique : d'artisan à marchand

En Nouvelle-France, « la voie de promotion par excellence, accessible aux éléments les plus dynamiques des classes inférieures, c'est la marchandise³⁷⁸ ». Le commerce des fourrures est donc le meilleur moyen pour un artisan d'acquérir une plus grande fortune et d'améliorer ses conditions de vie. Cette transition, des métiers de production à la marchandise, a pu être plus naturelle pour les artisans du métal. En effet, comme il a été dit précédemment, les armes et les objets en métal composent une grande

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 406.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 406-407.

³⁷⁷ Dans son analyse sur la société rurale de la vallée du Saint-Laurent, Christian Dessureault a démontré que la paysannerie n'est pas un groupe homogène et qu'il existe une hiérarchie importante. Christian Dessureault, « L'égalitarisme paysan dans l'ancienne société rurale de la vallée du Saint-Laurent : éléments pour une réinterprétation », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.40, n°3, 1987, p. 373-407.

³⁷⁸ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 389.

partie des stocks échangés avec les Autochtones. Il n'est donc pas surprenant qu'au moins trois artisans de notre échantillon soient devenus des marchands, soit Jean Guy, Jean Milot et Jean-Baptiste Pothier. Puisque nous ne disposons d'aucun inventaire et de très peu d'informations sur Jean Guy³⁷⁹, nous nous concentrerons sur l'ascension économique de Milot et Pothier.

Comme on l'a vu dans l'analyse du niveau de vie et de richesse, Jean Milot et Jean-Baptiste Pothier ont réussi à bâtir des fortunes respectables. Loin d'être issus des classes privilégiées, ils ont commencé leur carrière en Nouvelle-France en tant que simples engagés. Onze ans seulement après son arrivée, Milot, le taillandier qui ne savait pas signer, possède déjà plusieurs milliers de livres en biens mobiliers et immobiliers. En 1685 et 1686, il vend ses outils de forge à Jean-Baptiste Demers pour se consacrer exclusivement à ses activités de marchand. À sa mort, il laisse environ 35 000 # en héritage, principalement en biens immobiliers³⁸⁰. Jean-Baptiste Pothier, né à Québec en 1671, a travaillé, rappelons-le, comme serviteur et il fut engagé, notamment comme voyageur, dans les années 1690. Il a d'ailleurs voyagé aux Illinois au service de René Fezeret³⁸¹. Quelques

³⁷⁹ La seule occurrence qui nous informe que Jean Guy était marchand arquebusier est un acte notarié (une concession de terre) daté du 29 juillet 1686. BAnQ, Greffe d'Hilaire Bourguin, « Concession de terre située sur la rue Outaouais », 1686-07-29.

³⁸⁰ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 394 et 395; BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinsson et Jean Milot », 1663-07-06; Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens de Jean Milot et Mathurine Thibault, sa femme », 1700-08-21.

³⁸¹ BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Plainte de Messire Remy, curé de la paroisse des Sts Anges de Lachine, contre Jean-Baptiste Pottier, son ancien serviteur », 1693-05-06; « René Fezeret contre Marchand. Règlement d'un différend sur des fourrures venant des Illinois par l'intermédiaire de JB Pothier et L Hébert », 1688-03-12 1688; BAnQ, Greffe du notaire Antoine Adhémar, « Engagement de service par Michelle de LaHaye, veuve de Etienne Potier, de Jean Potier », 1688-03-24, « Engagement en qualité de voyageur de Jean Pothier, taillandier et voyageur, à Charles Legardeur-Delisle », 1694-06-07 et « Engagement de Jean Pothier, par Michelle de Lahaye, veuve de Etienne Pothier, de la ville de Villemarie, sa mère, à Charles Gervaise », 1695-04-02.

décennies plus tard, c'est Pothier qui engage des voyageurs³⁸². La prise et estimation de ses biens meubles et immeubles réalisée après son décès en 1732 prouve hors de tout doute que ses affaires ont été bénéfiques, laissant en héritage environ 10 000 # dont une quantité impressionnante d'objets luxueux.

Sans nécessairement être qualifiés de marchands, quelques autres artisans ont également participé au commerce des fourrures afin de s'enrichir. Une ascension économique impressionnante est celle de René Fezeret. Arrivé à Montréal en 1659 avec son père, l'engagé-serrurier Claude Fezeret, il a d'abord travaillé en tant qu'artisan du métal très diversifié (armurier, serrurier et orfèvre). Formant un tandem efficace avec son épouse Marie Calier, il tient un cabaret tout en prenant part très activement au commerce des fourrures. Il engage d'ailleurs de nombreux voyageurs³⁸³. Bien que nous ne disposions pas d'inventaire après-décès, la propriété foncière nous permet de constater son enrichissement : en 1665 il hérite d'un petit lot et d'une petite maison de bois de 400 pi². En 1701, ses biens fonciers dans l'enclos urbain atteignent 15 120 pi² où est construite une grande maison en pierre de deux étages³⁸⁴. Outre sa seigneurie, il a également acquis de nombreuses terres un peu partout, jusqu'en Louisiane. Il forme même une société pour l'exploration d'une mine d'argent à la Rivière du Lièvre en 1703³⁸⁵.

³⁸² BAnQ, Greffe du notaire Jacques David, « Obligation de Louis Campaut et Alexis Bienvenu, voyageur, à Jean Pothier, marchand bourgeois », 1721-08-13.

³⁸³ BAnQ, Greffe du notaire Claude Mauge, « Conventions entre Jean Maillot, Étienne Pothier, Louis Marchand et René Fezeret pour faire valoir un congé pour les 8ta8as », 1683-05-16 et « Obligation par Ignace Durant étant sur son départ pour aller aux 8ta8as à René Fezeret », 1691-08-29; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « René Fezeret, serrurier, et Marie Carlier étaient en société avec Ignace Hubert » 1689-01-30; « René Fezeret, serrurier, et Marie Carlier étaient en société avec Ignace Hubert », 1691-09-22.

³⁸⁴ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

³⁸⁵ BAnQ, Greffe de Michel Lepailleur de la Ferté, « Société entre René Fezeret, premier arquebusier et bourgeois, de la ville de Villemarie; et Joseph Desruisseaux, Barrois, Jean Cuillerier, François Lebert et Louis Descaris », 1703-04-25.

Il ne faut pas passer sous silence l'ascension économique de Pierre Gadois. Fils de cultivateur, il eut la chance d'hériter d'un grand lopin de terre dans l'enceinte de la ville qu'il a su faire fructifier. Dans les années 1690, il possède encore tout près de 200 000 pi² de terres dans l'enceinte ainsi que plusieurs bâtiments dont deux grandes maisons de pierres. Nous verrons que ses enfants profiteront de cette ascension. Enfin, le chaudronnier Laurent Tessier semble également améliorer son niveau de vie, notamment grâce à ses liens avec Dulhut, mais cette ascension économique est interrompue par son décès prématuré³⁸⁶.

2.3.2 Ascension sociale : d'engagé à bourgeois

Dans *Habitants et marchands*, Louise Dechêne affirme que peu d'individus issus de groupes inférieurs ont réussi à infiltrer les couches supérieures de la société. À l'exception de Jean Milot qui a su, pour un temps, faire oublier son statut de travailleur manuel, les autres artisans n'ont pas réussi à se hisser au-dessus de leur statut initial : « L'arquebusier Fezeret a brassé beaucoup d'affaires, mais à la fin de sa carrière, il est encore aux yeux de ses contemporains "le bonhomme Fezeret" qui paie son banc dans l'église en travail de ses mains³⁸⁷ ».

En suivant ce raisonnement, le principal critère qui permet de distinguer l'ascension sociale d'un artisan est lorsque celui-ci a réussi à faire oublier son passé de travailleur manuel. Ainsi, en abandonnant leurs carrières d'artisans, Jean Milot et Jean-Baptiste Pothier se sont hissés dans la hiérarchie sociale en intégrant le rang des marchands-

³⁸⁶ BANQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Nouvelle dénonciation contre les coureurs des bois », 1678-03-23.

³⁸⁷ Dechêne a trouvé la mention du « bonhomme Fezeret » dans les Comptes de l'exercice de la fabrique de la paroisse Notre-Dame de Montréal, 1707-1708, dressés par J.-J. Lebé, marguillier en charge. Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 407.

bourgeois. Leurs héritiers continueront dans cette voie³⁸⁸. Cela dit, nous croyons que la mobilité sociale se traduit également par les alliances matrimoniales, le statut des descendants ainsi que par l'acquisition de titres et de qualificatifs.

Même s'il continue de travailler en tant qu'armurier, René Fezeret de Saint-Charles est un exemple d'une grande réussite économique et sociale. Fils d'engagé, ses activités fructueuses dans le commerce des fourrures et les services rendus à la colonie lui ont permis d'acquérir le qualificatif de bourgeois et de se faire concéder une seigneurie³⁸⁹. Il a clairement rehaussé le statut de sa famille puisqu'en 1715 sa fille Marie-Josèphe, seul enfant ayant survécu, épouse l'officier et conseiller du roi François Gabriel Thiersant de Jantis³⁹⁰. Elle sera d'ailleurs l'une des rares seigneuresse « héritières uniques³⁹¹ ».

Pierre Gadois est un autre armurier qui revendique le titre de « bourgeois ». Très présent dans la communauté montréalaise au cours des années 1670, il a su faire fructifier son héritage foncier en louant plusieurs parcelles de terre. Il a également eu plusieurs hommes à son service. Sans changer de statut lui-même, il a ouvert la porte de l'ascension sociale pour ses enfants. En effet, deux de ses filles épousent des personnes issues de la

³⁸⁸ Le fils de Jean Milot, Jacques, devient marchand bourgeois et sa fille Marie-Anne épouse un marchand bourgeois. Trois filles de Jean-Baptiste Pothier épouse des marchands importants. Marie Louise épouse René de Cougne, fils de Charles de Couagne, Marie Jeanne épouse le marchand Nicolas Volant et Marie Catherine épouse le négociant Pierre Hubert Lacroix.

³⁸⁹ BAnQ, Greffe du notaire Antoine Adhémar, « Brevet d'apprentissage de Charles-François Fezeret par René Fezeret, maître arquebusier et bourgeois à Charles Aubert de Lachesnaye », 1687-05-09; BAnQ, E1, S4, SS1, D71, « Titres présentés par le sieur Fezeret quant au fief Saint-Charles dans la rivière Yamaska », 1701-08-14 à 1706-06-27.

³⁹⁰ Université de Montréal, *PRDH*.

³⁹¹ Alain Laberge, *Portraits de campagnes : la formation du monde rural laurentien au XVIII^e siècle*, Sainte-Foy, Presse de l'Université Laval, 2010, p. 89.

bourgeoisie et de la noblesse et son fils Jacques devient un marchand-orfèvre important au XVIII^e siècle³⁹².

Quelques-uns des autres « anciens habitants » ont su, pour un temps, se distinguer dans leur communauté en occupant certaines charges sociales, mais peu d'entre eux semblent avoir réussi à rehausser la réputation de leur famille. Le parcours de Simon Guillory semble refléter le caractère aventurier du personnage. Ayant débuté sa carrière comme domestique chez Charles Le Moyne, sa réussite dans le commerce des fourrures lui a permis d'engager un grand nombre de serviteurs et de voyageurs. Contrairement aux deux autres armuriers, il ne semble pas avoir revendiqué le titre de bourgeois. Cependant, son fils Simon a poursuivi les affaires en devenant marchand bourgeois et en devenant propriétaire d'au moins un esclave³⁹³.

Enfin, ne passons pas sous silence l'ascension interrompue de Laurent Tessier, décédé à 32 ans. Seul chaudronnier qui a laissé des traces de son implication dans le commerce des fourrures, son inventaire après décès nous révèle qu'il était sur la voie de la réussite économique. La présence d'un esclave laisse présager une volonté d'acquérir du prestige. Cela semble s'être concrétisé puisque sa veuve épouse un noble, l'écuyer Antoine Dejardin de Rupalley, en secondes noces³⁹⁴.

En résumé, cette analyse prosopographique nous démontre que le groupe socioprofessionnel des artisans du métal est loin d'être homogène. Nous retrouvons en effet une très grande diversité de profils : des taillandiers marchands (Milot, Pothier) et

³⁹² Sa fille Jeanne Françoise a épousé le bourgeois Antoine Hatanville en 1683 et sa fille Thérèse a épousé l'écuyer et lieutenant de la marine Henri-Jules Fournier du Vivier en 1694. Université de Montréal, *PRDH*.

³⁹³ Université de Montréal, *PRDH*; Cathie-Anne Dupuis, *BDPEQA*.

³⁹⁴ Université de Montréal, *PRDH*.

armuriers bourgeois (Fezeret, Gadois) faisant leur fortune dans le commerce des fourrures ou le marché foncier aux forgeron « de campagne » (Drapeau) et chaudronnier ambulant (Séraphin Lauzon) qui partagent leur temps avec le travail de la terre. Tout comme l'a démontré Dominique Bouchard³⁹⁵, les métiers du métal sont prometteurs puisqu'ils permettent d'améliorer son niveau de vie, voire même de grimper les échelons de la hiérarchie sociale. Certains restent associés au travail manuel, mais la génération suivante des Gadois, Fezeret et Milot n'a pas à assumer cette « tare ». Alors que Bouchard attribue cette ascension économique à l'expansion démographique de Montréal entre 1730 et 1760 ainsi qu'à l'avancée culturelle³⁹⁶, au XVII^e siècle, c'est surtout le lien avec le commerce des fourrures qui a permis aux artisans de s'enrichir et, pour quelques-uns, de quitter l'artisanat. On remarque donc que certaines spécialités facilitent le passage vers les activités marchandes : la taillanderie, l'armurerie et possiblement la chaudronnerie (Tessier). De plus, le contexte socio-économique d'une colonie naissante a facilité cette transition pour les premiers arrivants. Que ce soit par l'acquisition de biens-fonds ou la participation à la vie communautaire, quelques artisans semblent avoir tiré avantage de ces circonstances particulières. L'étude des réseaux sociaux permettra donc d'identifier les individus qui ont profité de ce contexte pour développer des liens avec l'élite et se bâtir un capital social³⁹⁷.

³⁹⁵ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal ».

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 494.

³⁹⁷ Pierre Bourdieu, « Espace social et genèse des “classes” », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°52- 53, 1984, p. 3-14.

3 Analyse des réseaux sociaux: les artisans dans la communauté

Dans les chapitres précédents, nous avons vu comment les artisans du métal s'inscrivent de manière générale sur le territoire montréalais par rapport aux autres corps de métier et comment leur niveau de richesse se compare à d'autres artisans. Le présent chapitre sera consacré à l'analyse des artisans du métal dans l'espace social des réseaux. Nous cherchons ainsi à identifier des stratégies sociales et économiques pour s'inscrire dans la communauté montréalaise, voire pour assurer la transmission du métier ou favoriser l'ascension sociale des descendants. Le champ d'action est influencé par le contexte économique (occasion de participer à la traite à l'époque de la foire des fourrures, le marché domestique est plus grand lorsque la ville se développe), par l'ambition personnelle (que l'on peut soupçonner à travers certains gestes), par les aléas de la vie qui peuvent interrompre une carrière prometteuse (décès prématuré) et par les aspects qui échappent à notre analyse, dont les compétences personnelles de chacun (les sources ne permettant pas d'évaluer la qualité du travail des artisans). Nous ferons d'abord un bref retour sur la méthode utilisée. Nous analyserons ensuite l'évolution de la structure sociale des artisans du métal. Pour faciliter l'analyse, nous distinguons trois types de liens : les liens familiaux, les liens sociaux, c'est-à-dire les relations établies grâce à la présence à différents sacrements (baptêmes et mariages) et les liens transactionnels.

3.1 Retour sur la méthodologie

L'analyse de réseau consiste à « étudier de manière systématique certains types de liens que tissent ensemble les membres d'un groupe donné³⁹⁸ ». La position d'un individu dans le réseau social (centralité ou périphérie) nous permet d'évaluer s'il s'est intégré ou non à la communauté. Posséder plusieurs connaissances est un atout pour se distinguer dans un espace social d'autant plus si des liens sont créés avec des personnes issues des groupes dominants, c'est-à-dire ceux possédant le pouvoir. Les réseaux de clientèle mis en avant dans l'analyse de Léon Robichaud démontrent bien comment certains individus ont pu profiter de leurs liens sociaux pour s'enrichir ou obtenir certains privilèges³⁹⁹.

Malheureusement, contrairement aux couches supérieures de la société, les artisans n'ont pas laissé de correspondance qui permettrait de mieux cibler l'étendue des réseaux et la nature des liens qui les composent. Cette analyse se base donc essentiellement sur trois types de sources : les données de l'état civil, les actes notariés et les archives judiciaires. La première source permet de recréer le réseau familial des artisans et de mettre de l'avant les alliances, que ce soit par le mariage ou le parrainage. Grâce aux actes notariés, nous pouvons compiler les transactions commerciales effectuées par les artisans. La centralité d'un individu dans ce réseau est un indice de son importance dans le secteur économique. La présence des mêmes personnes dans ces différents réseaux illustre la force des liens entretenus et, par le fait même, témoigne des avantages économiques d'élargir

³⁹⁸ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle : structure et exercice du pouvoir en milieu colonial », Thèse de doctorat (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2008, p. 33.

³⁹⁹ *Ibid.*

son réseau social. Enfin, les archives judiciaires nous donnent des indices sur les rapports sociaux et la nature des liens, qu'ils soient amicaux ou hostiles.

Rappelons les limites de cette analyse. Par la nature des sources utilisées, il est impossible de recréer l'étendue des réseaux sociaux de tous les artisans. Par exemple, bien que les données de l'état civil soient facilement disponibles via le PRDH, certains artisans, comme Chancerel, Lecompte et Pinet ne s'y retrouvent pas. Il est donc impossible de recréer leur réseau familial. Aussi, la variation de l'orthographe des noms rend difficile la détection de tous les actes notariés. Par ailleurs, ce ne sont pas tous les individus qui utilisaient les services du notaire pour effectuer leurs transactions ou qui passaient par l'appareil judiciaire pour régler leurs conflits. Ainsi, les données sont lacunaires et les réseaux créés ne représentent qu'une petite partie de la réalité. Cet exercice nous permet tout de même de faire ressortir les alliances et les acteurs sociaux les plus marquants.

Comme il est usage dans le domaine, les réseaux seront représentés sous la forme de schémas composés de points et de lignes. Chaque point représente un individu et sa grosseur est proportionnelle au nombre de liens établis. En d'autres mots, plus le point est gros, plus le réseau social de l'individu est étendu. La couleur du point représente le sexe (rose pour les femmes) ou le secteur économique des hommes : rouge pour les artisans du métal, bleu pour les commerçants, vert pour les officiers, jaune pour les institutions, orange pour les administrateurs, brun pour les autres artisans et gris pour toutes les autres catégories et les métiers indéterminés. Les artisans du corpus et les personnes influentes du XVII^e siècle⁴⁰⁰ sont identifiés dans les schémas. L'épaisseur de la ligne est proportionnelle

⁴⁰⁰ Il s'agit des personnes influençant la scène montréalaise au XVII^e siècle qui sont identifiées dans la thèse de Léon Robichaud. *Ibid.*, p. 319-320.

à la force des liens. Autrement dit, plus la ligne est épaisse, plus il y a de traces de liens entre deux personnes. Les individus centraux sont, de toute évidence, les plus connectés. À l'inverse, les individus situés en périphérie sont ceux ayant établi le moins de liens, du moins ceux qui ont laissé peu de traces de ces liens. Cette façon de faire nous permet de distinguer les différentes stratégies de sociabilité. Enfin, puisque les liens sociaux sont évolutifs, nous avons créé des schémas différents selon le découpage temporel établi au chapitre 1 (à l'exception du réseau familial). Nous avons également subdivisé la période de 1660 à 1681, une période très active pour la foire des fourrures où les réseaux de clientèle évoluent et changent rapidement⁴⁰¹.

3.2 Les liens familiaux et la transmission familiale

Dans son étude, Jean-Claude Dupont a démontré que les artisans du fer forment un groupe social assez uni⁴⁰². C'est le cas à Montréal au XVII^e siècle. Selon Louise Dechêne, « les gens de métier entretiennent entre eux des relations étroites. Les familles sont liées par le mariage – souvent à l'intérieur d'une même profession – et par l'apprentissage⁴⁰³. » Dans notre échantillon, 18 des 29 artisans ont établi un ou plusieurs liens familiaux avec des gens du même métier (figure 3.1).

Bien sûr, le lien le plus important est la transmission familiale. Nous savons qu'au moins sept artisans du corpus ont repris le métier de leur père ou ont transmis le métier à un ou plusieurs de leurs fils (annexe A.4). Il faut toutefois soulever le fait que le fils de Pierre Gadois, Jacques, n'est pas devenu armurier, mais marchand-orfèvre. Aussi, le fils

⁴⁰¹ *Ibid.*

⁴⁰² Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979, p. 211.

⁴⁰³ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, Plon, 1974, p. 396.

de René Fezeret a appris le métier de son père, la serrurerie et l'armurerie, mais avec Nicolas Pré, un artisan de Québec qui a travaillé pour Fezeret quelques années auparavant. Comme l'a démontré Louise Dechêne, « les pères sont soucieux de transmettre leur métier à leur fils ». Ainsi, Gilles Lauzon, chaudronnier, a fait promettre à son apprenti Laurent Tessier qu'il devra, à son tour, enseigner le métier à un des enfants de son ancien maître lorsque celui-ci sera décédé « pour le même prix, temps, clauses et conditions cy dessus exprimé⁴⁰⁴ ».

Les artisans prennent aussi d'autres membres de leur famille comme apprentis. C'est le cas de Pierre Gadois qui enseigne le métier d'armurier à son neveu Pierre Prudhomme et Gilles Lauzon qui transmet l'art de la chaudronnerie à son neveu Laurent Tessier. Il est d'ailleurs intéressant de voir qu'au XVII^e siècle à Montréal, les chaudronniers (propriétaires ou locataires) font tous partie de la même famille. Certains artisans partagent le métier avec leur frère. C'est le cas de Pierre et Jean-Baptiste Gadois. Jean-Baptiste Demers s'est également associé à son frère André et s'engage à lui « montrer et enseigner [...] ledit métier ». Toutefois, cette société est dissoute quatre mois plus tard⁴⁰⁵. Enfin, il existe probablement un lien de parenté entre Robert et Guillaume Lecavelier, tous les deux originaires de Cherbourg⁴⁰⁶.

⁴⁰⁴ BAnQ, Greffe de Gilles Rageot, « Apprentissage en qualité de serrurier et arquebusier de Claude Fezeret à Nicolas Pré », 1689-10-24; Greffe de Claude Mague, « Engagement de Nicolas Pré, armurier de Québec de présent à Ville-Marie, à Simon Guillory », 1680-12-10; Greffe de Bénigne Basset, « Obligé de Laurent Tessier à Gilles Lauson », 1673-11-01.

⁴⁰⁵ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Obligé de Laurent Tessier à Gilles Lauson », 1673-11-01, « Brevet d'apprentissage de Pierre Prud'homme à Sr. Pierre Godays », 1675-04-21; Greffe de Claude Mague, « Société entre Jean-Baptiste Demer et André Demer », 1686-02-11 et « Désistement de société entre Jean-Baptiste Demer et André Demer », 1686-06-25.

⁴⁰⁶ James Gooding, *The Canadian Gunsmiths 1608 to 1900*, West Hill, Museum Restoration Service, 1962, p. 76; Université de Montréal, *Programme de recherche en démographie historique*, sur le site PRDH-IGD [en ligne], consulté le 23 janvier 2021, <https://www-prdh-igd-com>.

On peut également retracer plusieurs unions entre différentes familles d'artisans du métal. Au moins cinq filles des artisans du corpus épousent des hommes du même corps de métier⁴⁰⁷. Par exemple, Marie Barbe Loisel, fille de Louis, épouse Pierre Roussel en 1676⁴⁰⁸ et Marie Massé, fille de Martin, épouse Jean-Baptiste Pothier en 1696. Jean Drapeau s'unit également avec la famille de Louis Loisel en épousant la petite-fille de ce dernier, Marie Madeleine Pilet, en 1689⁴⁰⁹. Comme l'a démontré Jean-Claude Dupont, les liens familiaux peuvent prendre plusieurs formes⁴¹⁰. Ainsi, nous retrouvons le mariage d'enfants de deux artisans du métal ou l'union entre la sœur ou la nièce d'un artisan avec un autre artisan du métal⁴¹¹.

Bref, on peut voir qu'en général les artisans cherchent à créer des alliances entre familles du même métier. La figure 3.1 le démontre bien. Près du deux tiers des artisans du corpus sont liés entre eux. On observe deux grands groupes. Les familles Lauzon, Gadois, Prudhomme et Quesnel d'un côté et les familles Loisel, Roussel, Massé et Pothier de l'autre. Naturellement, plus la famille est nombreuse, plus les chances de partager des liens de parenté sont élevées. Surtout que Montréal ne compte que quelques centaines

⁴⁰⁷ Une des filles de Jean-Baptiste Gadois, Geneviève, a épousé Lacombe Trouillet, maître taillandier en 1735. Deux filles de Louis Loisel, Marie Barbe et Jeanne, ont respectivement épousé Pierre Roussel, taillandier, et Julien Averty dit Langevin, serrurier (cette union fut toutefois annulée 15 jours plus tard). Deux filles de Martin Massé, Marie et Marie-Anne, ont respectivement épousé Jean-Baptiste Pothier, taillandier, et Guillaume Maillot, taillandier. Université de Montréal, *PRDH*; Russel Bouchard, *Les armuriers de la Nouvelle-France*, p. 81.

⁴⁰⁸ On sait également que Pierre Roussel demeurait chez Louis Loisel en 1675. BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Interrogatoire de Pierre Roussel 30 ans taillandier drt chez Louis Loisel serrurier », 1675-09-12.

⁴⁰⁹ Jean Pothier et Martin Massé ont travaillé ensembles puisqu'ils ont conjointement entrepris la formation de Louis Badaillac en 1698. BAnQ, Greffe de Antoine Adhemar, « Brevet d'apprentissage en qualité de taillandier de Louis Badaillac », 1698-01-28.

⁴¹⁰ Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, p. 211.

⁴¹¹ La fille de Joseph Parent, Marguerite, épouse le fils de Guillaume Lecavelier, Toussaint, en 1698. Olivier Quesnel, armurier, épouse la sœur de Pierre Prudhomme, Marie Catherine, en 1680. Prudhomme a également un autre beau-frère artisan du métal, Nicolas Pré Pothier, qui est marié à la sœur de sa femme. Jean Baptiste Gadois épouse la nièce de Gilles Lauzon, Marguerite Gervais. Université de Montréal, *PRDH*.

d'habitants à cette époque⁴¹². Il est donc normal que les anciennes familles (comme les Gadois, Prudhommes et Lauzon) soient plus intimement liées. Cela dit, quatre artisans issus des premières générations se retrouvent à l'extérieur du réseau soit Bousquet, Guillory, Fezeret et Milot. Certes, la famille de ces trois derniers est beaucoup plus petite que la moyenne⁴¹³. Ils semblent toutefois avoir opté pour une stratégie d'alliance différente.

Alors que certaines familles d'artisans établissent des liens entre elles d'autres artisans créent plutôt des liens avec des personnes influentes ou occupant des fonctions considérées plus prestigieuses : officiers, marchands et fonctionnaires⁴¹⁴. Établir des liens familiaux par le mariage peut favoriser l'ascension d'une famille⁴¹⁵. Quelques artisans semblent avoir opté pour cette stratégie : trois filles de Pothier épousent des marchands, dont le fils de Charles de Couagne, deux filles de Milot épousent des marchands et l'une des filles de Fezeret épouse un lieutenant⁴¹⁶. Cependant, comme l'a fait remarquer Louise Dechêne, ces hypergamies ne rehausseront pas nécessairement le statut social des artisans⁴¹⁷. Cela ne signifie pas, comme on l'a vu dans le chapitre 2, qu'ils n'ont pas réussi à améliorer leur situation financière ou élever le prestige de leur famille. Est-ce que ces mêmes stratégies d'alliances transparaissent dans le réseau social des artisans?

⁴¹² 605 personnes en 1663 selon les recherches de Marcel Trudel dont 120 dans la zone urbaine. En 1695 il y a 2161 personnes habitant sur l'île de Montréal. Marcel Trudel, « Les débuts d'une société : Montréal, 1642-1663 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.23, n°2, 1969, p. 193; Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 58; Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 492.

⁴¹³ Tous les enfants de Fezeret sont décédés avant de se marier à l'exception de sa fille Marie Josèphe. Quatre enfants de Milot se sont mariés, soit deux fils et deux filles. Cinq enfants de Guillory se sont mariés, un fils et quatre filles. Université de Montréal, *PRDH*.

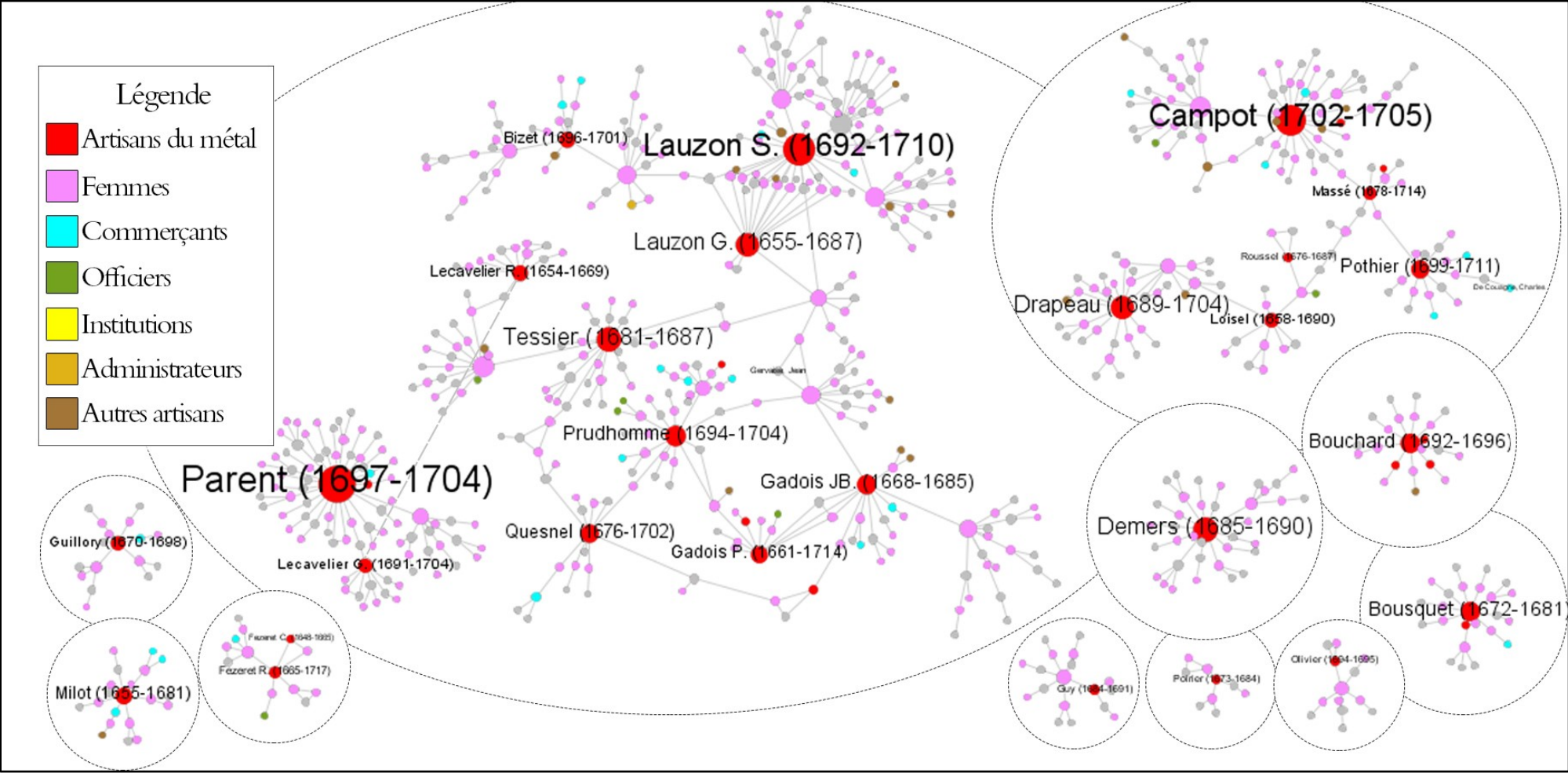
⁴¹⁴ Yvon Desloges et Marc Lafrance, « Dynamique de croissance et société urbaine : Québec au XVIII^e siècle, 1690-1759 », *Histoire Sociale*, vol.XXI, n°42, novembre 1988, p. 265.

⁴¹⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 402 et 411.

⁴¹⁶ Université de Montréal, *PRDH*.

⁴¹⁷ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 407.

Figure 3.1 Réseau familial des artisans du métal de Montréal, 1642 à 1701



La taille des points est proportionnelle au nombre de liens. Plus le point est gros, plus la famille est nombreuse et plus les chances d’être connecté dans le réseau familial sont grandes. C’est le cas, par exemple, de Séraphin Lauzon qui vient d’une famille de 13 frères et sœurs et qui a eu 2 épouses et 17 enfants dont 11 se sont mariés. La stratégie d’alliance s’observe davantage grâce à la couleur des points. La présence du bleu ou du vert signifie que les artisans ont établi des liens familiaux avec des commerçants et des officiers ou que leurs enfants ont gravi les échelons de la hiérarchie sociale.

Source : Université de Montréal, *PRDH*.

3.3 Les liens sociaux et le clientélisme

Au-delà des alliances matrimoniales, les registres de l'état civil nous permettent de retracer certains liens sociaux par le biais de la présence aux mariages et aux baptêmes. Le mariage est un événement important puisqu'il vient « cimenter des alliances familiales⁴¹⁸ ». Aussi, comme le dit Marcel Trudel, le parrainage « est un honneur recherché », surtout au cours des premières décennies : « plus le milieu est restreint, plus le parrainage, semble-t-il, a d'importance honorifique⁴¹⁹ ». Ainsi, la présence d'un artisan au mariage d'un autre artisan ou le choix d'une personne influente pour le parrainage d'un de ses enfants nous donnent quelques indices sur les liens sociaux.

3.3.1 De 1642 à 1659

Les quatre premiers artisans du métal propriétaires à Montréal entretiennent des liens sociaux entre eux ou avec des personnages majeurs de cette période, soit Paul de Chomedey Maisonneuve, fondateur et gouverneur de Ville-Marie et Jeanne Mance, fondatrice et administratrice de l'Hôtel-Dieu (figure 3.2). Il est normal que Maisonneuve soit au cœur de ce réseau. En effet, comme le dit Paul-André Linteau, pendant toute cette période, il administre la jeune colonie de façon paternaliste lui donnant une cohésion indéniable⁴²⁰. De la fondation à 1659, il assiste à au moins 35 mariages sur les 66 répertoriés dans le PRDH et est parrain au moins 29 fois sur les 265 baptêmes recensés (incluant ceux des Autochtones convertis)⁴²¹. Il assiste donc aux mariages de Louis Loisel,

⁴¹⁸ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 45.

⁴¹⁹ Marcel Trudel, « Les débuts d'une société : Montréal, 1642-1663 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.23, n°2, 1969, p. 191.

⁴²⁰ Paul-André Linteau, *Brève histoire de Montréal*, Les Éditions du Boréal, Montréal, 2007, p. 24-25.

⁴²¹ Université de Montréal, *PRDH*.

de Jean Milot et de Robert Lecavelier. Il n'a pu assister au mariage de Gilles Lauzon, en 1656, puisqu'il était en France. Il est également le parrain d'un des enfants de Louis Loisel et d'un enfant de Jean Milot⁴²². Jeanne Mance est aussi marraine plusieurs fois (57 fois sur les 265 baptêmes). Elle joue ce rôle pour l'un des garçons de Louis Loisel, une fille de Jean Milot et l'une des filles de Robert Lecavelier⁴²³. À cette époque, les nobles « jouissent de la considération que leur confère leur qualité ». Ils sont donc recherchés pour servir de témoins aux mariages ou pour le parrainage des enfants. Selon les calculs de Marcel Trudel, entre 1642 et 1663, 44,3% des enfants de roturiers ont un parrain ou une marraine noble⁴²⁴.

Le groupe des marchands, composé seulement de quelques individus à cette époque, commence toutefois à faire sa place. Nous en retrouvons trois dans le réseau, soit Lambert Closse, officier, marchand et notaire seigneurial, Charles Le Moyne, soldat et interprète puis marchand à partir de 1657 et Jacques Le Moyne marchand à partir de 1658. Le premier, comme il fait office de notaire, est présent au mariage de trois des quatre artisans actifs à cette époque (Milot, Lecavelier et Lauzon) et est choisi comme parrain par Robert Lecavelier et Jean Milot. Charles Le Moyne, quant à lui, assiste au mariage et au baptême d'un enfant de Louis Loisel ainsi qu'au baptême d'un enfant de Robert Lecavelier.

⁴²² Mariages de Louis Loisel à Marguerite Charlot (1648-01-13), Jean Milot à Marie Marthe Pinson (1654-01-07) et Robert Lecavelier à Adrienne Duvivier (1654-11-19); Baptêmes de Joseph Loysel (1654-11-25) et Geneviève Milot (1655-03-01), Université de Montréal, *PRDH*; Groupe de recherche sur Montréal, « Chronologie historique de Montréal, 1642-1704 », *Adhémor*.

⁴²³ Baptêmes de Joseph Loysel (1654-11-25), Geneviève Milot (1655-03-01) et Marie Madeleine Lecavelier (1656-12-18) Université de Montréal, *PRDH*.

⁴²⁴ Marcel Trudel, « Les débuts d'une société », p. 195-196. Notons que, tout en jouissant d'un statut très élevé dans la communauté naissante de Montréal, Jeanne Mance est elle-même issue de la bourgeoisie de robe et non de la noblesse.

Enfin, Jacques Le Moyne est choisi par Gilles Lauzon comme parrain de sa fille Marguerite⁴²⁵.

Pour ce qui est des liens entre les artisans, nous en retrouvons quelques-uns. C'est Jean Milot l'artisan le plus central du réseau. Il est le parrain de la fille de Gilles Lauzon, Michelle, et Robert Lecavelier est le parrain de Marie Milot. La conjointe de Lecavelier, Adrienne Duvivier, est également la marraine d'un des enfants de Jean Milot⁴²⁶. Seul Louis Loisel ne semble pas avoir établi de lien social direct avec les autres artisans.

Enfin, deux autres artisans commencent à prendre de la place dans le réseau : les frères Gadois. Pierre Gadois assiste à de nombreux mariages, comme ceux de Lambert Closse en 1657 et de Jacques Le Moyne en 1658. Il est parrain deux fois, notamment de Pierre Prudhomme, son neveu⁴²⁷. Son frère Jean-Baptiste est également choisi comme parrain par Louis Prudhomme et Éloi Jarry. Issus d'une des plus anciennes familles montréalaises et très connectés avec la famille de Le Ber et Le Moyne⁴²⁸, les fils de Pierre Gadois, premier habitant de Montréal⁴²⁹, font partie des personnes privilégiées qui ont pu obtenir des terres agricoles situées sur le pourtour de l'espace réservé pour la ville⁴³⁰.

⁴²⁵ Mariages de Louis Loisel à Marguerite Charlot (1648-01-13), de Jean Milot à Marie Marthe Pinson (1654-01-07), de Robert Lecavelier à Adrienne Vivier (1654-11-19) et Gilles Lauzon à Marie Archambault (1656-11-27), Baptêmes de Françoise Loisel (1652-02-26), Anne Lecavelier (1655-12-18), Catherine Milot (1656-04-07), Marie Madeleine Lecavelier (1656-12-18), Marie Milot (1657-09-30), Marguerite Lauzon (1659-05-24) et Marie Marthe Loisel (1659-08-15). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴²⁶ Baptême de Michelle Lauzon (1657-09-29). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴²⁷ Mariages de Jean Lemerche et Catherine Hureau (1654-10-13), Pierre Godin et Jeanne Rousselière (1654-10-13), Lambert Closse et Élisabeth Moien (1657-08-12), François Royne et Perrine Lemeusnier (1658-10-17), Jacques Le Moyne et Mathurine Godé (1658-11-12), Nicolas Godé et Marguerite Picard (1658-11-12). Baptêmes de Jean-Baptiste Jarry (1655-08-13), Marguerite Prudhomme (1659-03-16), Clémence Jarry (1657-02-05) et Pierre Prudhomme (1658-03-24). Université de Montréal, *PRDH*.

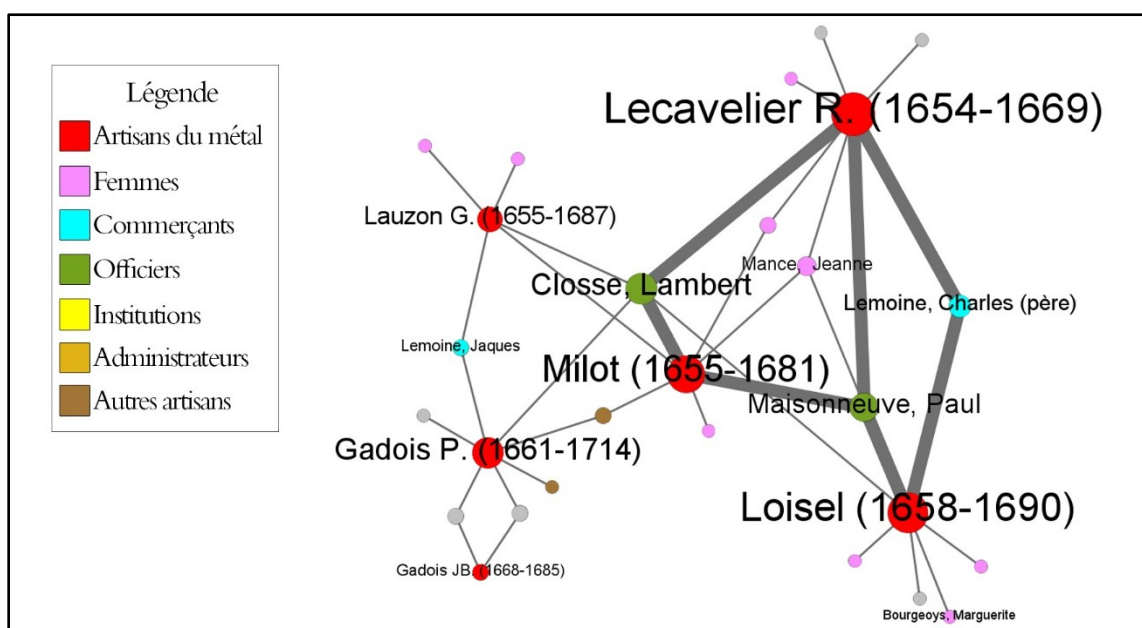
⁴²⁸ Leur cousine, Mathurine Godé, épouse Jacques Le Moyne après le décès de Jean de St-Père, son précédent époux. Université de Montréal, *PRDH*.

⁴²⁹ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁴³⁰ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 72.

Ainsi, pendant les premières décennies, les liens sociaux entre les gens de métier et ceux détenant le pouvoir (nobles, officiers et communautés religieuses) sont facilités par la proximité des gens. À cette époque, Montréal ne compte que quelques centaines d'habitants : 605 personnes en 1663 selon les recherches de Marcel Trudel dont 120 dans la zone urbaine⁴³¹. De plus, les dangers qui menacent l'établissement encouragent une cohésion qui amenuise les écarts usuels de rang et de classe. C'est pour cette raison que les anciens habitants jouissent d'un certain prestige social. En arrivant tôt dans la colonie, ils ont eu plus de facilité à tisser des liens avec les gens issus des classes dominantes et à prendre leur place dans la communauté.

Figure 3.2 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1642 à 1659



Ici, la taille des points est importante. Plus le point est gros, plus l'artisan a établi de liens en devenant parrain ou en assistant à des mariages de personnes influentes ou d'autres artisans (vice et versa). Il va de soi que les artisans qui ont baptisé un plus grand nombre d'enfants ont plus de chance d'avoir une place importante dans le réseau. On remarque d'emblée la centralité de Jean Milot qui a créé des liens sociaux forts avec plusieurs personnes influentes de l'époque, dont Maisonneuve et Lambert Closse. À 28 ans en 1659, avant même d'être marié, Pierre Gadois est déjà bien intégré dans le réseau social des artisans du métal.

Source : Université de Montréal, PRDH

⁴³¹ Marcel Trudel, « Les débuts d'une société », p. 193; Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 58.

3.3.2 De 1660 à 1681

De 1660 à 1681, Gilles Lauzon, Jean Milot et les frères Gadois continuent d'élargir leur réseau social⁴³². Lecavelier et Loisel, bien qu'arrivés très tôt dans la colonie, restent un peu plus à l'écart. Ils continuent de choisir des nobles, officiers et marchands comme parrains et marraines de leurs enfants, mais assistent peu aux mariages et aux baptêmes⁴³³. Trois nouveaux armuriers viennent prendre une place importante au centre du réseau, soit Simon Guillory, René Fezeret et Jean Bousquet.

Les artisans actifs qui se retrouvent un peu plus en périphérie du réseau (Martin Massé, Olivier Quesnel et Pierre Roussel) ont tout de même établi quelques liens avec des personnes influentes, comme Jean-Baptiste Migeon de Branssat, Charles d'Ailleboust et la famille Le Moyne⁴³⁴. Laurent Tessier, bien que faisant partie de la famille de Gilles Lauzon, n'a pas encore développé son réseau en dehors de ses liens familiaux. En effet, ses filleul-e-s et tous les témoins à son mariage sont des membres de sa famille⁴³⁵. Seulement deux artisans se retrouvent à l'extérieur du réseau, soit Claude Fezeret et Michel Poirier. Le premier, qui est arrivé à Montréal en 1659 et est décédé en 1665, n'a pas assisté aux

⁴³² Gilles Lauzon a établi quelques liens avec des personnes influentes. Il a choisi Jacques Le Ber comme parrain de sa fille Françoise (1662-04-22), le lieutenant Séraphin Delavalltrie et la fille de Charles d'Ailleboust pour parrainer son fils Séraphin (1668-12-09) et a assisté au mariage du notaire Pierre Cabazier (1669-07-23). Toutefois, tous les autres événements sociaux auxquels il a participé impliquaient des membres de sa famille. Université de Montréal, *PRDH*.

⁴³³ Baptêmes de Charles Loisel (1661-10-05), Barbe Loisel (1663-08-30), Pierre Lecavelier (1662-01-07), Louis Michel Lecavelier (1664-06-22) et Anne Adrienne Lecavelier (1671-02-05). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴³⁴ Jean-Baptiste Migeon de Branssat était présent au mariage d'Olivier Quesnel (1680-01-15). Charles d'Ailleboust, Charles Le Moyne et Jacques Le Moyne étaient présents au mariage de Pierre Roussel. (1676-10-26). Jacques est aussi le parrain de Martin Massé fils (1679-06-26) et Paul Le Moyne est le parrain de Paul Poirier (1681-05-07). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴³⁵ Mariage de Laurent Tessier avec Anne Geneviève Lemire (1681-10-20). Baptêmes de Laurent Archambault (1668-06-29), Anne Coron (1674-01-06) et Agnes Richard (1676-08-23). Université de Montréal, *PRDH*.

mariages ni aux baptêmes. Le deuxième est arrivé à Montréal seulement en 1681, ce qui explique qu'il ne soit pas encore intégré au réseau.

Outre ceux possédant déjà des liens familiaux, les artisans ont établi plusieurs liens entre eux et avec d'autres individus issus des métiers du métal⁴³⁶. Ce sont trois membres de la corporation des armuriers, soit Pierre Gadois, Jean Bousquet et Simon Guillory, qui ont établi le plus de contacts entre eux⁴³⁷. De cette société, seul Fezeret n'a créé à peu près aucun lien avec les autres artisans. Il a préféré se rapprocher des marchands et des officiers⁴³⁸, tout comme Jean Milot⁴³⁹. En revanche, son épouse, Marie Carlier, a été choisie comme marraine par Gilles Lauzon et Pierre Gadois⁴⁴⁰.

⁴³⁶ Par exemple. Robert Lecavalier a choisi l'armurier Étienne De Xainte comme parrain pour sa fille Jeanne (1667-02-19), Jean Milot a choisi Barthelemy Verreau, compagnon taillandier, comme parrain de sa fille Françoise (1663-01-22) et Martin Massé fut le parrain du fils de Étienne Cureau, forgeron (1679-05-27). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴³⁷ Pierre Gadois a assisté au mariage de Jean Bousquet (1672-05-11) et est le parrain d'un de ses enfants (1679-01-22). Simon Guillory (1672-12-09) ainsi que sa conjointe, Louise Bouchard (1679-01-22), sont également le parrain et la marraine d'un enfant de Jean Bousquet. Pierre Gadois a assisté au mariage de Simon Guillory (1667-12-06) et ce dernier est le parrain d'un des enfants du premier (1678-07-01). Enfin, la fille de Pierre Gadois, Jeanne Françoise, est également marraine de Jeanne Guillory (1674-04-12). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴³⁸ À l'exception de Pierre Gadois qui a assisté au mariage de René Fezeret (1670-11-11) à peu près tous les autres témoins étaient des acteurs influents du XVII^e siècle, soit le capitaine Sidrac Dugué, les marchands Charles d'Ailleboust, Charles Le Moyne, Jacques Le Ber, Jacques Le Moyne, Jean-Baptiste Migeon de Branssat, Pierre Picoté de Belestre et Claudre Robutel de St-André. Fezeret a également principalement choisi des marchands et leurs conjointes comme parrains et marraines de ses enfants : Charles d'Ailleboust (1672-02-28), sa conjointe Catherine Legardeur (1676-05-29), Jean-Jacques Patron (1676-05-29), Catherine Gauchet, conjointe de Jean-Baptiste Migeon de Branssat (1672-02-28) et Jean Martinet, chirurgien (1673-12-26). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴³⁹ Milot a choisi à peu près que des marchands et des officiers et des conjointes de marchands comme parrains et marraines de ses enfants : Claude Robutel (1660-07-22 et 1674-05-03), Maisonneuve (1661-08-04), Zacharie Dupuis (1664-10-12), Charles Le Moyne (1667-10-21), Pierre Picoté de Belestre (1669-11-12), Jacques Le Ber (1672-12-04), Jeanne Mance (1664-10-12), Catherine Gauchet, épouse de Jean-Baptiste Migeon (1666-05-02), Jeanne Le Moyne, épouse de Jacques Le Ber (1667-10-2), Catherine Legardeur, épouse de Charles d'Ailleboust (1669-11-12) et Catherine Primot, conjointe de Charles Le Moyne (1672-12-04). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴⁴⁰ Marie Carlier, épouse de René Fezeret, est marraine de Marie Madeleine Lauzon (1677-11-15) et de Marie Catherine Gadois (1681-11-10). Université de Montréal, *PRDH*.

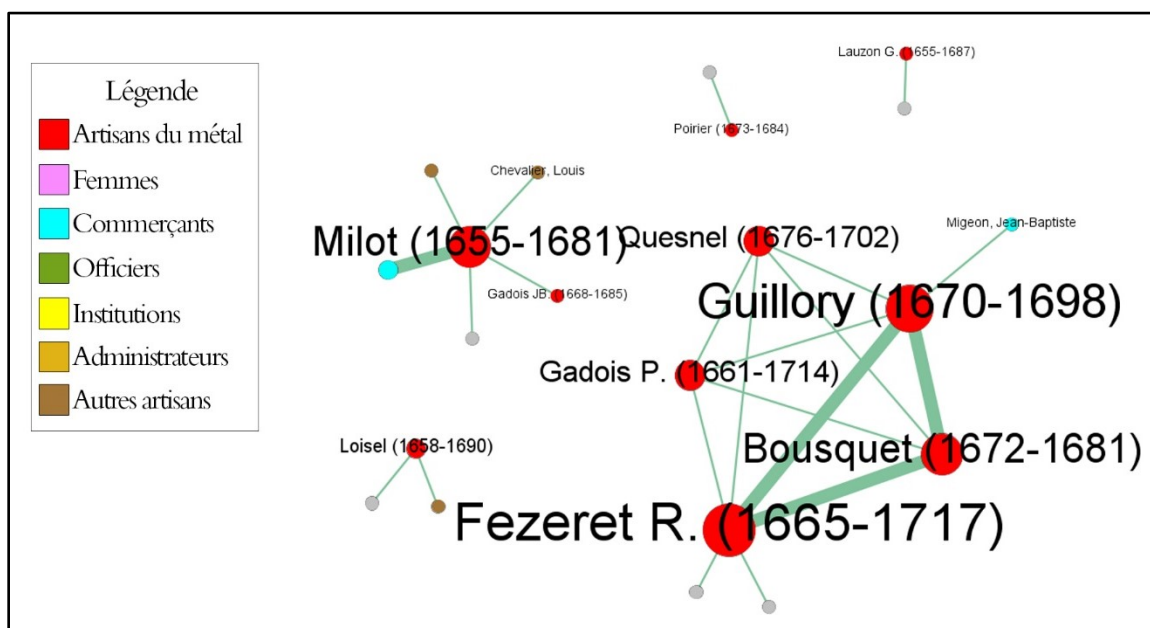
Les archives judiciaires peuvent nous révéler quelques indices sur la nature des liens sociaux. En effet, les litiges civils nous permettent de mieux comprendre le type de rapport qu’entretenaient les artisans entre eux et avec les autres habitants de la ville. Dans la figure 3.3, on remarque que Jean Milot a été au cœur de quelques conflits, notamment avec Louis Chevalier et Jean-Baptiste Gadois. Cependant, c’est la discorde entre les membres de la corporation des armuriers qui attire le plus notre attention. L’épaisseur des liens illustre bien les tensions qui existaient entre Fezeret, Guillory et Bousquet. Ces querelles ont débuté peu de temps après la création de la corporation en 1676 et se sont échelonnées jusqu’en 1678. On apprend qu’une altercation a eu lieu entre Fezeret et Guillory à au moins deux reprises et que, selon les paroles du premier, la tension était palpable depuis au moins une dizaine d’années⁴⁴¹. René Fezeret est finalement exclu de la société par les autres artisans et il rétorque en déposant une plainte contre Gadois, Guillory et Bousquet⁴⁴². Bien qu’Olivier Quesnel fasse également partie de la corporation, celui-ci ne semble pas avoir pris part aux querelles⁴⁴³. Cet épisode explique peut-être pourquoi Fezeret n’a pas entretenu beaucoup de liens sociaux avec les autres artisans du métal.

⁴⁴¹ René Fezeret, après s’en être pris à Bousquet, saute sur Guillory qui tentait de les séparer en criant : « C’est à toi que j’en veux. Il y a dix ans que je t’en doit! ». Z. Massicotte, « La Saint-Eloi et la corporation des armuriers à Montréal au XVII^e siècle », *Bulletin des recherches historiques*, n° XXIII, 1917, p. 344.

⁴⁴² BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Déclaration et requête de René Fezeret se plaignant d’avoir été banni d’une société », 1680-12-04.

⁴⁴³ Pour un résumé complet de l’histoire de la corporation des armuriers, voir l’annexe C.

Figure 3.3 Réseau social des artisans du métal issus des archives judiciaires, 1660-1681



Les artisans qui se retrouvent dans ce schéma de réseaux sont ceux qui ont réglé des litiges ou qui ont été accusés dans le cadre de procès dans les années 1660 à 1681. On voit que Jean Milot a eu plusieurs démêlés avec la justice, mais c'est Fezeret et Guillory qui ressortent du lot, surtout à cause du conflit au sein de la corporation des armuriers. Ici, la grosseur des lignes illustre des liens forts, mais conflictuels. L'épaisseur des liens entre Bousquet, Guillory et Fezeret montre bien que c'est entre eux que les relations étaient les plus tendues.

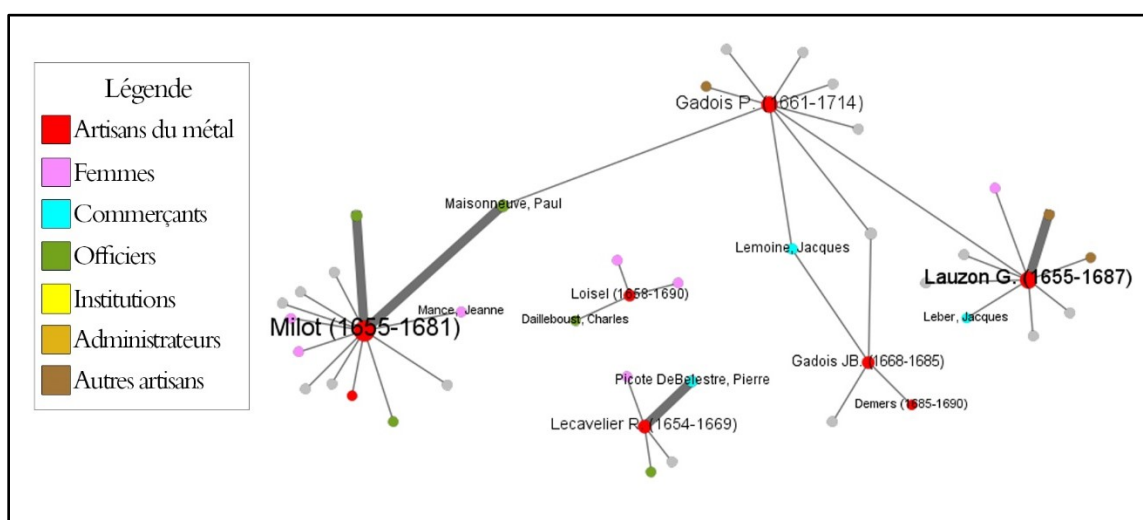
Source : BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, 1660-1681.

Le grand nombre de liens établis entre les artisans du métal et les personnes influentes de l'époque peuvent nous donner des indices sur un possible réseau de clientèle. Pour étudier le clientélisme, il faut s'intéresser aux principaux acteurs détenant le pouvoir ainsi que ceux actifs dans le commerce des fourrures. En effet, la traite des fourrures est le principal commerce à cette époque et la plupart des personnes influentes du XVII^e siècle y prennent part. Ce réseau de clientèle peut donc servir à recevoir des charges administratives ou certains privilèges, comme un espace avantageux sur la commune pendant la foire des fourrures⁴⁴⁴.

⁴⁴⁴ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 88.

Jusqu'en 1663, c'est le gouverneur Paul Chomedey de Maisonneuve qui détient tous les pouvoirs civils, mais le monopole commercial revient à la Compagnie des Cents-Associés et ses ayants droit⁴⁴⁵. Jusqu'à son départ en 1665, Maisonneuve continue de créer des liens avec les colons en assistant aux mariages et aux baptêmes : il est présent au deuxième mariage de Jean Milot ainsi que celui de Pierre Gadois et est parrain de Dominique Milot⁴⁴⁶. Major de Montréal depuis le décès de Lambert Closse en 1662, Zacharie Dupuy est également au cœur du réseau social de Pierre Gadois, Jean Milot et Simon Guillory⁴⁴⁷ (figure 3.4).

Figure 3.4 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1660-1665



Source : Université de Montréal, PRDH

L'administration de l'avant-poste passe toutefois aux mains du Séminaire du Saint-Sulpice lorsqu'ils deviennent seigneurs en 1663, au même moment que la Nouvelle-France

⁴⁴⁵ Marcel Trudel, « Les débuts d'une société », p. 57.

⁴⁴⁶ Mariages de Jean Milot et Mathurine Thibault (1663-11-26), Pierre Gadois et Jeanne Benard (1665-04-20) et baptême de Dominique Milot (1661-08-04). Université de Montréal, PRDH.

⁴⁴⁷ Il assista aux mariages de Jean Milot (1663-11-26) et celui de Simon Guillory (1667-12-06) et fut le parrain de Jeanne Milot (1664-10-12) et Jeanne Françoise Gadois (1666-03-07). Université de Montréal, PRDH.

passé sous le gouvernement royal. Ils doivent cependant partager le pouvoir avec les officiers du roi. L'élite montréalaise qui détient les postes administratifs est très proche du Séminaire⁴⁴⁸. Comme on peut le voir dans la figure 3.5, les artisans les plus centraux du réseau, soit Jean Milot, Pierre Gadois, Jean-Baptiste Gadois, Simon Guillory, René Fezeret et, dans une moindre mesure Gilles Lauzon, Robert Lecavelier et Louis Loisel créent des liens importants avec cette élite : notamment avec Charles d'Ailleboust des Muceaux, juge du bailliage, Bénigne Basset, greffier, et Charles Le Moyne, procureur du roi⁴⁴⁹. D'autres proches du Séminaire, qui ont bénéficié d'emplacements privilégiés sur la commune, se retrouvent également dans le réseau de ces artisans, soit Jean-Baptiste Migeon de Branssat, Pierre Picoté de Belestre, Jean Vincent de Hautmesnil et Jacques Le Ber⁴⁵⁰.

L'arrivée d'officiers civils et militaires de haut rang en 1665 disposant de vastes pouvoirs et de ressources financières transforme le climat social. Le commandement de l'île est remis à des officiers du régiment de Carignan-Salières et la population se retrouve « sous la domination de gens de guerre⁴⁵¹ ». Cette arrivée a un impact sur le commerce des

⁴⁴⁸ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 68-70.

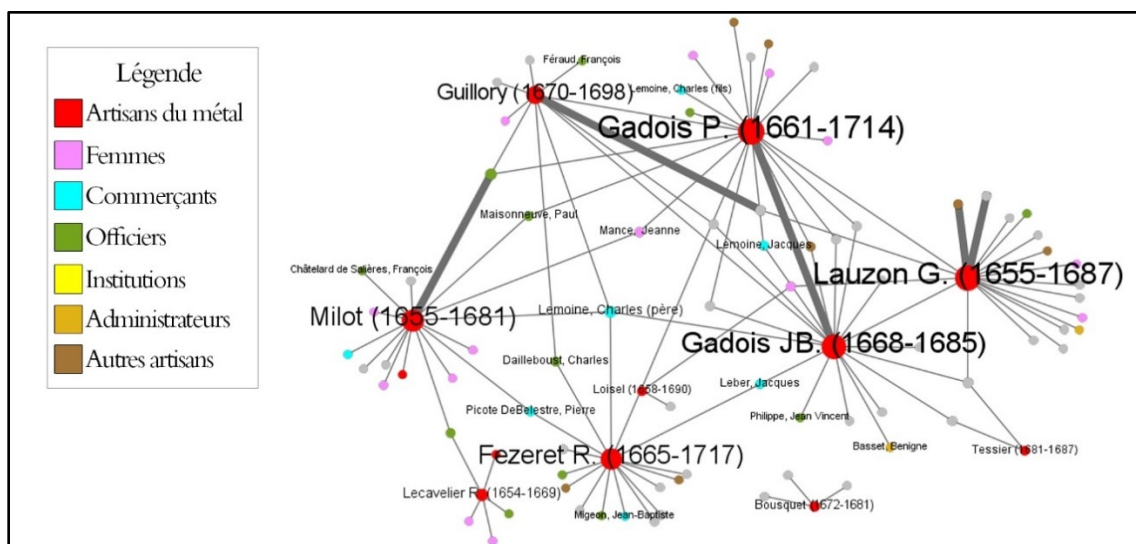
⁴⁴⁹ Charles d'Ailleboust sera présent aux mariages de Simon Guillory (1667-12-06) et René Fezeret (1670-11-11) et sera parrain de Charles Loisel (1661-10-05). Sa femme et sa fille seront également les marraines de Pierre Lecavelier (1662-01-07), Barbe Loisel (1663-08-30), Séraphin Lauzon (1668-12-09) et Marie Thérèse Milot (1669-11-12). Bénigne Basset a assisté au mariage de Jean-Baptiste Gadois (1669-02-19). Charles Le Moyne a assisté aux mariages de Simon Guillory (1667-12-06), Jean-Baptiste Gadois (1669-02-19) et René Fezeret (1670-11-11) et il fut le parrain de Charles Milot (1667-10-21) et Louise Gadois (1671-10-01). Son épouse, Catherine Primot, sera également marraine de Simon Guillory (fils) (1670-04-14) et Jacques Milot (1672-12-04). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴⁵⁰ Jean-Baptiste Migeon sera présent au mariage de René Fezeret (1670-11-11) et sa femme sera marraine de Françoise Milot (1666-05-02). Pierre Picoté de Belestre sera aussi présent au mariage de René Fezeret (1670-11-11) et sera parrain de Pierre Lecavelier (1662-01-07) et Marie Thérèse Milot (1669-11-12). Jean-Vincent de Hautmesnil sera présent au mariage de Jean-Baptiste Gadois (1669-02-19). Jacques Le Ber sera présent au mariage de Jean-Baptiste Gadois (1669-02-19) et René Fezeret (1670-11-11) et sera parrain de Françoise Lauzon (1662-04-22) et Jacques Milot (1672-12-04). Son épouse et sa fille furent également marraines de Charles Milot (1667-10-21) et Louise Gadois (1671-10-01). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴⁵¹ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 83-84.

fournitures : ils peuvent participer à la traite pour compléter leur revenu⁴⁵². Ces officiers ont « tendance à former leur propre réseau en concurrence avec celui des proches du Séminaire⁴⁵³ ». Les artisans du métal ont donc établi assez peu de liens avec eux. À l'exception de Sidrac Dugué⁴⁵⁴, nous retrouvons deux officiers du régiment de Carignan-Salières dans le réseau, soit le commandant François Châtelard de Salières et le lieutenant François Feraud. Le premier fut le parrain de la fille de Jean Milot et le deuxième a assisté au mariage de Simon Guillory⁴⁵⁵. En revanche, les chirurgiens du régiment se sont très bien intégrés aux familles artisanes. En effet, Antoine Forestier épouse la fille de Robert Lecavelier, Marie Madeleine, et Jean Martinet de Fondblanche épouse Marguerite Prudhomme, nièce des frères Gadois⁴⁵⁶ (figure 3.5).

Figure 3.5 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1663-1671



Source : Université de Montréal, PRDH

⁴⁵² Il y a d'ailleurs un débat entre Daniel Rémy de Courcelle, gouverneur général de 1665 à 1672, et le Séminaire concernant le droit d'attribution des places sur la commune lors de la foire des fourrures Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 87.

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 94-95.

⁴⁵⁴ Sidrac Dugué fut présent au mariage de René Fezeret (1670-11-11). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴⁵⁵ Baptême de Françoise Milot (1666-05-02), mariage de Simon Guillory (1667-12-06). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴⁵⁶ Mariage de Antoine Forestier avec Marie Madeleine Lecavelier (1670-11-25) et mariage de Jean Martinet de Fondblanche avec Marguerite Prudhomme (1670-07-14). Université de Montréal, *PRDH*.

Au cours des années 1670, deux réseaux de clientèle s'affrontent sur le terrain montréalais au sujet de la traite des fourrures et de la vente de l'eau-de-vie⁴⁵⁷. Au début de la décennie, c'est le réseau du gouverneur de Montréal François-Marie Perrot, composé essentiellement d'individus issus du monde militaire, qui fait concurrence aux anciens Montréalais. Ceux-ci s'associent en grande partie avec le gouverneur Frontenac⁴⁵⁸. Ces rivaux finissent toutefois par s'associer après l'arrivée de l'intendant Jacques Duchesneau en 1675. Ce brassage de clientèle fera en sorte d'exclure certains marchands du réseau, comme Jacques Le Ber, Charles Le Moyne, Jean-Vincent Philippe de Hautmesnil et Jean-Baptiste Migeon de Branssat. Ceux-ci décident donc d'appuyer l'intendant Duchesneau⁴⁵⁹.

Tableau 3.1 Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle

1672 à 1675	
François-Marie Perrot <ul style="list-style-type: none"> • Philippe Carion du Fresnoy • François Lenoir dit Rolland • Antoine de Lafrenaye de Brucy • Pierre Picoté de Belestre • Jean-Vincent Philippe de Hautmesnil • Zacharie Dupuy • Bénigne Basset 	Louis de Buade de Frontenac <ul style="list-style-type: none"> • Jacques Bizard • René-Robert Cavelier de LaSalle • Jean-Baptiste Migeon de Branssat • Jacques Le Ber • Charles Le Moyne • Daniel Greysolon Dulhut
1675 à 1681	
Frontenac et Perrot <ul style="list-style-type: none"> • Philippe Carion du Fresnoy • François Lenoir dit Rolland • Antoine Lafrenaye de Brucy • Bénigne Basset • Pierre Picoté de Belestre • Jacques Bizard • René-Robert Cavelier de LaSalle • Daniel Greysolon Dulhut 	Jacques Duchesneau <ul style="list-style-type: none"> • Jacques Le Ber • Charles Le Moyne • Jean-Vincent Philippe de Hautmesnil • Jean-Baptiste Migeon de Branssat

Source : Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle ».

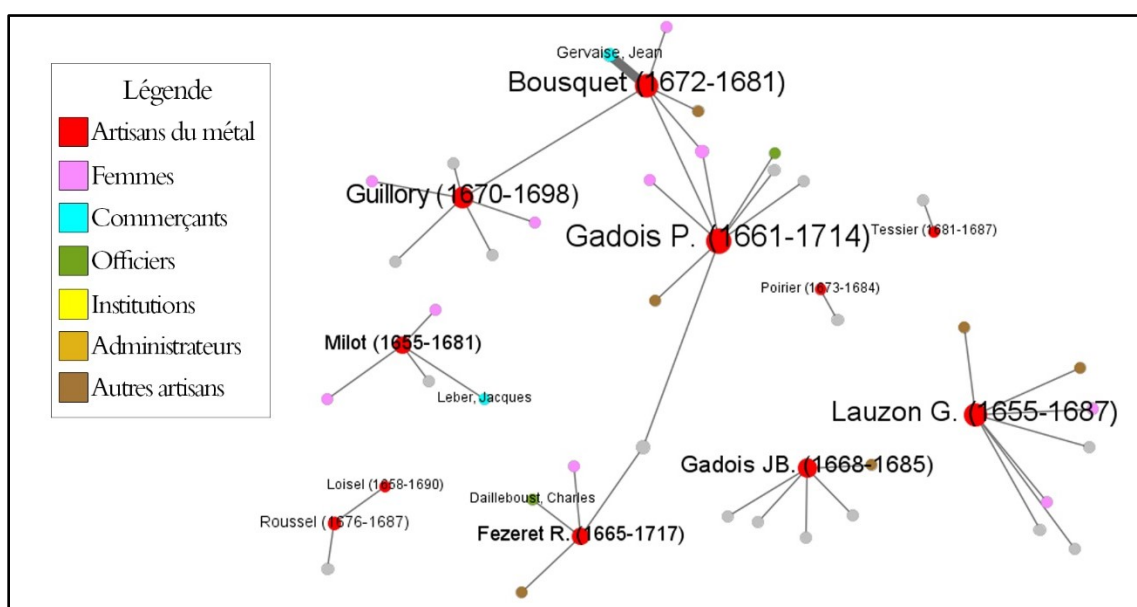
⁴⁵⁷ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 150.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 111-113.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 121-125.

Il est donc intéressant de voir si les artisans ont créé des liens sociaux davantage avec un groupe ou l'autre durant ces deux périodes. Nous avons déjà vu qu'avant l'arrivée de Perrot les artisans sont beaucoup plus près des alliés du Séminaire que des militaires. Cette tendance semble se poursuivre jusqu'en 1675 (figure 3.6). Ainsi, nous pourrions croire que les artisans se sont davantage rangés derrière Frontenac. Cependant, nous disposons de trop peu d'information pour cette période. Nous savons seulement que D'Ailleboust fut le parrain du fils de Fezeret et que Le Ber fut le parrain du fils de Milot⁴⁶⁰.

Figure 3.6 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1671-1675

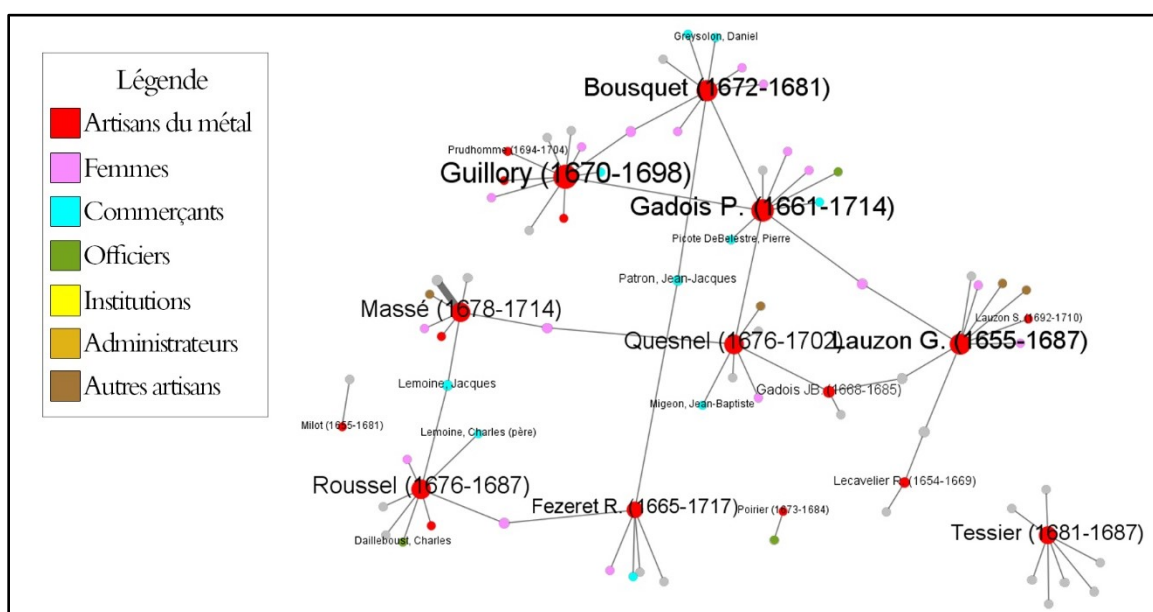


Source : Université de Montréal, PRDH

⁴⁶⁰ Baptêmes de Charles François Fezeret (1672-02-28) et Jacques Milot (1672-12-04). Université de Montréal, PRDH.

Nous pouvons toutefois déceler une certaine tendance après l'arrivée de Duchesneau (figure 3.7). En effet, de 1675 à 1681, une partie des artisans, surtout les armuriers, ont davantage créé des liens avec les alliés de Frontenac : Pierre Gadois, Jean Bousquet, René Fezeret et Simon Guillory ont choisi Antoine de Lafrenaye de Brucy, Pierre Picoté de Belestre, Jean-Jacques Patron, Daniel Greysolon Duluth et Charles de Couagne comme parrains de leurs enfants⁴⁶¹. Alors que Olivier Quesnel, Pierre Roussel et Martin Massé ont plutôt établi des liens sociaux avec Jacques et Charles Le Moyne ainsi que Migeon de Branssat⁴⁶².

Figure 3.7 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1676-1681



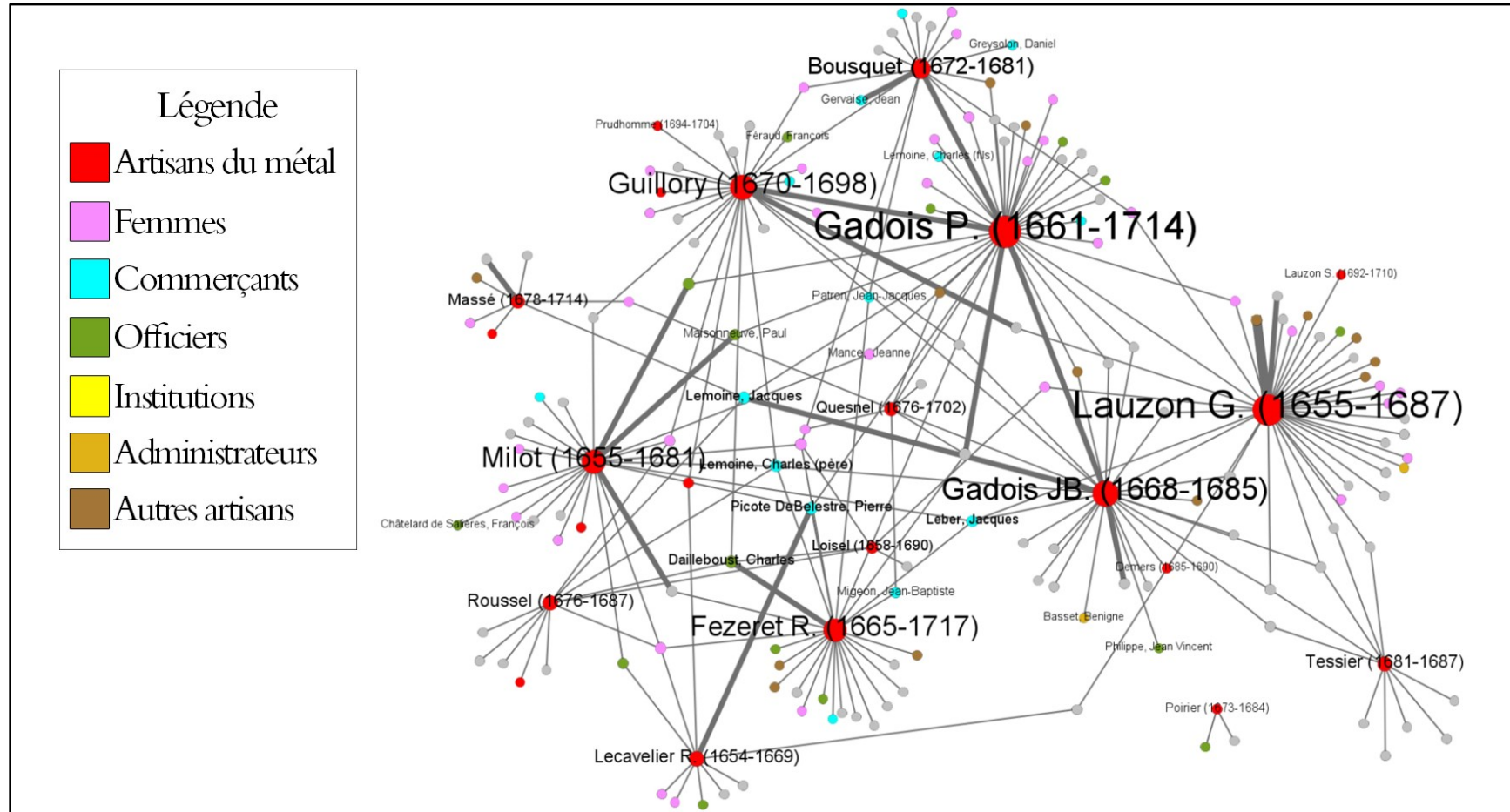
Source : Université de Montréal, PRDH

⁴⁶¹ Antoine de Lafrenaye de Brucy est parrain de Antoine Gadois (1675-04-15), Pierre Picoté est parrain de Pierre Gadois fils (1676-10-31) et sa fille est marraine de Antoine Gadois. Jean-Jacques Patron est parrain de Jean-Jacques Fezeret (1676-05-29), Daniel Greysolon est parrain de Daniel Bousquet et la conjointe de Charles de Couagne est marraine de Anne Guillory (1681-06-15). Université de Montréal, PRDH.

⁴⁶² Charles et Jacques Le Moyne ont assisté au mariage de Pierre Roussel (1676-10-26) et Jean-Baptiste Migeon de Branssat a assisté à celui d'Olivier Quesnel. Jacques Le Moyne est également le parrain de Martin Massé fils (1679-06-26). Université de Montréal, PRDH.

Bref, de 1660 à 1681, ce sont les armuriers Pierre Gadois, Jean-Baptiste Gadois, Simon Guillory, René Fezeret et, dans une moindre mesure, Jean Bousquet qui ont établi le plus de liens sociaux (figure 3.8). À l'exception de Jean-Baptiste, les autres semblent s'être rapprochés des personnes influentes, les proches du Séminaire dans un premier temps et les alliés de Frontenac dans un deuxième temps. Les liens entre Gadois, Guillory et Bousquet sont également très forts. Jean Milot et Gilles Lauzon ont aussi établi plusieurs liens sociaux, mais il est plus difficile de déceler un réseau de clientèle. On remarque aussi que Gilles Lauzon et Laurent Tessier ont principalement établi des liens avec des membres de leur famille. Enfin, les autres artisans en périphérie du réseau (Quesnel, Roussel et Massé) ont tout de même créé des liens entre eux ainsi qu'avec quelques marchands.

Figure 3.8 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1660-1681



Source : Université de Montréal, PRDH

3.3.3 De 1682 à 1701

De 1682 jusqu'à la fin du siècle, on observe l'arrivée d'une nouvelle génération d'artisans. Quelques armuriers de la période précédente, comme les frères Gadois et Olivier Quesnel, sont toujours très centraux dans le réseau, mais René Fezeret et Simon Guillory établissent beaucoup moins de liens sociaux durant cette période. Il est important de rappeler que ce réseau est créé à partir des présences aux mariages et aux baptêmes. Il n'est donc pas surprenant que les artisans qui ont eu leurs enfants avant 1682 aient moins de liens que les jeunes mariés. Un bon exemple est Séraphin Lauzon. Durant cette période il a baptisé six enfants, fut présent à 6 mariages et fut parrain 9 fois. Cependant, presque la totalité de ses liens sociaux a été établie avec des membres de sa famille.

Durant cette période, les frères Gadois se rapprochent de la famille de Charles de Couagne et continuent de créer des liens avec des marchands importants et quelques officiers, notamment Henri de Tonty, un proche de Frontenac⁴⁶³. Olivier Quesnel, ancien membre de la société des armuriers, a grandement étendu son réseau et a établi plusieurs liens avec de nouveaux artisans du métal comme René Bouchard, Joseph Parent et Pierre Prudhomme, son beau-frère, tout en restant proche des armuriers de la génération précédente. Il profite de la baisse des tensions dans les réseaux montréalais pour choisir

⁴⁶³ Couagne avait été maître d'hôtel de Frontenac avant de s'installer à Montréal alors que Tonty était associé à Cavalier de Lasalle, auquel Frontenac avait accordé d'importants privilèges. Pierre sera présent au deuxième mariage de Charles de Couagne (1685-07-30) et sera également parrain de sa fille, Marie de Couagne (1688-10-19). Antoine Hattenville, marchand, est parrain de Antoine Augustin Gadois, fils de Pierre (1683-06-08), Henri de Tonty est parrain de Henri Gadois fils de Pierre (1685-02-03), Jean Martinet, chirurgien, est le parrain de Jean-Baptiste Gadois fils (1686-10-26) et l'écuyer Henri Jules Lefournier est parrain de Marie Chrétienne Gadois, fille de Jean-Baptiste (1695-08-17). Jean-Baptiste Gadois est également parrain de Jean-Baptiste de Couagne (1687-03-09). Université de Montréal, *PRDH*.

des gens qui étaient autrefois dans des réseaux opposés comme Charles de Couagne et Jean-Vincent Philippe de Hautmesnil⁴⁶⁴.

Certains des nouveaux artisans ne se sont pas intégrés au réseau déjà en place, soit Yves Pinet, Michel Poirier, Yves Lecompte, Jean-Baptiste Bizet et Jean Drapeau dit Laforge. Ces deux derniers ont toutefois développé leur propre réseau et établi quelques liens avec des marchands et des officiers⁴⁶⁵. En fait, les artisans du métal semblent avoir établi davantage de liens sociaux entre eux et avec des membres de leur famille. On remarque une proximité entre Martin Massé, Jean Pothier et la famille Campot d'une part⁴⁶⁶ et entre René Bouchard, Pierre Prudhomme et Olivier Quesnel d'autre part⁴⁶⁷.

Entre 1682 et 1701, outre le marchand Charles de Couagne, l'officier Henri de Tonty⁴⁶⁸, allié de Frontenac, et Jean-Vincent Philippe de Hautmesnil, opposant de Frontenac, on retrouve peu de personnes influentes dans le réseau social des artisans du métal (figure 3.9). Cette période est d'ailleurs marquée par l'arrivée de nouveaux administrateurs qui ont moins d'intérêts marchands et qui sont donc moins enclins à

⁴⁶⁴ Il a choisi Joseph Parent comme parrain ainsi que Anne Chasle, conjointe de Pierre Prudhomme comme marraine. Il fut également présent au mariage de René Bouchard. Baptêmes de Joseph Quesnel (1699-05-15) et Élisabeth Quesnel (1692-02-29) et mariage de René Bouchard (1696-11-14). Jean-Vincent Philippe de Hautmesnil et son épouse Catherine Lambert furent parrain et marraine de Jean-Pierre Quesnel (1686-12-25) et Raymond Quesnel (1697-07-14) et Charles de Couagne fut le parrain de Charles Quesnel (1689-05-17). Université de Montréal, *PRDH*; Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle ».

⁴⁶⁵ L'armurier Yves Lecompte a assisté au mariage de Jean Baptiste Bizet (1697-02-18). Ce dernier a choisi un officier, Jacques Testard Demontigny, comme parrain de son fils Paul Daniel (1697-10-25) ainsi que la conjointe de Paul Le Moyne de Maricourt ainsi que la fille de Pierre Perthuys, marchands, comme marraines (1697-10-25 et 1700-04-11). Drapeau a, quant à lui, choisi le fils de Charles de Couagne comme parrain de sa fille Marguerite (1700-02-22) et le capitaine Maurice Lebourjy comme parrain de sa fille Geneviève (1701-09-25). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴⁶⁶ Rappelons-nous que Martin Massé sera le beau-père de Jean-Baptiste Pothier à partir de 1696 et Michel Campot, frère de Jacques, épouse également une des filles de Martin Massé en 1696. Étienne Campot, frère de Jacques, qui est aussi taillandier, fut le parrain de Catherine Massé et Martin Massé en assistera également au mariage d'Étienne Campot (1690-04-03). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴⁶⁷ Rappelons également les liens familiaux entre Olivier Quesnel, Pierre Prudhomme et les frères Gadois. Olivier Quesnel a assisté au mariage de René Bouchard (1696-11-14) et Pierre Prudhomme fut le parrain de Pierre Bouchard (1699-01-30). Université de Montréal, *PRDH*.

⁴⁶⁸ En plus d'être parrain du fils de Pierre Gadois, Henri (1685-02-03). Université de Montréal, *PRDH*.

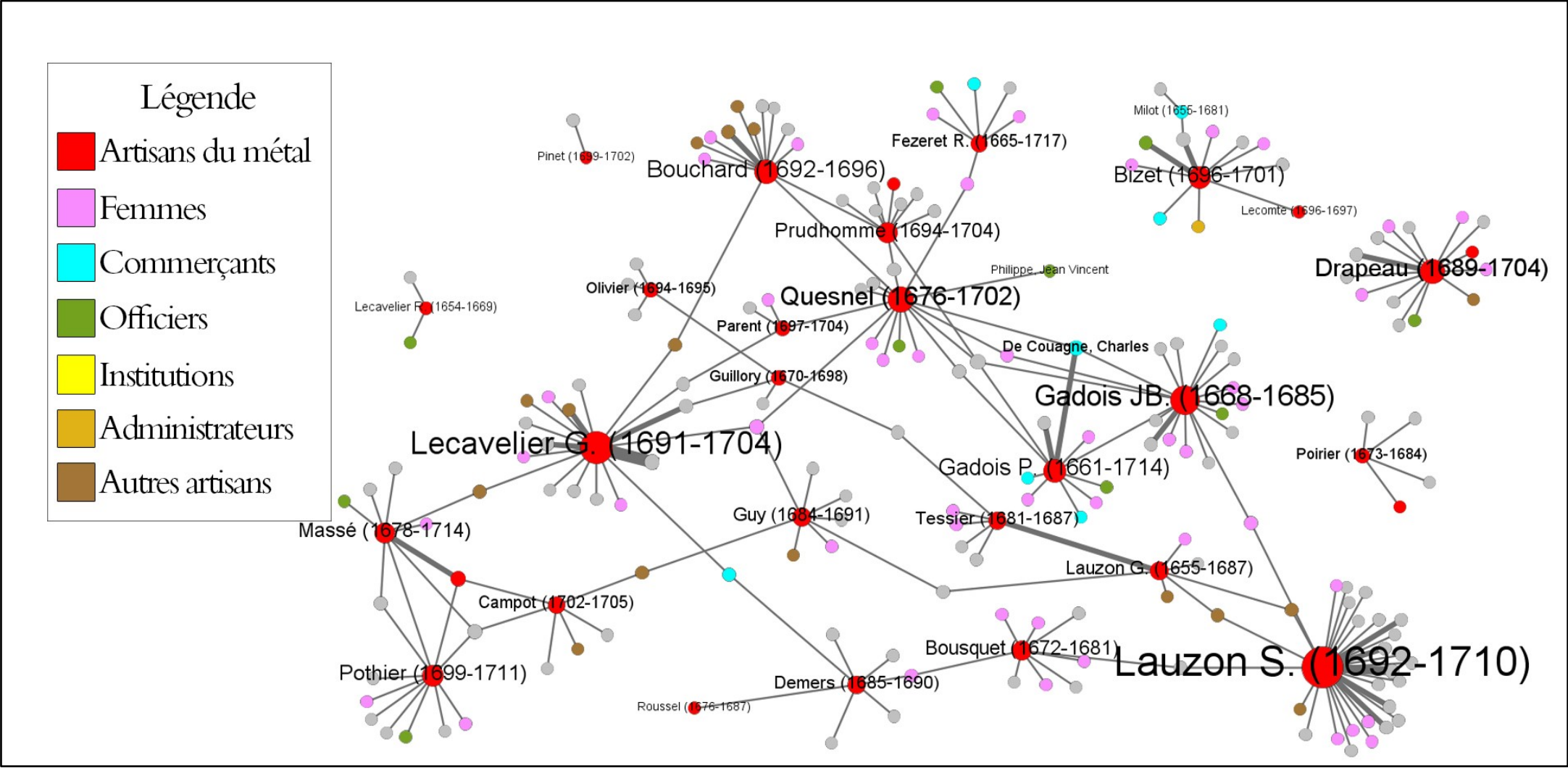
développer des réseaux de clientèle⁴⁶⁹. D'ailleurs, comme le fait remarquer Léon Robichaud, outre les familles Le Ber et Le Moyne, les « autres Montréalais tant paysans qu'artisans disparaissent de la scène politique au cours des années 1670. Ils ne participeront donc plus activement aux luttes entre clientèles rivales⁴⁷⁰ ».

En résumé, la présence aux mariages et aux baptêmes nous permet de déceler un changement de stratégie quant à la création de liens sociaux. Au cours des deux premières décennies, la proximité des habitants facilite le rapprochement entre les artisans et les membres de l'élite, notamment avec Maisonneuve et la famille Le Moyne. Ces premiers contacts ont permis aux anciens habitants d'élargir leur réseau au cours des années 1660 et 1670. Les armuriers Pierre Gadois, Simon Guillory et René Fezeret ainsi que le taillandier et marchand Jean Milot ont tissé de nombreux liens avec les agents du pouvoir, les proches du Séminaire dans un premier temps et les alliés de Frontenac dans un second temps. Cela dit, ce ne sont pas tous les artisans qui ont choisi de renforcer leurs liens avec cette élite. Gilles Lauzon et Laurent Tessier sortent peu de leur réseau familial. Cette tendance s'accroît à partir des années 1680. Les marchands sont toujours sollicités pour le parrainage, mais on invite davantage la parenté. Les liens entre artisans sont également très forts. Cependant, comme le démontre l'histoire de la corporation, ces rapports n'étaient pas toujours amicaux. Ces tensions sont-elles issues d'une forte concurrence? Le réseau transactionnel nous permettra peut-être de répondre à cette question.

⁴⁶⁹ À son arrivée en 1682, le gouverneur Joseph-Antoine Le Febvre de La Barre réitère les ordonnances contre la traite illégale et s'oppose aux privilèges des anciens alliés de Frontenac, notamment René-Robert Cavelier de LaSalle. Entre 1685 et 1689, le gouverneur Jacques-René Brisay de Denonville et le gouverneur de Montréal Louis-Hector de Callière cherchent plutôt à se distinguer auprès du Roi que de faire fortune dans la traite des fourrures. Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 172 à 187.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 309.

Figure 3.9 Réseau social des artisans du métal de Montréal, 1682-1701



Source : Université de Montréal, PRDH

3.4 Les liens transactionnels et la corporation des armuriers

Il est intéressant de voir si les liens familiaux et sociaux établis par les artisans transparaissent dans les liens transactionnels. En d'autres mots, est-ce que les artisans du métal ont bénéficié de leurs réseaux pour faciliter des transactions économiques ou, à l'inverse, est-ce que le fait de passer devant le notaire encourage les rapprochements sociaux ? Cette analyse se base sur la compilation de plus de mille actes notariés comprenant, entre autres, des actes de vente, des baux de location, des contrats d'apprentissage, des conventions, des engagements, des obligations, des marchés, etc. Puisque la majorité de ces documents sous-entend un transfert monétaire ou un échange de services, nous utiliserons le terme « économique » pour décrire ce réseau.

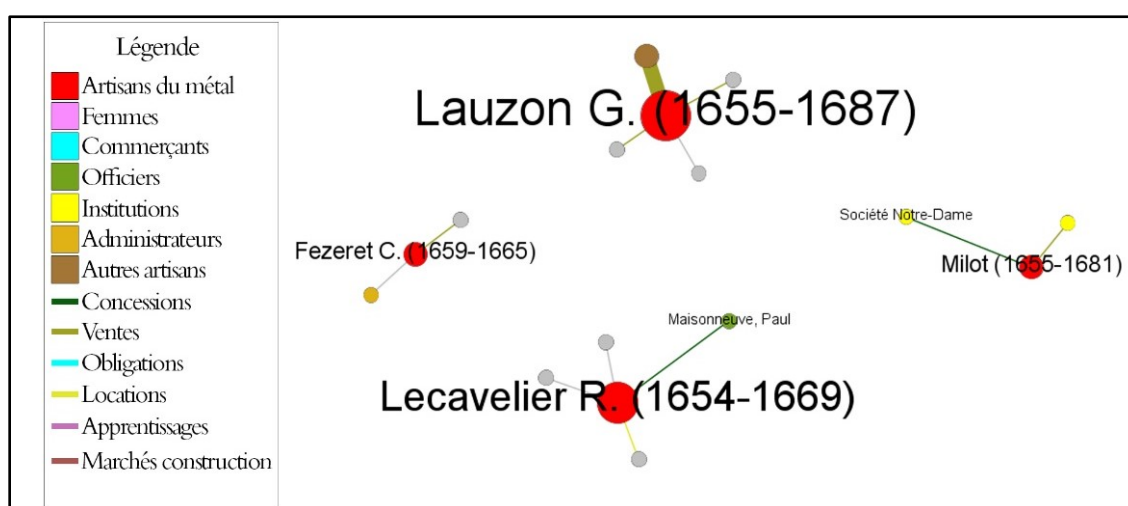
3.4.1 De 1642 à 1659

De 1642 à 1659, il y a quatre artisans du métal qui possédaient ou louaient une propriété à Ville-Marie, soit le chaudronnier Gilles Lauzon (depuis 1655), le taillandier Jean Milot (depuis 1655), l'armurier Robert Lecavelier (depuis 1657) et le serrurier Louis Loisel (depuis 1658)⁴⁷¹. Claude Fezeret, serrurier, arrive à Montréal en 1659, mais ne reçoit sa première concession qu'en 1665. Cette époque marque l'arrivée et l'installation des premiers habitants dans la ville. Il est donc normal qu'il y ait peu de documents notariés. Nous disposons principalement de concessions et de ventes de terres. Ces données sont donc insuffisantes pour relever un indice clair de relations professionnelles entre les artisans à cette époque (figure 3.10).

⁴⁷¹ Université de Montréal, *PRDH*; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*; Russel Bouchard, *Les armuriers de la Nouvelle-France*; Michel Langlois, *Montréal 1653 : La Grande recrue*, Septentrion, Québec, 2003, p. 52.

Nous pouvons toutefois soulever quelques éléments. Tout d’abord, notons que tous les artisans possèdent leur propre spécialité⁴⁷². Il n’y a donc pas encore de concurrence entre les artisans du métal et il n’y a pas possibilité de créer d’association ou de corporation de métier. C’est Gilles Lauzon qui est passé le plus souvent devant le notaire à cette époque⁴⁷³. Le lien le plus intéressant est toutefois celui entre Robert Lecavelier et Pierre Gadois père⁴⁷⁴. Bien que nous n’ayons pas retrouvé de contrat d’apprentissage, il est possible que ce soit Lecavelier, seul armurier connu à cette époque à Montréal, qui a initié les frères Gadois au métier d’armurerie. Malgré cela, la faible quantité d’information ne nous permet pas de tirer des conclusions sur les relations économiques entre 1642 et 1659.

Figure 3.10 Réseau économique des artisans du métal de Montréal, 1642-1659



Plus le point est gros, plus l’artisan a passé de contrats devant le notaire. L’épaisseur des liens indique qu’il y a eu plusieurs contrats signés avec la même personne. Autrement dit, les liens transactionnels sont plus forts. Dans ce cas-ci, la couleur des lignes est importante, elle permet de distinguer de quel type de contrat il s’agit. Les lignes grises comprennent tous les autres types d’actes notariés qui ne sont pas indiqués dans la légende. Les contrats de mariage n’ont pas été pris en compte. Sources : BAnQ, Greffes de Bénigne Basset, de Jean de Saint-Père, de Lambert Closse, de Claude Lecoustre et de Rolland Godet.

⁴⁷² À l’exception de Louis Loisel et Claude Fezeret, mais le second n’arrive à Montréal qu’en 1659.

⁴⁷³ Il s’agit essentiellement de transactions foncières. BAnQ, Greffe de Jean de Saint-Père, « Vente par Urbain Tessier de cinquante perches de terre et maison, à Gilles Lauson », 1655-03-30; BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, 1658-02-19 « Vente d’une concession par Gilles Lozon à Jean Chaperon », 1658-10-08 et « Vente d’une concession par Gilles Lozon à Jean Chaperon », 1659-02-26.

⁴⁷⁴ Il s’agit d’un bail à ferme par Gadois à Lecavelier. BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Bail à ferme de Pierre Goday à Robert LeCavelier », 1657-10-06.

3.4.2 De 1660 à 1681

De 1660 à 1681, on voit arriver une toute nouvelle génération d'artisans du métal. Quelques-uns sont nés ou arrivés en bas âge à Montréal (Laurent Tessier, René Fezeret, Pierre et Jean-Baptiste Gadois)⁴⁷⁵, mais la plupart sont issus des vagues d'immigration française ou du mouvement migratoire dans la colonie (Jean Bousquet, Simon Guillory, Martin Massé, Olivier Quesnel, Pierre Roussel)⁴⁷⁶.

À première vue, nous remarquons que, du premier noyau d'artisans, c'est Jean Milot qui a le plus étendu son réseau d'affaires (figure 3.11). Malgré le fait qu'il partage son temps entre Ville-Marie et Lachine⁴⁷⁷, il devient un point pivot dans le réseau des artisans du métal à Montréal. Ses activités en tant que marchand explique qu'on ait retracé un grand nombre d'actes notariés. Il acquiert plusieurs terres dans la ville (notamment sur la commune) et ailleurs sur l'île de Montréal. Il loue certaines de ses propriétés et fait affaire avec le Séminaire de Saint-Sulpice et le syndic Louis Chevalier pour la construction d'un moulin à Lachine⁴⁷⁸.

Le chaudronnier Gilles Lauzon a également, à moindre mesure, continué d'étendre son réseau. Sa charge de marguillier en 1671 et son statut d'« ancien habitant » lui

⁴⁷⁵ Laurent Tessier est né à Montréal en 1655. René Fezeret est arrivé avec son père en 1659 et hérite de la terre de son père en 1665. Pierre et Jean-Baptiste Gadois arrivent à Montréal avec leur père en 1647. Université de Montréal, *PRDH*.; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*; Russel Bouchard, *Les armuriers de la Nouvelle-France*.

⁴⁷⁶ Jean Bousquet immigre vers 1642, s'établit d'abord à Trois-Rivières et s'installe à Montréal en 1671. Simon Guillory est arrivé en tant que domestique en 1664. Martin Massé arrive dans la colonie vers 1666 et prends bail à Montréal en 1678. Olivier Quesnel arrive vers 1675 à Montréal, mais n'achète sa première terre qu'en 1689. Les premières mentions de Pierre Roussel dans la colonie remontent à 1673 et il devient propriétaire en 1676. Université de Montréal, *PRDH*.; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*; Russel Bouchard, *Les armuriers de la Nouvelle-France*.

⁴⁷⁷ Il y fait construire une maison et boutique de forge. BANQ, Greffe de Bénigne Basset, « Marché de massonnerie entre Gilles Devennes, Urbain Brossard et Michel Bouvier et Jean Milot », 1672-02-22.

⁴⁷⁸ BANQ, Greffe de Bénigne Basset, 1667 à 1680, « Acte entre Jean Milot et Louis Chevalier », 1672-09-12, « Accord entre Mre François Dollier et Jean Milot pour le moulin de Lachine », 1673-11-02.

confèrent une certaine reconnaissance sociale. On peut d'ailleurs voir quelques liens avec des personnes influentes du XVII^e siècle⁴⁷⁹ comme Charles d'Ailleboust des Muceaux et Jean Baptiste Migeon de Branssat, mais il a principalement fait affaire avec son beau-frère Jean Gervaise⁴⁸⁰. Il semble donc avoir principalement créé des liens économiques, tout comme ses liens sociaux, avec des membres de sa famille.

Les trois autres artisans actifs depuis les années 1650, soit Robert Lecavelier, Louis Loisel et Claude Fezeret ne semblent pas avoir effectué de nombreuses transactions, du moins, ils ne sont pas passés devant le notaire. Bien qu'il s'agisse seulement de la vente d'un bœuf, on remarque, dans le schéma, le lien direct qui relie Louis Loisel à Robert Lecavelier⁴⁸¹. Enfin, il est normal que Claude Fezeret n'ait pas eu le temps d'étendre son réseau puisqu'il décède cinq ans après son arrivée, à peine quelques mois après avoir reçu sa concession de la Société de Notre-Dame⁴⁸². C'est son fils René qui devient un acteur important à cette époque.

En effet, au cours de la période 1660 à 1681, ce sont surtout les armuriers qui se démarquent dans le réseau. Simon Guillory, René Fezeret, Pierre Gadois et, dans une moindre mesure, Jean-Baptiste Gadois et Jean Bousquet, sont tous des acteurs incontournables à cette époque. C'est d'ailleurs en 1676 qu'est constituée la corporation des armuriers. Le but de cette association est de « faire dire une grand messe tous les ans

⁴⁷⁹ Pour une liste des acteurs influençant la scène montréalaise entre 1663 et 1703, voir Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 319.

⁴⁸⁰ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Acte fait par Gilles Lauson touchant la terre qu'il possède sur et dans la rue Notre Dame de Montréal à Messieurs les Seigneurs de Montréal », 1673-06-21, « Bail à rente de Charles Dailleboust à Gilles Lauson », 1667-01-14, « Acte de plainte au greffe de Montréal par Gilles Lauson contre le Sr. Jean Baptiste Migeon de Bransac », 1670-08-13; BAnQ, Greffe de Claude Mauge, « Vente et Transport de droits successifs par Gilles Lauzon à Jean Gervaise », 1678-07-16.

⁴⁸¹ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Vente de Louis Loisel à Robert LeCavelier » 1661-03-20.

⁴⁸² Claude Fezeret reçoit sa concession le 4 mars 1665 de la Société de Notre-Dame et décède le 24 avril suivant. Université de Montréal, *PRDH*; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

pour la fête de Saint-Éloi [le patron des armuriers] et d’y donner un pain bénit⁴⁸³ ». Le premier décembre de chaque année, ces artisans (Pierre Gadois, René Fezeret, Jean Bousquet, Olivier Quesnel et Simon Guillory) s’unissent pour célébrer et partager un dîner plantureux. Mais, comme il a déjà été mentionné, il y eut plusieurs tensions entre Guillory et Fezeret et la corporation ne semble pas avoir survécu à la bataille judiciaire de 1680⁴⁸⁴.

Ces tensions pourraient découler, entre autres, d’une compétition entre ces deux acteurs importants, bien qu’ils semblent avoir eu une approche différente quant aux liens économiques qu’ils ont créés. En effet, après Jean Milot, ce sont eux qui ont effectué le plus grand nombre de transactions devant notaire. Simon Guillory semble assez connecté dans le milieu marchand puisqu’il loue et vend certaines de ses propriétés à des marchands – et un officier – de Montréal, dont François Lenoir dit Rolland, Daniel Greysolon Dulhut, (deux alliés de Frontenac après 1675), François Hazeur, Claude Cognac, Jacques Dubois et Michel Messier⁴⁸⁵. Il établit également des liens avec d’autres artisans du métal comme Claude de Xaintes et Pierre Gadois. Ses affaires vont bien puisqu’il engage également un armurier de Québec, Nicolas Pré, en 1680 et 1681⁴⁸⁶. René Fezeret semble avoir une approche différente. Bien qu’il ait établi plusieurs liens sociaux avec des marchands, notamment Migeon de Branssat, Charles Le Moyne, Charles d’Ailleboust et Pierre Picoté

⁴⁸³ Z. Massicotte, « La Saint-Eloi et la corporation des armuriers à Montréal au XVII^e siècle », p. 344-346. Télesphore Saint-Pierre, « La Saint-Eloi ».

⁴⁸⁴ *Ibid.*, p. 346.

⁴⁸⁵ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Bail à loyer par Simon Guillory à François Noir », 1677-03-01, « Bail à loyer par Simon Guillory à M. Du Lhut », 1676-04-16, 1677-02-04, « Bail à loyer par Simon Guillory à Sr. Cognac », « Bail à loyer par Simon Guillory à Sr. DuBois », 1677-02-04; BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Vente d’un emplacement rue St-Paul, par Simon Guillory à François Hazeur », 1678-08-26, « Obligation par Simon Guillory à François Hazeur », 1681-07-27, « Obligation par Simon Guillory à François Hazeur », 1681-08-27, « Vente d’un emplacement par Michel Messier a Simon Guillory », 1678-10-04.

⁴⁸⁶ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Vente de Simon Guillory à Claude DeXaintes », 1669-08-16; Greffe de Claude Maugue, « Echange de terre entre Simon Guillory et Pierre Gadouart », 1678-08-18, « Engagement de Nicolas Pré à Simon Guillory de Montréal, pour la durée de neuf mois », 1680-12-10, « Engagement de Nicolas Pré à Simon Guillory, pour une année entière », 1681-08-25.

DeBelestre⁴⁸⁷, il a effectué davantage de transactions avec les institutions montréalaises : la Société de Notre-Dame, les Filles de la Congrégation et les Marguilliers de l'œuvre de la Fabrique⁴⁸⁸. Il a aussi souvent eu recours au système de justice pour régler des conflits. Outre une transaction avec Pierre Gadois⁴⁸⁹, René Fezeret ne semble pas avoir traité directement avec d'autres artisans du métal, ce qui reflète bien son réseau social.

Pierre Gadois est également un acteur important et assez central dans le réseau économique. Contrairement à Fezeret et Guillory, il ne semble pas avoir privilégié le monde marchand ou institutionnel. Son réseau est assez diversifié. Il achète une terre des Marguilliers de l'œuvre de la Fabrique et vend un emplacement au marchand François Pougnet⁴⁹⁰. Gadois a également créé des liens d'affaires avec d'autres artisans du métal dont son frère Jean-Baptiste, René Fezeret et a pris comme apprenti son neveu Pierre Prudhomme⁴⁹¹. Jean Bousquet crée également des liens avec d'autres artisans du métal comme Simon Guillory et Laurent Tessier⁴⁹². Le dernier artisan faisant partie de la corporation des armuriers, Olivier Quesnel, n'a pas laissé beaucoup de documents notariés pour cette époque. Âgé de seulement 30 ans en 1681, il n'est qu'en début de carrière. Jean-Baptiste Gadois est également armurier, mais celui-ci ne fait pas partie de la corporation.

⁴⁸⁷ Ceux-ci ont tous assisté à son mariage en 1670. Université de Montréal, *PRDH*.

⁴⁸⁸ BAnQ, acte sous seing privé, « Collation d'une concession de terre par la Société de Notre-Dame de Montréal à Suzanne Guillebaut et René Fezeret, son fils », 1665-05-02; Greffe de Bénigne Basset, « Vente de terre située sur le bord de la commune; par Suzanne Guillebaut et René Fezeret, de l'île de Montréal, son fils, à la Congrégation Notre-Dame de Montréal », 1668-08-29; Greffe de Claude Maugue, « Contrat de vente d'une portion de terre par les Marguilliers de l'œuvre et Fabrique à René Fezeré », 1678-03-28.

⁴⁸⁹ BAnQ Greffe de Bénigne Basset, « Cession par Pierre Gadoys à René Fezeret », 1675-10-20.

⁴⁹⁰ BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Contrat de vente d'une portion de terre par les Marguilliers de l'Oeuvre et Fabrique à Pierre Gadois », 1678-03-28 et « Vente d'un emplacement avec quelques boutiques par Pierre Gadois à François Pougnet », 1680-01-20.

⁴⁹¹ BAnQ Greffe de Bénigne Basset, « Vente de Jacques Guytaut dit Jollycoeur à Pierre et Bte. Gadoys », 1668-08-03, « Cession par Pierre Gadoys à René Fezeret », 1675-10-20, « Brevet d'apprentissage de Pierre Prud'homme à Sr. Pierre Godays », 1675-04-21.

⁴⁹² BAnQ Greffe de Bénigne Basset, « Marché de livraison d'un soufflet de forge entre Jean Bousquet et Simon Guillory », 1672-08-12; Greffe de Claude Maugue, « Vente d'une maison par Jean Bousquet, arquebusier et Catherine Fourier, son épouse, de l'île Ste Thereze, à Laurent Tessier », 1681-11-18.

Héritier d'une partie de la terre de son père située en bordure de l'espace réservée pour la ville, c'est notamment grâce à ses nombreuses transactions foncières qu'il tient une place assez importante dans le réseau⁴⁹³.

Il y a bien sûr d'autres artisans du métal actifs à cette époque, soit Martin Massé (serrurier), Michel Poirier (taillandier), Pierre Roussel (taillandier) et Laurent Tessier (chaudronnier), mais ceux-ci ont laissé beaucoup moins de documents notariés. On peut toutefois soulever la présence de Michel Poirier qui, au lieu d'acquérir des propriétés foncières (comme Jean Milot et beaucoup d'armuriers), semble s'être consacré à la taillanderie. Il a notamment loué une boutique de forge du marchand Jacques Le Ber et pris en apprentissage Étienne Campot⁴⁹⁴.

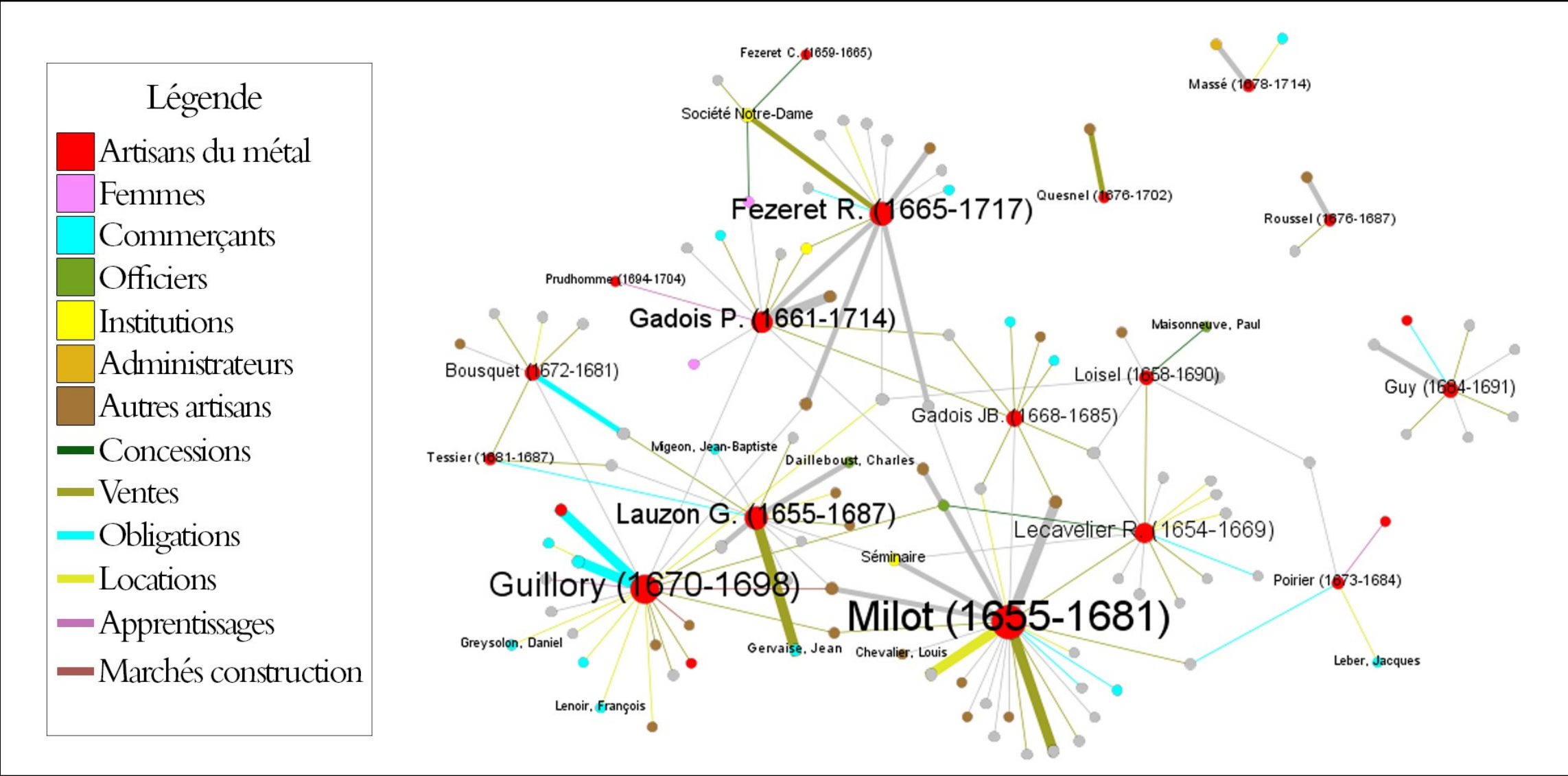
Bref, à la lumière de ces données, on remarque que l'armurerie est le métier qui semble avoir le plus d'impact économique. Rappelons qu'il s'agit de l'époque forte de la foire des fourrures et que les fusils de traite constituent une grande partie des marchandises échangées dans ce commerce⁴⁹⁵. Outre Guillory qui, entre 1675 et 1681, a fait affaire avec deux alliés de Frontenac (François Lenoir dit Rolland, Daniel Greysolon Dulhut), le réseau créé à partir des actes notariés de cette période ne nous permet pas de distinguer clairement des avantages économiques ou des liens transactionnels évidents avec un réseau de clientèle particulier.

⁴⁹³ BANQ Greffe de Bénigne Basset, « Vente de Jacques Guytaut dit Jollycoeur à Pierre et Bte. Gadoys », 1668-08-03; Greffe de Claude Maugue, « Cession d'un emplacement de terre par Jean Baptiste Gadois à Jean Milot résident à Lachine et Mathurine Thibaud sa femme », 1678-10-03.

⁴⁹⁴ BANQ, Greffe de Claude Maugue, « Production et relevé de compte entre Michel Poirier dit Langevin et Mathurin Langevin, pour travaux de taillanderie et de forge », 1681-07-10, « Bail à titre de loyer d'une boutique de forge, et logement, sur la rue St-Paul par Jacques LeBer à Michel Poirier dit Langevin », 1680-12-17, « Apprentissage de Etienne Campore dit Limozin, âgé de seize ans, à Michel Poirier », 1680-11-17.

⁴⁹⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 155.

Figure 3.11 Réseau économique des artisans du métal de Montréal, 1660-1681



Sources : BAnQ, Greffes d’Antoine Adhémar, de Bénigne Basset, de Pierre Cabazie, de Claude Maugue, de Gilles Rageot et de Paul Vachon.

3.4.3 De 1682 à 1701

De 1682 à 1701, le noyau formé par les armuriers demeure très fort, mais de nouveaux acteurs se tailleront une place importante dans le réseau (figure 3.12). Au début des années 1680, Jean Milot laisse de côté son métier de taillandier pour se consacrer à ses activités de marchand. Il vendra même ses outils et son enclume à Jean Demers en 1685 et 1686⁴⁹⁶. Il reste tout de même un acteur central dans le réseau. Il continue de traiter avec des acteurs influents du XVII^e siècle, comme le notaire Bénigne Basset et le marchand Charles de Couagne⁴⁹⁷ et reste en contact avec certains artisans du métal tel Simon Guillory de qui il achète une terre sur la commune⁴⁹⁸. Des artisans de la première génération, seuls Gilles Lauzon et Louis Loisel pratiquent encore leur métier. Gilles Lauzon ne semble pas avoir établi plus de liens professionnels qu'à la période précédente. Il reçoit une nouvelle concession du Séminaire et continue de traiter avec son beau-frère Jean Gervaise⁴⁹⁹. Louis Loisel n'a pas signé plus de document devant notaire que pendant la période précédente, mais il fait affaire avec des personnes plus influentes comme les marchands Charles de Couagne et François Pougnet. Il vend également sa terre au taillandier Jean Drapeau, tuteur des enfants de sa défunte fille⁵⁰⁰.

⁴⁹⁶ BAnQ, Greffe d'Hilaire Bourguine, « Marché entre Jean Millot et Jean Baptiste Dumets taillandier; pour une enclume et autres instruments nécessaires pour le métier de taillandier », 1685-08-05 et « Vente d'outils; par Jean Millot, marchand, à Jean-Baptiste Demers, taillandier », 1686-06-23.

⁴⁹⁷ BAnQ, Greffe de Claude Mauge, « Bail d'une concession de trente arpents à la Pointe St-Charles, par Jean Millot à Bénigne Basset » 1690-05-06; Greffe d'Antoine Adhémar, « Concession du Séminaire de Montréal à Jean Milot », 1699-04-01 et « Obligation de Jean Millot à Charles de Couagne », 1694-08-30.

⁴⁹⁸ BAnQ, Greffe de Claude Mauge, « Vente d'un restant de terre en la commune par Simon Guillory à Jean Millot », 1682-04-07 et « Vente d'un restant de terre par Simon Guillory à Jean Millot », 1682-04-27.

⁴⁹⁹ BAnQ, Greffe de Claude Mauge, « Concession de quarante arpents de terre par Messieurs du Séminaire à Gilles Lauzon », 1683-11-03; Greffe de Pierre Cabazié, « Vente de dix perches de terre par Gilles Lauzon à Jean Gervaise », 1684-04-05.

⁵⁰⁰ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Transport par Louis Loisel aux Srs de Couagne et Cuillerier », 1690-08-02, « Promesses par Mme Le Gantier de la Vallée-Ranée de nourrir et entretenir Louis Loisel et Marguerite Chariot, sa femme, pendant leur vie », 1690-08-02, « Obligation de Antoine Bazinet, Louis Loisel, Robert Janot, Jacques Chaperon et Pierre Lachapelle à François Pougnet », 1688-08-02 et « Vente de

Le noyau formé par les armuriers Simon Guillory, René Fezeret et Pierre Gadois est toujours central dans le réseau. Simon Guillory reste connecté dans le milieu marchand et continue de faire affaire avec des acteurs influents dont Charles Aubert de La Chenaye, Charles de Couagne ainsi que des marchands comme François Charon de la Barre et Jean Milot⁵⁰¹. Il entretient également des liens assez rapprochés avec la famille Le Moyne puisque sa femme et procuratrice, Louise Bouchard, signe un contrat stipulant qu'en cas de décès la responsabilité des affaires de son époux revient à Charles Le Moyne⁵⁰². Guillory établit également des liens avec d'autres artisans du métal. Il engage comme domestique Nicolas Pré, maître arquebusier et serrurier, et s'associe avec le taillandier Étienne Campot pour la traite des fourrures⁵⁰³. Rappelons qu'il est très actif dans ce commerce⁵⁰⁴.

René Fezeret participe aussi très activement à la traite des fourrures. Nous avons retrouvé de nombreuses conventions et obligations en lien avec des voyages aux Outaouais⁵⁰⁵. Il semble être très occupé avec la traite puisque sa femme confie leur fils

Louis Loisel au Sr Dautour et désistement au Sr Drapeau », 1690-03-03; Greffe de Bénigne Basset, « Assemblée de parents de Jean Drapeau », 1691-06-04.

⁵⁰¹ BAnQ, Greffe de Claude Mauge, « Concession d'une quantité de terre près de la chapelle Notre-Dame de Bonsecours, par les Seigneurs de Montréal, à Simon Guillory », 1688-03-20, « Concession d'une quantité de terre qui se trouve près de la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, par les Seigneurs de Montréal à Simon Guillory », 1690-06-30, « Conventions entre Charles de Couagne et Claude Tardit, et Antoine Villedieu, Joseph Loisel et Simon Guillory, pour faire valoir un congé pour les 8ta8as », 1682-04-01, « Bail à loyer pour une année d'une maison de pierre sur la rue St-Paul, par Simon Guillory à François Charron », 1686-10-14, « Vente d'un restant de terre en la commune de Montréal par Simon Guillory et Louise Bouchard sa femme à Jean Millot », 1682-04-07 et « Vente d'un restant de terre en la commune de Montréal, par Simon Guillory à Jean Millot », 1682-04-27; Greffe d'Antoine Adhémar, « Obligation des sieurs Lecomte-Dupré et Guillory au sieur Aubert de la Chesnaye », 1688-04-08

⁵⁰² BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Louise Bouchard femme de Simon Guillory, absent, gisante malade en son lit confie la responsabilité de ses affaires en cas de mort à Charles Le Moyne ecuyer de Longueuil », 1682-04-08.

⁵⁰³ BAnQ, Greffe de Claude Mauge, « Certificat de Simon Guillory à Nicolas Pré son domestique », 1682-05-24, « Convention entre Etienne Campot, père de Etienne Campot, son fils, et Simon Guillory », 1686-10-14, « Engagement de Gilles Deniaux, de Boucherville à Simon Guillory et Etienne Campot, pour faire le voyage au pays des Outaouais », 1685-04-19; Greffe d'Hilaire Bourguine, « Société entre Simon Guillory et Etienne Campot pour faire valoir un congé acheté de François Pougnet pour 900 livres en castor » 1685-04-01; Greffe de Bénigne Basset, « Transaction entre Simon Guillory et Etienne Campot fils », 1687-09-04.

⁵⁰⁴ BAnQ, Greffe de Claude Mauge, 1682 à 1693.

⁵⁰⁵ BAnQ, Greffe de Claude Mauge, 1683 à 1694.

Claude en apprentissage à Nicolas Pré⁵⁰⁶. Il envoie également son fils Charles-François en apprentissage avec Charles Aubert de La Chesnaye⁵⁰⁷. À cette époque, Fezeret développe plusieurs liens avec des marchands importants de Montréal, soit Charles de Couagne et François Hazeur⁵⁰⁸.

Contrairement aux deux autres, Pierre Gadois ne semble pas avoir pris part très activement à la traite des fourrures (il ne signe aucun voyage ou engagement à cet effet). Il continue surtout ses transactions foncières⁵⁰⁹. De la corporation des armuriers, seul Jean Bousquet, plus âgé que les autres, n'a pratiquement pas visité le notaire durant cette période. Il semble d'ailleurs avoir cessé ses activités artisanales en 1681 lorsqu'il vend sa maison à Laurent Tessier⁵¹⁰. Olivier Quesnel, quant à lui, a continué d'élargir son réseau. Il signe quelques obligations avec des marchands de Montréal, comme Pierre Perthuis et Jacques Charbonnier⁵¹¹ et établi des liens avec quelques personnes influentes dont le

⁵⁰⁶ BANQ, Greffe de Gilles Rageot, « Apprentissage en qualité de serrurier et arquebusier de Claude Fezeret à Nicolas Pré », 1689-10-24.

⁵⁰⁷ BANQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Brevet d'apprentissage et engagement de M. Fezeret à M. Aubert de La Chesnaye », 1687-05-09.

⁵⁰⁸ BANQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Accord entre le Sr de Couagne, René Fezeret et Ignace Hébert », 1689-12-30, « Obligation de Ignace Hébert et René Fezeret au sieur de Couagne », 1688-08-05 et « Obligation de René Fezeret à François Hazeur », 1700-09-11.

⁵⁰⁹ BANQ, Greffe de Claude Maugue, « Vente d'un emplacement rue Notre-Dame par Nicolas Godé à Pierre Gadois », 1682-05-29, « Vente d'un emplacement de vingt pieds sur cent face à la rue St-Pierre, par Pierre Gadois à Jean Chariot », 1690-02-25, « Vente par Pierre Gadois de soixante et cinq perches deux tiers de terre à Jean Leduc », 1690-12-05, « Vente de vingt et une perches et plus de terre joignant d'un côté la rue Notre-Dame, par Pierre Gadois à Jean LeDuc », 1690-12-06, « Vente d'un quart d'arpent de terre par Pierre Gadois à Antoine Duquet », 1690-12-19, « Vente et Retrocession entre Pierre et Jean Baptiste Gadois, au sujet d'une habitation de défunt Pierre Gadois leur père » 1692-04-27, « Vente de vingt pieds de terre par Pierre Gadois à Pierre Dubuisson », 1694-10-18; Greffe d'Hilaire Bourguine, « Vente d'un emplacement rue St-Pierre de 70 x 111 pieds par Pierre Gadois à Jacques Cardinal », 1689-11-30; Greffe de Jean-Baptiste Pothier, « Vente d'un quart d'arpent de terre sur par Pierre Gadois à André Rapin de Lachine », 1690-06-06; Greffe de Bénigne Basset, « Vente par Pierre Gadois à Jean Bte. Celoron de Blainville », 1692-06-16; Greffe d'Antoine Adhémar, « Bail à loyer par Pierre Gadois à Jean-Bte Bouchard dit Dorval », 1696-04-01, « Bail de Pierre Gadois à Jean Tessier dit Lavigne », 1698-08-11, « Vente de Pierre Gadois à Martin Noblesse », 1699-08-11, « Bail de Pierre Gadois aux Frères Hospitaliers », 1701-09-04.

⁵¹⁰ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁵¹¹ BANQ Greffe d'Antoine Adhémar, « Obligation de Olivier Quesnel à Pierre Perthuis », 1699-10-31; Greffe de Pierre Raimbault, « Obligation de Olivier Quesnel, maître armurier à Gilles Papin et Jacques Charbonnier, marchand », 1699-10-05.

sulpicien Pierre Rémy et Jacques Bizard, major de l'île de Montréal⁵¹². Marié à Marie Catherine Prudhomme, sœur de Pierre, il effectue plusieurs transactions avec sa belle-famille⁵¹³.

Jean-Baptiste Gadois, Martin Massé, Michel Poirier, Pierre Roussel et Laurent Tessier ont laissé moins de traces. Toutefois, relevons que Poirier loue une forge de Jacques Le Ber et achète ses outils du jésuite Thierry Beschefer. Il a également engagé et logé un compagnon maréchal. Jean-Baptiste Gadois continue de se départir de ses terres et en vend une à l'officier Philippe Carion du Fresnoy⁵¹⁴. On observe également les liens grandissants de certains de ces artisans entre eux ou avec de nouveaux acteurs dans le réseau : Pierre Roussel prend en apprentissage Jean-Baptiste Bizet et Martin Massé travaille avec Jean-Baptiste Pothier pour enseigner le métier à Louis Badaillac. Il a également pris en apprentissage Jean Martin pour une durée de trois ans⁵¹⁵.

De 1682 à 1701, il y a 14 nouveaux artisans du métal propriétaires ou locataires à Montréal. Certains, comme Yves Lecompte (armurier, 1696-1697) et Marc-Antoine

⁵¹² BAnQ, Greffe de Jean-Baptiste Pothier, « Constitution de rente annuelle et perpétuelle par Olivier Quesnel à Pierre Remy, prêtre du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal » 1700-06-01; Greffe de Claude Mague, « Vente d'un emplacement situé en la ville de Montreal par Jacques Bizard, major de l'île de Montréal à Olivier Quesnel », 1689-03-14.

⁵¹³ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Cession et délaissement de droits successifs par Olivier Quesnel et Catherine Prudhomme à François Prudhomme, de Villemarie », 1695-01-03, « Accord concernant une cession de terre François Prudhomme, Olivier Quesnel... », 1695-12-06; Greffe de Claude Mague, « Vente d'une part de terre; par Olivier Quesnel, maître armurier et Catherine Prudhomme, son épouse à François Prudhomme », 1683-05-02.

⁵¹⁴ BAnQ, Greffe de Claude Mague, « Vente d'outils de forge par le R. P. Thierry Jésuite à Michel Poirier dit Langevin », 1683-08-25, « Mémoire de François Pougnet, des meubles qu'il a laissés à Michel Poirier dit Langevin » 1683-01-09, « Concession par les Seigneurs de Montréal, de soixante et quinze arpents à Jean Baptiste Gadois » 1687-01-26; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Déposition de Jean Berthon dit Tintamarre », 1683-01-24.

⁵¹⁵ BAnQ, Greffe de Claude Mague, « Marché d'apprentissage en qualité de taillandier de Jean Bizet, garçon, du consentement du Séminaire de St-Sulpice de Montréal, à Pierre Roussel, maître taillandier », 1685-08-05, « Engagement de Jean Martin a Martin Macé forgeron, pour apprendre le dit métier, pour la durée de trois ans », 1683-11-24; Greffe d'Antoine Adhémar, « Brevet d'apprentissage de Louis Badaillac dit Laplante à Martin Masse et Jean Pothier », 1698-01-28.

Olivier dit Picard (orfèvre, 1694-1695), n'ont été que de passage et n'ont pas eu le temps de développer un réseau important. D'autres, comme Guillaume Lecavelier (armurier, 1691-1704), Séraphin Lauzon (chaudronnier, 1692-1710) et Joseph Parent (taillandier, 1697-1704), n'ont pas non plus laissé beaucoup de documents notariés et sont donc restés en périphérie du réseau. Joseph Parent a toutefois loué une maison contenant une boutique de forge de Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demers⁵¹⁶.

Ce dernier, qui est décédé subitement à l'âge de 29 ans⁵¹⁷, semblait destiné à une carrière prospère. En cinq ans, il s'est taillé une place assez centrale dans le réseau. Il a fait affaire avec Jean Milot et signe une convention avec l'écuyer Olivier Morel de Ladurantay. Il a aussi constitué une société – qui ne durera pas très longtemps – avec son frère André Demers pour pratiquer la taillanderie⁵¹⁸.

Jean Drapeau, un autre taillandier, est le nouvel acteur qui s'est le plus intégré dans le réseau économique. Il traite avec plusieurs institutions et personnes influentes : il effectue des transactions foncières avec le gouverneur Louis Hector de Callière, l'officier Jean-Vincent Philippe de Hautmesnil et l'écuyer François Legantier de Lavallée-Rané, il signe également un acte de cession et transport avec Charles Le Moyne fils et une

⁵¹⁶ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Bail à loyer d'une maison par Cunégonde Masta à Joseph Parent, taillandier », 1697-11-11.

⁵¹⁷ Université de Montréal, *PRDH*.

⁵¹⁸ BAnQ, Greffe d'Hilaire Bourguin, « Marché entre Jean Millot et Jean Baptiste Dumets taillandier; pour une enclume et autres instruments nécessaires pour le métier de taillandier », 1685-08-05, « Convention entre Olivier Morel de Ladurantay, écuyer, de Quebec; et Jean Pillot et Jean Demers », 1685-05-15, « Concession d'un emplacement de terre situé en la commune; par le Séminaire de St-Sulpice de Montréal à André Demers et Jean Demers, frères », 1685-07-28; Greffe de Claude Mague, « Concession de terre; par le Séminaire de St-Sulpice de Montréal, à Jean-Baptiste Demers », 1685-06-10, « Société entre Jean-Baptiste Demer et André Demer, frères », 1686-02-11, « Désistement de société entre Jean-Baptiste Demer et André Demer, associés pour le métier de forge », 1686-06-25.

obligation à Charles de Couagne et une autre à l'Hôtel-Dieu⁵¹⁹. Il crée également des liens avec des artisans du métal comme Louis Loisel, en devenant le tuteur des enfants de Françoise Loisel. Il signe un bail de location avec la veuve de Jean-Baptiste Demers, une obligation avec le taillandier Jacques David et un contrat d'apprentissage⁵²⁰.

Un autre taillandier qui se démarque à cette période est René Bouchard dit Lavallée qui effectue quelques transactions foncières et signe des obligations avec plusieurs marchands et officiers comme Charles de Couagne, Pierre Lamoureux et François Legantier de Lavallée-Rané⁵²¹. Il a également créé des liens avec plusieurs autres artisans du métal. Il s'associe avec Étienne Chancerel pour la location d'une maison et des outils de forge en plus de prendre un apprenti et d'engager un compagnon taillandier⁵²². Ces trois

⁵¹⁹ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Vente d'une terre située en l'île de Montréal par Jean Drapeau, maître taillandier à Hector Chevalier, seigneur de Callière et gouverneur pour le Roi en l'île de Montréal. », 1693-09-22, « Bail à rente d'un emplacement situé en la ville de Montréal par Jean-Vincent Philippes de Haultmesny, écuyer, à Jean Drapeau, maître taillandier », 1689-12-21, « Cession et transport de terre par Jean Drapeau à Paul Lemoyne de Maricourt, écuyer, acceptant pour et au nom de Charles Lemoyne, écuyer, seigneur de Longueuil », 1693-02-18, « Bail à loyer d'un morceau de terre par le Séminaire de St-Sulpice de Montréal à Jean Drapeau dit Laforge », 1697-05-05, « Concession d'un emplacement de terre par le Séminaire de St-Sulpice de Montréal à Jean Drapeau dit Laforge », 1696-06-09, « Obligation de Jean Drapeau à l'Hôtel-Dieu de Montréal. », 1691-06-23; BAnQ, Greffe de Jean-Baptiste Pothier, « Obligation de Jean Drapeau à Charles de Couagne », 1698-09-22; BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Obligation de Jean Drapeau dit Laforge à Charles de Couagne », 1700-06-12; BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Vente d'une terre par François Legantier de Lavallée-Rané à Jean Drapeau », 1691-02-21.

⁵²⁰ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Assemblée de parents de Jean Drapeau » 1691-06-04, « Bail à loyer d'une maison par Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demer à Jean Drapeau », 1693-12-06; Greffe de Claude Maugue, « Obligation de Jacques David, maître taillandier, de Boucherville, à Jean Drapeau », 1696-03-05; Greffe d'Antoine Adhémar, « Brevet d'apprentissage en qualité de taillandier et forgeron de François Carrière à Jean Drapeau » 1698-05-20.

⁵²¹ BAnQ, Greffe de Pierre Raimbault, « Concession d'une terre par le Séminaire de St-Sulpice de Montréal, à René Bouchard », 1699-03-31; Greffe de Bénigne Basset, « Obligation de René Bouchard dit Lavallée, à René-Charles de Breslay, prêtre du Séminaire de St-Sulpice », 1698-08-06; Greffe d'Antoine Adhémar, « Obligation de René Bouchard, à Léonard Chaigneau, prêtre du Séminaire de St-Sulpice », 1697-08-22, « Constitution de rente annuelle et perpétuelle par René Bouchard dit Lavallée à Charles de Couagne », 1702-07-27, « Obligation de René Bouchard dit Lavallée à Charles de Couagne », 1702-07-06, « Obligation de René Bouchard à Charles de Couagne. », 1701-08-31, « Vente de par René Bouchard dit Lavallée à Pierre Lamoureux de St Germain, marchand bourgeois », 1698-08-04, « Bail à loyer et ferme de la moitié d'une maison par François Legantier de Lavallée-Rané, à René Bouchard et Etienne Chancelier », 1692-09-10.

⁵²² BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Bail à loyer et ferme de la moitié d'une maison par François Legantier de Lavallée-Rané, à René Bouchard et Etienne Chancelier », 1692-09-10, « Vente de terre par Etienne Campot, taillandier à René Bouchard », 1697-03-18; BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Marché de vente d'outils entre Etienne Chanceret dit St Malo, forgeron et René Bouchard dit Lavallée, forgeron,

taillandiers (Demers, Drapeau et Bouchard), bien que n'ayant pas fait affaire directement entre eux, ont créé des liens avec le même cercle d'individus, faisant en sorte qu'ils sont très près les uns des autres dans le réseau. Le cloutier Étienne Chancerel se rattache également à ces acteurs. Il loue une forge et achète des outils de François Legantier de Lavallée-Rané⁵²³ et crée une société avec le chirurgien Jean Baptiste Moblan. Il sera également associé pour la forge avec Étienne Campot et Élie Dumas en 1691 puis avec René Bouchard en 1693⁵²⁴.

Les autres artisans, soit les taillandiers Jean-Baptiste Bizet et Jean-Baptiste Pothier ainsi que les armuriers Jean Guy, Yves Pinet et Pierre Prudhomme ont des positions périphériques dans le réseau. Ils ont toutefois établi de nombreux liens avec d'autres artisans du métal⁵²⁵. Certains ont aussi créé leur propre réseau avec d'autres marchands

associés pour la forge », 1693-09-22; BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Brevet d'apprentissage en qualité de taillandier de Joseph Senécal à René Bouchard », 1697-07-14, « Engagement en qualité de compagnon taillandier de Louis Denis à René Bouchard », 1697-12-18.

⁵²³ Ne faisant pas partie de notre corpus, car n'étant pas artisan du métal, Legantier mériterait une étude plus poussée pour mieux saisir ses relations avec ces artisans.

⁵²⁴ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Concession d'un emplacement par le Séminaire de St-Sulpice de Montréal à Jean-Baptiste Monblanc de Saint Amands, chirurgien et Etienne Chancerel, cloutier », 1690-05-20, « Bail à loyer et ferme de la moitié d'une maison par François Legantier de Lavallée-Rannez, à René Bouchard et Etienne Chancelier, cloutier. », 1692-09-10; Greffe de Claude Maugue, « Vente d'outils; par François de Rané à Etienne Chancerel », 1691-07-09, « Société entre Jean Baptiste Maublant chirurgien de Montréal et Etienne Chancerel », 1690-05-22, « Accord entre Jean-Baptiste Moblan, maître chirurgien et Etienne Chancerel », 1691-07-08, « Quittance de Etienne Chancerel à Jean Moblan, chirurgien. », 1691-10-21, « Marché de bail à loyer d'une forge située en la ville de Villemarie entre Etienne Chancerel et Elie Dumas, maître forgeron, de l'île de Montréal, et Etienne Campos, maître taillandier », 1691-09-05.

⁵²⁵ Jean Baptiste Bizet a fait son apprentissage avec Pierre Roussel, loué une maison de Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demers et engagé un serviteur et apprenti forgeron. Le brevet sera toutefois annulé après seulement quelques mois. Jean Baptiste Pothier a travaillé avec Martin Massé et enseigné le métier à Étienne Campot. Yves Pinet fut en société avec le taillandier Henri Picoron dit Decotteau. BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Marché d'apprentissage en qualité de taillandier de Jean Bizet, garçon à Pierre Roussel, maître taillandier », 1685-08-05, « Marché d'apprentissage de Jean Bizet à Pierre Roussel », 1691-03-19; Greffe de Bénigne Basset, « Bail à loyer d'une chambre dans une maison par Marie-Cunégonde Masta, veuve de Jean Demer à Jean Bizet », 1696-09-29; Greffe de Pierre Rimbault, « Engagement en qualité de serviteur et apprenti forgeron de Martin Laury », 1699-10-31; Greffe d'Antoine Adhémar, « Brevet d'apprentissage de Louis Badaillac dit Laplante à Martin Masse et Jean Pothier », 1698-01-28, « Annulation d'un brevet d'apprentissage entre François Lory et Jean Bizet », 1700-06-30, « Obligation portant cancellation de société et compte arrêté entre Yves Pinet et Henri Picoron dit Decotteau, taillandier », 1700-03-29.

comme Laurent Renaud, Antoine Pascaud et Raymond Amyault ainsi que des officiers et personnes influentes comme Charles Juchereau, Charles Legardeur Delisle et Charles Le Moyne.⁵²⁶

Enfin, certaines femmes d'artisans ressortent du lot et ont joué un rôle d'intermédiaire assez important. La veuve de Jean-Baptiste Demers, Marie-Cunégonde Masta, a dû gérer les affaires de son défunt mari en vendant et louant les outils et la forge⁵²⁷. Rappelons que trois femmes étaient procuratrices, soit Mathurine Thibault, femme de Milot, Marie Carlier, femme de Fezeret ainsi que Louise Bouchard, femme de Guillory⁵²⁸. On remarque d'entrée de jeu qu'il s'agit des épouses des artisans (et marchand) les plus importants dans le réseau et les plus associés au commerce des fourrures. En l'absence de leurs maris, partis dans les Pays d'en Haut, Carlier et Bouchard gèrent les affaires à Montréal. Sans avoir le titre de marchande publique détenu par Thibault, Carlier tient son propre cabaret. Elle a d'ailleurs reçu plusieurs sentences reliées à la vente de boisson aux

⁵²⁶ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Engagement en qualité de voyageur de Jean Pothier à Charles Legardeur-Delisle », 1694-06-07, « Permission par Antoine Pascaud, marchand bourgeois, de la ville de Villemarie, en vertu du pouvoir de Pierre Lesueur, à Yves Pinet, arquebusier et Henri Picoron, taillandier », 1698-12-17, « Vente d'un soufflet; par Yves Pinet, arquebusier à Charles Villiers et Laurent Renaud, marchand », 1700-04-03, « Obligation de Jean Pothier, taillandier, de Villemarie, et Toussaint Pothier, de Villemarie, frères, à Charles Juchereau de St Denys, écuyer », 1699-06-08; Greffe de Claude Maugue, « Concession d'une terre par Charles Lemoyne à Jean Pothier, forgeron. », 1694-02-15.

⁵²⁷ Le décès de l'époux affranchissait la tutelle maritale et permettait à la veuve de signer des contrats. Benoît Grenier et Catherine Ferland (2013), « Quelques longues que soit l'absence »; BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Bail à loyer d'une maison située en la ville de Villemarie par Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demer à Jean Drapeau, maître taillandier », 1693-12-06, « Bail à loyer d'une chambre dans une maison par Marie-Cunégonde Masta à Jean Bizet, maître taillandier », 1696-09-29; BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Bail à loyer d'une chambre dans une maison par Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demers, à Jean Bizet, maître taillandier », 1697-09-02, « Bail à loyer d'une maison par Cunégonde Masta, à Joseph Parent, taillandier. », 1697-11-11.

⁵²⁸ BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Procuration du Sieur Simon Guillory à Louise Bouchard sa femme pour l'administration de leurs biens », 1689-10-15; BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Procuration par Jean Milot à Mathurine Thibault », 1691-01-08, « Procuration de René Deniau à Marie Carlier épouse de René Fezeret », 1695-06-11, « Procuration René Fezeret à sa femme », 1696-12-20.

« sauvages » et pour ne pas avoir respecté les mesures des vaisseaux utilisés pour la vente d'alcool⁵²⁹.

Ce sont principalement les acteurs liés au commerce des fourrures qui détiennent la plus grande place dans le réseau économique des artisans du métal. Bien que ce soit Fezeret et Guillory qui ont laissé le plus grand nombre de traces, plusieurs autres artisans furent impliqués dans le commerce des fourrures. Par exemple, nous savons que Jean-Baptiste Bizet, Jacques Campot et Jean-Baptiste Pothier ont également été voyageurs⁵³⁰. Ce dernier semble d'ailleurs avoir eu beaucoup de succès économique au cours des décennies suivantes⁵³¹. Il est également fort probable que d'autres artisans, comme Pierre et Jean-Baptiste Gadois, ont participé, peut-être de façon intermédiaire, à la traite des fourrures, mais sans nécessairement passer par le notaire⁵³². Enfin, le réseau est toujours dominé par les armuriers, mais les nouveaux artisans qui s'intègrent le plus au réseau sont tous taillandiers. Bien que certains outils (comme les haches) soient prisés des Autochtones, la présence grandissante de taillandiers à cette époque peut s'expliquer par les grands chantiers de construction⁵³³.

⁵²⁹ BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Relevé sur les mesures utilisés par les cabaretiers », 1684-11-07; « Sentence de la femme Fezeret », 1688-08-07, « Interrogatoire d'un sauvage agnier », 1688-10-22.

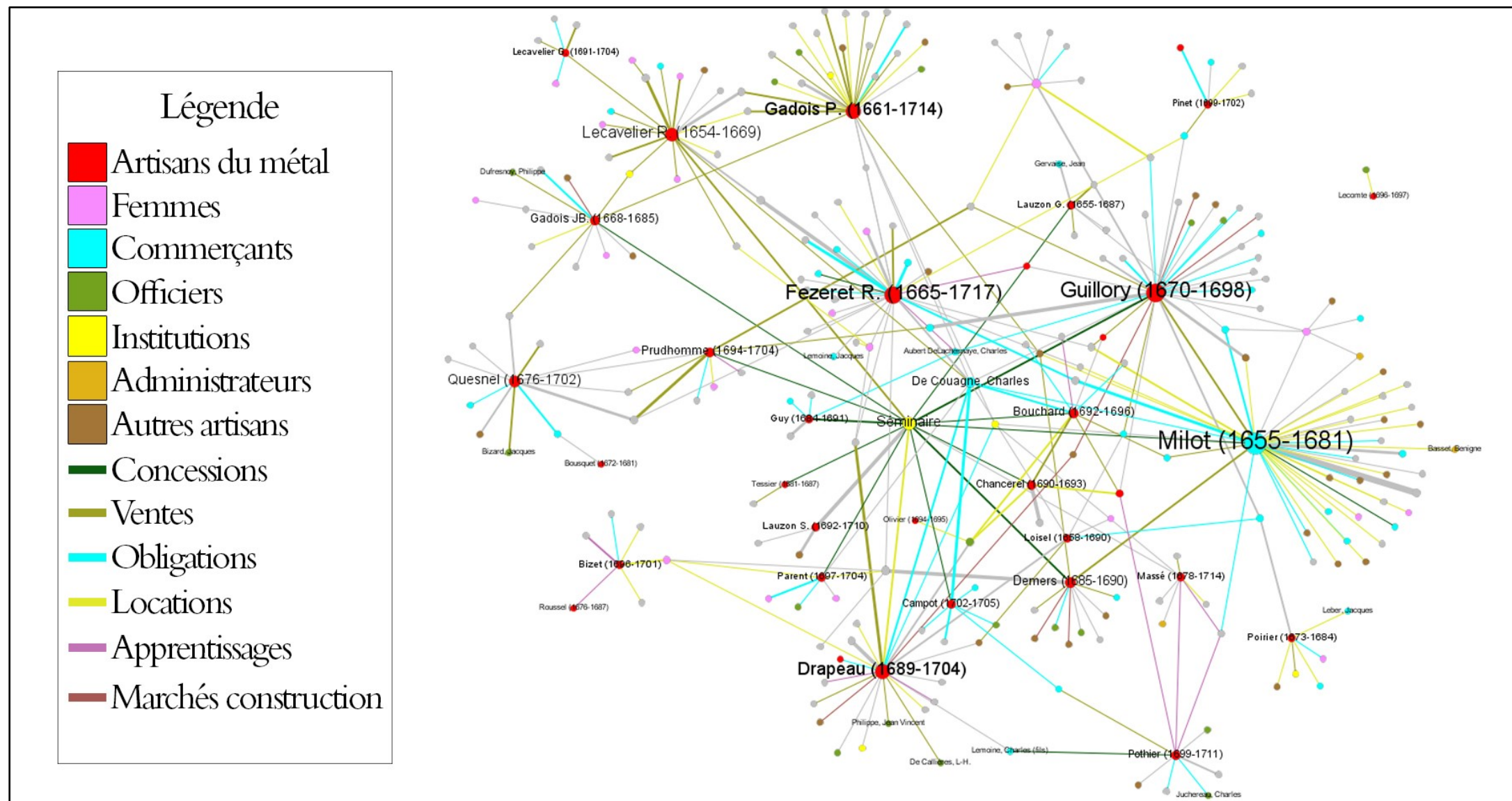
⁵³⁰ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Engagement en qualité de voyageur de Jean Pothier, à Charles Legardeur-Delisle, écuyer. », 1694-06-07; Greffe de Jean-Baptiste Adhémar, « Engagement en qualité de voyageur de Jean-Baptiste Bizet à René Bourrassa, ce acceptant par François Monfort, marchand », 1733-05-22, « Engagement en qualité de voyageur de Joseph St Yves à Jacques Campot », 1712-04-13.

⁵³¹ Rappelons que son inventaire après-décès dévoile une fortune considérable. BAnQ, Greffe de François Lepaillieur, « Inventaire des biens de la communauté des défunts Jean Pothier dit Laverdure et Marianne Massé », 1737-03-17.

⁵³² En 1678, René Fezeret dénonce des coureurs des bois. Parmi ceux-ci on retrouve Pierre et Jean-Baptiste Gadois. BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Dénonciations contre les coureurs des bois qui vont traiter des marchandises et boissons avec les sauvages », 1678-03-22.

⁵³³ En effet, en 1685, les artisans travaillent à la construction du deuxième séminaire de Saint-Sulpice puis sur la palissade vers la fin de 1680. Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 58; Alan M. Stewart, « La ville fortifiée : construite et reconstruite », dans Gilles Lauzon et Madeleine Forget. *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*, Sainte-Foy, Les publications du Québec, 2004, p. 65.

Figure 3.12 Réseau économique des artisans du métal, 1682-1701



Sources : BAnQ, Greffes d'Antoine Adhémar, de Bénigne Basset, d'Hilaire Bourguine, de Pierre Cabazié, de Louis Chambalon, de Claude Mauge, de Jean-Baptiste Pottier, de Gilles Rageot et de Pierre Raimbault.

En résumé, cette analyse révèle bien comment les liens sociaux ont pu constituer un levier économique, notamment pour les premiers habitants et les armuriers. Durant les deux premières décennies, la jeune communauté est très soudée. La proximité des habitants a facilité la création de liens entre les familles issues de différentes classes sociales et a permis l'ascension de certains individus⁵³⁴. Les liens créés durant cette période, souvent soudés par le mariage ou le parrainage, confèrent un avantage certain aux premiers habitants. Les individus les plus ambitieux, comme Jean Milot et Pierre Gadois qui sont déjà très intégrés à la communauté, ont pu tirer profit de cette base sociale pour se distinguer. En effet, durant les décennies suivantes, Milot est devenu un marchand prospère très actif dans le commerce des fourrures et Gadois a su faire usage de son héritage et de ses contacts pour s'enrichir avec le marché foncier.

De 1660 à 1681, période forte de la foire des fourrures, ce sont surtout Milot et les armuriers de la confrérie (Pierre Gadois, Simon Guillory et René Fezeret) qui se distinguent dans les réseaux sociaux et économiques. La position centrale des mêmes individus démontre bien les avantages du réseautage dans les activités marchandes. Bien plus qu'artisans, ces individus se sont surtout enrichis grâce à leurs autres activités dans le commerce des fourrures ou le marché foncier. La création de la corporation des armuriers témoigne de la proximité de ces individus, mais ne signifie pas que leurs relations étaient toujours amicales, comme le démontre l'altercation entre Guillory et Fezeret. Ces tensions dérivent peut-être d'une forte compétition puisqu'il s'agit des deux armuriers qui semblent

⁵³⁴ Citons par exemple Charles Le Moyne qui est passé de soldat à marchand puis seigneur et Jean Gervaise, arrivé en tant que boulanger qui est devenu marchand puis procureur-fiscal et juge dans les années 1670. Fédération québécoise des sociétés de généalogie, *Fichier Origine : Répertoire des actes des émigrants français et étrangers établis au Québec des origines à 1865* [en ligne], consulté le 20 novembre 2020, <https://www.fichierorigine.com/>

avoir le plus pris part à la traite des fourrures. À l'inverse, Gilles Lauzon a le quasi-monopole de sa profession. Moins intéressé aux activités marchandes, il a plutôt profité de son réseau familial étendu pour effectuer ses différentes transactions.

L'arrivée d'une nouvelle génération d'artisans dans les années 1680 transforme le réseau. On observe deux tendances. D'une part, les armuriers de la période précédente (Gadois, Fezeret et Guillory) continuent de faire affaire avec l'ancienne élite locale avec qui ils ont noué des liens sociaux. D'autre part, les nouveaux artisans font affaire avec une nouvelle élite marchande et développent leur propre réseau en périphérie de celui déjà en place. Leur stratégie est différente. Ils s'associent davantage avec des gens du même métier. Créant ainsi certaines familles d'artisans très soudés, comme Jean Drapeau avec Louis Loisel et Jean Pothier avec Martin Massé.

Est-ce que ces stratégies d'alliances sont propres aux artisans du métal? Il est difficile de répondre à cette question puisqu'il y a encore peu d'analyse de réseaux sociaux pour l'époque de la Nouvelle-France. Les analyses classiques des liens matrimoniaux et des réseaux de parenté démontrent que les « gens de métier entretiennent entre eux des relations étroites⁵³⁵ » et que, du moins pour les premières décennies, l'endogamie est « la pratique la plus fréquente⁵³⁶ ». Cela dit, bien que les artisans de notre corpus se sont effectivement mariés à l'intérieur de leur groupe social, notre analyse met en lumière des stratégies d'alliances diverses. L'étude des réseaux sociaux (par la présence aux mariages et le parrainage) et des réseaux économiques (par les transactions passées devant le notaire)

⁵³⁵ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 396.

⁵³⁶ Marcel Trudel, « Les débuts d'une société », p. 187.

jette un éclairage nouveau sur les relations entre individus issus de différents groupes sociaux.

Bien que Dominique Bouchard n'ait pas poussé l'analyse des réseaux au XVIII^e siècle, elle remarque surtout l'importance des liens qui existent entre les artisans du fer. Elle affirme que les gens du métier ont « tissé des liens familiaux et professionnels au gré des mariages, des apprentissages et des marchés » et qu'un « sentiment d'appartenance se développe au sein de cette communauté », mais qu'il n'est pas assez fort pour « enclencher un quelconque mécanisme d'exclusion ou d'endogamie ⁵³⁷ ». C'est d'ailleurs la tendance qu'on observe à la fin du XVII^e. Au fur et à mesure que la ville se développe et que la population augmente, les alliances matrimoniales entre artisans sont plus fréquentes. Ce sont surtout les artisans issus des premières vagues d'immigration et particulièrement ceux qui ont participé à la traite des fourrures qui se distinguent du groupe. Les liens sociaux établis avec les membres de l'élite durant les deux premières décennies constituent un levier économique indéniable. La structure et la hiérarchie des métiers du métal ne se reflètent pas seulement dans les réseaux, mais aussi dans l'espace. Le prochain chapitre démontre que la répartition spatiale des artisans n'est pas uniforme et qu'il a des concentrations selon certaines spécialisations.

⁵³⁷ Dominique Bouchard, « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal, 1730-1750 », *Mémoire de maîtrise (histoire)*, Montréal, Université de Montréal, 1992, p. 37-38.

4 Analyse spatiale : les artisans dans la ville

L'analyse prosopographique et des réseaux sociaux nous a permis de démontrer que les artisans du métal forment un groupe assez hétérogène. Certains artisans, surtout les armuriers et les taillandiers, ont tiré avantage du contexte socio-économique de la ville naissante pour améliorer leurs conditions de vie et leur niveau de fortune, notamment grâce au commerce des fourrures, la vente de l'eau-de-vie et le marché foncier. Alors que d'autres, peut-être un peu moins ambitieux, sont plutôt restés à l'écart des réseaux sociaux et des activités marchandes. Il est donc intéressant de mettre en relation cette diversité artisanale par rapport à son organisation spatiale. Le GRM a reconstruit le parcellaire montréalais à l'aide des données tirées des archives notariales et judiciaires. Les données ont été informatisées et cartographiées. Ce travail d'envergure a permis aux chercheurs Mario Lalancette et Alan Stewart d'analyser l'évolution de ce parcellaire foncier au XVII^e siècle⁵³⁸. C'est sur la base de ce travail que nous analyserons l'organisation spatiale des artisans dans la ville. Dans un premier temps, nous ferons un bref survol de la structure urbaine montréalaise. Nous résumerons l'évolution du parcellaire et décrirons l'organisation de la ville d'après la grille de rues et les principaux pôles d'activités. Dans un deuxième temps, nous analyserons la place qu'occupent les artisans du métal dans la ville. Nous étudierons leur répartition selon les spécialités, leur relation avec les différents pôles d'activités et nous tenterons de déceler les avantages des liens sociaux et du clientélisme pour l'acquisition de parcelles bien positionnées.

⁵³⁸ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée : évolution de la forme urbaine de Montréal au XVII^e siècle », dans S. Dépatie *et al.*, *Vingt ans après Habitants et marchands. Lectures de l'histoire des XVII^e et XVIII^e siècles canadiens*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1998, p. 254-293.

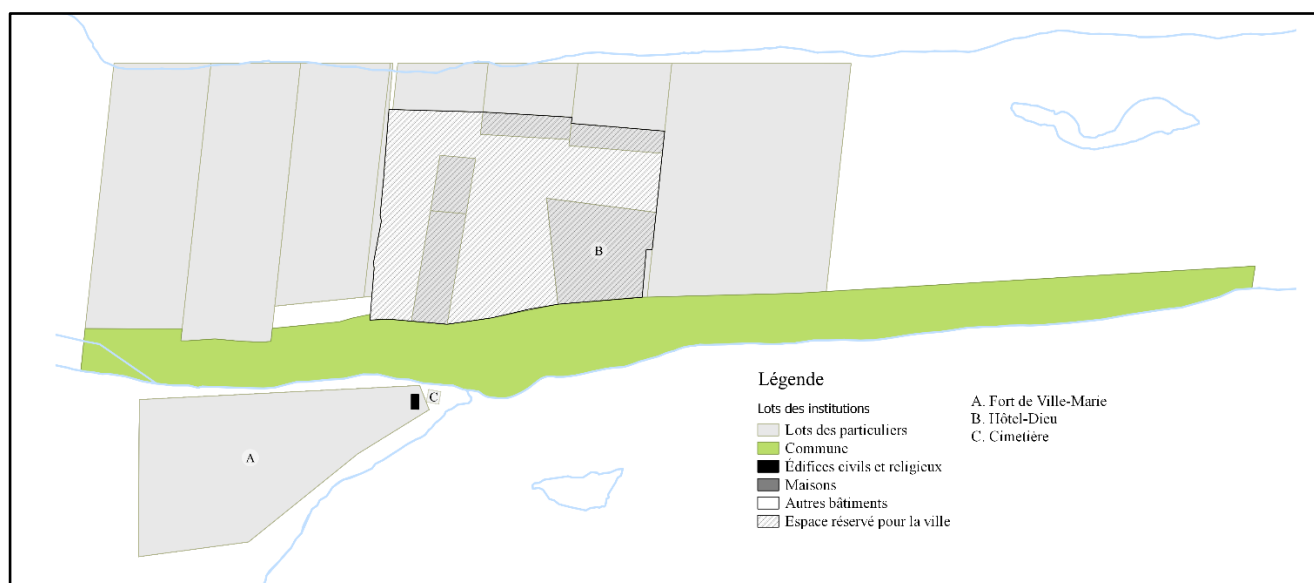
4.1 La structure urbaine montréalaise

4.1.1 Le parcellaire

4.1.1.1 De 1642 à 1659

Dans les premières années de l'établissement, les Montréalais vivent au fort de Ville-Marie, situé sur la pointe de terre entre le fleuve Saint-Laurent et la petite rivière. En 1644 Maisonneuve concède un grand terrain à Jeanne Mance sur lequel sera bâti, en 1645, l'Hôpital Saint-Joseph, futur Hôtel-Dieu (figure 4.1). Elle y renonce toutefois en 1647 en ne gardant que sept ou huit arpents autour de l'établissement. L'année suivante, Maisonneuve commence à concéder des terres près de l'hôpital sur un espace qu'il réservait pour la construction de la ville, une bande de terre de quelque 150 arpents longeant le fleuve et le nord de la petite rivière, et dans la campagne avoisinante⁵³⁹.

Figure 4.1 Parcellaire de Montréal, 1645

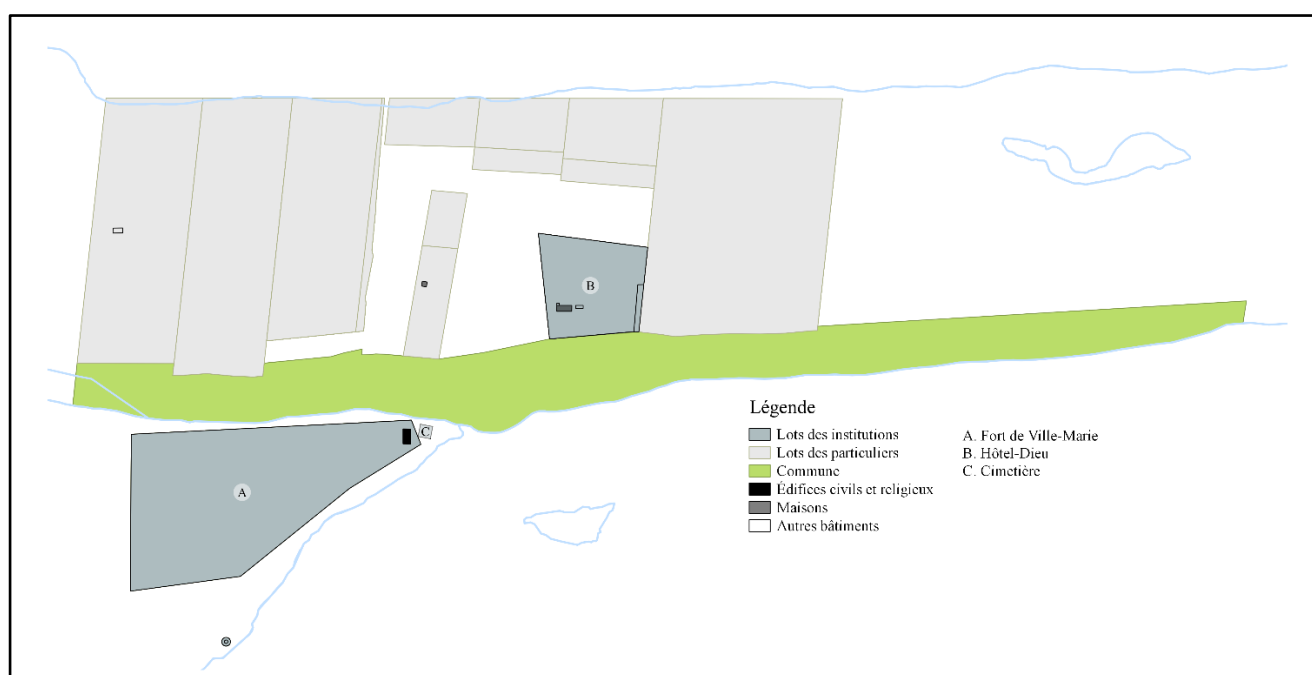


Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁵³⁹ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*, base de données sur le territoire, la population et le bâti [en ligne], consulté le 26 janvier 2021, http://www.remparts.info/adhemar_php/grm/homepage_fr.html.

Les premières concessions ont été distribuées de façon un peu anarchique. Les terres n'étant pas arpentées, plusieurs concessionnaires se sont installés ici et là, choisissant leur emplacement et la taille de leur parcelle. Certains ont même choisi d'agrandir leur terre chevauchant ainsi d'autres emplacements⁵⁴⁰. On constate donc sur la carte de 1653 (figure 4.2) que la forme et la taille des parcelles varient grandement et que l'espace est encerclé par les terres de quelques habitants, dont celle de Pierre Gadois père et Robert Lecavelier⁵⁴¹. Rapidement, le devant de ces grandes censives sera intégré à l'espace urbain.

Figure 4.2 Parcellaire de Montréal, 1653



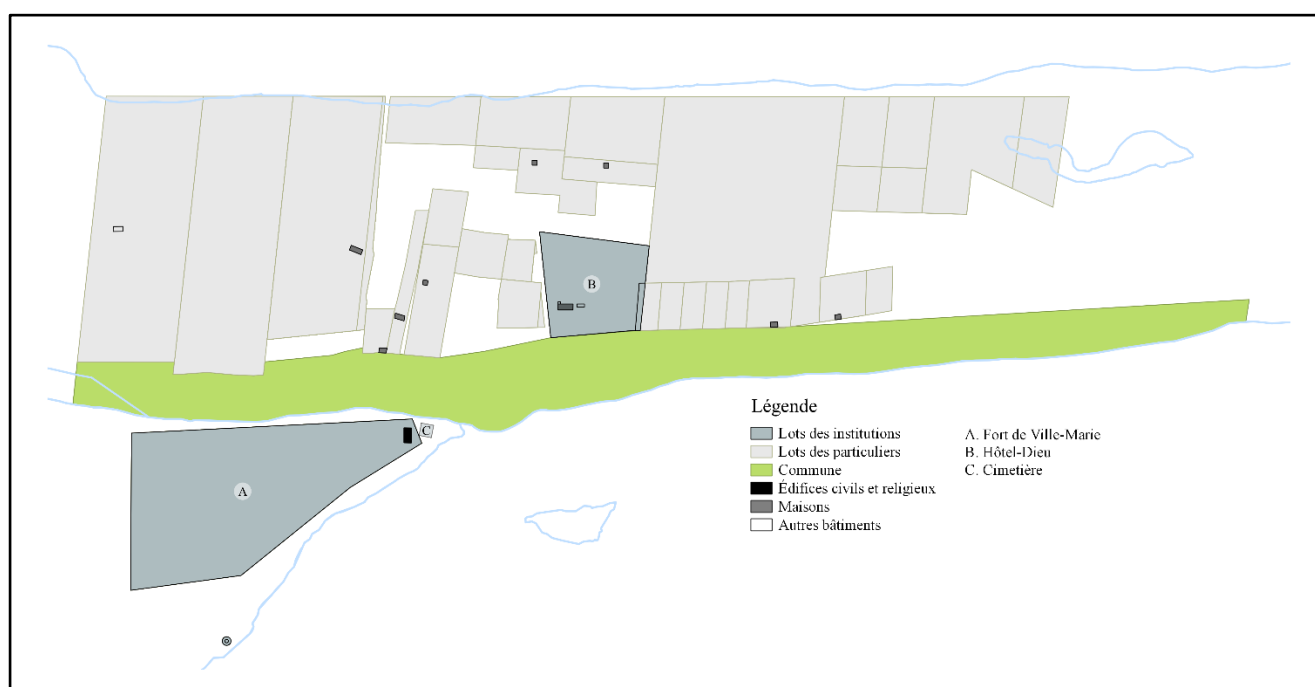
Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁵⁴⁰ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 261; Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, Plon, 1974, p. 245.

⁵⁴¹ Il s'agit des terres de Lambert Closse, Michel Messier, Pierre Gadois et Robert Lecavelier.

À partir de 1654, on remarque « un changement de cap dans la politique de concession⁵⁴² ». En effet, les nouveaux emplacements à l'est de l'Hôtel-Dieu ont des formes et dimensions beaucoup plus régulières et s'alignent sur la commune, une bande de terre d'environ quarante arpents qui longe le fleuve Saint-Laurent concédée à la Communauté des habitants en 1651 et qui était réservée, entre autres, pour le pâturage⁵⁴³ (figure 4.3). La seule construction qu'on y retrouve est l'école de Marguerite Bourgeoys construite en 1658. Ainsi, la configuration de Ville-Marie à la fin de 1659 rappelle celle des petits villages communaux français de cette époque⁵⁴⁴ (figure 4.4).

Figure 4.3 Parcellaire de Montréal, 1655



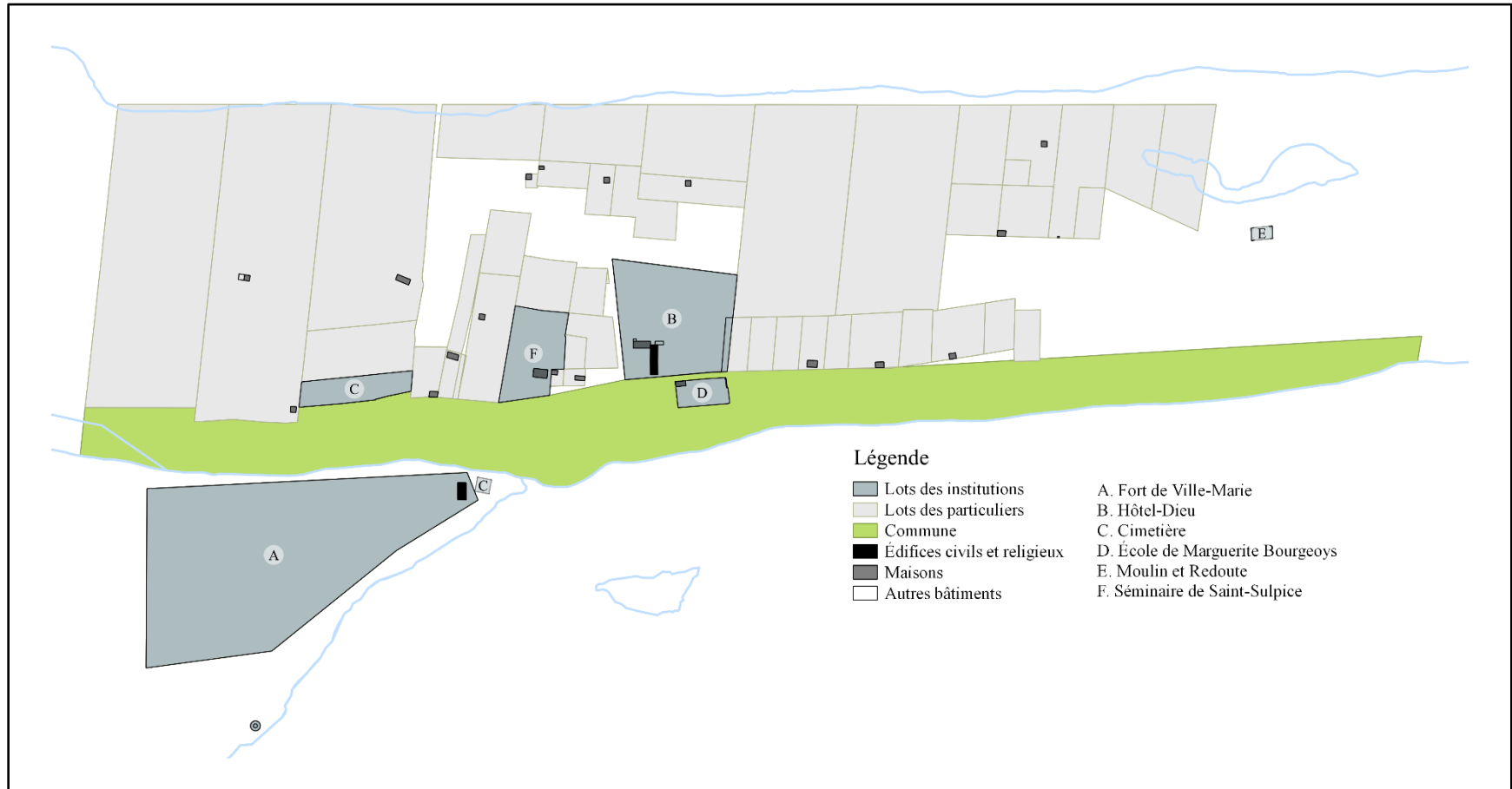
Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

⁵⁴² M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 259.

⁵⁴³ Groupe de recherche sur Montréal, « Chronologie historique de Montréal », *Adhémor*; Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », dans Gilles Lauzon et Madeleine Forget, *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*, Sainte-Foy, Les publications du Québec, 2004, p. 37.

⁵⁴⁴ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 257.

Figure 4.4 Parcellaire de Montréal, 1660



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

4.1.1.2 De 1660 à 1681

À partir des années 1660, de nombreux changements s'opèrent. En 1663, les Sulpiciens font l'acquisition de la seigneurie de Montréal. Bien qu'ils doivent partager le pouvoir avec les officiers royaux, ils deviennent les « seuls maîtres de la concession du sol après le départ de Maisonneuve en 1665⁵⁴⁵ ». Ils tentent donc de mettre de l'ordre dans cette « anarchie ». Dès 1666, ils confectionnent un papier terrier, comblent les vides dans les quartiers et en ouvrent de nouveaux afin de répondre à la demande de lotissement⁵⁴⁶. C'est également à cette époque que l'espace communal qui avait été réservé pour le marché et le port se confirme comme principal lieu de commerce. En 1663, la Communauté des Habitants y construit un hangar pour loger les Autochtones pendant la foire des fourrures, faisant de cet endroit le cœur du site de la foire⁵⁴⁷.

Comme l'ont démontré Lalancette et Stewart, l'évolution du parcellaire montréalais à cette époque démontre bien la volonté des nouveaux seigneurs d'affirmer leur pouvoir en gardant le contrôle sur le développement de la ville⁵⁴⁸. Ils établissent l'emplacement définitif de la paroisse et de l'enclos seigneurial, effectuent le premier tracé de rues et commencent à morceler la commune. Le nombre d'emplacements double entre 1665 et 1675 et leur taille varie entre 360 pi² et 8100 pi². Les grandes concessions de la période précédente demeurent, mais certaines commencent à être divisées à la suite des partages successoraux. Il y a également quelques regroupements de lots qui ont surtout profité aux institutions religieuses, comme le nouveau Séminaire de Montréal, construit juste en face

⁵⁴⁵ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 263.

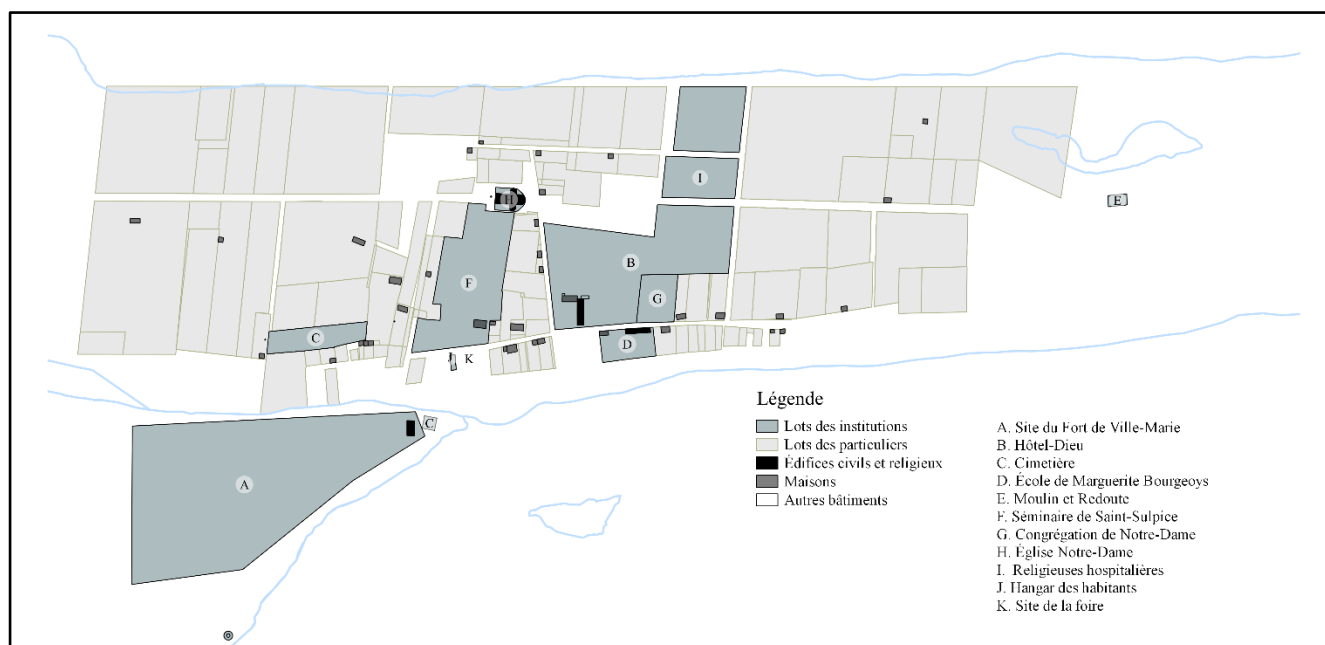
⁵⁴⁶ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 245.

⁵⁴⁷ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁵⁴⁸ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 263.

du site de la foire⁵⁴⁹ (figure 4.5). Les Sulpiciens obtiennent d'ailleurs l'autorisation de l'intendant d'y établir la Place du Marché en 1676⁵⁵⁰.

Figure 4.5 Parcellaire de Montréal, 1672



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Bien que la légitimité des seigneurs sur le contrôle de la place de la foire soit remise en question par les officiers royaux⁵⁵¹, l'organisation du territoire démontre bien comment les Sulpiciens ont tout fait pour garder le contrôle du cœur de la ville. La distribution des lots sur la commune favorise grandement leurs alliés comme les marchands Le Ber et Le Moyne, Charles d'Ailleboust, Bénigne Basset et Jean-Baptiste Migeon de Branssat qui obtiennent tous des terrains sur la commune près du site de la foire (figure 4.6). En mai 1672, les seigneurs rachètent la majeure partie des terres où devait être construite la

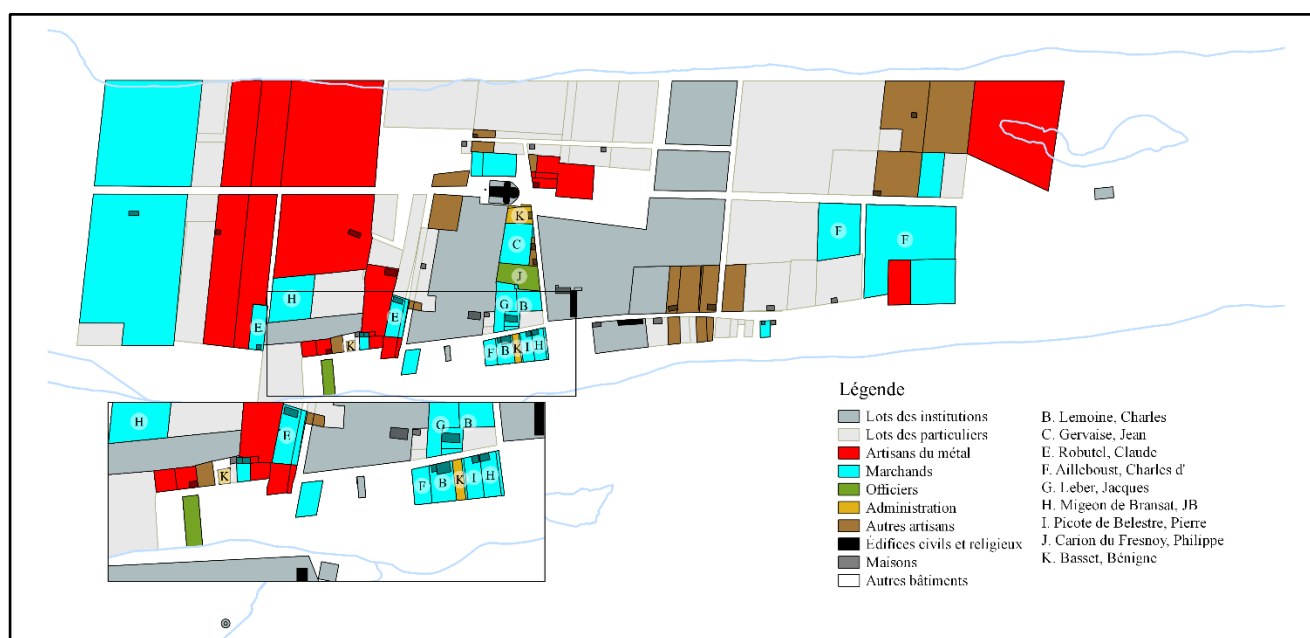
⁵⁴⁹ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 263-265.

⁵⁵⁰ *Ibid.*, p. 271.

⁵⁵¹ En 1665, le gouverneur Rémy de Courcelle remet en question le droit de regard seigneurial sur la place de la foire. Il aurait d'ailleurs modifié l'attribution des places pendant la foire. M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 267; Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle : structure et exercice du pouvoir en milieu colonial », Thèse de doctorat (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2008, p. 82.

nouvelle église pour y établir leur jardin. La nouvelle église paroissiale sera finalement construite directement au nord de celui-ci. Cela permettait aux Sulpiciens de « s’assurer du même coup la maîtrise du centre de la ville ». Ils en profitent également pour faire l’acquisition du hangar des habitants afin que la communauté puisse assurer le capital pour la construction de la nouvelle église⁵⁵².

Figure 4.6 Lots possédés selon les activités et localisation des acteurs influents, Montréal, 1672



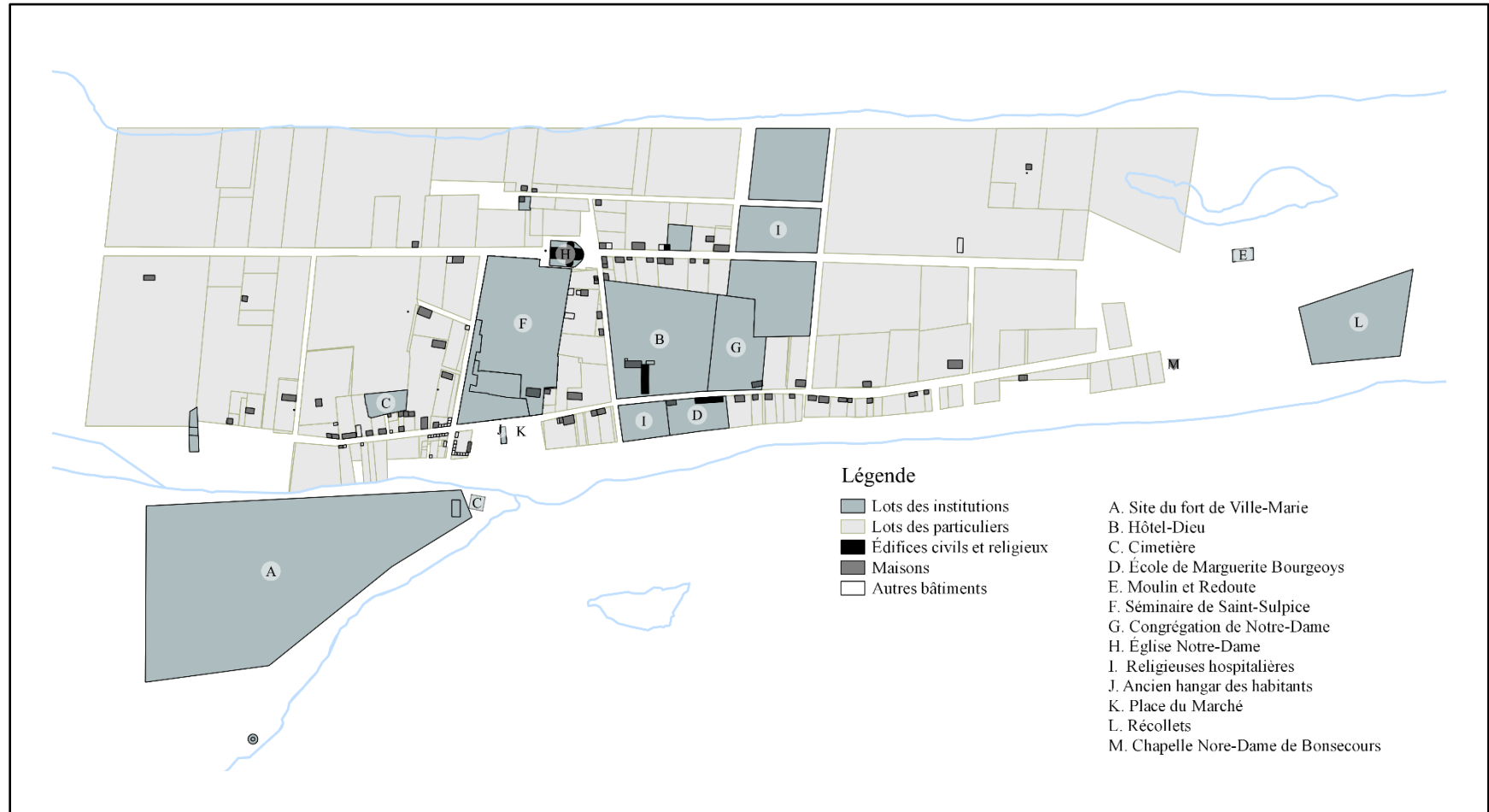
Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Bref, dans les décennies 1660 et 1670, les Sulpiciens orientent la structuration de la ville autour des impératifs socio-économiques de l’époque tout en s’assurant de garder la mainmise sur leurs pouvoirs seigneuriaux face à la menace des officiers royaux. Ainsi, en 1681, Ville-Marie a des allures de ville marchande organisée autour du commerce des fourrures⁵⁵³ (figure 4.7).

⁵⁵² M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 265-268.

⁵⁵³ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 262 et 268.

Figure 4.7 Parcellaire de Montréal, 1681



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

4.1.1.3 De 1682 à 1701

Au début des années 1680, malgré le déclin de la foire des fourrures⁵⁵⁴, les lots près de la Place du Marché demeurent très convoités. En effet, pour rembourser les dépenses reliées aux nouvelles constructions (le nouveau séminaire, l'église paroissiale, les moulins, le canal de la rivière Saint-Pierre), les Sulpiciens finalisent le lotissement à l'ouest de la place du Marché, au cœur de la place de la foire. Ces parcelles sont vendues à très fort prix. Les habitants « sont prêts à payer de fortes sommes pour obtenir des petits lots qui sont situés au cœur même de la place de la foire⁵⁵⁵ ».

Le déclenchement de la guerre contre les Iroquois en 1684 aura toutefois un impact important sur le développement de la ville. En effet, les autorités coloniales considèrent Montréal comme « la tête de pont du Canada vers l'intérieur du continent » et commencent à participer plus activement au développement de la ville. Ils entament la construction de différentes infrastructures militaires comme la palissade en 1685 (qui sera agrandie vers l'est entre 1698 et 1700), une poudrière en 1688 et un fortin sur le coteau du moulin en 1693⁵⁵⁶. Ce nouveau contexte politique influence également le lotissement. En 1688, l'intendant Bochart de Champigny rappelle l'importance pour les nouveaux habitants « trouvassent du Terrain pour y bastir et Sy loger⁵⁵⁷ ». Dans son ordonnance de juin 1688, il décrète :

⁵⁵⁴ Rappelons qu'au cours des années 1670, l'importance de la foire des fourrures sur la commune commence à décliner. La construction de nouveaux postes de traites à l'intérieur du continent a fait en sorte que de moins en moins d'Autochtones faisaient le voyage jusqu'à Montréal pour la foire, entraînant ainsi une augmentation de la traite illégale. Pour reprendre un certain contrôle sur le phénomène, le roi accorde, à partir de 1681, un système de congés, essentiels pour tous ceux désirant profiter de la traite des fourrures à l'intérieur du continent. M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 269.

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 272-273.

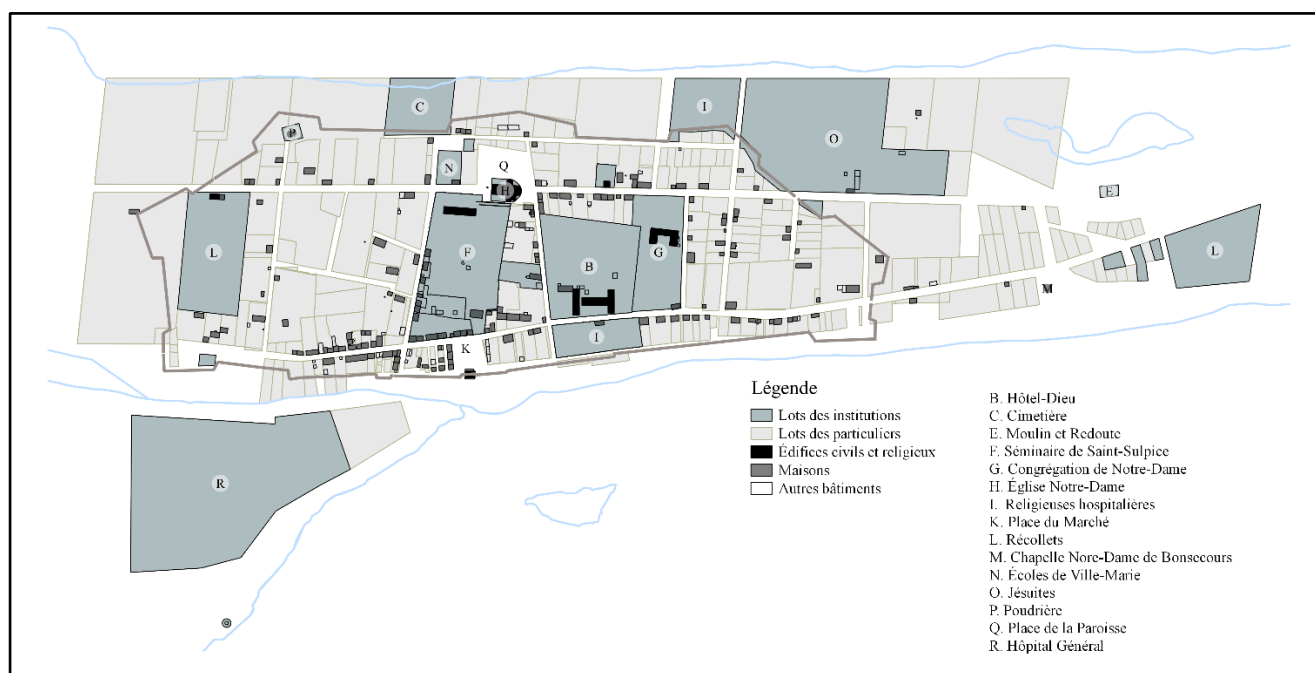
⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 273-274.

⁵⁵⁷ « Ordonnance de M. l'intendant pour les emplacements », 15 juin 1688, dans *Ibid.*, p. 274.

« que chaque propriétaire de terre dans l'enclos de Ville-Marie ne pourra y posséder et habiter qu'un arpent au plus sur lequel il sera tenu de faire bâtir dans un an une maison de pierre et masonne ou de gros bois avec cheminée de pierre [...] ceux qui auront plus d'un arpent et qui ne seront pas dans la volonté de faire un bâtiment sur chaque arpent sont obligés d'en disposer incessamment et au plus tard dans six mois sinon les seigneurs en disposeront moyennant 20 # de rente au profit des propriétaires rachetable de 400 # et de 6 deniers de cens envers les dits seigneurs, le tout pour chaque arpent⁵⁵⁸. »

L'effet sera immédiat puisqu'on observe, à partir de 1688, une densification du parcellaire. Bien que certains propriétaires résistent, comme Robert Lecavelier, les grands lots urbains se morcellent rapidement. De nouveaux lots sont également vendus, principalement au faubourg Bonsecours et dans la basse ville⁵⁵⁹ (figure 4.8).

Figure 4.8 Parcellaire de Montréal, 1692



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 274.

⁵⁵⁹ *Ibid.*, p. 274-277.

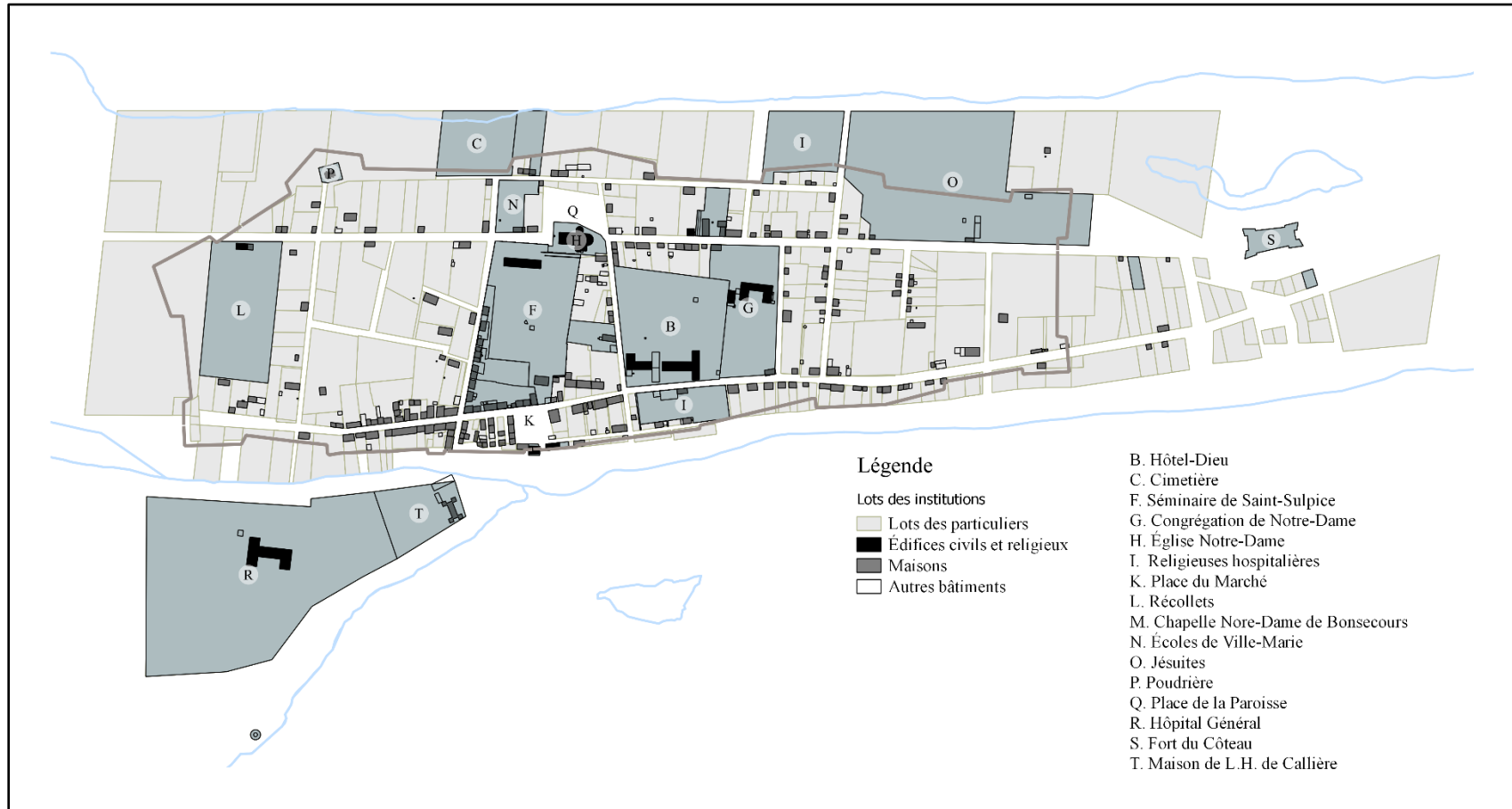
Servant de refuge, la population de la ville augmente rapidement dans les années 1690. Il s'agit toutefois d'une croissance momentanée puisque seuls les mieux nantis peuvent satisfaire les exigences de l'ordonnance de 1688 et s'y installer de façon permanente. Lalancette et Stewart ont remarqué que les nouveaux habitants (artisans, gens de professions, rentiers et militaires) s'installent surtout dans le quartier Bonsecours puisque les lots y sont beaucoup plus abordables. À l'inverse, les marchands, artisans et individus déjà installés dans la ville depuis plusieurs années et actifs dans le commerce des fourrures sont prêts à payer des prix forts pour des lots en basse ville, près de la Place du Marché⁵⁶⁰.

À la fin du XVII^e siècle, la ville nouvellement fortifiée reflète son nouveau rôle d'entrepôt militaire pour les postes français de l'intérieur du pays. Sa position stratégique, entre le fleuve Saint-Laurent et l'intérieur du continent, a fait d'elle la « tête de pont militaire⁵⁶¹ » tout en consolidant sa fonction de centre commercial et de poste stratégique pour la traite des fourrures (figure 4.9).

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 277.

⁵⁶¹ Alan M. Stewart, « La ville fortifiée : construite et reconstruite », dans Gilles Lauzon et Madeleine Forget. *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*, Sainte-Foy, Les publications du Québec, 2004, p. 65.

Figure 4.9 Parcellaire de Montréal, 1701



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

Bien sûr, ce tracé suivait les chemins qui existaient déjà ainsi que les limites des propriétés concédées par Maisonneuve. Nous retrouvons donc deux axes principaux parcourant la ville d'ouest en est⁵⁶³, soit Saint-Paul et Notre-Dame, ainsi que plusieurs petites rues transversales. La rue Saint-Paul reprend, en partie, le tracé sinueux du chemin qui borde le côté nord de la commune⁵⁶⁴. Principale artère qui mène à la Place du Marché, il n'est pas étonnant d'y retrouver une concentration de marchands. La rue Notre-Dame, d'une largeur impressionnante de 30 pieds, est située au sommet de la crête, à mi-chemin entre le fleuve et la petite rivière des fonds. Elle était destinée à accueillir le nouveau séminaire et l'église paroissiale. Un peu plus au nord, on retrouve la rue Saint-Jacques qui doit son nom au propriétaire du lot qu'elle traverse à l'époque⁵⁶⁵.

Les rues transversales reliant la haute et la basse ville correspondent également à d'anciennes limites de lots. On retrouve, d'ouest en est la rue Saint-Pierre, qui sépare les terres de Pierre Gadois et Robert Lecavelier, la rue Saint-François, qui deviendra Saint-François-Xavier et qui longe une partie de l'enclos du Séminaire, la rue Saint-Joseph, qui sépare le Séminaire de l'hôpital des sœurs hospitalières de Saint-Joseph, la rue Saint-Gabriel et la rue Saint-Charles. Le cœur de la ville, principalement occupé par le Séminaire, est encadré par les rues Saint-François et Saint-Joseph⁵⁶⁶.

Malgré le bornage des rues, il ne faut pas imaginer des voies pavées. En effet, au XVII^e siècle toutes les rues sont sinueuses et ont tendance à être marécageuses. Même si l'aménagement des rues est une préoccupation des autorités et qu'on impose aux habitants

⁵⁶³ Selon le nord montréalais

⁵⁶⁴ Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 37.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 51-52; Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 54-55.

⁵⁶⁶ Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 53.

de « faire prendre l'alignement par le bailly » avant toute construction, il semble que ce ne fut pas toujours respecté⁵⁶⁷. Aussi, comme l'aménagement et l'entretien des rues sont à la charge des habitants riverains, les travaux sont souvent négligés. Dans les faits, les habitants ont du mal à respecter ces espaces libres et ont tendance à empiéter sur les rues en y jetant des immondices ou entreposer du bois de chauffage⁵⁶⁸.

4.1.3 Les pôles d'activité

4.1.3.1 De 1642 à 1659

De 1642 à 1659, l'activité de Ville-Marie s'articule autour de deux pôles principaux : le Fort de Ville-Marie et l'Hôtel-Dieu. La commune deviendra également, dès cette époque, un espace commercial important.

C'est sur une pointe de terre, au confluent du fleuve Saint-Laurent et de la Petite Rivière, que s'installent les premiers Montréalais. Aujourd'hui appelé Pointe-à-Callière, cet endroit est choisi pour sa facilité d'accès et son caractère défensif. Dans les premiers jours après leur arrivée, les colons entreprennent la construction d'une palissade afin de se protéger contre les attaques iroquoises. Deux ans plus tard, elle est remplacée par un fort bastionné. La bâtisse principale, appelée le « château », sert de centre administratif. C'est là que sont rédigés la plupart des premiers contrats de concession⁵⁶⁹.

En 1645, Jeanne Mance fonde l'hôpital Saint-Joseph, futur Hôtel-Dieu. Cette institution devient rapidement le cœur de Ville-Marie. En plus de son rôle de dispensaire,

⁵⁶⁷ Vu la récurrence des ordonnances, tout porte à croire que les habitants ne les respectaient pas toujours les ordres à ce sujet. Mireille D. Castelli, « L'habitation urbaine en Nouvelle-France », *Les Cahiers de droit*, vol.16, n°2, 1975, p. 408.

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 409-411.

⁵⁶⁹ Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 29-30.

le bâtiment, qui est muni de bastions et d'une palissade, sert également de fortin pour les colons. Cet espace devient aussi le principal pôle religieux après la construction de son église en 1656⁵⁷⁰. Également appelé la « maison de Mlle Mance », l'hôpital sert de logement pour les curés – notamment les prêtres de Saint-Sulpice pendant la construction de leur séminaire – puis pour les sœurs hospitalières après leur arrivée en 1659⁵⁷¹.

En 1651, Maisonneuve concède aux habitants une bande de terre qui longe le fleuve et la Petite Rivière. Mesurant environ un arpent de large sur quarante arpents de long, cet espace, appelé la commune, devait servir au pâturage du cheptel. Le gouverneur se réserve toutefois le droit de le morceler afin d'y établir « pour le bien public [...] des places de marché ou de faire un port pour mettre les barques et Chaloupes⁵⁷² ». Cette partie de la commune, située directement au nord de la pointe et qui est à portée du lieu de déchargement des petites embarcations, devient rapidement le centre des échanges⁵⁷³. Ce n'est donc pas par hasard que les Sulpiciens font construire leur premier séminaire à proximité de cet endroit.

4.1.3.2 De 1660 à 1681

À partir des années 1660, les anciens pôles perdent en importance. Le fort, qui est isolé au sud de la Petite Rivière, est finalement abandonné et disparaît du paysage. L'Hôtel-Dieu reste présent dans l'environnement urbain, mais perd son rôle de chapelle et de place

⁵⁷⁰ En effet, bien qu'une chapelle soit érigée en même temps que l'hôpital, les principaux sacrements ont lieu dans la chapelle du fort jusqu'à la construction de l'église sur le terrain de l'Hôtel-Dieu en 1656.

⁵⁷¹ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 33-35; Maria Mondoux et les Religieuses hospitalières de Saint-Joseph, *L'Hôtel-Dieu, premier hôpital de Montréal : 1642-1763 : d'après les annales manuscrites, les documents originaux de l'Institut des religieuses hospitalières de Saint-Joseph et autres*, Hôtel-Dieu de Montréal, Montréal, 1942, p. 110.

⁵⁷² Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 37.

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 43.

fortifiée pour garder celui d'hôpital et de monastère. La ville s'organise maintenant autour de deux nouveaux pôles : la Place du Marché et le site de l'Église Notre-Dame⁵⁷⁴.

L'espace qui avait été réservé par Maisonneuve pour établir un marché et un port se confirme comme lieu principal des échanges. Chaque été, au mois d'août, s'y tient la foire des fourrures⁵⁷⁵. En 1663, la Communauté des habitants y fait construire un hangar pour loger les Autochtones de passage. Cela permet de centraliser les activités commerciales à l'endroit où les commerçants installent des boutiques volantes. Les plus choyés réussiront à s'y approprier de beaux emplacements. Bien que toute la population puisse venir acheter des fourrures, ce sont les propriétaires de ces boutiques qui sont privilégiés : les marchands les mieux positionnés raflent tout ce que les visiteurs apportent⁵⁷⁶. Le hangar sera d'ailleurs racheté par les seigneurs en 1672 et ils en tireront un revenu de location⁵⁷⁷. En 1676, à la suite de la promulgation de règlement de police par le Conseil souverain, les Sulpiciens s'empressent de faire reconnaître cet endroit comme Place du Marché officielle⁵⁷⁸.

En 1672, également désireux de garder le contrôle sur le centre de la ville, les seigneurs s'organisent pour que la nouvelle église soit construite à l'emplacement de leur choix, c'est-à-dire au nord du jardin de leur nouveau séminaire⁵⁷⁹. L'Église Notre-Dame ne sera inaugurée qu'en 1683, mais ce site forme déjà un nouveau pôle religieux. C'est

⁵⁷⁴ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 55.

⁵⁷⁵ Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 42.

⁵⁷⁶ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 31-32; Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 87.

⁵⁷⁷ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 268; Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 43.

⁵⁷⁸ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 271.

⁵⁷⁹ *Ibid.*, p. 268.

d'ailleurs à cet endroit que les seigneurs établissent une nouvelle place, connue aujourd'hui sous le nom de Place d'Armes⁵⁸⁰.

4.1.3.3 De 1682 à 1701

Au cours des années 1680, bien que les pôles d'activités demeurent les mêmes, les flux de circulations sont considérablement transformés après la construction de la palissade. La construction de l'Hôpital Général et de la maison de Louis-Hector de Callière redonnera également vie à la pointe abandonnée durant les années 1670. La première palissade, construite à la fin des années 1680, entoure une enceinte entre le fleuve et la petite rivière au sud, le ruisseau au nord, le terrain des Récollets à l'ouest (rue McGill actuelle) et la rue Saint-Charles à l'est (actuelle Place Jacques-Cartier). En 1699, elle sera prolongée vers l'est jusqu'à la rue Saint-Claude actuelle de sorte que les bâtiments des Jésuites se retrouveront désormais dans l'enceinte.

À la fin du XVII^e siècle, l'espace *intra-muros* héberge environ 1500 habitants. Cette densification s'effectue plus particulièrement près des principaux pôles d'activités soit la Place du Marché et l'espace entourant l'Église Notre-Dame. La nouvelle fonction militaire entraîne des transformations dans la ville, spécialement près de l'espace commercial : les officiers et représentants du roi y « établissent leurs résidences et louent les magasins, la boulangerie et la forge indispensable à l'approvisionnement militaire⁵⁸¹ ».

En refermant la ville, la circulation s'effectue moins librement. Pour entrer et sortir, il faut passer par les différentes portes. L'extrémité ouest de la rue Saint-Paul est

⁵⁸⁰ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle », p. 55.

⁵⁸¹ Alan Stewart, « La ville fortifiée », p. 67.

particulièrement intéressante puisqu'il s'agit du chemin menant directement à Lachine et l'intérieur du continent. Il s'agit donc d'un lieu stratégique pour la traite des fourrures. Certains Autochtones viennent toujours traiter avec les citadins. Ils installent des cabanes le long de la palissade et c'est à cet endroit que s'effectuent dorénavant la plupart des échanges commerciaux.

En temps de guerre, le lieu stratégique de la pointe reprend de l'importance. En 1688, pour assurer une meilleure sécurité du port, le gouverneur Louis-Hector de Callière acquiert l'ancien emplacement du fort de Ville-Marie. Il y fait construire sa maison, un grand bâtiment en pierres pourvu de quatre pavillons angulaires, qu'il occupe de 1695 à 1698. Un peu plus à l'ouest, le marchand François Charron de la Barre fonde, en 1692, l'Hôpital général, un hospice qui soigne les vieillards, les infirmes et les orphelins.

En résumé, Ville-Marie s'est d'abord développée autour des impératifs de la traite des fourrures puis s'est transformée pour répondre à son nouveau rôle d'entrepôt militaire. D'abord concentrée au fort et à l'Hôtel-Dieu, l'activité s'organise rapidement autour de la Place du Marché et du site de l'Église Notre-Dame. De nouveaux pôles prendront de l'importance après la construction de la palissade et l'installation de Callière sur la pointe. Certains artisans ont su profiter de ces pôles d'activité pour favoriser leurs activités économiques. Dans le prochain chapitre, nous verrons comment ils sont distribués dans l'espace. Quels artisans sont bien positionnés et quels sont ceux qui possèdent des emplacements moins stratégiques? En d'autres mots, comment les artisans ont-ils profité ou non de la structure de la ville?

4.2 L'organisation spatiale des artisans du métal dans la ville

4.2.1 La répartition des artisans dans la ville

4.2.1.1 De 1642 à 1659

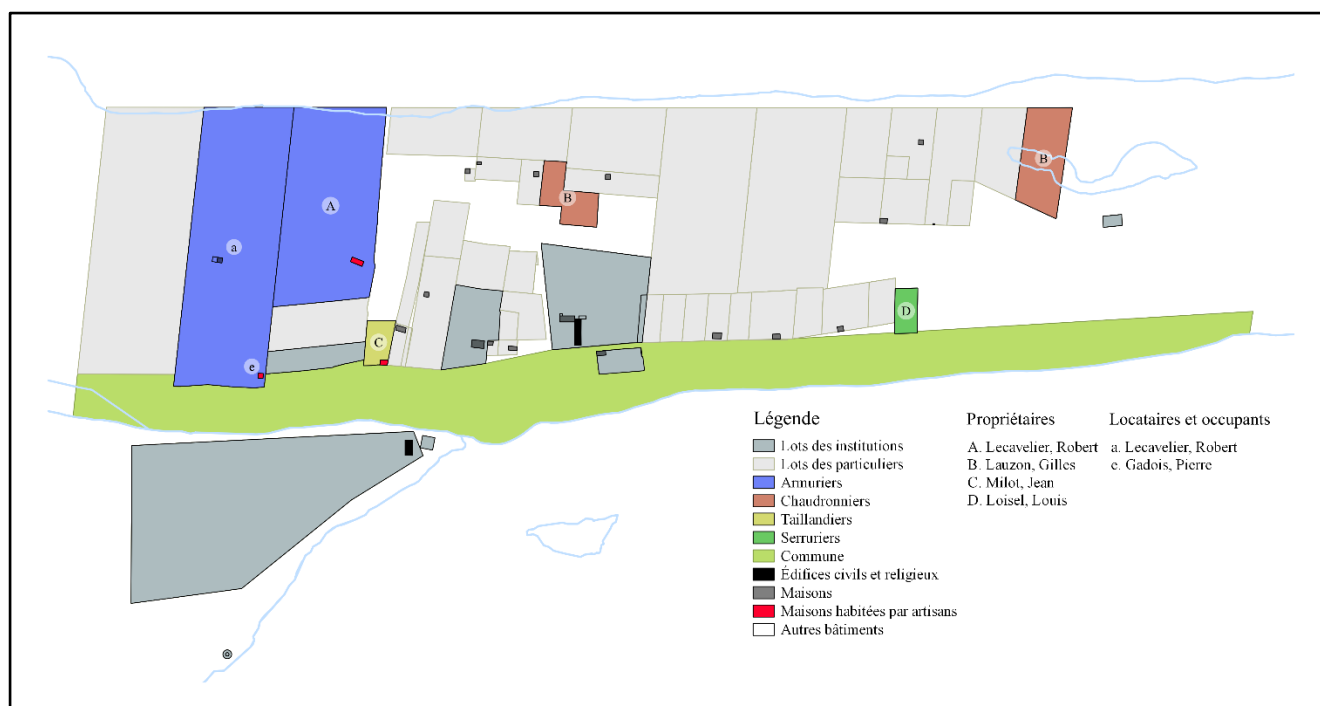
Le premier artisan du métal à devenir propriétaire d'un lot à Montréal est Robert Lecavelier lorsqu'il épouse Adrienne Duvivier, veuve d'Augustin Hébert, en 1654. Cette concession de 40 arpents, voisine de la terre de Pierre Gadois, est l'une des quatre premières terres concédées par Maisonneuve. Les autres artisans propriétaires durant cette période reçoivent des concessions beaucoup plus petites. En janvier 1655, le taillandier Jean Milot se voit concéder une terre d'un demi-arpent avec maison tout près du lot de Lecavelier. Le 20 août de la même année, c'est le chaudronnier Gilles Lauzon qui reçoit un arpent de terre au nord de l'Hôtel-Dieu⁵⁸². Finalement, en juillet 1658, le serrurier Louis Loisel acquiert une terre d'un demi-arpent sur le bord de la commune (figure 4.11)⁵⁸³.

À la fin de 1659, sur un total de 55 propriétaires, nous retrouvons 11 artisans, soit les quatre artisans du métal nommés précédemment, quatre charpentiers, un menuisier, un boulanger et un tailleur. Ainsi, bien que le grand espace occupé par Robert Lecavelier donne une impression de surreprésentation des artisans du métal dans la ville, ces derniers forment le deuxième plus grand groupe d'artisans propriétaires à cette époque. Ils sont également parmi les premiers à s'installer dans la ville. On les retrouve surtout à l'ouest de l'Hôtel-Dieu alors que les autres artisans sont principalement propriétaires des lots concédés après 1654 à l'est de l'Hôtel-Dieu (figure 4.12).

⁵⁸² E.Z. Massicotte, *Les premières concessions de terre à Montréal, sous M. de Maisonneuve, 1648-1665*, Ottawa, Société royale du Canada, 1914, p. 221.

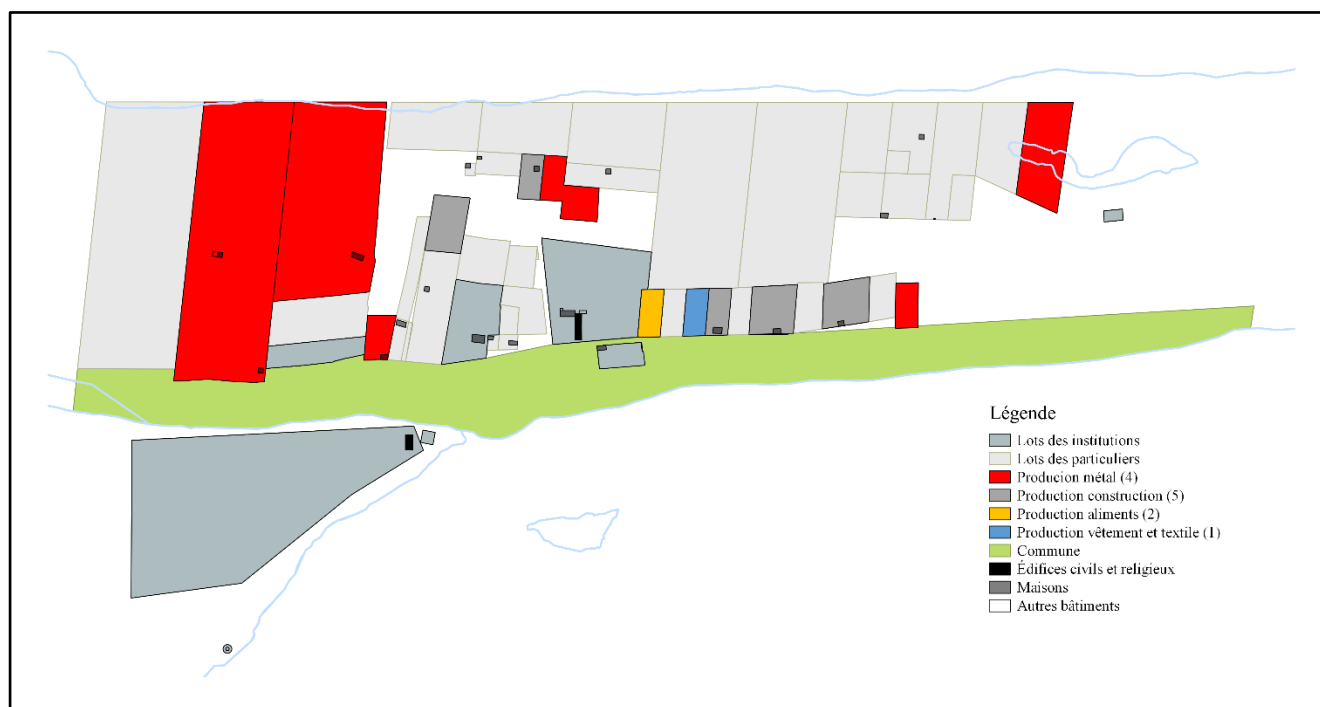
⁵⁸³ BAnQ, Greffer d'Antoine Adhémar, « Concession du Sr Dollier au Sr Loisel », 1690-03-03.

Figure 4.11 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, Montréal, 1660



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Figure 4.12 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans, Montréal, 1660



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

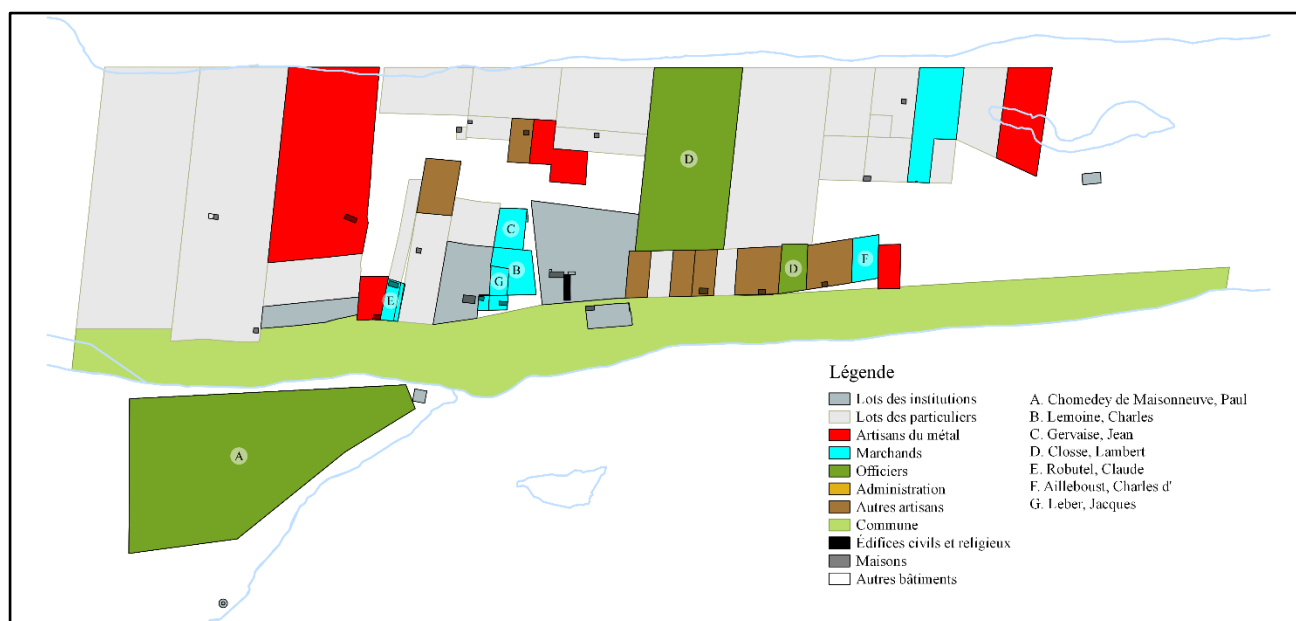
Il faut toutefois nuancer ces résultats. Bien qu'il y ait plusieurs artisans travaillant le métal qui s'installent rapidement dans la ville, ceux-ci possèdent des spécialités différentes et plusieurs ont d'autres occupations en parallèle. Cela illustre bien les besoins variés en objets métalliques, mais n'est pas un indice clair de l'importance accrue de ce groupe professionnel par rapport aux autres artisans. Il s'agit aussi d'un exemple de transfert d'une société française au contexte colonial⁵⁸⁴. En effet, rappelons qu'en France la distinction des métiers du métal est claire et infranchissable. Dans la colonie, bien que la plupart des objets métalliques soient importés, les besoins en réparation et fabrication sont peut-être moins grands, mais presque aussi variés. Il n'est pas surprenant que, parmi les premiers habitants, il y ait plusieurs spécialistes du travail du métal. Cela dit, il ne faut pas négliger la demande engendrée par la traite des fourrures et l'attrait de ce commerce pour certains artisans cherchant à s'enrichir.

Cette motivation économique est en partie perceptible dans la répartition géographique de quelques habitants. Comme l'ont démontré Stewart et Lalancette, le choix des emplacements ne semble pas, à première vue, motivé par une stratégie commerciale⁵⁸⁵. Cependant, sur la carte de 1660 (figure 4.13), on s'aperçoit que les marchands et quelques artisans, comme Jean Milot, ont privilégié les lots situés tout près de l'emplacement où Maisonneuve projetait, dès 1651, d'établir un marché et un port. Cette distribution géographique selon le groupe professionnel illustre bien l'intérêt financier de s'installer au centre de la ville. De plus, assez naturellement, les autres artisans s'établissent sur le bord de la commune, c'est-à-dire sur l'axe principal menant à la future place du marché.

⁵⁸⁴ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, p. 7.

⁵⁸⁵ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 259; Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 35 et 43.

Figure 4.13 Superficie des terres possédées selon les activités, Montréal, 1660



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

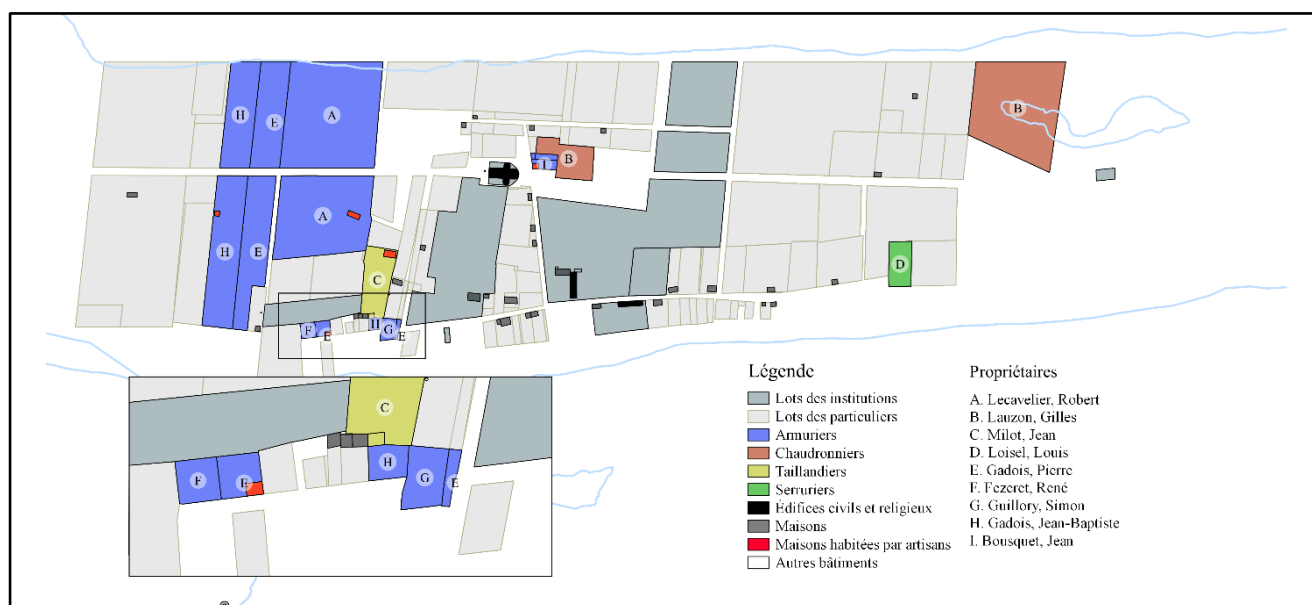
Nous avons vu que, durant cette période, l'accès à la propriété est facilité par le besoin imminent de défricher le territoire et que la proximité des habitants a favorisé les liens entre individus issus de différents groupes sociaux. Bien que nous n'ayons distingué aucun réseau de clientèle, il est assez clair que certains individus ont su mettre à profit leurs contacts pour se voir octroyer des lots très bien situés. En effet, quelques marchands, comme Jacques Le Ber, Charles Le Moyne et Jean Gervaise, ont obtenu les terrains situés en plein cœur de l'espace réservé pour la ville. On y retrouve également quelques anciens habitants, des cultivateurs, qui ont un lot au bourg en plus de leur censive rurale. Les artisans, dont ceux du métal, sont situés dans ce qui est alors la périphérie immédiate, des sites qui prendront plus d'importance avec le développement de la ville au-delà de ses limites initiales. Le lot de l'artisan et marchand Milot est très bien situé, tout près du site de la foire. Le cas de Lauzon, toujours installé aux marges, est intéressant. Comme chaudronnier, il a sûrement du travail lors de la foire, mais puisque son attirail est plus

léger, il n'a pas besoin d'une boutique permanente à proximité. Ce contexte social a donc permis à certains artisans issus des classes sociales inférieures d'acquérir des lots qui s'avéreront bénéfiques économiquement au cours des prochaines décennies.

4.2.1.2 De 1660 à 1681

Dans les années 1660, outre le serrurier Claude Fezeret qui reçoit une petite concession sur la commune quelques mois avant son décès⁵⁸⁶, tous les autres artisans du métal qui s'installent dans la ville sont armuriers. Les frères Gadois héritent chacun d'une partie du lot de leur père en 1668 et acquièrent tous les deux de petits emplacements sur la rue Saint-Paul, près du site de la foire. C'est également sur cette partie de l'artère que s'installent René Fezeret et Simon Guillory en 1670. Jean Bousquet s'installe quant à lui tout près de Gilles Lauzon, sur la future rue Notre-Dame en 1671 (figure 4.14).

Figure 4.14 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, Montréal, 1672

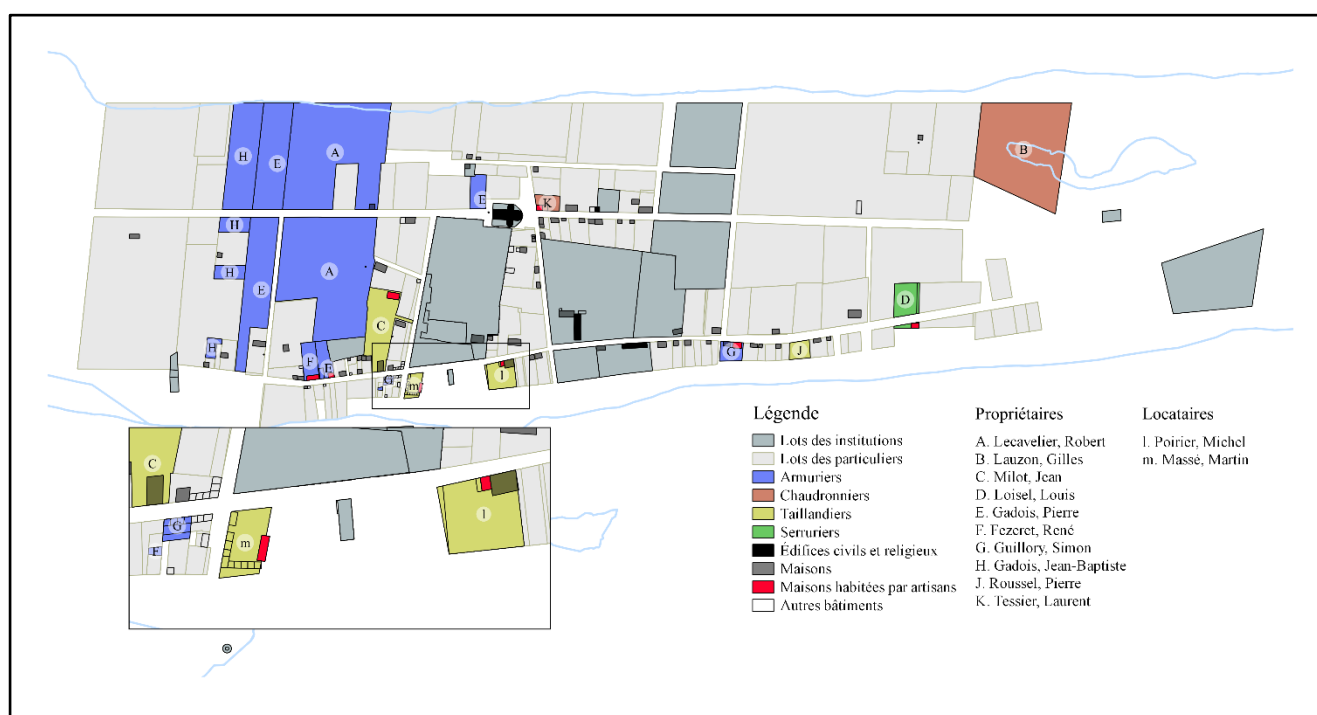


Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁵⁸⁶ Après le décès de Claude, les héritiers, René Fezeret et sa mère Suzanne Guilbault vendent le lot aux Filles de la Congrégation. BANQ, Greffe de Bénigne Basset, « Vente de terre par Suzanne Guilbault et René Fezeret, de l'île de Montréal, son fils, à la Congrégation Notre-Dame de Montréal », 1668-08-29.

À la fin des années 1670, suivant le début du déclin de la foire des fourrures, les armuriers délaissent peu à peu la Place du Marché. À l'exception de Guillory et Fezeret qui gardent de petits emplacements au coin des rues Saint-Paul et Saint-François-Xavier ce sont maintenant deux taillandiers, Martin Massé et Michel Poirier dit Langevin, qui s'y installent. Ils louent de petits emplacements appartenant aux marchands Le Ber et Le Moyne⁵⁸⁷. Le taillandier Pierre Roussel acquiert un lot sur la rue Saint-Paul à l'est de l'Hôtel-Dieu et le chaudronnier Laurent Tessier achète l'ancien lot de Jean Bousquet sur la rue Notre-Dame (figure 4.15).

Figure 4.15 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, Montréal, 1681



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁵⁸⁷ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*; BAnQ, Greffe de Claude Mauge, « Bail à titre de loyer d'une boutique de forge, et logement, sur la rue St-Paul à Ville-Marie, à raison de soixante livres par année, par Jacques LeBer à Michel Poirier dit Langevin », 1680-12-17.

On remarque que, durant la période d'apogée de la foire des fourrures, il y a une concentration d'armuriers et de taillandiers au carrefour des rues Saint-Paul et Saint-François Xavier, un des lieux de commerce les plus actifs⁵⁸⁸. Ce secteur est très prisé, notamment par ceux qui profitent de la traite des fourrures. Rappelons que Jean Milot est l'un des premiers à s'y être installé et qu'il en a retiré une fortune considérable⁵⁸⁹. Les autres artisans qui possèdent des lots à cet endroit sont tous armuriers, dont la plupart sont membres la corporation soit Pierre Gadois, Simon Guillory et René Fezeret.

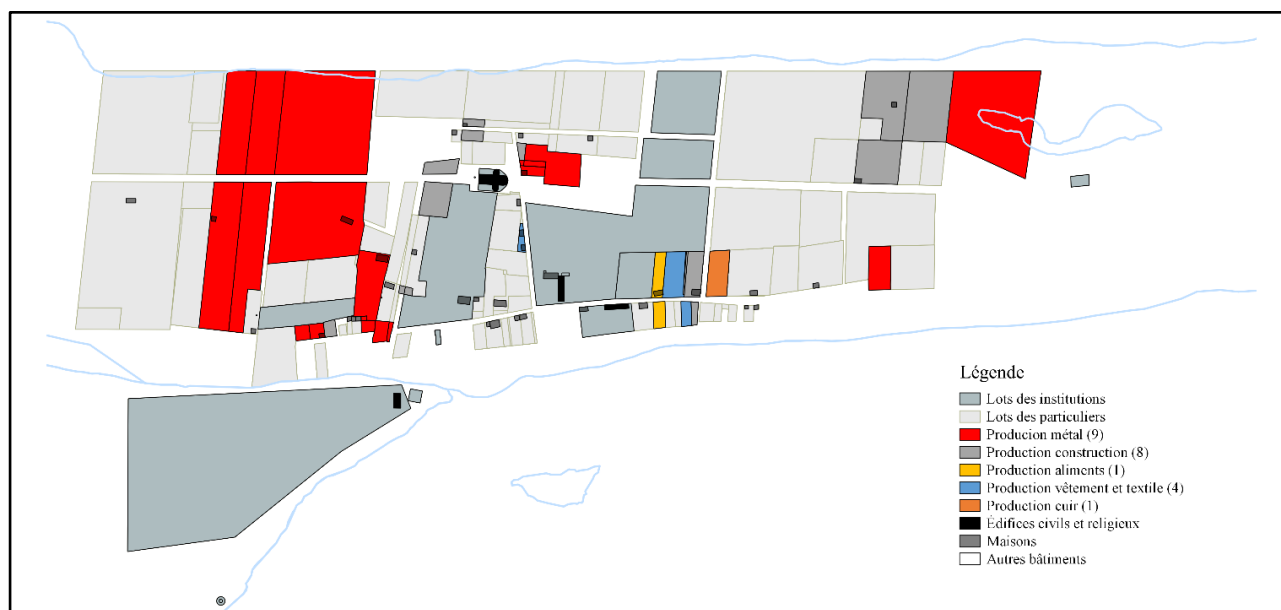
Les autres artisans sont plus dispersés et s'éloignent de la place du marché, comme le taillandier Roussel, le serrurier Loisel, l'armurier Bousquet et les chaudronniers Laurent Tessier et Gilles Lauzon. Ce dernier a d'ailleurs vendu son terrain situé près du séminaire pour ne garder que son lot à l'extrémité est de la ville et des terres à la campagne. Étant presque le seul chaudronnier pendant toute la période, il est peut-être moins soumis à la concurrence. Il peut également profiter de la nature de son métier pour faire des travaux chez les clients plutôt que dans une boutique. C'est aussi le cas de Louis Loisel, le seul serrurier, une autre spécialité dont une partie du travail se fait chez le client. Jean Bousquet est l'unique armurier à s'être installé loin du site de la foire. Son emplacement est tout de même situé dans un endroit largement fréquenté par les habitants, tout près de l'Église Notre-Dame. Ainsi, on peut croire que ces artisans répondent davantage aux besoins locaux. En effet, rappelons que, à l'exception de Laurent Tessier, aucun d'eux n'a laissé de trace indiquant qu'ils aient activement pris part au commerce des fourrures, même si Lauzon aurait pu profiter de l'importance des chaudrons dans la traite.

⁵⁸⁸ Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 46.

⁵⁸⁹ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinsson et Jean Milot », 1663-07-06.

Parmi tous les métiers, ce sont les artisans du métal qui ont la présence la plus marquante dans l'espace du bourg, tel que vu au chapitre précédent. En 1672, il y a 9 artisans du métal possédant 19 parcelles de terre dans l'espace urbain (figure 4.16). Cela résulte du fait que les grands lots de Lecavelier et des frères Gadois ont été découpés par le passage des rues et que certains artisans ont acquis d'autres propriétés près du site de la foire. La carte ne reflète pas le nombre de forges, mais la superficie de terre appartenant aux artisans du métal. Certains possèdent un lot à la ville, mais n'y habitent pas de façon continue. C'est le cas de Jean Milot qui partage son temps entre Ville-Marie et Lachine où il a fait construire une grande maison et une boutique de forge⁵⁹⁰. Il tire toutefois profit de son emplacement en ville en y tenant un cabaret et louant certains bâtiments⁵⁹¹.

Figure 4.16 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans, Montréal, 1672



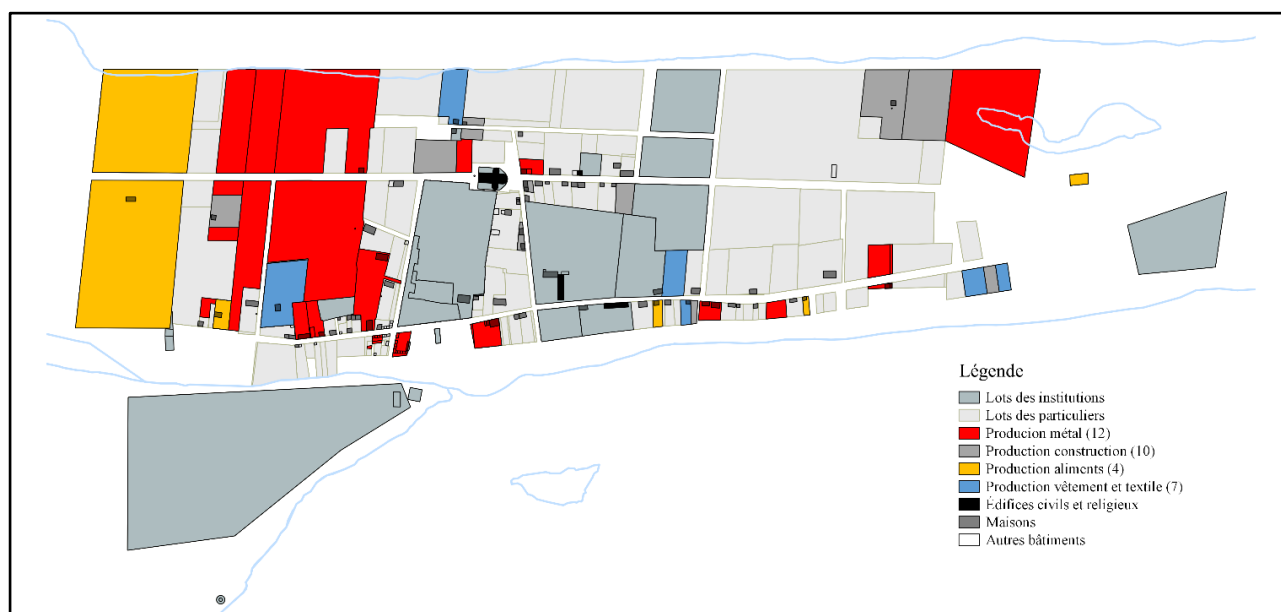
Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁵⁹⁰ La construction d'une grande maison et d'une boutique de forge le confirme.

⁵⁹¹ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*; BAnQ, Greffe d'Hilaire Bourguine, « Bail à ferme par Jean Millot, marchand de cette ville, à Etienne Pothier », 1685-02-26; BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Bail à loyer par Jean Milot à Jean Quenet », 1687-09-19; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « condamnation pour vente d'alcool pendant le service divin », 1668-04-05, « Renonciation par Jean Milot a un appel de sentence pour condamnation sur usage de fausses mesures à boisson », 1668-12-24.

Le nombre d'artisans du métal propriétaires ou locataires continue d'augmenter tout au long de cette période pour atteindre un point culminant en 1681. Nous en avons retracé douze, soit dix propriétaires et deux locataires. Ceux-ci se partagent une vingtaine de lots. Outre les grands propriétaires terriens qui commencent à morceler et à se départir de certaines parcelles, la plupart des artisans ne possèdent ou ne louent qu'un seul terrain dans la ville. En fait, seuls les armuriers, c'est-à-dire Lecavelier, les frères Gadois, Guillory et Fezeret possèdent plusieurs emplacements. Les autres artisans se situent principalement sur la rue Saint-Paul, à l'est de l'Hôtel-Dieu, et près de l'église (figure 4.17).

Figure 4.17 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans, Montréal, 1681



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

De tous les métiers de production, les artisans du métal sont également les plus nombreux étant situés au centre de la ville, près de la Place du Marché. Nous avons vu que quelques artisans arrivés plus récemment dans la ville voient l'intérêt de s'installer tout près de ce pôle commercial. Cependant, puisque la valeur marchande des terrains à cet endroit a grandement augmenté, la location devient rapidement la seule option disponible.

Le choix de louer un emplacement près de la Place du Marché plutôt que d'acheter un lot plus éloigné peut être envisagé comme un investissement à long terme. Cette décision a pu être rentable pour certains artisans. Ce fut le cas de Martin Massé qui sera en mesure d'acheter un emplacement au cœur de cet espace commercial au début des années 1680⁵⁹².

Durant cette période, un autre pôle commence à attirer les habitants : le site de l'Église Notre-Dame. Dans les années 1660, cet espace est occupé par quelques artisans, comme le chaudronnier Gilles Lauzon et l'armurier Jean Bousquet. À partir de 1672, année du début de la construction de l'église, de plus en plus d'habitants viennent s'y installer. En 1679, Pierre Gadois achète une parcelle de terre située juste en face de l'église paroissiale sans toutefois l'occuper⁵⁹³ et Laurent Tessier acquiert l'ancien lot de Jean Bousquet à la fin de l'année 1681⁵⁹⁴. On voit aussi quelques marchands s'intéresser à ce secteur, comme Agathe de Saint-Père et Marie Pacro, aubergiste.

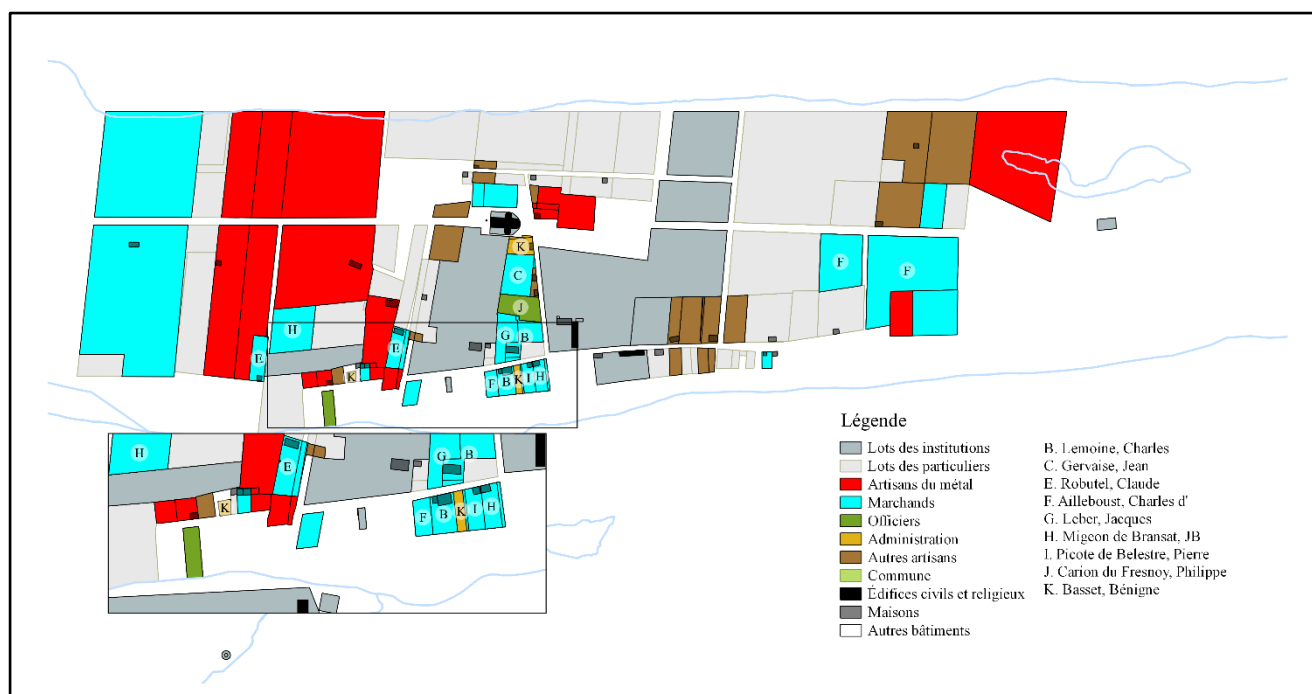
Les lots entourant le premier séminaire de Saint-Sulpice et ceux situés sur le site de la foire appartiennent en très grande majorité à des marchands et quelques officiers. Outre Charles Le Moyne, Jacques Le Ber et Jean Gervaise qui possèdent déjà des lots à cet endroit, plusieurs autres alliés du Séminaire ont reçu des concessions très bien situées comme Jean-Baptiste Migeon de Branssat, Pierre Picoté de Belestre, Charles d'Ailleboust et Bénigne Basset avant la défection des trois derniers vers le pôle Frontenac-Perrot. Quelques officiers concurrents de cette élite, dont le gouverneur Perrot et Philippe Carion du Fresnoy, ont aussi acquis des parcelles dans ce secteur prisé (figures 4.18 et 4.19).

⁵⁹² M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 272.

⁵⁹³ BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Vente d'un quart d'arpent de terre, rue Notre-Dame proche de l'église paroissiale, par Nicolas Godé et Marguerite Picard sa femme à Pierre Gadois », 1679-07-09.

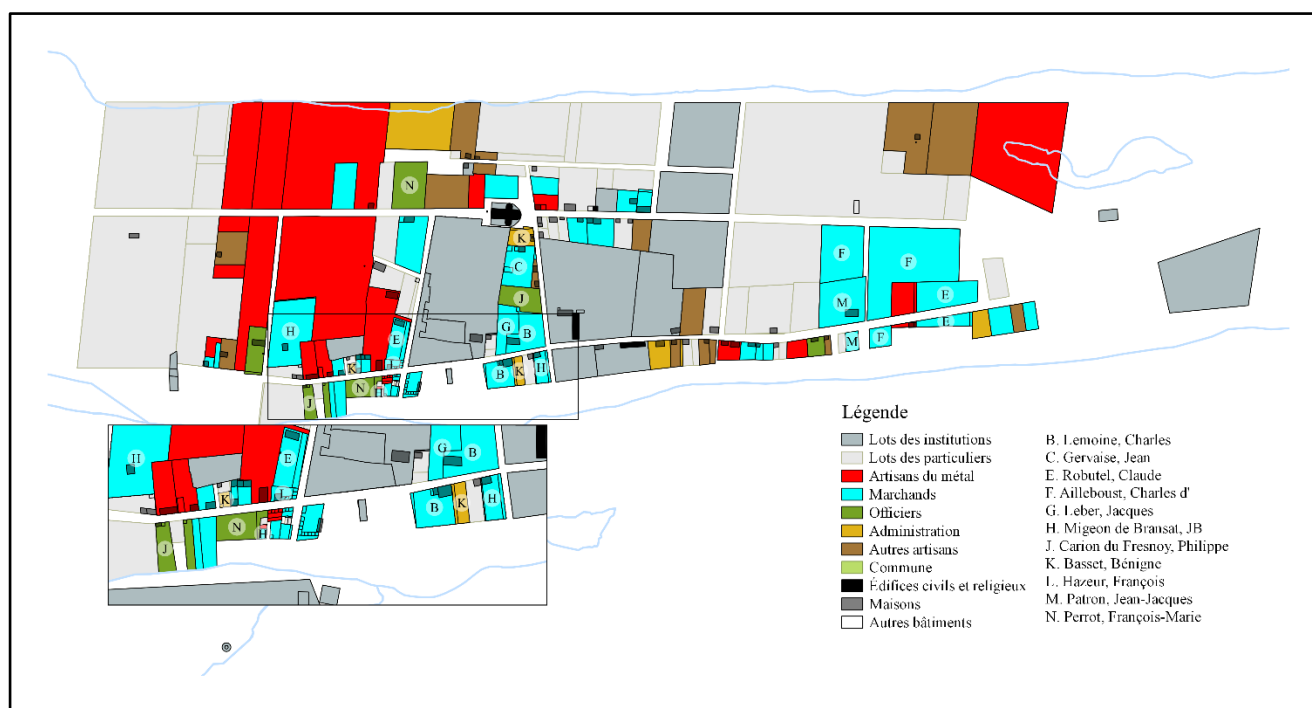
⁵⁹⁴ BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Vente d'une maison située à Montreal, rue Notre Dame proche de la grande église; par Jean Bousquet, arquebusier, à Laurent Tessier », 1681-11-18.

Figure 4.18 Superficie des terres possédées selon les activités, Montréal, 1672



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Figure 4.19 Superficie des terres possédées selon les activités, Montréal, 1681



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Ainsi, comme l'a démontré Léon Robichaud, les liens entretenus avec les seigneurs, seuls responsables de la concession du sol à partir de 1665, constituent un avantage pour certains membres de l'élite⁵⁹⁵. Il est donc intéressant de se demander si les artisans ont bénéficié de certains rapports sociaux pour acquérir des emplacements bien positionnés.

Outre Jean Milot, qui possède déjà un lot dans le secteur, tous les artisans du métal ayant obtenu des concessions près du site de la foire entretiennent des liens sociaux avec des marchands alliés du Séminaire. Pierre Gadois, qui a acquis deux lots sur la rue Saint-Paul, dont un directement au coin de la rue Saint-François Xavier, est proche de la famille Le Moyne et de Pierre Picoté de Belestre. Ses voisins, René Fezeret et Simon Guillory, ont également entretenu des liens avec ces marchands ainsi qu'avec Charles d'Ailleboust, et Migeon de Branssat. Jean-Baptiste Gadois possède un réseau social similaire à son frère. Il acquiert une petite parcelle juste en avant du lot de Jean Milot en 1670, mais ce dernier lui rachète quelques années plus tard. Enfin, Martin Massé, qui loue une maison de Jacques Le Moyne sur la place du marché en 1678⁵⁹⁶, a choisi ce dernier comme parrain de son fils.

La proximité entre les artisans du métal a pu, dans certains cas, faciliter quelques transactions foncières. Par exemple, Pierre Gadois, qui a entretenu plusieurs liens sociaux et professionnels avec les autres armuriers, fait un échange stratégique avec Simon Guillory après que leurs lots respectifs aient été sectionnés par la rue Saint-Paul⁵⁹⁷. Aussi, sans nécessairement être reflétée dans le réseau social, la présence récurrente d'artisans du métal

⁵⁹⁵ Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle ».

⁵⁹⁶ Il est d'ailleurs question d'installer une forge dans une chambre de la maison en installant un tuyau dans la cheminée. BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Bail de maison à Martin Macé, forgeron, par Le Sr Le Moyne », 1678-06-23.

⁵⁹⁷ BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Echange de terre entre Simon Guillory et Pierre Gadouart », 1678-08-18.

sur un même lot nous laisse supposer qu'il s'agit d'un espace propice pour le travail du métal. Par exemple, une partie de l'ancien lot de Gilles Lauzon situé à côté de l'Église Notre-Dame fut occupée par Jean Bousquet durant les années 1670 et rachetée par Laurent Tessier en 1681. Bien que l'acte de vente ne décrive pas la présence d'une forge, ce lot est très bien situé pour les artisans faisant affaire avec une clientèle locale. Enfin, quelques artisans ont peut-être choisi leur emplacement en fonction de leurs liens familiaux ou associations professionnelles. C'est le cas, par exemple, de Pierre Roussel qui travaille avec son beau-père Louis Loisel et installe sa demeure pas très loin de ce dernier.

4.2.1.3 De 1682 à 1701

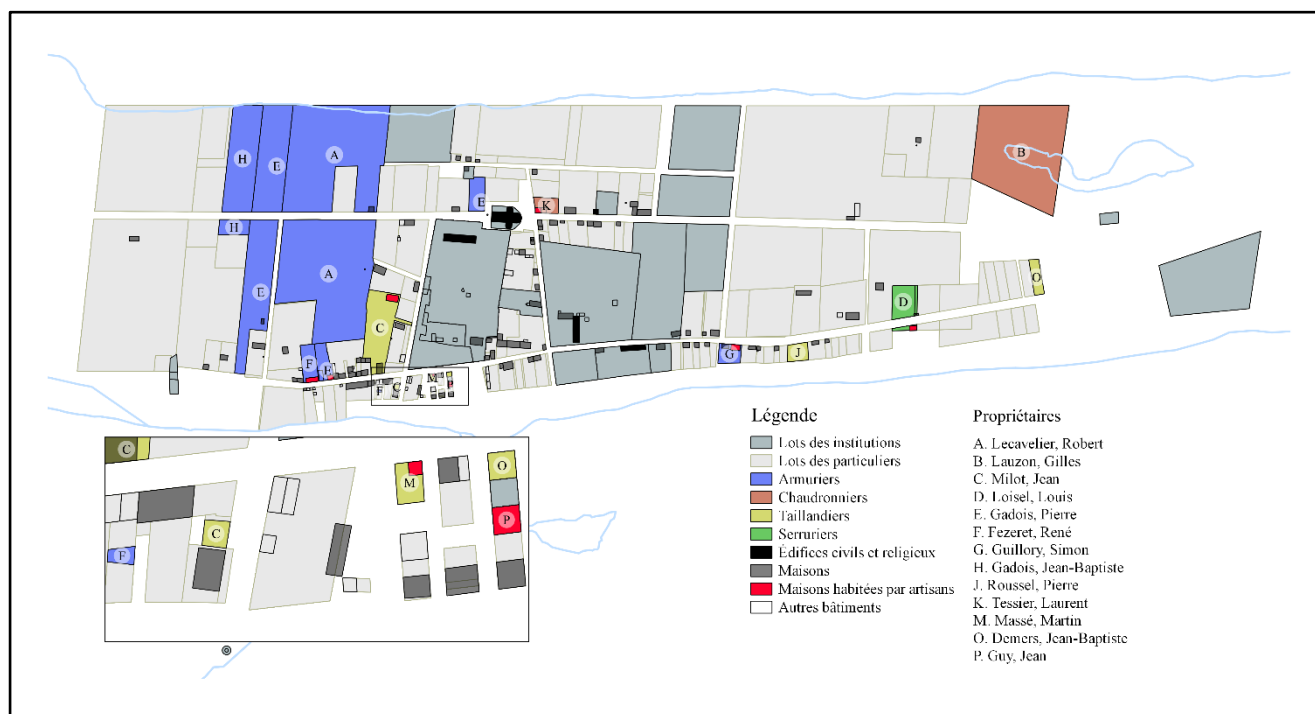
On a vu qu'à partir de 1675 la foire des fourrures commence déjà à décliner entraînant une diminution du nombre d'Autochtones qui descendent chaque année sur la commune. Le système des congés de traite implanté en 1681 amplifie ce processus déjà enclenché. Ainsi, quelques artisans actifs dans ce commerce décident d'aller traiter directement dans les Outaouais et délaissent leurs emplacements au cœur de la Place du Marché. C'est le cas de Simon Guillory qui vend son petit lot à Jean Milot en 1682 avant d'amorcer sa carrière de voyageur.

Cela ne signifie pas que le pôle commercial perd en importance. Au contraire, certains artisans « sont prêts à payer de fortes sommes pour obtenir de petits lots qui soient situés au cœur même de la place de la foire⁵⁹⁸ ». C'est le cas, par exemple, de Martin Massé qui, après un contrat de location de cinq ans, a été en mesure d'acheter son emplacement de 630 pi² au fort prix de 1000 #. Non loin de là, l'armurier Jean Guy et le taillandier Jean-

⁵⁹⁸ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 273.

Baptiste Demers ont également réussi à acquérir de petites concessions (figure 4.20). Ces deux derniers ne resteront toutefois pas très longtemps dans ce secteur puisqu'ils vendront ces emplacements en 1688⁵⁹⁹.

Figure 4.20 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, Montréal, 1685



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

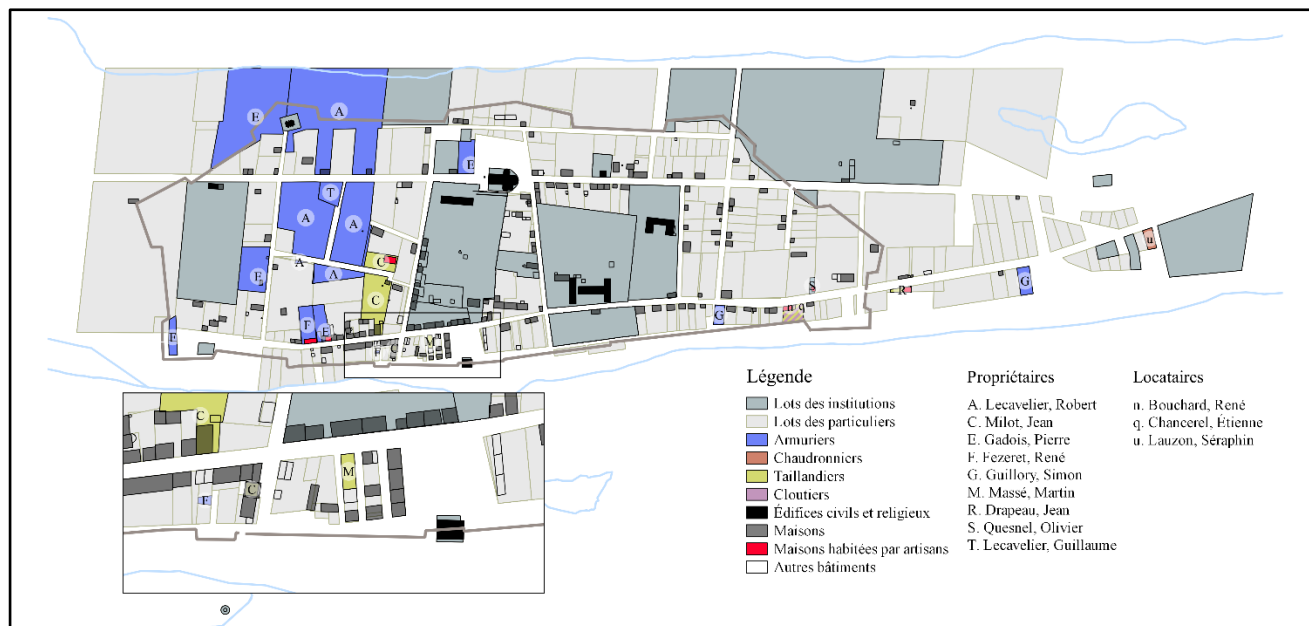
En 1692, il ne reste que deux artisans du métal au cœur de la Place du Marché, soit Martin Massé et René Fezeret⁶⁰⁰. Outre Guillaume Lecavelier qui achète une partie du lot de Robert Lecavelier sur la rue Notre-Dame, les nouveaux artisans s'installent dans le secteur est de la ville. Jean Drapeau achète l'ancien lot de Louis Loisel, le grand-père de son épouse Marie-Madeleine, l'armurier Olivier Quesnel s'installe en face de l'ancien lot

⁵⁹⁹ BANQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Vente d'un emplacement situé en la ville de Villemarie; par Jean Guy, maître arquebusier à Jean Maignan », 1688-05-05, « Vente d'un emplacement situé en la ville de Villemarie; par Jean-Baptiste Demers, maître taillandier à Pierre Mallet », 1688-08-22.

⁶⁰⁰ Rappelons qu'à cette époque Jean Milot avait délaissé son métier de taillandier pour se consacrer à ses activités de marchand.

de Pierre Roussel qui est maintenant loué par le taillandier René Bouchard et le cloutier Étienne Chancerel. Enfin, le chaudronnier Séraphin Lauzon occupe un petit emplacement appartenant au Séminaire à côté du terrain ayant brièvement appartenu aux Récollets avant de devenir la canoterie du roi (figure 4.21).

Figure 4.21 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, Montréal, 1692



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Demers ira s'installer au coin des rues Notre-Dame et Saint-François-Xavier, près du lot inoccupé de Pierre Gadois. En plus d'être largement fréquenté par la population locale, ce secteur est un axe de circulation emprunté par les gens de la campagne. Il s'agit d'un emplacement très bien situé pour desservir la population rurale. Ce sera encore plus vrai après la construction de la palissade. Comme on peut le voir sur la figure 4.22, le « chemin qui conduit à la montagne » débouche directement sur la rue Saint-François.

Après son décès en 1691, la veuve de Demers, Marie-Cunégonde Masta, louera la forge à plusieurs artisans du métal dont Jean Bizet, Joseph Parent et Jean Drapeau dit Laforge⁶⁰¹

Figure 4.22 Emplacement de la forge construite par Jean-Baptiste Demers, Montréal



Encerclé en rouge est l'emplacement de la forge construite par Jean-Baptiste Demers. La flèche indique la porte de la rue Saint-François-Xavier qui débouche sur le chemin qui conduit à la montagne.

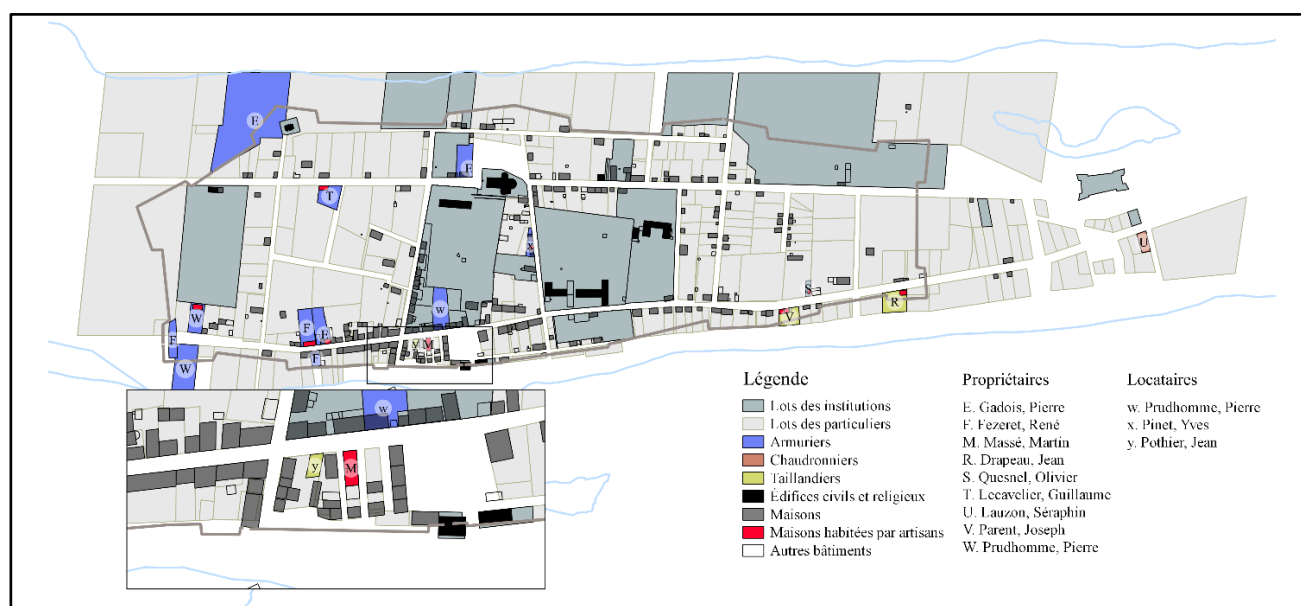
Sources : Jacques Levasseur de Néré, « Plan de la ville de Montréal levé en l'année 1704 », 15 novembre 1704, *Archives nationales d'outre-mer*, FR ANOM, 03DFC468A; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémair*.

À la fin de l'année 1701, il ne reste plus qu'un seul artisan du métal qui est propriétaire d'un lot sur la Place du Marché. René Fezeret a finalement vendu son emplacement en 1696. Lors de la construction de la palissade, il a reçu par concession royale le terrain accolé à la porte ouest de la rue Saint-Paul. Comme dit précédemment, il s'agit d'un lieu stratégique puisqu'il s'agit du chemin menant vers Lachine et les Pays d'en Haut. Pierre Prudhomme s'installe d'ailleurs à côté de cet endroit en 1694. Il loue également un petit emplacement en face de la place du marché de 1699 à 1704. Tous les

⁶⁰¹ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Bail à loyer d'une maison située en la ville de Villemarie par Cunégonde Masta à Jean Drapeau, maître taillandier », 1693-12-06, « Bail à loyer d'une chambre dans une maison par Marie-Cunégonde Masta à Jean Bizet, maître taillandier » 1696-09-29; BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémair, « Bail de Cunégonde Masta, veuve de Jean-Bte Demers, à Joseph Parent », 1697-11-11.

nouveaux artisans s’installant au centre de la ville sont locataires, soit Yves Pinet sur la rue Saint-Joseph et Jean Pothier tout près de Martin Massé, son beau-père. Enfin, l’est de la ville reste un endroit privilégié par les artisans. Séraphin Lauzon devient finalement propriétaire de son emplacement en 1696 et Joseph Parent fait l’acquisition de l’ancien lot de Pierre Roussel précédemment occupé par Bouchard et Chancerel (figure 4.23).

Figure 4.23 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans du métal, Montréal, 1701

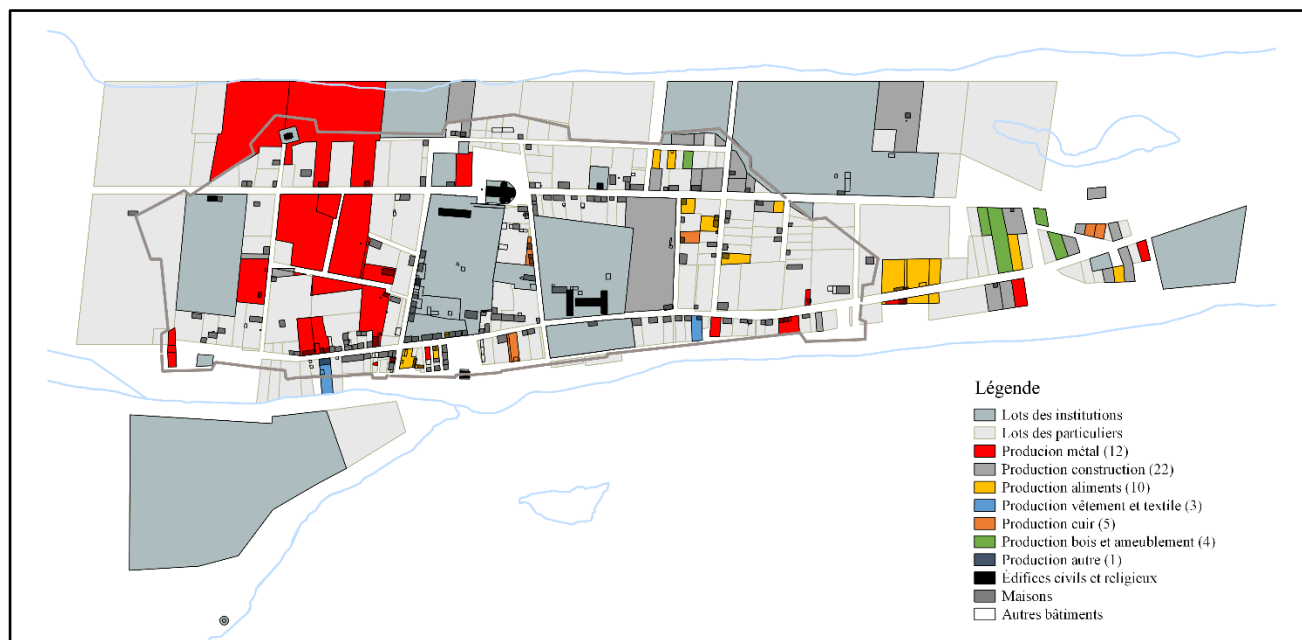


Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémor*.

De 1681 à 1701, malgré l’augmentation rapide de la population, le nombre d’artisans du métal locataires ou propriétaires se maintient. On voit toutefois une augmentation et une diversification du reste des métiers de production. En 1692, quelques bouchers et boulangers – qui profitent de la proximité du marché pour servir leur clientèle – possèdent de petits emplacements à la Place du Marché et sur la rue Saint-Paul, mais la grande majorité des artisans s’installent dans l’est de la ville, au coin des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel ainsi que dans le faubourg Bonsecours (figures 4.24 et 4.25). Situés à

l'extérieur de la palissade, ces derniers emplacements sont plus abordables que ceux qui sont protégés par l'enceinte de pieux.

Figure 4.24 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans, Montréal, 1692



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Figure 4.25 Superficie des terres possédées ou louées par les artisans, Montréal, 1701



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

En fait, en 1701 la très grande majorité des lots à l'intérieur de l'enceinte appartiennent à des marchands et à quelques officiers et artisans (figure 4.26). Comme l'ont démontré Lalancette et Stewart, le lotissement suscité par l'ordonnance de 1688 profite surtout aux rentiers et aux gens de profession. Le faubourg Bonsecours, où les terrains sont plus abordables, accueille un grand nombre d'artisans alors que la basse ville intéresse surtout les marchands et autres individus qui sont déjà installés dans la ville depuis plusieurs années et qui possèdent déjà un certain niveau de richesse⁶⁰². En effet, à la fin du siècle, malgré le déclin de la foire et les difficultés financières des marchands dues à la surproduction de fourrures, les lots près de la Place du Marché sont vendus de plus en plus cher. Par conséquent, en 1706, 13 propriétaires d'emplacements signeront une pétition pour réclamer aux seigneurs une réduction des rentes. Saint-Sulpice en profitera pour racheter les lots et redistribuer le secteur⁶⁰³. Ce processus annonce le phénomène que décrivent Phyllis Lambert et Alan Stewart : après la construction des fortifications, la valeur foncière à l'intérieur de l'enceinte augmentera considérablement, repoussant ainsi les artisans aux extrémités et à l'extérieur de la ville⁶⁰⁴.

⁶⁰² M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 277.

⁶⁰³ M. Lalancette et A. M. Stewart, « De la ville-comptoir à la ville fortifiée », p. 281.

⁶⁰⁴ Phyllis Lambert et Alan Stewart (dir.), *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*, Montréal, Centre canadien d'architecture, 1992, p. 63.

Figure 4.26 Superficie des terres possédées selon les activités, Montréal, 1701



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Comme il a été abordé dans la section sur les réseaux sociaux, à partir des années 1670, les artisans sont peu à peu exclus des réseaux de clientèle politique. Le seul artisan qui semble avoir profité de ses liens avec l'élite locale pendant cette période est René Fezeret lorsqu'il a acquis son lot près de la porte de la rue Saint-Paul. Les autres artisans semblent plutôt avoir profité des liens familiaux et professionnels établis avec d'autres artisans, comme Guillaume Lecavelier qui achète un lot de Robert Lecavelier, Jean Drapeau qui acquiert celui de Louis Loisel et Jean-Baptiste Pothier qui s'installe tout près de Martin Massé sur la Place du Marché⁶⁰⁵.

⁶⁰⁵ Le lien entre Guillaume et Robert Lecavelier est inconnu, mais ils étaient probablement apparentés puisqu'ils venaient tous les deux de Cherbourg. Jean Drapeau épouse Marie Madeleine Pilet, la petite fille de Louis Loisel et Jean Baptiste Pothier épouse la fille de Martin Massé. C'est d'ailleurs avec ce dernier qu'il a fait son apprentissage.

4.2.2 Localiser les forges à Ville-Marie

Bien que ce travail nous ait permis de localiser les artisans du métal dans la ville, il est difficile de situer toutes les forges avec précision. On peut supposer que les artisans travaillent près ou dans leur demeure principale et que certains installent une forge temporaire dans une boutique volante pendant la foire des fourrures. En effet, il n'est pas nécessaire de posséder un espace dédié à la forge pour travailler le métal. Les artisans faisant partie de voyages de traite transportent avec eux les outils nécessaires pour répondre aux besoins de base. Dans le cas de la chaudronnerie, la petite taille et le nombre limité des outils permet à l'artisan de se déplacer chez le client pour effectuer des réparations⁶⁰⁶. À l'inverse, les artisans possédant de grands inventaires et un grand éventail d'outils, comme Jean Milot, sont plus susceptibles de posséder un espace de travail personnel près de leur lieu de résidence.

Dans cette section, nous essaierons de situer quelques-uns de ces ateliers de forge. En nous inspirant de la méthode de John Bonnet⁶⁰⁷, nous distinguons deux degrés de certitude : les forges dont l'existence est documentée et les forges dont l'existence et la localisation sont déduites. Dans le premier cas, nous disposons d'une ou plusieurs sources indiquant directement ou indirectement la présence d'une forge à cet endroit. Il peut s'agir d'un inventaire après-décès, d'un bail de location précisant la présence d'une forge ou d'un contrat d'apprentissage. La deuxième catégorie comprend les forges situées par déduction.

⁶⁰⁶ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Séraphin Lauzon, chaudronnier » 1697-06-08.

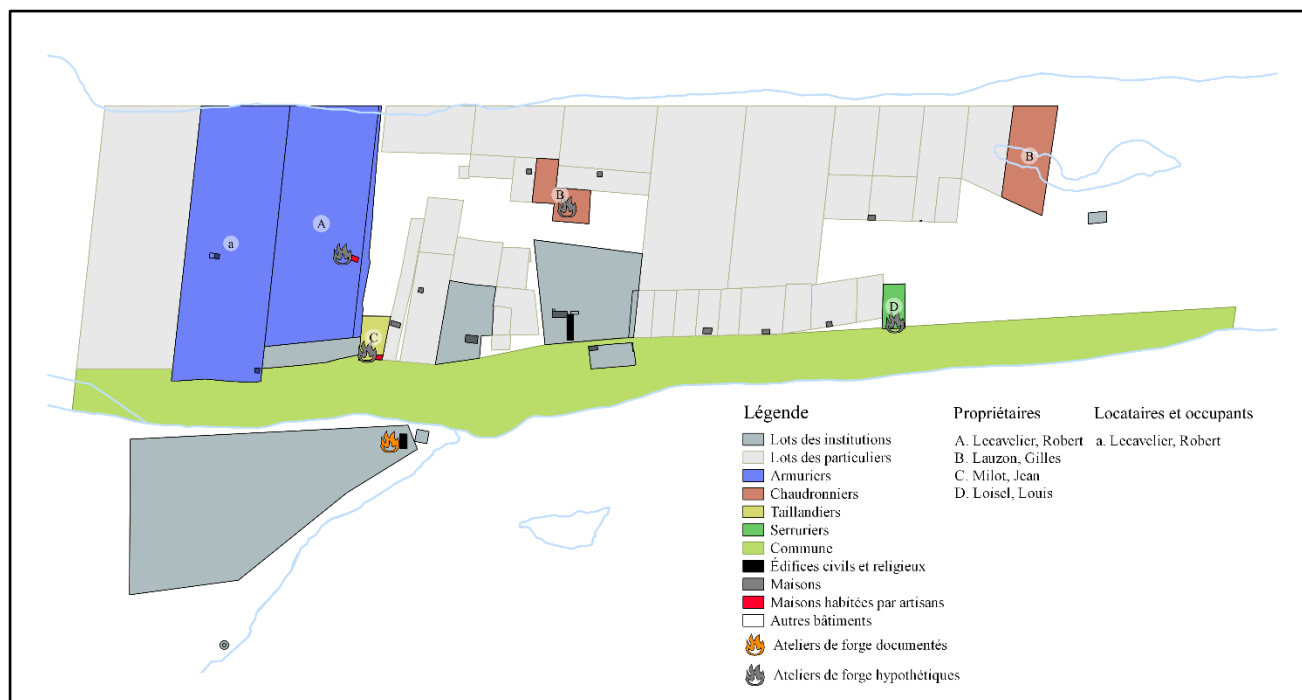
⁶⁰⁷ John Bonnett (2003), « Following in Rabelais' Footsteps: Immersive History and the 3D Virtual Buildings Project », *Journal of the Association for History and Computing*, vol. 6, n°2, sur le site *Journal of the Association for History and Computing*, consulté le 7 novembre 2016, <http://quod.lib.umich.edu/j/jahc/3310410.0006.202/--following-in-rabelais-footsteps-immersive-history-and-the-3d?rgn=main;view=fulltext>

Par exemple, lorsque plusieurs artisans du métal ont habité au même endroit pendant de nombreuses années, on peut inférer avec un degré de certitude assez élevé qu'il y avait une forge sur le site.

4.2.2.1 De 1642 à 1659

Durant les premières années de l'établissement, tout le travail du métal s'effectue au fort de Ville-Marie. La très grande quantité de scories découverte par les archéologues en témoigne⁶⁰⁸. À partir des années 1650, même après avoir reçu leur concession, les artisans du métal ont peut-être continué d'utiliser cette forge. On peut toutefois fortement supposer qu'ils possèdent leur propre espace de travail (figure 4.27).

Figure 4.27 Localisation des ateliers de forge, Montréal, 1642 à 1659



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁶⁰⁸ Geneviève Treyvaud, « Reconstitution des technologies de production métallique employées par les artisans européens et amérindiens du XVI^e au XVIII^e siècle au Canada », Thèse de doctorat (archéologie), Université Laval, 2013, p. 249.

Il est plus que probable que Jean Milot dispose déjà de son atelier de forge personnel à cette époque. Il construit une première maison dès 1655 où il devait déjà conserver une partie de la très grande quantité de marchandise et d'outils dont une « grosse enclume pesant environ deux cent cinquante livre⁶⁰⁹ » relevée dans l'inventaire après-décès de 1663. On sait également, d'après son niveau de richesse à ce moment, qu'il a déjà eu du succès avec la traite des fourrures. On peut aussi fortement supposer que Robert Lecavelier a installé un atelier dans – ou près de – sa grande maison. Bien que nous ne disposions d'aucune source à cet effet, la proximité géographique de Lecavelier avec la famille Gadois et le fait qu'il soit le seul armurier connu à Ville-Marie à ce moment nous laisse croire que c'est lui qui a transmis le métier à Pierre et Jean-Baptiste. On peut supposer qu'il dispose de son propre espace de travail quelque part sur son terrain.

Pour ce qui est de Gilles Lauzon et Louis Loisel, les recherches ne nous ont pas permis de déterminer l'emplacement exact de leur demeure à cette époque⁶¹⁰. Il est toutefois plus probable que Lauzon habite quelque part sur son lot au nord de l'Hôtel-Dieu plutôt que sur son terrain marécageux à l'est de la ville. D'ailleurs, ces deux emplacements seront habités par plusieurs artisans du métal jusqu'à la fin du siècle.

4.2.2.2 De 1660 à 1681

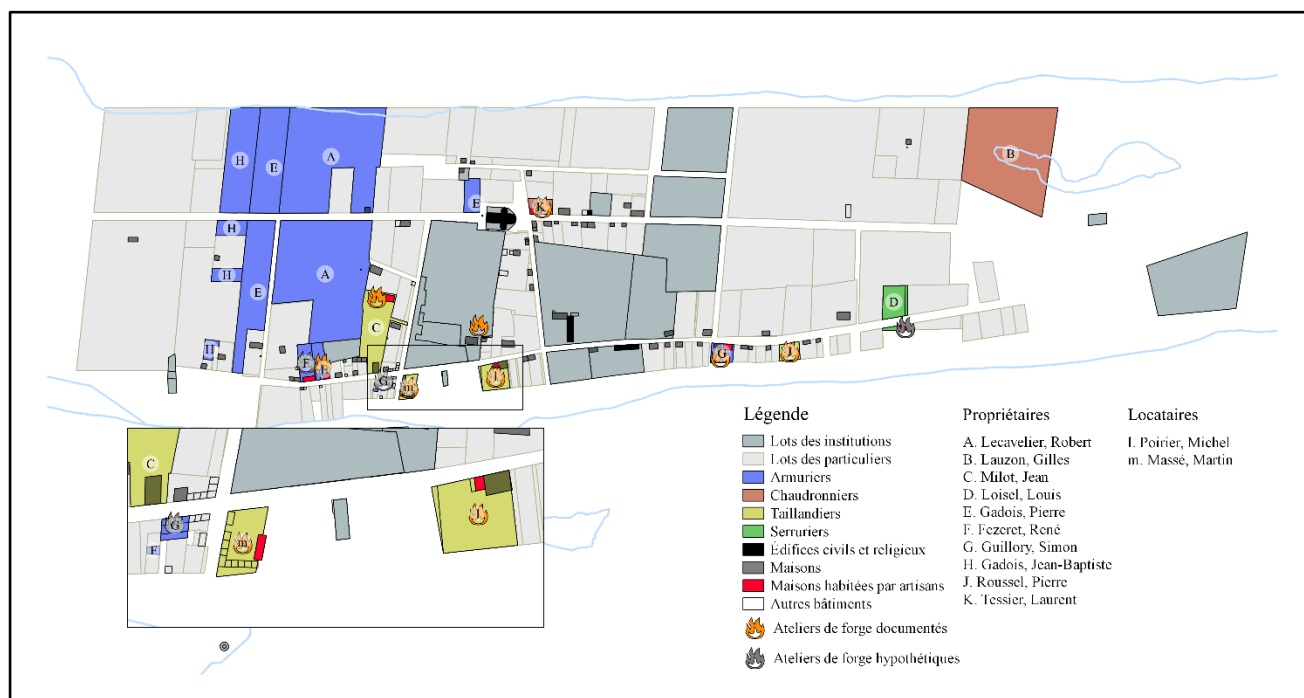
Pour les années 1660 et 1670, nous avons pu localiser avec assez de certitude environ 7 ateliers de forge dont la majorité est près de la Place du Marché (figure 4.28). Nous savons donc, grâce à l'inventaire réalisé après le décès de Marthe Pinsson, que Jean

⁶⁰⁹ BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinsson et Jean Milot », 1663-07-06.

⁶¹⁰ Gilles Lauzon a vendu sa petite maison au nord de l'Hôtel-Dieu en 1656 et nous ne disposons d'aucune autre information d'habitation sur l'un de ses terrains.

Milot possède une forge dans sa maison située dans la ville. Il semble toutefois avoir déménagé son lieu de travail à Lachine en 1672 lorsqu'il y a fait construire sa grande maison avec boutique de forge⁶¹¹.

Figure 4.28 Localisation des ateliers de forge, Montréal, 1660 à 1681



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Bien que Pierre Gadois ait possédé deux autres lots près du site de la foire, il est plus probable qu'il ait installé sa forge tout près de sa demeure sur la rue Saint-Paul où on retrouve une dépendance de plus de 700 pi². Il doit posséder son espace de travail puisqu'il prend son neveu Pierre Prudhomme comme apprenti au cours des années 1670. C'est aussi trois contrats d'apprentissage qui nous confirment qu'il y a une forge chez Pierre Roussel⁶¹². Laurent Tessier possède également son atelier de forge « dans une boutique

⁶¹¹ BANQ, Greffe de Bénigne Basset, « Marché de massonnerie entre Gilles Devennes, Urbain Brossard et Michel Bouvier, massons et Jean Milot », 1672-02-22.

⁶¹² BANQ, Greffe de Bénigne Basset, « Brevet d'apprentissage de Pierre Prud'homme à Sr. Pierre Godays », 1675-04-21; Greffe de Claude Maugue, « Engagement de Nicolas Destroismaisons au service de Pierre

tenante a ladite maison » sur la rue Notre-Dame. Il est d'ailleurs possible que cet atelier fût construit par l'armurier Jean Bousquet⁶¹³.

Il n'est pas nécessaire d'être un forgeron pour posséder une forge. En effet, certains marchands et quelques institutions disposent également d'un espace pour le travail du métal. C'est le cas, par exemple, des Sulpiciens qui ont fait construire une forge pour répondre aux besoins de l'institution⁶¹⁴ et de Jacques Le Ber qui loue une boutique de forge située sur la rue Saint-Paul à Michel Poirier. Il est également possible de s'installer dans un espace qui ne fut pas construit à cet effet. Le 23 juin 1678, Jacques Le Moyne passe devant le notaire pour louer une maison située sur la Place du Marché au taillandier Martin Massé. Il est prévu de convertir une pièce en atelier de forge en installant « un tuyau qui entrera dans la cheminée⁶¹⁵ ».

Enfin, bien qu'aucune source ne l'atteste, nous pouvons fortement supposer que René Fezeret, Simon Guillory et Louis Loisel possèdent également leur propre atelier. Comme Pierre Gadois, il est probable que Fezeret ait construit sa forge tout près de sa demeure, mais qu'il possède également une boutique sur la Place du Marché. Nous savons

Roussel, pour trois années entières et consécutives, pour travailler à la forge », 1681-07-06, « Marché d'apprentissage de Jean Bizet à Pierre Roussel taillandier, pour trois années entières et consécutives », 1685-08-05, « Brevet d'apprentissage de Joseph Eloy à Pierre Roussel, taillandier de Ville-Marie, pour le métier de forgeron », 1683-12-29; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Témoignages d'Antoine Renaud dit le Tambour, 36 ans, voisin de Valiquet et de Nicolas Defay 24 ans apprenti forgeron, demeurant chez Pierre Roussel », 1679-09-06.

⁶¹³ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens et meubles de feu Anne Lemire, épouse de Laurent Tessier », 1689-08-02; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁶¹⁴ Nous ne savons toutefois pas où était située cette forge précisément. Louise Pothier, « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 », p. 46.

⁶¹⁵ BAnQ, Claude Mague, « Bail à titre de loyer d'une boutique de forge, et logement par Jacques LeBer à Michel Poirier dit Langevin », 1680-12-17, « Bail à loyer d'une maison et boutique de forge, sur la rue St-Paul, par Jacques LeBer à Michel Poirier dit Langevin », 1683-01-19, « Bail de maison à Martin Macé, forgeron, par Le Sr Le Moyne », 1678-06-23.

que Simon Guillory a une forge chez lui⁶¹⁶. Cependant, puisque sa maison est beaucoup moins bien située que les autres armuriers, il est possible qu'il possède aussi une petite installation dans le secteur de la foire. Enfin, la présence continue de Loisel sur le même emplacement, tout au long de la période, laisse présager la présence d'un atelier de forge. Son gendre Pierre Roussel y a aussi habité quelque temps⁶¹⁷.

4.2.2.3 De 1682 à 1701

De 1682 à la fin du XVII^e siècle, les ateliers de forge recensés sont un peu moins concentrés sur la Place du Marché (figure 4.29). On n'y retrouve plus que Martin Massé et Jean-Baptiste Pothier. Massé achète son petit emplacement dans les années 1680 et c'est à cet endroit qu'il forme le jeune orphelin Louis Badaillac conjointement avec son gendre Pothier⁶¹⁸. Ce dernier s'est loué un emplacement à proximité⁶¹⁹, mais il travaille peut-être encore avec son beau-père à cette époque avant d'y installer sa propre forge. L'arrivée du taillandier Yves Pinet qui loue une boutique sur la rue Saint-Joseph confirme que le secteur a toujours un attrait pour ces métiers. Pierre Gadois et René Fezeret maintiennent leur présence à l'ouest du marché, une zone que délaissent Milot et Guillory au moment du déclin de la foire des fourrures.

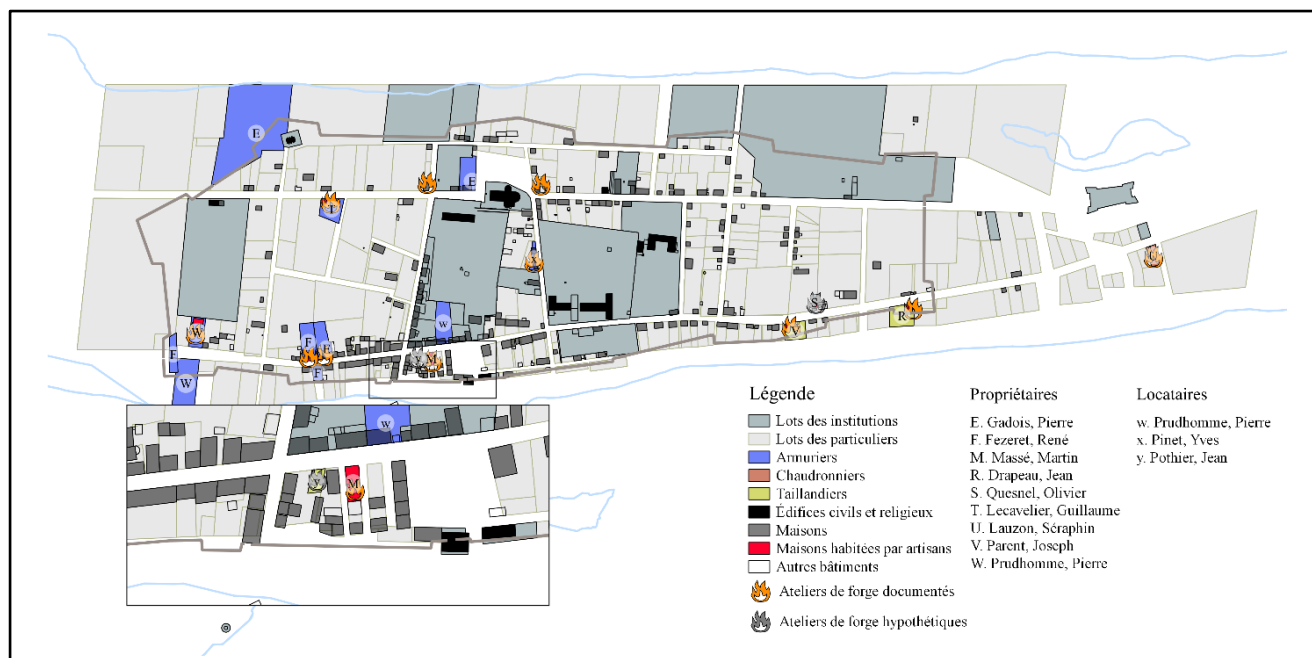
⁶¹⁶ BAnQ, Greffe de Claude Maugue, « Engagement de Nicolas Pré, armurier de Québec de présent à Ville-Marie, à Simon Guillory », 1680-12-10, « Engagement de Nicolas Pré à Simon Guillory, pour une année entière », 1681-08-25; Greffe de Bénigne Basset, « Brevet d'apprentissage de Louis Chapacoup à Simon Guillory », 1677-06-17; BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Information faite par le baillif Migeon de Bransat sur un procès verbal », 1679-09-04.

⁶¹⁷ BAnQ, TL2, Bailliage de Montréal, « Interrogatoire de Pierre Roussel 30 ans taillandier demeurant chez Louis Loisel serrurier », 1675-08-27.

⁶¹⁸ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Brevet d'apprentissage de Louis Badaillac dit Laplante à Martin Masse et Jean Pothier », 1698-01-28.

⁶¹⁹ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Figure 4.29 Localisation des ateliers de forge, Montréal, 1682 à 1701



Source : Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémair*.

Pendant cette période, l'emplacement de quelques ateliers de forge peut être confirmée grâce aux inventaires après-décès. Laurent Tessier demeure sur la rue Notre-Dame jusqu'à son décès en 1687. Nous savons également que le chaudronnier Séraphin Lauzon possède tout le matériel nécessaire pour travailler dans sa demeure. Il ne semble toutefois pas avoir eu de pièce attitrée puisque tous ses outils se retrouvent dans la « chambre à feu ». Il s'agit également d'un équipement beaucoup plus modeste que les autres artisans⁶²⁰. La présence de « deux enclumeaux » plutôt qu'une grosse enclume suggère qu'il peut facilement se déplacer chez ses clients.

⁶²⁰ Il possède une plus petite variété d'outils comparativement aux autres artisans. La valeur totale de son équipement monte à 100 # comparativement à 288 # pour Jean Milot (en 1663), 255 # pour Laurent Tessier (en 1689) et 410 # Jean-Baptiste Demers (en 1691). BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémair, « Inventaire des biens et meubles de feu Anne Lemire, épouse de Laurent Tessier », 1689-08-02, « Inventaire des biens de la communauté de Marie-Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demers, taillandier, de la ville de Villemarie », 1691-02-09, « Inventaire des biens de la communauté de Séraphin Lauzon », 1697-06-08; BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Inventaire des biens de la communauté de feu Marthe Pinsson et Jean Milot », 1663-07-06;

La forge la mieux documentée à cette période reste celle de Jean-Baptiste Demers situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-François Xavier. L'inventaire après-décès décrit les lieux avec précision : « une maison de quarentes pieds de long sur vingt pieds de large de pièce sur pièce couverte de planche consistant en une cave entourée de murailles une cheminée double de massonne, trois chambres y compris la forge avec ses planchers de bois franc portes fenestres avec leurs chassis le tout en bon état⁶²¹ ». On y retrouve également toute la liste des outils d'une valeur totale de 410 #. Après le décès précipité de Jean-Baptiste en 1690, sa veuve, Marie Cunégonde Matha, loue l'emplacement et les outils à de nombreux artisans comme Jean Bizet, Joseph Parent et Jean Drapeau dit Laforge⁶²².

Ces deux derniers se sont ensuite installés à l'est de la rue Saint-Paul. Parent a acquis l'ancien emplacement de Pierre Roussel qui a aussi été occupé par le cloutier Étienne Chancerel et le taillandier René Bouchard⁶²³. Drapeau, quant à lui, a racheté le terrain de Louis Loisel où il a entrepris la formation d'un jeune apprenti⁶²⁴. C'est d'ailleurs grâce à plusieurs contrats d'apprentissage que nous avons pu déterminer avec certitude que Guillaume Lecavelier et Pierre Prudhomme possèdent aussi leurs propres ateliers de forge. Enfin, bien qu'aucune source ne l'atteste, il est fort probable qu'Olivier Quesnel soit aussi pourvu de son propre espace de travail.

⁶²¹ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Inventaire des biens de la communauté de Marie-Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demers, taillandier, de la ville de Villemarie », 1691-02-09.

⁶²² BAnQ, Greffe de Bénigne Basset, « Bail à loyer d'une maison par Cunégonde Masta, veuve de Jean-Baptiste Demer, à Jean Drapeau », 1693-12-06, « Bail à loyer d'une chambre dans une maison située en la ville de Villemarie au coin des rues Notre Dame et St François; par Marie-Cunégonde Masta, veuve de Jean Demer, à Jean Bizet, maître taillandier », 1696-09-29; BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Bail de Cunégonde Masta, veuve de Jean-Bte Demers, à Joseph Parent », 1697-11-11.

⁶²³ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

⁶²⁴ BAnQ, Greffe d'Antoine Adhémar, « Brevet d'apprentissage en qualité de taillandier et forgeron de François Carrière à Jean Drapeau », 1698-05-20.

En résumé, les artisans du métal ne forment pas un groupe homogène avant 1701, une ville en plein essor offrant des opportunités très différentes selon le moment où l'on se lance dans le métier. On distingue trois groupes : ceux qui ont pratiqué le métier à Montréal de manière temporaire, ceux qui sont restés ancrés dans le monde de l'artisanat montréalais et ceux qui ont utilisé l'artisanat comme tremplin vers des professions plus prestigieuses pour eux-mêmes ou pour leurs enfants. Ces différences se perçoivent tant dans l'espace social que dans l'espace physique montréalais. Le même groupe au cœur des réseaux sociaux (Milot, Fezeret, Gadois, Guillory) détient les emplacements à proximité du site de la foire. En fait, la Place du Marché attire les armuriers et les taillandiers, des spécialités plus propices à converger vers le commerce des fourrures. Le secteur de l'Église Notre-Dame attire une autre partie des artisans, ceux qui semblent davantage desservir la population locale et rurale. Les chaudronniers et serruriers, des métiers un peu plus ambulants, ont tendance à s'installer sur des terrains moins chers et leurs praticiens n'échappent pas à leur condition. Laurent Tessier aurait pu devenir l'exception à la règle, mais son décès prématuré a coupé court à une carrière prometteuse.

Avec le déclin de la foire, les artisans du métal occupent une place de moins en moins importante dans le paysage urbain. Alors que la ville se densifie, le nombre d'artisans du métal stagne, mais on retrouve une plus grande diversité de spécialités. Cette nouvelle configuration reflète davantage les besoins d'une population locale et moins ceux du commerce des fourrures. Les artisans s'éloignent également du cœur de la ville. La hausse de la valeur foncière après la construction de la palissade repousse peu à peu tous les métiers de production à l'extérieur de l'enceinte. Un nouveau noyau d'artisans s'installe

dans l'est et dans le faubourg Bonsecours où les emplacements sont plus abordables. Ce phénomène fut d'ailleurs bien documenté par Alan Stewart et Phyllis Lambert⁶²⁵.

Ce qu'on observe de nouveau est la capacité des artisans d'agir sur l'organisation spatiale de la ville. Ils maîtrisent assez bien les structures urbaines pour s'y insérer stratégiquement afin de développer leurs commerces. Du moins, ceux qui en ont l'intérêt et les moyens financiers. À une époque où la ville est encore en construction, l'impact des artisans du métal sur le territoire est évident. De la même façon que les charpentiers de bateau se regroupent à proximité de la canoterie du roi⁶²⁶, l'angle des rues Saint-Paul et Saint-François-Xavier se transforme en « quartier des forges » pour répondre au grand besoin en réparation et fabrication d'objets métalliques pendant la foire des fourrures. Avec le déclin de la foire, les artisans du métal délaissent peu à peu ce secteur. En plus de la hausse du prix des emplacements, au moins deux autres facteurs peuvent expliquer ce phénomène. D'une part, le système de congés de traite encourage les artisans actifs dans le commerce des fourrures à se déplacer vers l'intérieur du territoire pour traiter avec les Autochtones, rendant leurs lots sur la Place du Marché superflus. D'autre part, la construction de la palissade impose un flux de circulation et crée de nouveaux emplacements stratégiques, notamment près des portes. Loin d'être des acteurs passifs soumis à la hausse abrupte de la valeur marchande des biens fonciers, les artisans du métal sont conscients de leur territoire et savent reconnaître les emplacements avantageux pour leurs affaires. Il s'agit là d'un phénomène majeur qui jette un éclairage nouveau sur notre compréhension de la formation urbaine de Montréal.

⁶²⁵ Phyllis Lambert et Alan Stewart (dir.), *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*, Montréal, Centre canadien d'architecture, 1992, p. 63.

⁶²⁶ Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*.

Conclusion

Les études antérieures ont présenté les métiers du métal en tant que métiers traditionnels dans une société préindustrielle bien établie. L'intérêt d'analyser le cas de Montréal au XVII^e siècle est d'observer un métier dans une ville qui se forme et se développe et où les besoins dépassent ceux des consommateurs locaux. Dès l'arrivée au fort de Ville-Marie, parmi les inconnus qui ont accompagné Maisonneuve et Mance en 1642, il devait y avoir au moins un forgeron dont la présence n'a pas été notée dans les documents. Artisan essentiel dans une colonie naissante, son attrait demeure très élevé à cause des fonctions commerciales et militaires de Montréal. Les forgerons qui choisissent de s'y installer ou les jeunes Montréalais qui choisissent ce métier profitent d'un contexte favorable permettant même à certains d'amorcer une ascension sociale pour eux-mêmes ou pour leurs enfants.

Le portrait socio-économique des 29 artisans propriétaires ou locataires retrouvés dans la base de données *Adhémar* démontre que les métiers du métal constituent environ le quart de l'artisanerie de Montréal au XVII^e siècle. Il s'agit du deuxième groupe professionnel le plus important après les métiers de la construction bien que leur poids relatif varie selon les périodes. C'est pendant la période forte de la foire des fourrures qu'on les retrouve en plus grande proportion. De 1642 à 1659, ils sont quatre artisans du métal possédant chacun leur spécialité (un armurier, un taillandier, un chaudronnier et un serrurier). De 1660, année approximative du début de la foire, à 1681, année marquée par la légalisation de la traite à l'intérieur du continent, on remarque une augmentation constante du nombre d'artisans du métal dans la ville. Il s'agit, en grande majorité, d'armuriers et de taillandiers. Durant les deux dernières décennies, alors qu'il y a une

augmentation rapide de la population dans l'enceinte de la ville, le nombre d'artisans du métal se stabilise au moment où leurs activités sont de plus en plus limitées aux besoins de la population locale. Alors que les besoins de la traite avaient privilégié les armuriers et les taillandiers, le marché domestique imposera, comme pour le reste des métiers de production, une plus grande diversité des spécialités.

L'analyse prosopographique des artisans de notre corpus a permis de révéler la grande hétérogénéité de ce groupe professionnel. Bien qu'ils partagent une connaissance commune, l'art de travailler les métaux, les capitaux économiques et symboliques varient grandement d'un individu à l'autre. Dominique Bouchard a remarqué une progression de la situation économique des artisans du fer à Montréal entre 1740 et 1780 qu'elle attribue principalement à la croissance démographique⁶²⁷. Pour le XVII^e siècle, c'est surtout le commerce des fourrures qui a permis à certains artisans de s'enrichir. Les taillandiers Jean Milot et Jean-Baptiste Pothier ont même cessé leurs activités artisanales pour se consacrer à la marchandise, la « voie de promotion par excellence⁶²⁸ » selon Dechêne. Les armuriers, principalement René Fezeret et Simon Guillory et un chaudronnier, Laurent Tessier, ont également pris part à la traite des fourrures. Il s'agit des spécialités les plus propices à converger vers ce commerce. Les autres artisans (serruriers, cloutiers, forgerons) sont plus discrets dans les archives. Ils ont acquis moins de propriétés foncières et les inventaires de Séraphin Lauzon et Jean Drapeau dénotent un niveau de vie plus humble que les autres artisans du métal. Partageant leur temps avec le travail de la terre, ils semblent davantage répondre aux besoins locaux où la demande est encore peu élevée.

⁶²⁷ Dominique Bouchard, « La culture matérielle des canadiens au XVIII^e siècle : analyse du niveau de vie des artisans du fer », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol.47, n°4, 1994, p. 494.

⁶²⁸ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, Plon, 1974, p. 389.

Un autre facteur de différenciation est le moment d'arrivée dans la ville. Les artisans issus des premières vagues d'immigration ont bénéficié du contexte socio-économique particulier pour acquérir des biens-fonds et participer à la vie sociale en accumulant certaines charges et en assistant aux assemblées de syndics. Bien qu'il n'y ait pas d'institution démocratique à proprement parler, ces tribunes ont permis aux artisans de se faire entendre et ont certainement permis, du moins pour quelques-uns, de développer leur capital social et symbolique.

L'analyse des réseaux sociaux confirme d'ailleurs l'importance de ces anciens habitants dans la communauté. Jean Milot et les armuriers Pierre Gadois, René Fezeret et Simon Guillory dominent les réseaux sociaux et économiques durant presque toute la période. La proximité des habitants pendant les premières décennies a facilité la création de liens, parfois soudés par le mariage ou le parrainage, entre des familles issues de différentes classes sociales. Ce capital social confère un avantage certain aux premiers habitants. Cela dit, ces derniers n'ont pas tous laissé de traces de liens avec des gens issus des classes dominantes. Le chaudronnier Gilles Lauzon, bien qu'ayant été impliqué dans la communauté en étant marguillier par exemple, a plutôt profité de son réseau familial étendu pour effectuer ses différentes transactions. D'autres, comme le serrurier Loisel, ont favorisé les alliances avec d'autres familles d'artisans.

Puisqu'ils sont impliqués dans la communauté et qu'ils participent à la foire des fourrures, il n'est pas surprenant de voir les taillandiers et les armuriers en position de centralité et les serruriers, cloutiers et forgerons en périphérie. On remarque toutefois des alliances familiales très fortes entre ces derniers. Les armuriers sont également très proches. Corps de métier le plus important pendant la période forte de la foire des fourrures,

ils se sont regroupés dans une corporation afin de fêter la fête de St-Eloi. Les tensions au sein du groupe laissent présager une compétition entre les artisans les plus impliqués dans le commerce des fourrures, soit Fezeret et Guillory. Ce sont d'ailleurs eux, ainsi que Pierre Gadois et Jean Milot, qui ont eu le plus de rapprochements avec les réseaux de clientèles, les proches du Séminaire dans un premier temps puis les alliés de Frontenac dans un second temps.

L'arrivée d'une nouvelle génération d'artisans dans les années 1680, qui correspond à une période de croissance démographique et au déclin de la foire des fourrures, transforme les réseaux sociaux. Les anciens habitants et les armuriers de la période précédente continuent de créer des liens avec l'élite locale. À l'inverse, les nouveaux habitants, n'ayant pas profité des premières décennies pour nouer ces alliances, ont plutôt développé leur propre réseau de contacts sans porter attention aux clientèles en place. Les relations avec les membres de l'élite sont moins fréquentes, mais les alliances entre les familles d'artisans sont nombreuses, pensons notamment aux familles Drapeau et Loisel ainsi que Pothier et Massé.

Cet univers social transparait dans l'espace géographique de Ville-Marie. En effet, les artisans centraux dans les réseaux sociaux (Milot, Fezeret, Gadois et Guillory) sont ceux qui possèdent des lots au cœur de la ville, près de la Place du Marché. À l'inverse, les artisans qui sont plus en périphérie dans le réseau social sont également ceux qui habitent aux extrémités de la ville. Les familles d'artisans apparentés s'installent en général près les unes des autres. En fait, le site de la foire attire principalement les armuriers et les taillandiers, les artisans les plus associés au commerce des fourrures. Les chaudronniers, serruriers et cloutiers, des spécialités plus ambulantes ou qui répondent davantage aux

besoins locaux, ont plus tendance à s'installer sur les terrains les moins chers en s'éloignant du centre.

Les artisans arrivés tôt dans l'avant-poste de la colonie ont pu profiter de l'accès facile à la propriété foncière. Les anciennes censives rurales des familles Gadois et Lecavelier, qui ont par la suite été intégrées à l'espace urbain, sont devenues des leviers économiques importants. Cependant, alors que Pierre Gadois a tiré profit de ses possessions en louant puis vendant certaines parcelles, Robert Lecavelier a plutôt choisi de morceler ses terres au profit de ses héritiers. Il s'agit donc également d'une question de choix personnels. Certains artisans arrivés plus tard dans la ville, comme Martin Massé et Jean-Baptiste Pothier, ont également été attirés par la Place du Marché, et ce, malgré le prix très élevé des lots dans ce secteur. Cette stratégie s'avèrera profitable, du moins pour Pothier, puisque celui-ci est devenu un marchand prospère au cours du XVIII^e siècle.

Malgré ces quelques exceptions, avec le déclin de la foire, les métiers du métal s'éloignent du cœur de la ville tout comme les autres métiers de production. Après la construction de la palissade, la valeur foncière à l'intérieur de l'enceinte augmente considérablement⁶²⁹. Les nouvelles conditions pour s'établir dans la ville (construction en pierre et maçonnerie ou en gros bois) exigent également une certaine aisance financière. Tout cela a contribué à repousser les artisans aux extrémités puis à l'extérieur de la ville, notamment dans le faubourg Bonsecours.

⁶²⁹ Phyllis Lambert et Alan Stewart (dir.), *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*, Montréal, Centre canadien d'architecture, 1992, p. 63.

Bref, les artisans du métal occupent bien une place marquante dans la communauté montréalaise du XVII^e surtout au moment fort de la foire des fourrures, c'est-à-dire dans les années 1660 à 1680. Les armuriers et les taillandiers, étant des spécialités plus propices à s'intégrer à ce commerce, sont à l'origine de cette présence accrue et cela se reflète tant dans leurs réseaux sociaux (liens avec l'élite) que dans leur situation géographique (près de la Place du Marché). Le contexte social et économique a bien favorisé l'enrichissement de certains d'entre eux et l'ascension sociale de leur famille, mais tous n'en ont pas tiré avantage. On peut donc dire, pour conclure, que le contexte social et économique ainsi que le savoir-faire ne sont pas, à eux seuls, à l'origine de la mobilité sociale observée chez certaines familles d'artisans. Cette analyse d'individus faisant partie d'un même groupe socioprofessionnel démontre bien que les ambitions et les stratégies sont diverses et que, dans un même groupe, il existe un grand éventail de profils. Il serait d'ailleurs intéressant de poursuivre l'analyse avec les artisans du métal habitant la campagne environnante. La demande locale étant encore plus faible qu'en ville, est-ce que certains d'entre eux, surtout ceux situés à Laprairie, endroit connu pour la contrebande, ont aussi profité de la traite des fourrures pour s'enrichir? L'artisan du métal n'est pas simplement une figure presque folklorique de l'économie préindustrielle. Transformateur de matière brute en outils et en objets essentiels, ses occasions d'ascension sociale sont d'autant plus grandes lorsqu'il peut participer pleinement, en tant qu'artisan indépendant, à une extension du marché telle que celle offerte par les échanges commerciaux avec les peuples autochtones.

Annexes

Annexe A : Tableaux	226
Annexe B : Grille d'évaluation du niveau de vie.....	233
Annexe C : L'histoire de la corporation des armuriers	234

Annexe A : Tableaux

Tableau A.1 Les spécialités des artisans du métal	227
Tableau A.2 Tableau des origines des artisans du métal	228
Tableau A.3 Rôle des artisans du métal dans la société montréalaise	231
Tableau A.4 La transmission familiale	232

Tableau A.1 Les spécialités des artisans du métal propriétaires ou locataires à Montréal au XVII^e siècle

Nom	Spécialités	Titres	Années dédiées au métier	Autres occupations et charges publiques
Bizet, Jean-Baptiste	Taillandier, forgeron	maître	1696-1701 (5 ans)	
Bouchard, René	Taillandier, forgeron	maître	1692-1696 (4 ans)	
Bousquet, Jean	Armurier, arquebusier	maître	1672-1681 (9 ans)	
Chancerel, Étienne	Cloutier, forgeron	maître	1690-1693 (3 ans)	
Demers, Jean-Baptiste	Taillandier	maître	1685-1690 (5 ans)	
Drapeau, Jean	Taillandier, forgeron	maître	1689-1704 (15 ans)	
Fezeret, Claude	Serrurier	maître	1659-1665 (6 ans)	
Fezeret, René	Armurier, arquebusier, serrurier	maître, bourgeois	1665-1717 (52 ans)	
Gadois II, Pierre	Armurier, arquebusier	maître, bourgeois	1661-1714 (53 ans)	Marguiller, milicien
Gadois, Jean-Baptiste	Armurier		1668-1685 (17 ans)	Cultivateur, voyageur
Guillory, Simon	Armurier, arquebusier	maître	1670-1698 (28 ans)	Voyageur, marguiller
Guy, Jean	Armurier, arquebusier	maître	1684-1691 (7 ans)	Cabaretier, marchand
Lauzon, Gilles	Chaudronnier	maître	1655-1687 (32 ans)	Marguillier
Lauzon, Séraphin	Chaudronnier	maître	1692-1710 (18 ans)	
Lecavelier, Guillaume	Armurier, taillandier		1691-1704 (13 ans)	
Lecavelier, Robert	Armurier		1654-1669 (15 ans)	Cultivateur
Lecomte, Yves	Armurier		1696-1697 (1 an)	
Loisel, Louis	Serrurier		1658-1690 (32 ans)	
Massé, Martin	Taillandier, serrurier, forgeron	maître	1678-1714 (36 ans)	
Milot, Jean	Taillandier	bourgeois	1655-1681 (26 ans)	Marchand
Olivier, Marc-Antoine	Orfèvre		1694-1695 (1 an)	
Parent, Joseph	Taillandier		1697-1704 (7 ans)	
Pinet, Yves	Armurier		1699-1702 (3 ans)	
Poirier, Michel	Taillandier		1673-1684 (11 ans)	
Pothier, Jean Baptiste	Taillandier, forgeron	maître, bourgeois	1699-1711 (12 ans)	Marchand, voyageur, marguiller
Prudhomme, Pierre	Armurier		1694-1704 (10 ans)	Marguiller
Quesnel, Olivier	Armurier	maître	1676-1702 (26 ans)	
Roussel, Pierre	Taillandier	maître	1676-1687 (11 ans)	
Tessier, Laurent	Chaudronnier, forgeron		1681-1687 (6 ans)	

Sources : Les données ont été compilées à l'aide de la base de données *Adhémair* et de la description des actes notariés que nous avons retracés grâce à la banque de données *Parchemin*. Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémair*; Hélène Lafortune et Normand Robert (dir.).

Tableau A.2 Tableau des origines des artisans du métal

Nom	Prénom	Lieu de naissance	Date arrivée en N-F	Âge à l'arrivée	Date arrivée à Mtl	Occupation à l'arrivée	Occupation en 1666	Occupation en 1681	Contrats d'engagements
Bizet	Jean-Baptiste	France (Poitou)	1685	22	1685	Domestique des sulpiciens	N/A	N/A	
Bouchard dit Lavallée	René	France (Bretagne)	1692* (première mention)	30*	1692	Taillandier	N/A	N/A	
Bousquet	Jean	France (Guyenne)	1642	20	Après 1666	Engagé, maître serrurier et arquebusier	Maître serrurier, volontaire	Arquebusier (île Ste-Thérèse)	
Chancerel dit St-Malo	Étienne	Inconnu	Inconnue	Inconnu	Vers 1690	Cloutier	N/A	N/A	
Demers	Jean-Baptiste	Montréal	1661 (naissance)	N/A	1661 (naissance)	N/A	Enfant mineur	Inconnue	
Drapeau dit Laforge	Jean	France (Poitou)	Avant 1689	42*	Avant 1689	Maître taillandier	N/A	N/A	
Fezeret	Claude	France (La Rochelle)	1647-1652 et 1659	42 et 54	1659	Engagé, maître serrurier	Décédé en 1664	N/A	
Fezeret de St-Charles	René	France (La Rochelle)	1647-1652 et 1659	5 et 17	1659	Enfant mineur	Serrurier, habitant	Arquebusier	
Gadois II	Pierre	France (Perche)	1636	5	1646 ou 1647	Enfant mineur	Armurier, habitant	Arquebusier	
Gadois	Jean-Baptiste	Québec	1641 (naissance)	N/A	1646 ou 1647	N/A	Arquebusier, habitant	Non précisé (agriculture)	
Guillory	Simon	France (Orleanais)	1664	18	1664	Engagé?	Engagé, arquebusier	Arquebusier	Engagé de Sieur Charles Le Moyne de 1666 à 1667
Guy dit Letrouvier	Jean	France (La Rochelle)	Avant 1666 (Québec)	26	1684	Inconnue	Armurier, habitant (Québec)	Arquebusier (seigneurie Lauzon)	

Lauzon,	Gilles	France (Normandie)	1653	23	1653	Engagé, maître chaudronnier	Chaudronnier, habitant	Chaudronnier	
Lauzon	Séraphin	Montréal	1668 (naissance)	N/A	1668 (naissance)	N/A	N/A	N/A	
Lecavelier,	Guillaume	France (Cherbourg)	Vers 1684	31*	1691	Maître arquebusier	N/A	N/A	
Lecavelier dit Deslauriers	Robert	France (Cherbourg)	Avant 1654	30*	1654*	Arquebusier	Arquebusier, habitant	Non précisé (agriculture)	
Lecomte	Yves	Inconnu	Inconnu	Inconnu	1696	Inconnu	N/A	N/A	
Loisel	Louis	France (Normandie)	1647*	30*	1647*	Maître serrurier	Maître serrurier, habitant	Serrurier	
Massé	Martin	France (Vendée)	1666*	20*	1676*	Inconnu	Non spécifié	Forgeron	Est serviteur en 1681
Milot	Jean	France (Bourgogne)	1652*	28*	1652*	Maître taillandier	Maître taillandier, habitant	Taillandier (Lachine)	
Olivier dit LePicard	Marc-Antoine	France (Beaurepaire)	1688*	21*	1694	Soldat des troupes de la Marine	N/A	N/A	
Parent	Joseph	Québec	1669 (naissance)	N/A	1697*	N/A	N/A	Enfant mineur (Beauport)	
Pinet	Yves	France (La Rochelle)	1698	22	1699*	Engagé, garçon arquebusier	N/A	N/A	
Poirier dit Langevin	Michel	France (Anjou)	1666*	22*	1681*	Engagé,	Engagé, domestique	Taillandier	En 1667, condamné à servir sous forme d'esclavage pour une durée de trois ans

Pothier laverdure dit	Jean Baptiste	Québec	1671 (naissance)	N/A	1685*	N/A	N/A	Enfant mineur	Travaille au service de Hugues Picard (1688-03- 24) et Charles Gervaise (1695-05-06)
Prudhomme	Pierre	Montréal	1659 (naissance)	N/A	1659 (naissance)	N/A	Enfant mineur	Inconnu	
Quesnel	Olivier	France (Normandie)	1676*	22*	1676*	Inconnu (armurier en 1676)	N/A	Non précisé (agriculture, Lachine)	
Roussel	Pierre	France (Normandie)	1676*	32*	1676*	Inconnu	N/A	Taillandier	
Tessier dit Duchâteau	Laurent	Montréal	1655 (naissance)	N/A	1655 (naissance)	N/A	Enfant mineur	Inconnu (chez ses parents)	

* Données approximatives

Sources : Fédération québécoise des sociétés de généalogie, *Fichier Origine*; G. Debien, « Engagés pour le Canada au XVII^e siècle vus de La Rochelle »; Bibliothèque et Archives Canada, « Recensement du Canada », 1666 et 1681; PRDH, *Programme de recherche en démographie historique*; Groupe de recherche sur Montréal, *Adhémar*; Michel Langlois, *Montréal 1653 : La Grande recrue*; BAnQ, Greffe de Claude Maugue, 1685-08-05; Greffe d’Antoine Adhémar, 1688-03-24, 1692-09-10, 1690-05-20, 1695-05-06, 1696-09-23; Greffe de Michel Moreau, 1689-07-17; Greffe de Benigne Basset, 1676-04-07, 1684-06-17; BAnQ, TL1, Prévôté de Québec, « La tentative d’évasion de Jacqueline Roulois », 2 novembre 1666 au 26 octobre 1668.

Tableau A.3 Rôle des artisans du métal dans la société montréalaise du XVII^e siècle

Artisans	Milice*	Syndic*	Prudhommes*	Marguillier*
Bousquet, Jean		1672		
Fezeret, René	20 ^e escouade			
Gadois II, Pierre	3 ^e escouade	1672	2 ^e groupe 13 votes	1671
Gadois, Jean-Baptiste	3 ^e escouade	1668		
Guillory, Simon	5 ^e escouade	1672		Année inconnue
Lauzon, Gilles	14 ^e escouade	1667, 1668 et 1672 5 ^e nomination en 1667	4 ^e groupe, 1 vote	1671
Lauzon, Séraphin		1672		
Lecavelier, Robert	8 ^e escouade	1672	2 ^e groupe 11 votes	
Loisel, Louis	17 ^e escouade	1672		
Milot, Jean			4 ^e groupe, 1 vote	
Pothier, Jean Baptiste				1723
Prudhomme, Pierre				1697

* Escouade de la milice formée en 1663.

* Années de la participation aux élections du syndic.

* Résultats de l'élection des prudhommes en 1664.

* Année qu'ils ont occupé la charge de marguillier.

Sources : Léon Robichaud, « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle : structure et exercice du pouvoir en milieu colonial », Thèse de doctorat (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2008, p. 74-77; *Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal*, Annexe 2.

Tableau A.4 La transmission familiale

Artisans du corpus		Maîtres			Apprentis		
Nom	Spécialité	Nom	Spécialité	Lien familial	Nom	Spécialité	Lien familial
Bouchard, René	Taillandier, forgeron	Bouchard, Julien	Taillandier	Père	Bouchard, Jean-Baptiste	Taillandier	Fils
					Bouchard, Joseph	Forgeron	Fils
Fezeret, Claude	Serrurier				Fezeret, René	Armurier, arquebusier, serrurier	Fils
Fezeret, René	Armurier, serrurier	Fezeret, Claude	Serrurier	Père	Fezeret, Claude*	Armurier, serrurier	Fils
Gadois, Pierre	Armurier				Gadois, Jacques*	Orfèvre	Fils
					Prudhomme, Pierre	Armurier	Neveu
Lauzon, Gilles	Chaudronnier				Lauzon, Séraphin	Chaudronnier	Fils
					Tessier, Laurent	Chaudronnier	Neveu
Lecavelier, Guillaume	Armurier	Lecavelier, Simon	Armurier	Père	Lecavelier, Jacques	Armurier	Fils
Parent, Joseph	Taillandier				Parent, Joseph Marie	Serrurier	Fils

Sources : BANQ, Greffe de Jean-Baptiste Adhémar, « Contrat de mariage entre Joseph Bouchard dit Lavallée, forgeron, demeurant au poste du fort Frontenac à Katarakoy, fils de feu René Bouchard dit Lavallée et de Marie Sauvageau », 1739-08-02, Greffe de Bénigne Basset, « Brevet d'apprentissage de Pierre Prud'homme à Sr.Pierre Goday », 1675-04-21, « Obligé de Laurent Tessier à Gilles Lauson », 1673-11-01; Russel Bouchard, *Les armuriers de la Nouvelle-France*, p. 53.

* Jacques Gadois ne reprend pas la même spécialité que son père et Claude Fezeret, fils de René, apprend le métier d'un autre artisan, Nicolas Pré Pothier

Annexe B : Grille d'évaluation du niveau de vie

Première nécessité (11)	Vie domestique (15)	Confort (16)	Civilisation (16)	Luxe (11)
Lit ou équivalent	Crémaillère et trépied	Au moins une chambre	Fourchette	Trois chambres ou plus
Linge de lit	Pelle à feu	Armoire	Couteau de table	Tapisserie
Table ou équivalent	Chenets	Buffet ou dressoir	Verre à boire	Bureau
Chaise ou équivalent	Fer à flasquer / repasser	Commode	Épices	Tournebroche
Meuble de rangement	Fanal / lampe	Bergère	Condiments	Poissonnière
Récipient de conservation	Chandelier / chandelle	Fauteuil	Boisson excitantes (café, thé, etc.)	Cristal
Cuisson à l'eau	Marmite	Oreiller	Tabac	Porcelaine
Autre cuisson	Poêle à frire	Courtepointe	Lecture	Acajou
Ustensile de cuisine	Saloir	Rideau de fenêtre	Écriture	Argenterie
Vaisselle	Seau	Écran ou paravent	Calcul	Calèche
Éclairage	Cuiller à pot	Parapluie ou parasol	Mesure du temps	Montre / horloge
	Coffre	Fontaine	Décoration intérieure, miroir	
	Huche	Bassinoire	Ouverture sur le monde	
	Drap	Soufflet	Musique	
	Nappe	Poêle de chauffage	Jeux	
		Tour de lit	Essuie-mains ou serviette	

Sources : Christian Dessureault et John A. Dickinson, « Culture matérielle et niveau de vie dans l'Amérique du Nord coloniale », dans Christian Dessureault, *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles : culture, hiérarchies, pouvoirs*, Montréal, Fides, 2018, p. 231-264. Cécile Verdoni, *Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal*, Annexe 2.

Annexe C : L'histoire de la corporation des armuriers

En Nouvelle-France, il y a eu peu d'associations ouvrières et, contrairement à ce qui se passe en métropole, celles-ci n'exercent pas de contrôle sur les métiers. Il y eut toutefois une association des artisans du métal au XVII^e siècle. En 1676, cinq armuriers, soit Pierre Gadois, René Fezeret, Jean Bousquet, Olivier Quesnel et Simon Guillory, se sont constitués en corporation⁶³⁰. Le but de cette association est de « faire dire une grand messe tous les ans pour la fête de Saint-Éloi [le patron des armuriers] et d'y donner un pain bénit⁶³¹ ». Ainsi donc, le premier décembre de chaque année, ces artisans ont décidé de s'unir pour célébrer et partager un dîner plantureux. Chaque membre doit, à tour de rôle, fournir le pain bénit distribué par le bedeau pendant l'office divin et tous devaient donner une pistole un mois à l'avance pour assumer les dépenses du repas⁶³².

Cette entente ne semble pas avoir été complètement respectée puisqu'il y a des tensions dès la première célébration. Comme personne n'a versé de pistoles à l'avance, le dîner, qui doit avoir lieu chez Simon Guillory, est plutôt célébré chez Pierre Gadois et chacun apporta ses propres victuailles. Le repas est probablement grandement arrosé puisqu'une querelle éclate entre Guillory et Fezeret : le premier traitant le second de « moraille » et Fezeret se défendant en vantant ses habiletés à la forge⁶³³.

Ces tensions entre les associés se poursuivent les années suivantes. En 1678, une bataille éclate entre Guillory et Fezeret. Ce dernier, après s'en être pris à Bousquet, saute sur Guillory qui tentait de les séparer en criant : « C'est à toi que j'en veux. Il y a dix ans

⁶³⁰ E-Z. Massicotte, « La Saint-Eloi et la corporation des armuriers à Montréal au XVII^e siècle », p. 343.

⁶³¹ Téléphore Saint-Pierre, « La Saint-Eloi », p. 376.

⁶³² E-Z. Massicotte, « La Saint-Eloi et la corporation des armuriers à Montréal au XVII^e siècle », p. 344.343.

⁶³³ *Ibid.*, p. 344.

que je t'en dois! » N'ayant pas eu le dessus, Fezeret porte plainte contre Bousquet et Guillory. Un accord est finalement signé le 28 décembre.

La hache de guerre n'est pas complètement enterrée puisqu'il n'y a pas eu de célébration en 1679 ni en 1680. Le 13 décembre 1680, Gadois, Guillory et Bousquet décident même d'expulser Fezeret de la société. Ce dernier rétorque en demandant réparation publique et gagne puisque Gadois, Guillory et Bousquet doivent payer dix livres d'amende chacun. La corporation ne semble pas avoir survécu après cette bataille judiciaire puisqu'elle n'apparaît plus dans les sources. Il est toutefois possible, comme l'a soulevé Massicotte, que la société ait perduré, mais que la bonne entente a fait en sorte qu'aucun geste ou parole n'a valu la peine d'être consigné⁶³⁴.

⁶³⁴E-Z. Massicotte, « La Saint-Eloi et la corporation des armuriers à Montréal au XVII^e siècle », p. 345.

Bibliographie

1. Sources

1.1. Sources manuscrites

Bibliothèque et Archives nationales du Québec – Centre de Québec, Greffes de notaire :

ADHÉMAR, Antoine (Montréal), 1668-1714.

ADHÉMAR DE SAINT-MARTIN, Jean-Baptiste (Montréal), 1714-1754.

BASSET DIT DESLAURIERS, Bénigne (Montréal), 1657-1699.

BECQUET, Romain (Québec), 1665-1682.

BOURGINE, Hilaire (Montréal), 1685-1690.

CABAZIÉ, Pierre (Montréal), 1673-1693.

CHAMBALON, Louis (Québec), 1692-1716.

CLOSSE, Lambert (Montréal), 1651-1656.

CORON, Charles-François (Montréal), 1721-1767.

CUSSON, Jean (Montréal), 1666-1700.

DAVID, Jacques (Montréal), 1719-1726.

DUQUET DE LA CHESNAYE, Pierre (Québec), 1663-1684.

GENAPLES DE BELLEFONDS, François (Québec), 1682-1709.

GODET, Rolland (Québec), 1652-1653.

GUILLET DE CHAUMONT, Nicolas-Auguste (Montréal), 1727-1752.

LECOUSTRE, Claude (Québec), 1647-1648.

LEPAILLEUR DE LA FERTÉ, Michel (Montréal), 1702-1730.

LEPAILLEUR, François (Montréal), 1733-1739.

MAUGUE, Claude (Montréal), 1674-1696.

POTTIER, Jean-Baptiste (Montréal), 1699-1711.

RAGEOT DE BEAURIVAGE, François (Québec), 1709-1753.

RAGEOT DE SAINT-LUC, Charles (Québec), 1695-1702.

RAGEOT, Gilles (Québec), 1666-1691.

RAIMBAULT DE PIEDMONT, Joseph-Charles (Montréal), 1727-1737.

RAIMBAULT, Pierre (Montréal), 1692-1727.

SAINT-PÈRE, Jean de (Montréal), 1648-1651.

SENET DIT LALIBERTÉ, Nicolas (Montréal), 1704-1731.

VACHON, Paul (Québec), 1655-1693.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec – Centre du Québec, différents fonds

Fonds Prévôté de Québec (TL1)

Fonds Bailliage de Montréal (TL2)

1.2. Outils de recherche et sources imprimées

AGRICOLA, Georgius (1621). *De Re Metallica*. Sur le site *Gallica, bibliothèque numérique* [en ligne]. Consulté le 23 janvier 2021, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5037683.r=de%20re%20metallica>

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC. *Advitam* [en ligne]. Consulté le 23 janvier 2021, <https://advitam.banq.qc.ca/>

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA. « Recensement du Canada ». 1666, MG1-G1 vol. 460/1. Sur le site *Bibliothèque et Archives Canada*. Consulté le 20 novembre 2020. <https://www.bac-lac.gc.ca/fra/recherche/collection/Pages/notice.aspx?app=fonandcol&IdNumber=2318856>

COURNOYER, Jean. *La mémoire du Québec* [en ligne]. Consulté le 20 novembre 2020. www.memoireduquebec.com

- DIDEROT et D’ALEMBERT (1765). *L’Encyclopédie, Forges ou l’art du fer : recueil de planches sur les sciences, les arts libéraux et les arts mécaniques avec leur explication*. Sur le site *Gallica, bibliothèque numérique* [en ligne]. Consulté le 23 janvier 2021, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9972j>
- DIDEROT et D’ALEMBERT (1777-1779). *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* [en ligne]. Sur le site *Académie des sciences. Édition Numérique Collaborative et Critique de l’Encyclopédie*. Consulté le 26 janvier 2021, <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedia/>
- DUPUIS, Cathie-Anne. *Basse de données de la population esclave du Québec ancien (BDPEQA)* [Base de données]. Université de Montréal, 2020.
- FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DES SOCIÉTÉS DE GÉNÉALOGIE. *Fichier Origine : Répertoire des actes des émigrants français et étrangers établis au Québec des origines à 1865* [en ligne]. Consulté le 23 janvier 2021, <https://www.fichierorigine.com>
- FORTIN, Marcel, Léon ROBICHAUD, Daniel LAFRENIÈRE et John LUTZ (dir.). *Partenariat canadien en systèmes d’information géographique historiques* [en ligne]. Consulté le 23 janvier 2021, <http://geohist.ca/fr/>
- GROUPE DE RECHERCHE SUR MONTRÉAL. *Adhémar, bases de données sur le territoire, la population et le bâti* [en ligne]. Consulté le 23 janvier 2021, http://www.remparts.info/adhemar_php/grm/homepage_fr.html
- LINTEAU, Paul-André, Léon ROBICHAUD et Joanne BURGESS (2015). *Bibliographie sur l’histoire de Montréal* [en ligne]. Sur le site du *Laboratoire d’histoire et de patrimoine de Montréal*. Consulté le 22 janvier 2021, <https://bibliomontreal.uqam.ca/bibliographie/>
- LITTRÉ, Émile (1872-1877). « Métallurgie ». *Dictionnaire de la langue française*. Sur le site *University of Chicago : The ARTFL Project* [en ligne]. Consulté le 23 janvier 2021, <http://artfl-project.uchicago.edu/content/dictionnaires-dautresfois>
- LAFORTUNE, Hélène et Normand ROBERT (dir.). *Parchemin. Banque de données notariales, 1626-1794*, sur le site *Société de recherche historique Archiv-Histo*. Consulté le 23 janvier 2021, <https://www-archiv-histo-com>
- PELOUZE, M. (1828). *L’art du maître de forges, ou traité théorique et pratique de l’exploitation du fer et de ses applications aux différents agents de la mécanique et des arts*. Sur le site *Internet Archive* [en ligne]. Consulté le 23 janvier 2021. https://archive.org/details/bub_gb_IULNxAW8MdsC

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL. *Programme de recherche en démographie historique*, sur le site *PRDH-IGD* [en ligne]. Consulté le 23 janvier 2021, <https://www-prdh-igd-com>

UNIVERSITÉ DE TORONTO ET UNIVERSITÉ LAVAL. *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne]. Consulté le 23 janvier 2021, <http://www.biographi.ca/fr/index.php>

2. Ouvrages généraux

DECHÊNE, Louise. *Le Peuple, L'État et la Guerre au Canada sous le Régime français*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2008, 664 p.

HAVARD, Gilles et Cécile VIDAL. *Histoire de l'Amérique française*. Paris, Flammarion, 2003, 560 p.

HABASHI, Fathi. *A History of Metallurgy*. Sainte-Foy, F. Habashi, 1994, 322 p.

LESSARD, Michel et Huguette MARQUIS. *Encyclopédie de la maison Québécoise*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1972, 730 p.

TYLECOTE, R.F. *A History of Metallurgy*. London, Maney, 2002 (1976), 205 p.

3. Études

3.1. Monographies

ARTHUR, Eric et Thomas RITCHIE. *Le fer, fer forges et pièces moulées au Canada du 17^e siècle à nos jours*. La Prairie, Éditions Marcel Broquet, 1981, 242 p.

BÉRUBÉ, André *et al.* *Le forgeron de campagne : un inventaire d'outils*. Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1975, 67 p.

BONNEL, Jennifer et Marcel FORTIN (dir.). *Historical GIS Research in Canada*. Calgary, University of Calgary Press, 2014, 344 p.

BOUCHARD, Russel. *Les armuriers de la Nouvelle-France*. Québec, Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1978, coll. « série arts et métiers », 159 p.

- BOURDIEU, Pierre. *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Minuit, 1979, 1081 p.
- BRUN, Josette. *Vie et mort du couple en Nouvelle-France : Québec et Louisbourg au XVIII^e siècle*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2006, 185 p.
- COORNAERT, Émile. *Les corporations en France avant 1789*. Paris, Gallimard, 1941, 306 p.
- COSGROVE, Denis E. *Social Formation and Symbolic Landscape*. Londres/Sidney, Croom Helm, 1984, 332 p.
- DECHÊNE, Louise. *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*. Paris, Plon, 1974, 588 p.
- DUPONT, Jean-Claude. *L'artisan forgeron*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1979, 355 p.
- GENÊT, Nicole, Luce VERMETTE et Louise DÉCARIE-AUDET. *Les objets familiers de nos ancêtres*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1974, 303 p.
- GREGORY, Ian N. et Paul S. ELL. *Historical GIS: Technologies, Methodologies, an Scholarship*. Cambridge, Cambridge University Press, 2008, 240 p.
- GODBOUT, Archange. *Les passagers du Saint-André : la recrue de 1659*. Montréal, Société généalogique canadienne-française, 2009 (1964), 104 p.
- GOODING, James. *The Canadian Gunsmiths 1608 to 1900*. West Hill, Museum Restoration Service, 1962, 308 p.
- HARDY, Jean-Pierre. *Le forgeron et le ferblantier*. Montréal, Boréal express, 1978, 126 p.
- LABERGE, Alain. *Portraits de campagnes : la formation du monde rural laurentien au XVIII^e siècle*. Sainte-Foy, Presse de l'Université Laval, 2010, 155 p.
- LAFONTAINE, André. *Recensements annotés de la Nouvelle-France, 1666 & 1667*. Sherbrooke, s.é., 1985, xxix, 414 p.
- LAFONTAINE, André. *Recensement annoté de la Nouvelle-France, 1681*. 2^e éd., Sherbrooke, s.é., 1981, 428 p.
- LAMBERT, Phyllis et Alan STEWART (dir.). *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*. Montréal, Centre canadien d'architecture, 1992, 93 p.

- LANGLOIS, Michel. *Montréal 1653 : La Grande recrue*. Québec, Septentrion, 2003, 272 p.
- LAUZON, Ludger. *Un pionnier de Ville-Marie : Gilles Lauzon et sa postérité*. Québec, L'Action Sociale, 1926, 248 p.
- LEFEBVRE, Henri. *La production de l'espace*. Paris, Anthropos, 2000 (1974), 485 p.
- LINTEAU, Paul-André. *Brève histoire de Montréal*, Les Éditions du Boréal, Montréal, 2007, 192 p.
- MARSAN, Jean-Claude. *Montréal et son évolution*. Montréal, Méridien, 1994 (1974), 515 p.
- MASSEY, Doreen. *For Space*. London, Sage, 2005, 222 p.
- MONDOUX Maria et les RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE SAINT-JOSEPH. *L'Hôtel-Dieu, premier hôpital de Montréal : 1642-1763 : d'après les annales manuscrites, les documents originaux de l'Institut des religieuses hospitalières de Saint-Joseph et autres*. Hôtel-Dieu de Montréal, Montréal, 1942, 417 p.
- MULHALLAND, James A. *A History of Metal in colonial America*. Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 1981, 232 p.
- RUDIN, Ronald. *Faire de l'histoire au Québec*. Québec, Septentrion, 1998, 278 p.
- SAMSON, Roch. *Les Forges du Saint-Maurice : les débuts de l'industrie sidérurgique au Canada, 1730-1883*. Québec et Ottawa, Presses de l'Université Laval et Ministère du Patrimoine canadien, 1998, 463 p.
- TRUDEL, Jean. *L'orfèvrerie en Nouvelle-France – une exposition organisée par la Galerie Nationale du Canada*. Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1974, 239 p.
- TRUDEL, Marcel. *La population du Canada en 1666*. Sillery, Septentrion, 1995, 384 p.
- TRUDEL, Marcel. *Deux siècles d'esclavage du Québec*. Bibliothèque Québécoise, Montréal, 2009, 359 p.
- TURGEON, Laurier. *Une histoire de la Nouvelle-France : Français et Amérindiens au XVI^e siècle*. Berlin, Paris, 2019, 285 p.
- TYLECOTE, R.F. *The Early History of Metallurgy in Europe*. London et New York, Longman, 1987, coll. « archaeology series », 391 p.

3.2. Articles ou contributions à des ouvrages collectifs

AHNERT, Ruth, Sebastian AHNERT et Kim ALBRECHT. *Tudor Networks* [en ligne]. Consulté le 26 janvier 2021, <http://tudornetworks.net/>

BAULANT, Micheline, Christian DESSUREAULT et John A. DICKINSON. « Niveau de vie comparé des paysans briards et québécois, 1700-1804 ». Dans Rolande Bonnain, Gérard Bouchard et Joseph Goy (dir.). *Transmettre, hériter, succéder : La reproduction familiale en milieu rural*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1992, p. 169-174.

BLAIS, Christian. « La représentation en Nouvelle-France ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 18, n° 1 (2009), p. 51-75.

BONNETT, John. « Charting a New Aesthetics for History: 3D, Scenarios, and the Future of the Historian's Craft ». *Histoire sociale / Social History*, vol. 40, n° 79 (2007), p. 169-207.

BONNETT, John. « New technologies, new formalism for historians : The 3D virtual building project ». *Literary and Linguistic Computing*, vol. 19, n° 3 (2004), p. 273-287.

BOUCHARD, Dominique. « La culture matérielle des canadiens au XVIII^e siècle : analyse du niveau de vie des artisans du fer ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 47, n° 4 (1994), p. 479-498.

BOUCHARD, Dominique. « Structure et effectifs des métiers du fer à Montréal avant 1765 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n° 1 (1995), p. 73-85.

BOURDIEU, Pierre. « Espace social et genèse des “classes” ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53 (1984), p. 3-14.

BOURDIEU, Pierre. « Le paradoxe du sociologue ». *Sociologie et sociétés*, vol. 11, n° 1 (1979), p. 85-94.

CASTELLI, Mireille D. « L'habitation urbaine en Nouvelle-France ». *Les Cahiers de droit*, vol. 16, n° 2 (1975), p. 403-430.

COTTE, Michel. « Les outils numériques au service de l'histoire des techniques ». *e-Phaïstos. Revue d'histoire des techniques*, vol. 1, n° 2 (2012), p. 12-27.

DACOS, Marin (26 mars 2011). « Manifeste des Digital Humanities ». *THATCamp Paris* [en ligne]. Consulté le 26 avril 2016, <http://tcp.hypotheses.org/318>

- DEBIEN, G. « Engagés pour le Canada au XVII^e siècle vus de La Rochelle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 6, n° 2 (1952), p. 177-233.
- DEBIEN, G. « Liste des engagés pour le Canada au XVII^e siècle (1634-1715) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 6, n° 3 (1952), p. 374-407.
- DELPY, Pierre-Marie. « La prosopographie, une ressource pour l'histoire sociale ». *Hypothèses*, vol. 18 (2015), p. 263-274.
- DÉPATIE, Sylvie. « Le faire-valoir indirect au Canada au XVIII^e siècle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 72, n° 2 (2018), p. 5-39.
- DESLOGES, Yvon et Marc LAFRANCE. « Dynamique de croissance et société urbaine : Québec au XVIII^e siècle, 1690-1759 ». *Histoire Sociale*, vol. XXI, n° 42 (1988), p. 251-267.
- DESSUREAULT, Christian. « L'égalitarisme paysan dans l'ancienne société rurale de la vallée du Saint-Laurent : éléments pour une réinterprétation ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 40, n° 3 (1987), p. 373-407.
- DESSUREAULT, Christian et John A. DICKINSON. « Niveau de vie et reproduction sociale dans la plaine de Montréal, 1740-1804 ». Dans Rolande Bonnain, Gérard Bouchard et Joseph Goy (dir.). *Transmettre, hériter, succéder : La reproduction familiale en milieu rural*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1992, p. 153-167.
- DESSUREAULT, Christian et John A. DICKINSON. « Culture matérielle et niveau de vie dans l'Amérique du Nord coloniale ». Dans Christian DESSUREAULT. *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles : culture, hiérarchies, pouvoirs*. Montréal, Fides, 2018, p. 231-264.
- DICKINSON, John A. « Réflexion sur la police en Nouvelle-France ». *McGill Law Journal*, vol. 32, n° 3 (1987), p. 496-522.
- DICKINSON, John A. « L'évaluation des fortunes normandes au XVIII^e siècle : méthodologie et critique des sources ». *Histoire sociale*, vol. 22, n° 44 (1989), p. 247-263.
- FEBVRE, Lucien. « Réflexion sur l'histoire des techniques ». *Annales d'histoire économique et sociale*, n°36 (1935), p. 531-535.
- FILLION, Konrad. « Essai sur l'évolution du mot habitant (XVII^e-XVIII^e siècles) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 24, n° 3 (1970), p. 375-401.

- FORTIN, Marcel (12 avril 2017). « Donner une nouvelle vie aux anciennes données SIG historiques ». *Partenariat canadien en systèmes d'information géographique historiques* [site Internet]. Consulté le 28 avril 2017, <http://geohist.ca/fr/2017/04/donner-une-nouvelle-vie-aux-anciennes-donnees-sig-historiques/>
- GARÇON, Anne-Françoise. « Science et Technique, Technique et Science... Histoire d'une complémentarité historiquement occultée ». *Revue Atala*, n° 10 (2007), p. 15-28.
- GRENIER, Benoît et Catherine FERLAND (2013). « Quelques longues que soit l'absence : procurations et pouvoir féminin à Québec au XVIII^e siècle ». *Clio. Femmes, Genres, Histoire* [en ligne], n°37, sur le site *OpenEdition Journals*. Consulté le 15 janvier 2021, <https://journals.openedition.org/clio/11053#quotation>.
- GUILDI, Jo. « What is the Spatial Turn? ». *Scholars'Lab, University of Virginia Library* [en ligne]. Consulté le 7 novembre 2016, <http://spatial.scholarslab.org/spatial-turn/the-spatial-turn-in-history/index.html>
- HAMMOU, Karim. « Des raps en français au "rap français" : Une analyse structurale de l'émergence d'un monde social professionnel ». *Histoire & mesure*, vol. XXIV, n°1 (2009), p. 73-108.
- LALANCETTE, Mario et Alan M. STEWART. « De la ville-comptoir à la ville fortifiée : évolution de la forme urbaine de Montréal au XVII^e siècle », dans Sylvie Dépatie et al. *Vingt ans après Habitants et marchands. Lectures de l'histoire des XVII^e et XVIII^e siècles canadiens*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1998, p. 254-293.
- LANDRY, Yves. « Les premiers Montréalais: aspects démographiques et sociaux ». Dans : Jean-Rémi Brault, dir. *Les origines de Montréal. Actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal*. Montréal. Leméac, 1993, p. 125-147.
- LAVALLÉE, Louis. « Les archives notariales et l'histoire sociale de la NouvelleFrance ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 28, n° 3, décembre 1974, p. 323-475.
- LEMERCIER, Claire. « Analyse de réseaux et histoire ». *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n° 52-2 (2005), p. 88-112.
- LINTEAU, Paul-André et Jean-Claude ROBERT. « Propriété foncière et société à Montréal : une hypothèse ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 28, n° 1 (1974), p. 45-65.

- MASSICOTTE, E-Z. « La Saint-Eloi et la corporation des armuriers à Montréal au XVII^e siècle ». *Bulletin des recherches historiques*, n°XXIII (1917), p. 343-346.
- MICHEL, Alain P. « La reconstitution virtuelle d'un atelier de Renault-Billancourt : sources, méthodologie et perspective ». *Documents pour l'histoire des techniques*, n° 18 (2009), La numérisation du patrimoine technique, p. 23-36.
- MONIERE, Denis. « L'utilité du concept de production des petits producteurs pour l'historiographie de la Nouvelle-France ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 29, n° 4 (1976), p. 483-502.
- MOUTOUKIAS, Zacarias et Annie VIGNAL-RAMOS. « Réseaux personnels et autorité coloniale : les négociants de Buenos Aires au XVIII^e siècle ». *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 47, n° 4-5 (1992), p. 889-915.
- MOUTOUKIAS, Zacarias. « Réseaux de négociants ou réseaux ego centrés : une approche méthodologique ». Dans P-Y Beaurepaire et D. Taurisson (éd.). *Les égo-documents à l'heure de l'électronique. Nouvelles approches des espaces et des réseaux relationnels*. Montpellier, Presses universitaires de Montpellier, 2003, p. 447-467.
- NISH, Cameron. « Une bourgeoisie coloniale en Nouvelle-France : une hypothèse de travail ». *L'actualité économique*, vol. 39, n° 2 (1963), p. 240-265.
- NOIZET, Hélène (2006). « Méthodologie des SIG appliqués à l'histoire urbaine », *Le Médiéviste et l'ordinateur* [en ligne], vol. 44. Consulté le 26 janvier 2021, <http://lemo.irht.cnrs.fr/44/histoire-urbaine.htm>
- OUELLET, Marie-Ève. « Structures et pratiques dans l'historiographie de l'État en Nouvelle-France ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 18, n° 1 (2009), p. 37-50.
- PAQUET, Gilles et Jean-Pierre WALLOT. « Les inventaires après-décès à Montréal au tournant du XIX^e siècle : préliminaires à une analyse ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 30, n° 2 (1976), p. 176-183.
- Peace, Thomas. « Six Degrees to Phillip Buckner? An Accessible Introduction to Network Analysis and its Possibilities for Atlantic Canadian History ». *Acadiensis*, vol. XLIV, n° 1 (2015), p. 125.
- PINOL, Jean-Luc. « Les systèmes d'information géographique et la pratique de l'histoire ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 58-4bis (2011), p. 111-126.
- PIROT, Françoise et Anne VARET-VITU. « Introduction ». *Histoire & Mesure*, vol. 19, n° 3-4 (2004), p. 219-222.

- POTHIER, Louise. « Ville-Marie française et amérindienne, 1642-1685 ». Dans Gilles Lauzon et Madeleine Forget. *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*. Sainte-Foy, Les publications du Québec, 2004, p. 27-64.
- PUGET, Julien (9 janvier 2015). « Une brève histoire d'un tournant dans les études historiques ». *Jeunes chercheurs TELEMME* [en ligne]. Consulté le 7 novembre 2016, <https://jjctelemme.hypotheses.org/738>
- RENTET, Thierry. « Network mapping: ties of fidelity and dependency among the major domestic officers of Anne de Montmorency ». *French History*, vol. 17, n° 2, 2003, p. 109-126.
- ROBICHAUD, Léon. « La gouvernance judiciaire et militaire sous le Régime français ». Dans Léon Robichaud, Harold Bérubé et Donald Fyson (dir.). *La gouvernance montréalaise : de la ville-frontière à la métropole*. Montréal, Multimondes, 2014, Coll. « Cahiers de l'Institut du patrimoine de l'UQAM », 15, p. 7-23.
- ROCHELEAU, Mathieu. « La modélisation 3D comme méthode de recherche en sciences historiques ». *Actes du 10^e colloque international d'ARTEFACT*. Québec, Université Laval, 2011, p. 245-265.
- ROSE, Isabelle. « Reconstruction, représentation graphique et analyse des réseaux de pouvoir au haut Moyen Âge. Approche des pratiques sociales de l'aristocratie à partir de l'exemple d'Odon de Cluny (+942) ». *REDES – Revista hispana para el análisis de redes sociales*, vol. 21, n° 5 (2011), p. 1-72.
- ROSS, Brian et Marie-Hélène PROVENÇAL. « Les premières formes urbaines à Montréal: parcellaire et morphologie, 1642-1690 ». *Trames*, n° 10 (1994), p. 6–11.
- SAINT-PIERRE, Télésphore. « La Saint-Eloi ». *Bulletin des recherches historiques*, vol. 4, n° 2 (1998), p. 376.
- SARAZIN, JEAN-Yves. « L'historien et le notaire : acquis et perspectives de l'étude des actes privés de la France moderne ». *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome 160, n° 1 (2002), p. 229-270.
- SCALLON-CHOUINARD, Pascal (5 juin 2013). « Développer les sciences humaines numériques au Québec ». *Histoire Engagée* [en ligne]. Consulté le 26 avril 2016, <http://histoireengagee.ca/?p=2899>
- SCHWARZ, Hebert T. « Les orfèvres de la Nouvelle-France ». *Vie des arts*, n° 24 (1961), p. 39-43.

- STEWART, Alan M. « La ville fortifiée : construite et reconstruite ». Dans Gilles Lauzon et Madeleine Forget. *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*. Sainte-Foy, Les publications du Québec, 2004, p. 65-104.
- SWEENEY, Robert C.H. (2009). « Rethinking Boundaries : Interdisciplinary Lessons from the Montréal l'avenir du passé (MAP) Project ». *Le champ numérique* [en ligne], vol. 1, n° 2. Consulté le 28 janvier 2021, <https://www.digitalstudies.org/articles/10.16995/dscn.107/>
- TORRE, Angelo. « Un "tournant spatial" en histoire? Paysages, regards, ressources ». *Annales HSS*, n°5 (2008), p. 1127-1144.
- TREMBLAY, Yves. « L'histoire des techniques comme champ historiographique ». Dans Jaques Mathieu, dir. *Les dynamiques de la recherche au Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 237-250.
- TRUDEL, Marcel. « Les débuts d'une société : Montréal, 1642-1663 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 23, n° 2 (1969), p. 185-207.
- TSVETOVAT, Maksim, Jana DISENER et Kathleen M. CARLEY. « Netintel: A Database for Manipulation of Rich Social Network Data » [en ligne]. Sur le site SSRN. Consulté le 24 janvier 2021. [Netintel: A Database for Manipulation of Rich Social Network Data by Maksim Tsvetovat, Jana Diesner, Kathleen M. Carley :: SSRN](https://ssrn.com/abstract=3744444)
- TURGEON, Laurier. « Le chaudron de cuivre en Amérique : parcours historique d'un objet interculturel ». *Ethnologie française*, nouvelle série, vol. 26, n° 1 (1996), p. 58-73.
- WHITE, Richard (1 février 2010). « What is Spatial History? ». *Spatial History Project, Stanford University* [en ligne]. Consulté le 7 novembre 2016. <http://web.stanford.edu/group/spatialhistory/cgi-bin/site/pub.php?id=29>

3.3. Mémoires et thèses

- BESSIÈRE, Arnaud. « La domesticité dans la colonie laurentienne au XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle (1640-1710) ». Thèse de doctorat (histoire). Université de Québec à Montréal, Université de Paris IV - Sorbonne, 2007, 571 p.
- BOUCHARD, Dominique. « Le niveau de vie des artisans du fer à Québec et à Montréal, 1730-1750 ». Mémoire de maîtrise (histoire). Université de Montréal, 1992, 108 p.

- GRENIER, Benoît. « Devenir seigneur en Nouvelle-France : mobilité sociale et propriété seigneuriale dans le gouvernement de Québec sous le Régime français ». Mémoire de maîtrise (histoire). Université Laval, 2000, 135 p.
- KITSOPOULOS, Alexios. « "Espace" : Un concept central mais ambigu ». Mémoire de maîtrise (géographie). Université de Lausanne, 2005, 106 p.
- LAFRENIÈRE, Donald. « Reconstructing the spatial and temporal patterns of daily life in the 19th century city : a historical GIS approach ». Thèse de doctorat (géographie), University of Western Ontario, 2014, 273 p.
- LAMONDE, Robert. « Les boulangers à Montréal, de la fondation à 1750. Étude d'histoire socio-économique ». Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1997, 212 p.
- LANGLOIS, France-Isabelle. « Familles de charpentiers et de menuisiers à Montréal au XVIII^e siècle : alliances matrimoniales et reproduction sociale ». Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1997, 212 p.
- LAPERLE, Dominique. « Les meuniers dans la région de Montréal à l'époque de la Nouvelle-France (1642-1760) : alliances matrimoniales et reproduction sociale ». Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1996, 394 p.
- PERRIER, Jocelyne. « Tanneurs et tanneries dans le gouvernement de Montréal au XVIII^e siècle (histoire). Université de Montréal, 2002, 136 p.
- ROBICHAUD, Léon. « Les réseaux d'influence à Montréal au XVII^e siècle : structure et exercice du pouvoir en milieu colonial ». Thèse de doctorat (histoire), Université de Montréal, 2008, 358 p.
- ROY, Emmanuelle. « Les familles de tisserands de la plaine de Montréal au XVIII^e siècle : étude socioprofessionnelle ». Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1997, 159 p.
- TREMBLAY, Robert. « Du forgeron au machiniste : l'impact social de la mécanisation des opérations d'usinage dans l'industrie de la métallurgie à Montréal, de 1815 à 1860 ». Thèse de doctorat (histoire), Université du Québec à Montréal, 1992, 293 p.
- TREYVAUD, Geneviève. « Reconstitution des technologies de production métallique employées par les artisans européens et amérindiens du XVI^e au XVIII^e siècle au Canada ». Thèse de doctorat (archéologie), Université Laval, 2013, 291 p.

VERDONI, Cécile. « Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal en Nouvelle-France : Étude prosopographique ». Mémoire de Maîtrise (histoire), Université de Montréal et Université Lumière Lyon II, 1999, 128 p.